HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

1944 p
Prevost d'Exiles, Antoine François

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL,

JOSEF HAAS
FREIBURG i. B.

rite par lui-même, & traduite de l'Anglois par
Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME SEPTIÉME.

249945
22. 12. 30

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1757.

PQ
2021
P5
1757
t.7-8

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLÉVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE ONZIÉME.

LA joye ne cherchant qu'à se répandre, il auroit été difficile à tant de cœurs satisfaits, de contenir leurs transports, & quand ils y auroient pû réüssir, rien ne les obligeoit à se faire cette violence. L'opinion que j'avois fait prendre à M. de L *** & à ma Belle-sœur, du caractére de Mylord Clarendon, leur fit prévenir volontairement les questions ausquelles ils de-

voient s'attendre sur la situation de nos affaires ; & sur les motifs de leur voyage. Cet illustre ami reçut leur confidence avec ardeur, & leur fit connoitre qu'elle venoit moins de sa curiosité que de son amitié & de son zèle. Il ne leur refusa point ses conseils. Quoiqu'étranger, leur dit-il, les dégoûts que j'ai reçus de la Cour d'Angleterre, & la conduite que j'ai tenuë constamment depuis mon séjour en France, me mettent à couvert ici de toutes sortes de soupçons. Je puis vous servir sans apréhender qu'on m'observe & qu'on se défie de mes motifs. Si je me forme une juste idée de votre situation, il ne peut vous rester que deux inquiétudes ; l'une, qui regarde la santé de M. Cléveland & sa réconciliation avec son Epouse ; l'autre, sur votre passage en Angleterre, auquel vos ennemis pourroient mettre encore des obstacles. Le premier de ces deux soins, continua-t'il, en s'adressant à ma Sœur, ne sçauroit vous causer desormais autant d'embarras que de plaisir, & je prévois que ce qui va rétablir le repos de M. Cléveland achevera promptement de guérir ses blessures. C'est votre ouvrage, ajouta-t'il, & j'aprendrai de vous-même de quelle maniére vous me croyez capable d'y contribuer ; mais voici ce que j'ai à vous proposer contre vos autres craintes. Le Duc de Montmouth est à Roüen. La mort funeste de Madame l'a forcé de s'éloigner de Paris, par des raisons qu'il est inutile d'aprofondir. Il m'honore de son amitié, & je sçai de lui-même que ne pouvant plus suporter la France, dans le desespoir où il est d'un malheur auquel il se reproche d'avoir contribué, il n'attend, pour retourner en Angleterre, que l'arrivée d'un Courier qu'il a dépêché à Londres. Vous pouvez passer la mer avec lui. Je vous mé-

nagerai cette faveur. Il vous fera comprendre dans l'état de sa maison ; & son caractére vous met à l'abri de toutes les recherches qui pourroient vous chagriner.

Cette ouverture ne souffroit point d'autre objection que celle de ma santé, dont M. de R*** n'osoit assez répondre pour la croire si-tôt à l'épreuve d'un voyage long & pénible. Mais comme il n'étoit pas question de partir au même moment, & qu'on pouvoit espérer que mes forces augmenteroient de jour en jour, Mylord Clarendon le fit convenir aisément que nous devions accepter le parti qu'il nous proposoit dans cette espérance. Ce fut un nouveau motif pour Madame Riding & pour ma Sœur, qui étoient toujours résoluës de se mettre en chemin le jour suivant pour Paris. Elles communiquérent tous leurs projets au Comte. Il ne leur y fit changer que le dessein, sur lequel Madame Riding insistoit encore, de se faire accompagner de Cecile. Vous n'avez pas besoin de sa presence, leur dit-il, pour toucher le cœur d'un Pere si tendre. Il suffit que vous lui annonciez tous les biens qu'il ignore, & qui ne peuvent plus lui échaper. Fanny parut persuadée comme lui, qu'il n'étoit pas nécessaire de me presenter ma Fille, sur-tout lorsqu'on lui imposoit à elle-même la loi de demeurer à Roüen ; & dans ce moment, peut-être, elle consulta plus son intérêt que le mien. Quoiqu'il en soit, c'étoit entre les personnes du monde à qui j'étois le plus cher, que se tenoit ce conseil, & que s'étoient formées toutes ces délibérations. Qui s'imagineroit que la prudence & la tendresse n'eussent réüni toutes leurs lumiéres, que pour s'engager dans le parti le plus contraire à leur attente, & le plus funeste à tous leurs desirs ?

Tandis que Madame Riding & ma Sœur partoient, pleines d'eſpérance, & que leur zèle s'animoit entre les bras de Fanny & de ma Fille qui les conduiſoient à leur voiture en les moüillant de leurs larmes, & en leur recommandant, comme au Ciel, tout ce qu'elles croyoient avoir à deſirer ; le Duc de Montmouth, agité de ſes chagrins, ſe promenoit dans la Plaine, ſous prétexte d'une partie de Chaſſe, qui l'occupoit moins que ſes rêveries. Il étoit à ſi peu de diſtance du Château, lorſque les Dames ſe faiſoient leurs derniers adieux, qu'ayant diſtingué le Comte de Clarendon qui avoit donné la main à ma Belle-ſœur, il s'aprocha au galop pour le ſaluer. Son arrivée n'empêcha point les deux Dames de partir au même inſtant ; mais le Comte qui le voyoit familiérement tous les jours, le preſſa de deſcendre, pour ſe remettre un moment de la fatigue de ſon exercice, & lui voyant marquer une admiration extraordinaire à la vuë de mon Epouſe & de ma Fille, il crut cette rencontre favorable pour le deſſein qu'il avoit médité. Son premier compliment eut quelque raport à ſes vuës ; il preſenta M. de L*** & les Dames au Duc, comme des perſonnes de diſtinction, qui méritoient ſon eſtime, & qui auroient quelque jour à lui demander une faveur. C'étoit l'engager à pouſſer plus loin la converſation, & lui procurer un amuſement plus conforme à ſon goût que la Chaſſe. Il ne fallut point de nouvelles inſtances pour le faire conſentir à la propoſition du Comte. Ses diſcours furent une continuelle exagération de ſon bonheur & des charmes de la Mere & de la Fille. Il ſe rendit ſans peine à la priére qu'on lui fit de dîner au Château ; & l'air de ſatisfaction qui ne l'abandonna pas pendant le reſte du jour, fit juger au Comte que ſa triſteſſe

teſſe n'étoit pas difficile à ſurmonter.

Fanny & ſa Fille, quoiqu'occupées par d'autres ſoins, crurent devoir à notre intérêt commun la complaiſance qu'elles eurent de ſoutenir ſon entretien & ſes flâteries. Mylord Clarendon le remercia de la diſpoſition qu'il avoit paru prendre à nous ſervir, & le pria dans la même vuë, de revenir chez lui auſſi ſouvent qu'il pourroit eſpérer d'y paſſer le jour ſans ennui. Cette offre fut acceptée ſi avidement, que tant d'ardeur devint ſuſpecte à mon Epouſe. Quelque fond qu'elle pût faire ſur la vertu du Comte de Clarendon, & ſur le zèle M. de L*** elle les connoiſſoit à peine, & la raiſon ſert quelquefois moins que le tems à faire naître la confiance. Tout lui parut redoutable dans une ſituation ſi mal aſſurée; & tremblante, pour Cecile, ſur laquelle les regards du Duc s'étoient attachés auſſi ſouvent que ſur elle-même, elle jugea que le deſſein qu'il marquoit de revenir, étoit une nouvelle menace du ſort contre notre repos.

Il étoit vrai que le Duc avoit emporté les ſemences d'une dangereuſe paſſion, & que ne penſant point à la combattre, il étoit parti dans la réſolution de chercher tous les moyens de plaire. Mais par un caprice extraordinaire de l'Amour, les vrais ſentimens de ſon cœur n'étoient pas décidés. Il balançoit entre les charmes de la Mere & de la Fille, & l'expérience d'un jour n'ayant pas ſuffi pour déterminer ſon penchant, il avoit remis à ſe rendre compte de ſes propres diſpoſitions, dans les viſites qu'il méditoit. Cette incertitude n'auroit pas ſupoſé beaucoup d'ardeur dans un autre; mais le Duc de Montmouth ne forma jamais de deſirs modérés: jeune, préſomptueux, ardent juſqu'à l'impétuoſité, comblé d'ailleurs de tous les dons de la Nature &

de la Fortune, enfin tel que l'Hiſtoire le repreſente, il ne ſe propoſoit rien qui ne devînt auſſi-tôt pour ſon eſprit une loi invariable, & dans ſon cœur une paſſion violente. Le caractére dont il étoit revêtu, dans un âge ſur lequel on ne ſe repoſe pas ordinairement des affaires importantes, & le rôle brillant qu'il venoit de faire à la Cour de France, augmentoient encore ſon impatience & ſa fierté naturelle. Dès le même jour il chargea ſes gens d'aprofondir tout ce qui regardoit la ſituation & les projets des deux Dames. Ayant découvert ſans peine une partie de nos embarras, il en devint plus hardi dans ſes eſpérances, & l'utilité même que nous pouvions tirer de ſa protection pour entrer dans notre patrie, lui fit croire que ſes bienfaits ſeroient comptés, & ſerviroient à faire goûter ſa perſonne.

Cependant il s'aperçut dès le jour ſuivant qu'on ne lui offroit point toutes les facilités auſquelles il s'attendoit. Les allarmes de Fanny n'ayant fait qu'augmenter par ſes réfléxions, elle prit le parti de feindre une indiſpoſition qui l'empêchoit de paroître, & la bienſéance obligeant ſa fille de ne pas s'éloigner d'elle, il fut impoſſible au Duc de ſe procurer l'occaſion de les voir. Elles continuérent de refuſer ſes viſites, ſous le même prétexte; ſa préſomption ne lui permit pas d'y ſoupçonner de l'artifice. Il ne ceſſa point de venir réguliérement chez Mylord Clarendon, & faiſant miſtére de ſes ſentimens, il ſe reduiſit à faire aſſurer les Dames qu'elles pouvoient tout attendre de ſes ſervices.

Le beſoin qu'elles en avoient n'étoit pas la plus vive de leurs inquiétudes. Elles employoient tous les momens à s'entretenir du voyage de ma ſœur, & toutes leurs forces à ſouhaiter ſon retour. Les difficultés de ſon entrepriſe ne leur

cauſoient pas plus de chagrin que ſa longueur, & mille fois, dans leur impatience, ces deux cœurs paſſionnés auroient voulu courir ſur ſes traces pour hâter leur bonheur & le mien. Ciel! par quelle rigueur le retardiez-vous encore? d'indignes obſtacles devoient ils réſiſter un moment à toutes les faveurs dont vous étiez réſolu de nous combler? Avois-je beſoin de ſes rigoureuſes préparations pour goûter vos bienfaits; ou vouliez-vous m'avertir encore, que ſi le bonheur touche de ſi près à la peine, il faut toujours penſer que la douleur n'eſt pas plus éloignée du plaiſir.

Madame Riding s'étant occupée ſur la route, à ſe faire raconter par ma Belle-ſœur cette longue partie de mes avantures, qui s'étoit paſſée depuis notre ſéparation, jugea, ſur la connoiſſance qu'elle reçut de mes diſpoſitions & de l'état de mes forces, qu'il falloit garder des ménagemens pour venir juſqu'à moi. Elle propoſa à Madame Bridge d'aller deſcendre au Château de M. de L*** qui étoit à peu de diſtance de Saint Cloud, & dont ſes anciennes liaiſons lui avoient fait connoître les avenuës. Son deſſein étoit de ſe faire précéder par ma ſœur; qui ſeroit venuë me préparer à la voir en m'annonçant ſa viſite, ſans compter que les lumiéres qu'elle eſpéroit de recueillir ſi proche de ma maiſon, pourroient rendre à ma ſœur même, ſa commiſſion beaucoup plus aiſée. Elles exécutérent ce projet, & ce qu'elles aprirent en arrivant, leur fit remercier le Ciel de le leur avoir inſpiré.

Un de leurs gens, que ma ſœur dépêcha auſſitôt à Drink, leur raporta, de la part de ce fidèle Anglois, que malgré ma foibleſſe, dont je n'étois pas encore aſſez revenu pour le raſſurer, j'avois voulu recevoir Gelin qui s'étoit preſenté à

ma porte, & qne j'étois depuis long-tems à l'écouter & à l'entretenir. Drink ne doutant pas que ma sœur ne fût aussi allarmée que lui du seul nom de Gelin, lui faisoit dire en même tems que s'il n'avoit pû résister à mes ordres, il avoit pris du moins les précautions qu'il avoit crû nécessaires à ma sûreté. Il n'avoit accordé l'entrée de ma chambre à mon ennemi, qu'après lui avoir proposé de lui lier les mains; & quelque humiliante que cette proposition fût pour Gelin, il y avoit consenti. D'ailleurs, mes Domestiques faisoient la garde à ma porte, avec la résolution de le punir sur le champ de leurs propres mains, s'il s'échapoit à la moindre insulte. Ils avoient pris effectivement toutes ces mesures avant que de l'introduire, & leur soin principal avoit été de me les cacher. Gelin, car il étoit vrai qu'il étoit renfermé avec moi depuis deux heures: avoit souffert que ses mains fussent liées par Drink, sans autre précaution que de sauver une partie de sa honte, en les tenant sous les manches de son habit, qui étoient assez longues pour les couvrir. Je ne m'aperçus point de la contrainte où il étoit, & cette interressante entrevuë dont on attend le recit avec un juste empressement, finit sans que j'y eusse fait la moindre attention.

C'est pour entrer dans les sentimens de ma sœur que j'attribuë au Ciel le parti qu'elle avoit pris de s'arrêter chez M. de L*** avec Madame Riding, car elle m'a protesté cent fois qu'elle n'auroit point été maîtresse de sa raison à la vuë de mon assassin & du meurtrier de son mari. Qui sçait en effet dequoi ses premiers transports l'auroient renduë capable? Mais se trouvant rassurée par le témoignage de Drink, elle lui envoya ordre de la faire avertir au moment que je serois libre, ou de lui donner des nouvelles encore plus promptes s'il

étoit arrivé quelque chose qui demandât plus de diligence.

Mais je n'avois besoin du secours de personne, & les peines qui me restoient à souffrir, venoient moins de mes craintes ou de mes dangers, que de la confusion de mes sentimens & de l'impétuosité de mes desirs. J'avois reçu la veille, c'est-à-dire, le jour que ma sœur étoit partie de Roüen, la derniére Lettre qu'elle m'avoit écrite de Queuilly. Ce n'étoit plus des conjectures ni des doutes. Dans la premiére ardeur de sa joye, elle avoit si peu mesuré ses expressions, qu'entraîné moi-même par la force de ses termes, autant par les réflexions que j'ai déja representées, je m'étois livré sans ménagement à l'excès d'un transport que je ne pouvois plus modérer.

O Dieu! les heureux momens! La Lettre de ma sœur étoit tombée dans mes mains. Mille sensations délicieuses, un renouvellement de vie & de chaleur, des ravissemens de joye, un goût de vertu & d'amour, toutes les douceurs dont la perte avoit fait si long-tems mon desespoir, s'étoient fait sentir à mon cœur dans le même instant. J'étois demeuré comme immobile dans le sentiment de mon bonheur; & trop foible pour tant de plaisir, j'avois aprehendé long-tems d'y succomber, & qu'un excès de joye ne fit en un moment ce que la douleur n'avoit pu faire dans le cours de tant d'années malheureuses.

Ma sœur n'entroit pas néanmoins dans un détail qui ne laissât rien éclaircir. Elle m'assuroit de l'innocence de mon épouse. Elle me la representoit vertueuse, fidèle, plus tendre & plus aimable que jamais; transportée du desir de me revoir, & payant de ses larmes chaque moment d'un cruel délai qui la faisoit mourir d'impatience. Elle me promettoit plus que je ne pouvois jamais espérer; des

miracles, disoit-elle, des faveurs du Ciel qu'elle avoit peine elle-même à se persuader, quoiqu'elle possedât déja ce qu'elle m'annonçoit, & que les tresors qui m'étoient destinés fussent réellement entre ses mains. Elle ne me demandoit qu'un jour pour me rendre le plus heureux de tous les maris & de tous les peres; enfin devant arriver chez moi au moment que je m'y attendois le moins, elle me recommandoit le soin de ma santé, & l'usage de ma Philosophie, pour soutenir des excès de biens dont tout ce qu'elle m'écrivoit n'étoit qu'une foible image. Aussi sûr que je l'étois de sa sagesse & de son amitié, je ne pouvois refuser ma confiance à de si hautes promesses, & sans porter mes vûës plus loin que le retour de Fanny, j'y trouvois de quoi justifier ses plus fortes expressions: mais en me prêtant avidement à des espérances si flâteuses, il me restoit des obscurités qui revenoient me tourmenter malgré moi, & qui laissoient encore quelques nuages dans mon imagination.

Madame Lallin s'étoit renduë à Chaillot: elle ne s'étoit point contentée d'interroger les domestiques; mais quoiqu'elle se fût adressée à la Supérieure, qu'elle supposoit mieux informée, elle avoit eû le chagrin de n'en pouvoir tirer d'autre éclaircissement que celui que j'avois reçû de Drink. Ma sœur avoit jugé avec beaucoup de prudence, qu'elle ne devoit communiquer à personne le secret de son voyage; & n'ayant parlé que du dessein où elle étoit avec Fanny, de passer promptement en Angleterre, elle avoit laissé toutes les Religieuses dans l'opinion qu'elle avoit pris directement la route de Londres. Cette réponse qui fut confirmée à Madame Lallin, sans la moindre explication, auroit augmenté le trouble que m'avoit causé le premier raport de Drink, si je

n'eusse considéré que ma sœur paroissant suivre toutes les démarches de Fanny, il étoit également impossible, & qu'elle ignorât son départ, & que l'ayant apris, elle continuât de me flâter de plus en plus par ses Lettres. Chaque jour j'en recevois une nouvelle, avec des explications qui paroissoient être l'effet continuel de ses recherches, & qui supposoient toujours qu'elle ne perdroit pas de vuë la conduite de mon épouse. A la vérité, j'avois peine à comprendre d'où lui venoient toutes les lumiéres qu'elle me communiquoit; mais la plûpart de ses lettres m'étant aportées par un de mes Domestiques qui feignoit d'arriver de Roüen, je me figurois qu'elle se servoit de la même occasion pour écrire régulièrement à Chaillot. Comme j'en recevois peu qui ne continssent quelques circonstances de la passion & des artifices de Gelin, je résolus de satisfaire la curiosité que j'avois toujours eûë de l'entretenir; & lorsque la derniére Lettre de ma sœur eut écarté tous les restes de mes soupçons, je n'en eus que plus d'ardeur pour en découvrir la malheureuse source.

Je fis apeler Madame Lallin. Voyez cette Lettre, lui dis-je, & felicitez moi du changement de mon sort; car je sçai la confiance que je dois à ma sœur, & dans quelque lieu que soit Fanny, je n'attens plus que des jours heureux. Oüi, repris-je, en voyant qu'elle me regardoit d'un air interdit, Fanny est innocente, j'ai soupçonné injustement sa vertu, je lui rends mon estime & ma tendresse. Heureux! continuai-je avec un soupir dont je retenois la moitié, si je puis lui faire oublier des peines dont j'ignore encore les causes. Mais je veux les connoître, & ce n'est pas assez de lui rendre justice aujourd'hui, si je ne sçai à quel démon je dois attribuer

ſes infortunes & les miennes. On les rejette ſur Gelin, ajoûtai-je en la regardant d'un œil fixe. Il a prouvé par des marques trop funeſtes que c'eſt lui ſeul que je dois accuſer. Cependant je ne ſerai point content ſi je n'en obtiens l'aveu de ſa bouche, & ce n'eſt pas traiter mon aſſaſſin avec trop de rigueur, que de mettre ſa grace à ce prix. J'allois prier Madame Lallin de chercher avec moi quelles meſures j'avois à prendre pour me procurer la ſatisfaction que je deſirois; mais après quelques momens d'agitation, que j'attribuai d'abord à l'intérêt qu'elle prenoit à mon bonheur, je la vis tomber ſans connoiſſance.

Je dois proteſter, pour mon bonheur & pour le ſien, que je n'avois pas le moindre preſſentiment de ce qui cauſoit ſon trouble. Si j'avois mis quelque fermeté dans mon diſcours, c'étoit peut-être un effet du conſeil de ma ſœur, qui m'exhortoit dans ſa Lettre à rapeler mes principes de Philoſophie, pour goûter ma joïe ſans indécence & ſans tranſports. J'avois fait cette réflexion avant que de faire apeler Madame Lallin, & j'étois entré d'autant plus volontiers dans la penſée de ma ſœur, que l'uſage de ſon conſeil me paroiſſoit bien plus aiſé dans les faveurs de la fortune que dans ſes diſgraces. Ainſi je m'étois efforcé de réprimer juſqu'à mes ſoupirs. Mais l'altération de Madame Lallin venoit d'une cauſe qu'elle m'avoit cachée, & dont je ne pouvois avoir le moindre ſoupçon. Ma ſœur lui avoit écrit par le même Courier qui m'avoit aporté ſa derniére Lettre, & ne lui déguiſant point qu'elle étoit forcée, par des raiſons invincibles, de lui attribuer tous les deſaſtres de ma famille, elle l'exhortoit à réparer des fautes dont elle la chargeoit moins que le ſort, & à ne rien négliger

du moins pour se rendre utile au rétablissement de notre repos. En ouvrant les yeux sur le passé, Madame Lallin n'avoit pas douté que je n'eusse reçu les mêmes impressions de ma sœur. Elle étoit venuë en tremblant, lorsque je l'avois fait apeler, & l'esprit déja trop troublé pour soutenir long-tems un discours dont la prévention lui faisoit prendre chaque mot pour un reproche, elle avoit enfin succombé aux agitations de la douleur & de la crainte. Comme je n'avois pas encore les mêmes lumiéres, & que la prudence de ma sœur avoit fait tourner tous mes ressentimens contre Gelin, je regardai ce qui venoit d'arriver à mes yeux comme un accident passager, & j'y fis remédier sans en être allarmé.

Mon seul regret fut de voir différer, par ce contre-tems, les mesures que je voulois prendre pour me procurer une explication avec mon ennemi. J'apris que Madame Lallin s'étoit mise au lit, & qu'elle ne se croyoit point en état d'en sortir avant la fin du jour. Mon empressement ne fit qu'augmenter. La visite que je reçus fort à propos de M. Audiger, ce même Chanoine, qui avoit ouvert l'entrée de ma maison à Gelin, me fit naître l'envie de l'employer à cette commission. Il prévint mes désirs en m'offrant civilement ses services; je les acceptai. Celui que j'ai à vous demander, lui dis-je, ne convient pas moins à votre profession qu'au zèle que vous marquez pour mes intérêts. Vous connoissez Gelin, l'auteur de tous mes maux. L'incomparable bonté de Madame m'a rendu maître de son sort. Je lui pardonne, & je pense à lui accorder la liberté. Il la recévra à ce moment de vos mains, si vous voulez vous charger de l'éxécution de mes volontés. Mais des raisons, auxquelles tout le bonheur de ma vie est attaché,

me font ſouhaiter de l'entretenir ſans témoins. Je priai là deſſus M. Audiger de voir les Chefs de la Juſtice, qui avoient reçû les ordres de Madame, & convenir avec eux de quelle maniére je pouvois être ſatisfait. Il ſe rendit ſur le champ Saint-Cloud. Quelques formalités néceſſaires, que toute mon impatience ne put faire abreger, retardérent juſqu'au lendemain le ſuccès de ſes ſoins. J'en reſſentois de l'inquiétude, lorſque Drink vint m'avertir, d'un air troublé, que Gelin demandoit à me parler, & s'obſtinoit à demeurer à ma porte.

Je devois être préparé à cette étrange viſite, & je la deſirois effectivement comme une choſe auſſi importante à ma vie qu'à mon honneur. Cependant le nom d'un ennemi ſi cruel, autant peut-être que l'importance des explications que j'attendois de ſa bouche, me cauſa une émotion dont toute ma réſiſtance ne fut point capable de me défendre. Drink, qui s'en aperçut, me conſeilla de faire chaſſer heureuſement un effronté, dont je ne devois attendre que des outrages ou des perfidies. Non, lui dis-je. C'eſt moi-même qui ai deſiré de le voir, & quoique j'aye peine à comprendre pourquoi il ſe preſente ſeul à ma porte, je veux qu'il ſoit introduit. Mes gens n'oſérent me contredire, mais le ſoin de ma ſureté leur fit prendre des précautions dont je conſeſſe que je ne m'aperçus par aucune marque.

Mon ennemi entra d'un air ferme, mais plus modeſte que je ne m'y attendois. Son viſage étoit pâle; ſes jouës enfoncées; & quoiqu'il affectât de baiſſer la vuë, je remarquai que ſes yeux n'avoient pas leur vivacité ordinaire. Je lui fis offrir un fauteüil. Il le refuſa, & comme il paroiſſoit attendre que mes gens fuſſent ſortis, je leur fis ſigne de ſe retirer. J'étois prêt d'ouvrir la

bouche, & sans avoir dessein de l'humilier par des reproches trop amers, je cherchois des expressions assez fermes pour le contenir dans une juste modération, lorsque s'aprochant de mon lit, & mettant un genoüil à terre, il me prévint par un discours qui me surprit autant que son action. O Cléveland! s'écria-t'il d'une voix foible & attendrie, ô le meilleur & le plus malheureux de tous les hommes! que demandez-vous de moi qui ne soit au-dessous de mon repentir, & trop doux mille fois pour mon châtiment! Parlez, expliquez-vous, car la vie que vous m'accordez n'est plus à moi; & si je vous rends graces de l'avoir sauvée de la honte du suplice, ce n'est pas pour la conserver sans vos ordres, ni pour l'employer à d'autre usage qu'à vous servir. Il s'arrêta en jettant sur moi un regard timide, comme s'il eût cherché dans mes yeux de quelle maniére je recévrois cet aveu de ses remords. J'aperçus même quelques larmes qui s'entresuivoient au long de ses jouës. Vous devez être sans défiance, reprit-il, en baissant la tête d'un air humilié, & lorsque j'ai obtenu de vos Amis la liberté de paroître ici seul & sans Gardes, vous vous figurez bien qu'ils ont cru pouvoir se repoſer sur les témoignages, qu'ils ont exigé de mon changement. Oh! que je trouve de douceur à vous confesſer mes crimes! De quel poids funeſte je me viens décharger! Mais vous ne les connoissez pas tous. Je suis prêt à vous déclarer le plus odieux, si vous voulez l'entendre.

Il s'arrêta encore, pour s'assurer que je consentois à l'écouter. J'étois dans un trouble que je ne representerai jamais tel que j'ai été capable de l'éprouver. Quelque douceur que le Ciel ait mis dans mon caractére & quelque penchant

même que l'humiliation volontaire de mon ennemi me fit sentir à la pitié, j'étois retenu, comme malgré moi, par l'image de toutes mes peines, que sa presence sembloit réünir devant mes yeux. Plus je commençois à me flâter qu'elles touchoient à leur fin, plus je ressentois d'indignation à la vuë de celui qui les avoit rendu si longues & si insuportables. Quoi ! j'écouterai sans horreur un perfide, qui m'a vû misérable sans pitié ? Mon cœur s'attendrira pour son bourreau ? Je serai sensible à des remords qui naissent après la consommation du crime ? Eh ! suis-je bien sûr, disois-je, que celui qui a trahi mille fois ma confiance pour me plonger le poignard dans le sein avec plus de facilité & de certitude, ne soit pas encore ici pour me tromper par quelque nouvelle imposture ? Qui m'aprendra tout-d'un-coup à distinguer le cœur d'un traître, au travers de tant de nuages sous lesquels il peut s'envelopper ? Cette confusion de pensées, qui croissoit encore par celle de mes sentimens, me communiquoit un air si sombre & si distrait, que Gelin, embarrassé de sa situation, tomba dans le même silence, & l'on n'auroit pas démêlé aisément pour lequel des deux cette contrainte étoit plus fatiguante. Enfin, les raisons qui m'avoient fait souhaiter de le voir, eurent la force de surmonter toutes mes répugnances. Je lui répondis que s'il étoit capable du repentir qu'il témoignoit, c'étoit une sorte de vertu, qu'il devoit conserver plus constamment que celle qu'il avoit soüillée par tant de crimes. Je ne demande point, lui dis-je, à connoître ceux que j'ignore. Qu'ils demeurent à jamais ignorés ; & que pour votre propre soulagement, que la mémoire en périsse jusques dans votre cœur ! Mais s'il entre parmi vos remords quelque ombre de justice & de pitié, aprenez-

moi par quel charme vous avez fait oublier ſon devoir à la malheureuſe Fanny ? Dites-moi quel poiſon a corrompu ſon innocence ? Il m'interrompit avec chaleur : De quoi l'accuſez-vous, s'écria-t'il, & me ferez-vous compter encore parmi mes crimes celui d'avoir ruïné ſa vertu ? Ah ! ſi le plus noir de ceux que j'ai à me reprocher eſt d'avoir eu le deſſein & l'eſpérance de la ſéduire, il a toujours été le plus infructueux, & c'étoit à cette honteuſe confeſſion que je me préparois. Ne me chargez point des crimes d'autrui. Quels qu'ils ſoient, le Ciel connoît que s'ils ont altéré quelque choſe au caractére de votre épouſe, ils ont été plus heureux que les miens. Mais ne vous laiſſez-vous pas tromper par des impoſtures ; & me perſuaderez vous jamais qu'une femme ſi ſupérieure à toutes les foibleſſes de ſon ſexe ait été capable d'oublier ſon devoir ?

Cette mépriſe dans laquelle je n'avois pas eu deſſein de le faire tomber, me parut ſi naturelle & de ſi bonne foi, qu'elle eut plus de force que ſes proteſtations & ſes ſermens, pour me diſpoſer à croire ſa confeſſion ſincére. Je ne voulus pas même le laiſſer dans l'erreur où mes expreſſions l'avoient jetté. C'eſt à vous ſeul, lui dis-je, que je ſuis en droit de reprocher les fautes de mon Epouſe, comme c'eſt de vous que je puis en aprendre toute l'étenduë. Je ne lui en impute point d'autres que celles que vous lui avez fait commettre. Vos plus noires offenſes ſont celles dont vous l'avez renduë complice ; avec cette différence entr'elle & vous, que le repentir d'une femme coupable ne ſuffit pas pour la ſatisfaction d'un mari outragé. C'étoit m'expliquer aſſez clairement pour lui faire comprendre de quoi je le ſoupçonnois. Il ſe leva, comme

preſſé d'un mouvement intérieur qui ſe déclaroit par les agitations de ſon viſage, & ſe plaçant dans le fauteüil que j'avois fait aprocher pour lui, il me conjura de l'écouter.

Dans l'horrible abîme où je ſuis, me dit-il, coupable & deshonoré à mes propres yeux, qu'il m'eſt doux de pouvoir témoigner encore que mon cœur regrette du moins la vertu ? Je ne l'ai pas abandonnée volontairement : Elle m'a toujours fait ſentir que j'étois fait pour elle ; & croyez-moi, lorſque je le confeſſe à ma honte, je ne lui ai pas fait un ſeul outrage dont elle n'ait été vengée ſur le champ par mes remords. Mais tel eſt mon malheureux naturel, qu'une paſſion qui s'allume une fois dans mon ſang agit ſur moi avec la même force, & que n'étant point capable de réſiſter à l'une ou à l'autre impreſſion, c'eſt toujours la plus vive & la plus preſſante qui me détermine à la ſuivre.

Il paroiſſoit ſe diſpoſer à me faire toute l'hiſtoire de ma paſſion ; mais dans l'impatience d'entendre les ſeules circonſtances qui pouvoient m'interreſſer, je le preſſai de ſe borner au recit de ſa fuite avec mon Epouſe. Après s'être recuëilli un moment, il leva les yeux au Ciel. Je vois bien, me dit-il, quel eſt le motif qui vous preſſe, & quand je me rapelle en effet notre départ de Sainte-Héléne, je conçois que je n'étois pas le ſeul miſérable. Mais vous étiez rempli d'une paſſion, ajouta-t'il, qui vous rendoit moins ſenſible à votre perte ; & moi qui n'avois qu'à gémir du preſent, & qui ne voyois dans l'avenir que de foibles ſujets d'eſpérances, en vous raviſſant l'objet de tous mes deſirs, je n'emportois que la matiére de mes peines, & la cauſe qui devoit ſervir perpétuellement à les augmenter, que dites-vous de ma paſſion, in-

terrompis-je, & quel adouciſſement vous figurez-vous que j'aye pû trouver à mon malheur ? Cette queſtion l'embarraſſa. Mais, répondit-il en baiſſant les yeux, vous paroiſſiez aimer Madame Lallin ; & peut-être n'aurois-je jamais eu tant d'indulgence pour mes propres foibleſſes, ſi je n'euſſe cru que votre Epouſe vous étoit devenuë fort indifférente.

Arrêtez, interrompis-je, auſſi choqué que ſurpris de ce téméraire reproche ; voilà donc le repentir & la ſincérité que vous m'avez promis ? Vous cherchez à couvrir vos trahiſons d'un prétexte, & vous m'attribuez des perfidies pour excuſer les vôtres ? J'aimois Madame Lallin ! J'avois perdu quelque choſe de ma tendreſſe pour Fanny ! Ô noire impoſture ! Mais je veux ſçavoir ſi vous eutes la cruelle adreſſe de faire prendre ces fauſſes impreſſions à Fanny. Hélas ! ajoutai-je, en pénétrant tout-d'un-coup ce qui ne s'étoit jamais preſenté à mon imagination, je commence à découvrir le funeſte nœud de mon infortune. Je vois tout ce que ma Sœur m'annonce avec tant d'obſcurité dans ſes Lettres. Vous avez trompé mon Epouſe. Vous vous êtes fait un jeu barbare de ſa bonté & de ſon innocence. Vous lui avez perſuadé que j'avois ceſſé de l'aimer. Ah ! je connois la délicateſſe de ſon cœur. Elle n'aura pu ſuporter l'idée d'une Rivale. Elle aura ſouffert mille tourmens mortels, ſans avoir la hardieſſe de ſe ſoulager par un ſoupir ; & dans l'excès de ſon deſeſpoir, elle aura pris le parti de venir cacher ſes douleurs dans le Couvent de Chaillot.

Je ne raiſonnois encore que ſur les Lettres de ma Sœur, qui ne me parloit point ouvertement de Madame Lallin, & ſur la connoiſſance que j'avois du caractére de Fanny. Mais l'innocence

de cette chére Epouſe étant décidée dans le fond de mon cœur, tout ce qui pouvoit s'y raporter, prenoit pour moi la force d'une preuve, & j'étois déja au point de ſouhaiter bien moins des éclarciſſemens pour la ſatisfaction de ma tendreſſe, que pour l'honneur de ma raiſon. Achevez, cruel Gelin, repris-je en m'attendriſſant juſqu'aux larmes! Et ſoit aveuglement, ſoit malignité qui vous ait fait former de ſi deteſtables deſſeins, aprenez-moi quels funeſtes fruits vous en avez tirés.

Dans quel redoublement d'horreur me jettez-vous, reprit-il en me regardant d'un œil conſterné, & comment puis-je ſuporter un moment la vuë du Ciel, & la vôtre, ſi je perds le ſeul prétexte qui avoit encore la force de ſoulager mes remords? Traitez-moi de cruel & de perfide, je reconnois que j'ai mérité ces deux noms: mais je me ſuis toujours crû à couvert du reproche d'avoir troublé la paix de votre mariage, & je vous confeſſerai hardiment, qu'en me précipitant aveuglement dans milles ſortes de crimes, je calmois quelquefois ma propre épouvente par la penſée que vous m'en aviez ouvert le chemin. J'atteſterois le Ciel ſi j'oſois prononcer ſon nom. Il commença là-deſſus à m'expliquer de quelle maniére, & dans quel tems ſa paſſion s'étoit formée. C'étoit à mon retour de Pouhatan, & lorſque mes attentions pour Madame Lallin lui avoient fait croire que j'avois donné à cette Dame la tendreſſe que je devois à mon Epouſe. Quand il lui ſeroit reſté quelques doutes, le triſte état de Fanny auroit achevé de les diſſiper. L'œil d'une femme n'étant guéres ſujet à ſe tromper dans une obſervation ſi interreſſante, il avoit cru mon inconſtance avérée par ſes plaintes & par ſes larmes. C'étoit l'abattement & la

langueur

langueur où il l'avoit vuë, qui avoient servi autant que ſes charmes, à lui amollir le cœur; & lorſqu'il s'étoit déterminé à lui rendre les ſoins de l'amour, il n'avoit pû s'imaginer aucune loi qui lui défendit d'aſpirer à la poſſeſſion d'un bien que j'abandonnois. Ne ſçavoit-il pas que mon mariage étoit un lien que j'avois la liberté de rompre, auſſi long-tems qu'il ne ſeroit pas ſcellé par les cérémonies proteſtantes? Devoit-il craindre beaucoup de m'offenſer, lorſque me ſuposant une inclination nouvelle qui devoit me faire deſirer cette ſéparation au fond du cœur, il travailloit à m'en faciliter les moyens? Il m'eût fait, s'il l'eût oſé, l'ouverture de ſon entrepriſe & de ſes deſſeins. Il m'eût crû capable d'agir avec lui de concert, pour lui faire naître quelque prétexte honnête, que j'aurois ſaiſi avidement, & qui n'auroit pas mieux établi ſon bonheur que le mien.

Cependant s'il s'étoit hazardé dans cette ſupoſition à ſonder les ſentimens de Fanny, il avoit bien-tôt découvert combien il devoit rabattre de ſes eſpérances. Avec la honte & le dépit de ſe croire mépriſée, il avoit trouvé dans le fond de ſon cœur les racines d'une ſi forte paſſion, qu'il avoit tremblé de la grandeur & des difficultés de ſon entrepriſe. Comme il ne pouvoit réüſſir que par la ruine de cet obſtacle, il me confeſſoit que s'étant rempli de cette penſée, il avoit tourné de ce côté-là tous ſes efforts. Peut-être s'étoit-il emporté au-delà des bornes. Il ſe ſouvenoit d'avoir groſſi quelquefois les aparences, & d'avoir même employé quelques artifices qu'il ne prétendoit pas juſtifier; mais ils étoient partis tous de la même ſource, c'eſt-à-dire, de l'opinion de mon infidélité preſqu'autant que de la violence de ſon amour.

Je ne fus pas le maître de l'écouter plus longtems sans l'interrompre. Dans l'ignorance où j'étois encore de tous les détails qui se trouvent répandus dans ma narration, je lui demandai avec une inquiétude dont toutes les promesses de ma Sœur ne pouvoient me défendre, s'il s'étoit aperçû souvent du succès de artifices, & jusqu'à quel point sa cruelle adresse en avoit imposé à la cruelle Fanny. Il remarqua mon agitation. Ah ! me dit-il, puisque je ne suis ici que pour réparer mes crimes, pourquoi n'ai-je pas commencé par les tristes fruits que j'en ai recueillis ? Je devois ce soin à votre repos. Hélas ! fiez-vous à l'aveu que la vérité m'arrache : il ne m'est pas échapé un mot depuis tant d'années ; pas un dessein ni une pensée qui n'ait porté avec soi mon suplice & sa punition. Vous abuseriez aujourd'hui trop cruellement de mon humiliation, si vous me forciez ici de vous rapeler tous mes tourmens. Mais figurez-vous quels ils devoient être, avec la funeste passion que j'avois dans le cœur, lorsqu'au lieu de tirer quelque satisfaction de mes soins, j'avois sans cesse le mortel tourment de leur voir produire les deux plus horribles effets que j'eusse à redouter ; le malheur de ce que j'aimois uniquement, & l'augmentation de ces mêmes sentimens que je cherchois à détruire. O Clévelland ! s'écria-t'il ici avec une impétuosité de cœur qu'il ne put retenir : O trop heureux objet d'une constance si inébranlable, & d'une tendresse si pure ! qu'avez-vous fait, si vous avez jamais offensé par vos soupçons la plus aimable & la plus vertueuse de toutes les femmes ? Mais s'il est vrai que vous l'ayez toujours aimée, reprit-il dans le même transport, où est-elle donc, & comment n'êtes-vous pas à ses pieds pour y mourir de joye & d'amour ? Quoi ! vous êtes arrê-

té par quelque défiance de sa vertu ou de sa tendresse : Homme trop favorisé du Ciel ! Eh ! sçavez-vous les douleurs & les larmes que vous lui avez coûtés, continuoit-il, en jettant sur moi des regards où l'envie paroissoit se peindre avec l'étonnement. Sçavez-vous qu'elle n'a respiré que pour vous ? qu'elle a voulu mourir mille fois pour finir une vie qu'elle ne peut suporter sans vous ? qu'elle n'a le cœur rempli que de votre image, la bouche que de votre nom ? Vous ne sçavez-donc pas que le plus précieux de tous les trésors est à vous, & que tout le pouvoir de la terre & du Ciel, s'uniroit en vain pour vous la ravir un moment ? O froideur incroïable ! O lenteur d'un homme qui paroît ne sentir ni connoître le prix du bien inestimable qui êst entre ses mains ! Il s'arrêta en revenant de ce transport, & quoiqu'il eût baissé aussi-tôt les yeux, comme s'il eût ressenti quelque honte de s'être laissé emporter par la force de son imagination, ou par celle de ses sentimens, je vis quelques larmes qui couloient au long de ses jouës, sans qu'il s'en aperçut.

L'ardeur de ses exclamations n'avoit pû manquer d'échauffer mon sang, & d'enflâmer plus que jamais tous mes desirs. Cependant un reste de l'impression que sa presence avoit faite sur moi, & le renouvellement de tant d'anciennes traces qui ne pouvoient s'être effacées dans un espace si court, empêcha mes sentimens de s'élever avec un certain degré de force que je n'aurois peut-être pas été capable de modérer. Je lui fis reprendre son discours, en l'y rapelant par une question qui parut l'embarrasser un moment. Avec l'opinion, lui dis-je, que vous prétendez avoir euë de mon infidélité ; com-

ment ne vous eſt-il point arrivé de vous ouvrir à mon frere, qui vous aimoit aſſez pour recevoir cette confidence, & qui étoit trop vertueux pour ne pas condamner ma conduite? Il me répondit, après avoir rêvé un moment, qu'il avoit eu cette penſée pluſieurs fois; mais qu'avec la crainte de chagriner mon frere, il avoit été retenu par ſes propres vuës, ſur leſquelles il auroit apréhendé de lui donner quelques lumiéres.

Cette ſincérité m'ayant diſpoſé de nouveau à l'écouter, il reprit ſon diſcours avec les mêmes marques de confuſion. Diverſes circonſtances qu'il joignit au détail qu'on a déja lû de ſes perfidies, n'ajouteront rien à l'idée que le diſcours de Fanny en a fait prendre; mais elles portent l'explication de quelques événemens qu'on a pû trouver obſcurs. Le funeſte deſſein qu'il s'étoit propoſé, de me perdre dans l'eſtime de mon Epouſe, fit place à celui de l'engager à la fuite. S'étant aperçu que le prétendu triomphe de ſa Rivale, bleſſoit preſqu'autant ſa fierté que ſa tendreſſe, il s'étoit attaché à donner toute ſa force à ce motif; & ce fut en effet de tous ſes artifices celui qui lui réüſſit le plus heureuſement. Fanny, dans ſes agitations, ne parloit que de ſe dérober au commerce des hommes, & de chercher un azile à ſon innocence, loin de l'ingratitude & de la perfidie; il la ſoutint ſi adroitement dans ces idées, que ſes délibérations n'eurent jamais d'autre objet; & lorſqu'elle fut réduite au dernier deſeſpoir par tous les dégrés qui eurent la force de l'y conduire, elle ne trouva pour toute reſſource dans ſon imagination, que le parti de la retraite & de la ſolitude, dont elle s'étoit entretenuë perpétuellement. C'étoit bien une imprudence, &

l'effet de cette simplicité de cœur dans laquelle elle avoit toujours vécu, que de s'arrêter à des idées vagues, dont un peu plus d'expérience du monde lui auroit fait connoître le danger ; mais dans une grande tristesse, rien ne se presente à l'esprit sous des traits si spécieux que la douceur d'être livré soi-même au fond d'un desert ou d'un abîme, & la raison s'arrête peu à former des difficultés contre ce qui flâte si agréablement la douleur. Gelin ne pouvoit rien espérer de plus favorable à son projet. Dans quelques bornes que la vertu de mon Epouse l'eût toujours forcé de se contenir, il ne douta point que s'il s'engageoit une fois à se livrer à sa conduite, il ne vît bien-tôt la fin de cette contrainte. Sous prétexte de lui chercher l'azile qu'elle desiroit, il pensoit à l'écarter de tout ce qui pouvoit éclairer leurs démarches. Leur familiarité qui ne pouvoit manquer de se fortifier de jour en jour par l'habitude continuelle de se voir, sembloit lui promettre, tôt ou tard, une victoire facile ; & l'adresse avec laquelle il étoit capable de ménager les occasions, pouvoit faire quelque jour à sa malheureuse Esclave une nécessité absoluë de recevoir sa main, & peut-être de la lui demander comme une grace.

Horrible peinture du précipice, où l'honneur & la vertu peuvent être entrainés ! Gelin me confessa, que malgré le fond de respect qu'il n'avoit encore osé violer, & qui alloit jusqu'à le rendre tremblant dans les entretiens les plus familiers qu'il avoit avec mon Epouse, il ne l'eut pas plûtôt arrachée de ma chambre, au moment de leur fuite, qu'il se crut maître absolu de tout ce qu'à peine avoit-il jamais eu la hardiesse d'espérer. Cependant ne lui voyant que des redoublemens de tristesse dans le Vaisseau, & se

trouvant gêné par la probité du Capitaine François & de sa femme qui étoient moins propres à favoriser le crime qu'à rendre service à la vertu, il avoit recommencé à se défier de son entreprise. Ce fut alors que rapelant toutes les ressources de son esprit, il s'imagina que la solitude en effet étoit seule capable de lui assurer un empire absolu sur sa proye ; & qu'il auroit des risques à courir aussi long-tems qu'elle pourroit recevoir d'autres secours que les siens. Les premiers lieux qui se presentérent sur la route, le Cap-verd, l'Isle de Madere, toute l'Isle sauvage ou deserte qui lui parut propre à l'exécution de son dessein, lui fit naître une forte envie de s'y arrêter. Il s'efforça d'en faire goûter la proposition à Fanny, & de lui en persuader la nécessité. Mais la trouvant au contraire dans des idées qui le firent trembler pour toutes ses espérances, il en avoit conçu tant de rage, qu'il eût mis vingt fois le feu au vaisseau, s'il eût vu la moindre aparence de pouvoir se sauver avec elle, en faisant périr le Capitaine & tout l'équipage.

Il me fit une relation qui fit frémir, de l'artifice qui lui avoit manqué à Madére. Fanny, en faisant le même recit à ma belle-sœur, ignoroit encore par quels moyens il avoit pû se ménager des intelligences dans un lieu où elle ne le croyoit point plûtôt arrivé qu'elle. Mais il m'aprit qu'après une tempête qui avoit exposé leur vaisseau à quelque danger, le Capitaine ayant fait jetter l'ancre dans l'obscurité pour attendre que le jour lui fît reconnoitre sa route, & tout le monde s'étant livré d'autant plus volontiers au sommeil, que la violence de la mer ne l'avoit permis à personne pendant deux jours & deux nuits ; lui seul, à qui le trouble de son esprit ne laissoit pas un moment de repos, étoit de-

meuré sur le tillac à se promener dans les ténèbres. Les premiers rayons du jour lui firent apercevoir à peu de distance une côte agréable, & cette vuë renouvela toute son ardeur pour abandonner le vaisseau avec Fanny. Cependant ses propositions ayant été rejettées au Capverd, il conçut qu'elles n'auroient pas plus de succès dans un autre lieu, s'il ne les revêtoit de quelque prétexte plus séduisant. Il profita du tems où tout l'équipage étoit encore endormi, pour se mettre dans la Chaloupe avec deux Matelots qu'il gagna par quelque present, & s'étant rendu au rivage, il ne perdit pas un moment pour reconnoître avec sa pénétration ordinaire, quel avantage il y avoit à tirer des circonstances. Ce fut le hazard qui lui fit rencontrer au bord de la mer une jeune femme & un homme plus âgé qu'elle qui étoient à prendre le frais pendant le reste d'une belle nuit pour se préparer à soutenir la chaleur du jour. Il ne négligea point l'occasion qu'il cherchoit de s'instruire, & trouvant dans la jeune personne à qui il s'adressa, plus de vivacité & de finesse d'esprit qu'il ne devoit s'y attendre, il crut que la fortune avoit fait un miracle en sa faveur, pour lui ménager un secours dont il sentit tout-d'un-coup l'utilité. Mais quelles furent ses espérances, lorsque s'étant ouvert à demi en tâchant de donner un tour honnête à ses desseins, il comprit par la maniére dont son ouverture fut reçûë, que celle qui lui offroit ses services étoit la personne du monde qui pouvoit le seconder avec plus d'adresse. Pour faire naître sa confiance, elle ne lui cacha point qu'elle étoit Comédienne Espagnole, & célébre par des avantures dont elle faisoit gloire. Elle se nommoit, lui dit-elle, Dona Cortona. Sa passion n'avoit jamais

été pour les richeſſes ; mais par un caprice aſſez ordinaire aux belles femmes, elle avoit réüni tous ſes deſirs à ſe diſtinguer par le nombre & par l'éclat de ſes conquêtes, juſqu'à ſacrifier ſouvent toute la douceur de ſa vie pour ſéduire un cœur dont la défaite pouvoit augmenter ſa réputation. Elle s'étoit expoſée par cette conduite à cent fâcheuſes avantures, & celle qui l'avoit conduite à Madére, n'étoit pas la moins embarraſſante. Elle y étoit venuë, comme elle le confeſſa ſecrettement à Gelin, avec un Inquiſiteur du Saint Office, qui avoit conçû à Madrid une violente paſſion pour elle, & à qui elle s'étoit fait un point d'honneur de faire abandonner ſon emploi & ſa profeſſion pour la ſuivre. Quoique ſon Amant ſe crût en ſûreté dans l'Iſle de Madére, parce que la Cour de Portugal n'étoit pas en bonne intelligence avec celle d'Eſpagne, il avoit pris le parti de ſe retirer à la Campagne dans une maiſon aſſez écartée pour dérober ſon avanture aux Habitans de l'Iſle. Elle y vivoit avec lui depuis ſix mois ; & comme elle y étoit moins retenuë par ſa tendreſſe, que par l'idée chimérique de la réputation qu'elle s'étoit faite en Eſpagne, ce motif n'étoit pas aſſez puiſſant pour empêcher qu'elle n'y vécût avec beaucoup d'ennui.

Gelin jugea bien qu'une confidence ſi libre ne pouvoit venir que de la mauvaiſe opinion qu'on avoit de lui, & peut-être de la reſſemblance qu'on ſupoſoit entre ſon avanture & celle qu'on lui avoit racontée ; mais étant peu diſpoſé à s'offenſer de tout ce qui pouvoit être utile à ſes projets, il échauffa le zèle qu'on marquoit à le ſervir : par quantité de raiſons ſpécieuſes, auſquelles il joignit l'offre d'une ſomme conſidérable. Le rôle que la Comédienne avoit à joüer, fut pré-

paré de concert, & le bon inquisiteur, qu'on avoit trouvé le moyen d'écarter pendant une partie de cette conversation, fut rapelé au conseil, pour servir à l'exécution d'une entreprise dont il devoit partager les fruits. Il s'y prêta d'autant plus volontiers, qu'il en espéroit de l'agrément dans sa solitude. Enfin, la difficulté n'étant qu'à faire consentir mon épouse à venir prendre quelques rafraîchissemens au rivage, Gelin se hâta de retourner au vaisseau pour l'engager à cette partie sans affectation, & le Ciel qui vouloit mettre la vertueuse Fanny à l'épreuve, permit qu'il y trouvât encore tout le monde enseveli dans le sommeil.

Si l'on se rapelle toutes les circonstances de cette dangereuse avanture, on sera persuadé, comme moi, que mon épouse eût besoin de toutes les forces de sa vertu pour se défendre. Gelin la connoissoit jusqu'au fond du cœur. Sa cruelle adresse lui avoit fait pénétrer tout ce qui étoit capable d'effrayer ou d'attendrir cette ame constante, mais sensible & timide, & toutes les ruses de la malignité & de l'artifice étoient employées contre la simplicité & l'innocence. Fanny demeura victorieuse. O! triomphe de la vertu & de l'amour! Je passe sur des victoires plus faciles, & m'attachant moins à relever les crimes de Gelin, qu'à justifier ma chére épouse, je laisse, des aveux de ce perfide, tout ce qui ne peut servir qu'à le couvrir de honte.

Que ne me dit-il pas pour me faire regarder sa passion comme un de ces malheurs du sort, contre lesquels, ni la raison, ni la justice, ni l'honneur, ne fourniſſent point de secours assez puissans pour défendre la vertu, & qui conduisent d'autant plus nécessairement aux derniéres horreurs du crime, que chaque transport qui

bleſſe le devoir ne peut être excuſé que par ſes excès ? J'écoutois tranquilement le recit de ſes fureurs. Mais lorſqu'il y mêloit quelques circonſtances où ſes artifices avoient fait entrer mon épouſe, il s'élevoit dans mon cœur des doutes & des inquiétudes ſi funeſtes, que tout mon ſang en reſſentoit l'effet comme celui d'un poiſon ; à peine avois-je aſſez de pouvoir ſur moi-même pour ſuſpendre mon attention & mon jugement juſqu'à la fin de ſon recit. Je me ſentois prêt à pouſſer des cris, & plus d'une fois j'aurois trouvé de la douceur à percer le ſein de mille coups, au cruel ennemi qui me retraçoit ſi vivement le ſujet de mes peines.

Cependant je ne pouvois me tromper aux marques de ſon repentir ; & cette penſée, que ſon humiliation me rendoit toujours preſente, adouciſſoit par intervalles l'amertume, & les reſſentimens de mon cœur. J'étois encore plus touché du témoignage qu'il rendoit preſqu'à chaque mot, aux ſentimens & à la conduite de Fanny. Je ne pouvois le ſoupçonner de déguiſement, lorſqu'il me repreſentoit ſon propre embarras & ſes propres craintes ; & lors qu'accuſant ſans ceſſe la rigueur de ſon ſort, il ſe plaignoit avec un ruiſſeau de larmes, d'avoir commis une multitude de crimes, dont il n'avoit jamais recuëilli le moindre fruit. La force qu'il donnoit à ſes termes, pour m'exprimer l'idée qu'il avoit toujours eûë du caractére & de la vertu de mon épouſe, m'aidoit à comprendre comment il s'étoit toujours contenu dans ce profond reſpect, dont il me répétoit à tous momens qu'il ne s'étoit jamais écarté. Je me conſumois en l'adorant, me diſoit-il, & mon propre étonnement eſt qu'une flâme ſi parfaite ait pû devenir la ſource de tant d'agrémens & de crimes.

Enfin, m'ayant protesté, après un long recit, qu'il ne m'avoit rien déguisé, & n'ayant reçû de moi aucune question à laquelle il ne se fût hâté de satisfaire, il me laissa dans un état que je ne pourrois nommer incertain, si le seul témoignage d'un ennemi étoit capable de dissiper des doutes. A la vérité, celui de ma Belle-sœur venoit s'y joindre, & quand je les aurois crû trop foibles, chacun de leur côté, je devois du moins reconnoître qu'ils servoient à se confirmer mutuellement. Cependant un reste de pesanteur qui m'arrêtoit encore, empêcha mes sentimens de prendre leur cours avec toute l'ardeur qui avoit commencé à les échauffer. La fuite de Fanny, le meurtre de son frere, mes propres blessures, se trouvoient assez expliquées par les détails que je venois d'entendre, & ma jalousie même ne me fournissoit plus d'objections, mais étoit-ce assez que mon honneur eût été épargné jusqu'à un certain point, & le devoir d'une femme ne peut-il être blessé que par des crimes? Où étoit l'estime que j'avois droit d'attendre de la mienne, lorsqu'elle m'avoit crû capable d'oublier si facilement mes principes, & de violer tous les sermens qui m'attachoient à elle? Et quand une fatale erreur l'auroit aveuglée jusqu'à me representer encore plus criminel à son imagination, où étoit la confiance qu'elle devoit à mon frere & à ma Belle-sœur, lorsqu'elle avoit choisi, pour confident de ses peines, Gelin, un Etranger qui n'avoit point d'autre lien avec nous que celui d'une amitié récente? L'imprudence est le fruit ordinaire des grandes passions; mais va-t'elle jusqu'à faire négliger toutes les bienséances? La fureur même, s'il falloit faire cette supposition pour excuser une partie de sa conduite, ne garde-t'elle aucune régle, & se plaît-elle à violer toutes sor-

tes de loix, quand elle n'a pas besoin de tant de fausses démarches pour se satisfaire.

L'effet de ces réflexions, qui se formérent en un moment dans mon esprit, ne fut point de faire renaître des soupçons dont les fondemens étoient heureusement dissipés. Mais en considérant que Fanny s'étoit livrée à ses préventions, sans avoir pris une seule des voyes qu'elle devoit choisir naturellement pour les éclaircir, ou même uniquement pour les justifier, je me sentis porté à croire que son cœur s'étant refroidi pour moi, elle avoit peut-être été moins affligée qu'offensée de la trahison qu'elle m'attribuoit, & que croyant sa vertu & son honneur assez sauvées par l'innocence de ses sentimens, elle avoit pris le parti de m'abandonner, sans autres regrets que ceux de la honte & du dépit. Une longue absence, continuai-je de me dire à moi-même, n'aura pas manqué d'éteindre jusqu'aux derniers restes de sa tendresse. Je la trouverai vertueuse, mais insensible à mon affection, & se figurant faire assez, si elle consent à se réconcilier avec moi, & reprendre la conduite de ma maison. Enfin j'ai perdu son cœur; & que me revient-il de tous les soins que je prens pour m'assurer de sa vertu, si ce trésor qu'elle a conservé, n'est point accompagné de ceux qui lui prêtoient tant de charmes!

Je me confirmai tellement dans ces idées, que les souvenirs mêmes qui m'avoient le plus attendri, tels que celui de la visite qu'elle m'avoit renduë avec Madame, & des pleurs que je lui avois vûs verser en recevant mes reproches, ne se presentérent plus à mon esprit sous la même forme. En me rapelant sa posture & ses plaintes, j'y trouvois plus d'aparence de fierté que de tendresse & de douleur. Il s'éleva un

nouveau trouble dans mon ame après cette réflexion, & jettant les yeux sur Gelin, que j'avois traité jusqu'alors avec moins de ressentiment que de dédain, je ne pûs vaincre le mouvement qui m'agitoit : son honneur est échapé à vos artifices, lui dis-je d'un ton brusque & amer, mais vous ne m'en avez pas moins ravi son affection. Et que m'importe que vous ne l'ayez pas obtenuë, ajoutai-je en levant encore la voix avec plus de chaleur, il n'est pas moins certain que vous me l'avez fait perdre ?

Il reçut ce reproche avec des marques extraordinaires d'étonnement, & me voyant prêt à continuer avec la même agitation, il me conjura, d'un air soumis & empressé, de lui laisser la liberté de me répondre. Hélas, me dit-il, quel sujet choisissez-vous pour vos plaintes ? J'aurois crû que de toutes les circonstances de mon discours, celle qui devoit être la plus flâteuse pour votre cœur, étoit le soin que j'ai pris de vous répéter cent fois avec quelle constance & quelle ardeur vous êtes aimé. Foible expression, reprit-il, en baissant la tête jusques sur son sein, pour vous representer tout le pouvoir que vous avez conservé sur la plus tendre & la plus fidèle de toutes les femmes ! Ne vous ai-je pas dit que mon desespoir, dans un tems d'yvresse & de fureur, a toujours été de n'avoir pû la détourner un moment de votre idée, ni porter la moindre atteinte aux justes sentimens qu'elle avoit pour vous ? Ah ! s'écria-t'il, en jettant sur moi un œil d'envie, que vous êtes heureux si votre bonheur dépend de l'amour ! Il continua de me dire que m'ayant confessé sans déguisement tout ce qu'il avoit cru nécessaire à mon repos, autant qu'à la réparation de ses crimes, le sentiment d'une juste confusion l'avoit empêché de

s'étendre sur ce qui n'auroit servi qu'à l'humilier, sans m'aporter plus de lumiéres ; mais que me voyant encore dans un doute qu'il se croyoit obligé de détruire, il vouloit se traiter avec la derniére rigueur en achevant sa confession sans ménagement.

Avec beaucoup d'étude & de connoissance du cœur humain, il avoit toujours conçu, poursuivit-il, que la Nature a des ressorts infaillibles pour faire naître & pour enflâmer les passions. C'étoit dans cette idée que, s'effrayant peu de l'indifférence que Fanny avoit toujours euë pour ses soins, il avoit compté qu'elle n'y résisteroit pas lorsqu'il seroit près d'elle avec assez de liberté, pour faire usage de tout son sçavoir. Il espéroit que n'ayant plus d'obstacle à combattre après l'avoir éloignée de moi, il la ménageroit suivant toutes les régles de son art, & qu'il n'y auroit ni raison, ni sagesse qui pût la défendre de ses artifices. En effet, me dit-il, je suis persuadé que sur une ame commune, à qui je supose un corps bien constitué, la victoire d'un homme qui sçait attaquer, n'est jamais incertaine. Les impressions du plaisir sont toujours dominantes ; & qui connoît assez le caractére & le tempéramment d'une femme, pour lui presenter continuellement ce qui est capable de lui plaire, a trouvé le chemin infaillible de son cœur. Mais je parle des ames communes, ajouta-t'il, & je ne mettois encore votre Epouse au-dessus d'elles, que par les qualités extérieures qui ne changent rien au fond des sentimens. Avec le feu qui brilloit dans ses yeux, & la douce chaleur qui paroissoit animer tous ces mouvemens, je la croyois plus disposée que tout autre à recevoir les impressions que je lui préparois. Elle ne fut pas plûtôt déterminée à partir de Sainte Héléne, que

je commençai à mettre toute mon adresse en usage. J'observai d'abord à quoi elle étoit sensible ; & quoiqu'elle ne me permît jamais d'être seul avec elle, la presence du Capitaine & de sa femme ne m'empêchoit pas de mettre continuellement ses goûts & ses inclinations à l'épreuve. Je ne fus pas rebuté par sa tristesse & par ses larmes, qui retardérent long-tems mon entreprise. Il y avoit toujours des intervales que je sçavois saisir, & s'ils n'étoient point assez longs pour me donner l'espérance d'avancer beaucoup mon ouvrage, ils servoient du moins à me faire reconnoître plus tranquilement de quel côté je devois presser l'attaque. Figurez-vous, ajouta-t'il, que pendant plusieurs mois, qui étoient un espace beaucoup plus long que je ne l'avois crû nécessaire, je ne recueillis pas le moindre fruit de mes soins & de mes artifices. Elle ne voyoit que vous. Elle n'étoit possédée que de votre image. Sous quelque forme que vous puissiez vous presenter à son esprit inconstant, perfide, passionné pour une autre, vous l'occupiez seul, & je ne pouvois démêler dans ses agitations mêmes, si c'étoit de la haine ou de l'amour qu'elle raportoit de tant de tristes méditations dont vous faisiez le sujet.

Ainsi, cet art sur lequel j'avois fait tant de fond, devint inutile pour mes vûës ; & les cruelles circonstances où je me trouvai à la Corogne, me forcérent d'ailleurs de l'abandonner. Il me resta néanmoins l'espérance que notre séparation pourroit m'être d'une autre utilité. Comme j'étois fort éloigné de craindre qu'elle m'abandonnât tout-à-fait dans l'état où mes blessures m'avoient réduit, je me flâtai qu'étant quelques semaines sans me voir, mon absence lui feroit sentir la nécessité de mes services, & que

revenant peut-être d'elle même à souhaiter de me revoir auprès d'elle, ce desir deviendroit la source de quelque sentiment favorable. Mais lorsque j'apris la nouvelle de son départ, & qu'elle avoit même eu la rigueur de ne pas charger de ses adieux le Domestique qui demeura à me servir par ses ordres, je tombai dans des mouvemens de fureur qui furent long-tems ma disposition habituelle. Trahi si cruellement par l'amour, je renonçai, si j'ose faire cet aveu, à toutes les douceurs dont il m'avoit flâté, & me condamnant ainsi moi même à n'en ressentir que les horreurs & les tourmens, je pris la honteuse résolution de n'en suivre aussi désormais que les plus furieux transports. Tel étoit mon projet, lorsque je quittai la Corogne après la guérison de mes blessures. Je me remis sur les traces de celle qui avoit marqué tant de mépris pour ma personne & d'indifférence pour ma vie. Je les découvris enfin, malgré l'obstination du Capitaine à me les cacher. Le soin de se dérober à moi me parut un nouvel outrage qui fit croître encore mon ressentiment. Je trouvai l'objet de tant de mortelles agitations dans le Couvent de Chaillot. Je ne manquai point d'inventions pour l'engager malgré elle à recevoir ma visite. Je ne pensois qu'à l'accabler de reproches, & à lui prodiguer des noms qui me sembloient ne pouvoir être assez outrageans pour l'ingratitude & la lâcheté dont je me croyois en droit de l'accuser. Mais sa presence dissipa toutes ces furieuses résolutions. Je ne me retrouvai capable que de l'aimer, & de verser des larmes, au lieu de proférer des injures.

Le tour même de ses réponses me fit naître un nouvel espoir, qui servit quelque-tems à rallentir encore plus mes fureurs. Le doute où elle

étoit si vous aviez épousé Madame Lallin, & l'ardeur qu'elle me marqua, pour en être éclaircie, me fit penser que s'il étoit arrivé en effet, que vous eussiez pris ce parti, je n'aurois peut-être plus besoin d'autre secours que son propre sentiment, pour lui faire aprouver mes soins. Cette réflexion me porta à lui offrir de m'employer ardemment à la satisfaire. Elle accepta mes offres, avec des marques de reconnoissance que je pris encore pour un augure favorable. Je fis successivement le voyage d'Angleterre & de Bretagne. Quoique je n'eusse rien à conclure du peu de lumiére que je reçus sur votre marche & sur le lieu de votre retraite, je supléai à tout ce que j'ignorois, par des supositions dont je me promis le même effet que de la vérité, & si la crainte d'être démenti par votre presence, au moment que je m'y attendois le moins, m'empêcha d'assurer positivement votre mariage, je m'exprimai avec tant d'adresse, que je réüssis à faire naitre toutes les idées que je n'osois ouvertement donner. L'effet qu'elles produisirent au premier moment, soûtint fort bien mes espérances, & je me crus quelque-tems à la veille d'obtenir du dépit, ce que j'avois desespéré de devoir jamais à l'amour. Mais quelle fut ma surprise, après l'avoir entenduë parler de vengeance, de voir qu'elle ne pensoit qu'à la tourner contr'elle-même, & qu'elle étoit résoluë me dit-elle, d'ensévelir pour jamais dans un cloître sa honte & son infortune!

Les occasions ne manquent jamais à l'ardeur pour le crime. Comme le trouble où je tombai, fit tout paroître légitime à mes transports, & que je ne la quittai qu'avec le dessein formé d'employer la violence pour l'enlever, ma malheureuse étoile me fit rencontrer en sortant du

Couvent, deux personnes qui s'entretenoient ensemble sans précautions, & qui s'expliquant avec feu sur le malheur de leur sort, sembloient disposés à tout entreprendre pour se délivrer de la misére qui les pressoit. Les ayant observés un moment, je les crus propres à me servir, dans un lieu où je n'avois aucune habitude. Je les abordai, & leur faisant connoître que je pénétrois leur situation, je leur offris de les récompenser libéralement s'ils avoient assez d'esprit & de courage pour se charger d'une entreprise qui demandoit ces deux qualités. L'empressement avec lequel ils reçurent ma proposition, me garantit qu'ils étoient tels que je les desirois. Je me retirai avec eux dans un lieu plus propre à nos délibérations, & les ayant fait expliquer davantage sur leurs qualités, j'apris qu'étant des Officiers réformés qui manquoient de toute espéce de ressource, je pouvois faire fond sur leur fermeté & leur conduite.

Ils me demandérent avidement l'explication du service que j'attendois d'eux. Je leur ouvris mon cœur, & ne leur dissimulant pas que mon entreprise étoit la derniére ressource d'un desespéré, je leur promis dix mille francs, s'ils la faisoient réüssir. Les mesures furent prises au même moment. Sans être jamais entré dans le Couvent, je m'étois occupé assez long-tems à en observer la situation pour la connoître parfaitement. Dans les conversations que j'avois euës avec votre Epouse, j'avois sçu d'elle, sans affectation, que son apartement donnoit sur le Jardin, & ma passion insensée m'avoit fait chercher à quelque distance, un lieu d'où j'avois pris plaisir mille fois à regarder ses fenêtres. Il n'étoit question que d'escalader pendant la nuit; le mur qui régne au long du grand

chemin. Le reſte n'expoſoit pas à beaucoup de péril trois hommes armés, qui n'avoient pas de réſiſtance à craindre dans un Couvent de Religieuſes. L'exécution de notre deſſein ne fut remiſe qu'à la premiére nuit qui ſeroit aſſez obſcure pour le favoriſer. Je fis d'avance quelques libéralités à mes complices, & convenant du lieu où je pourrois les revoir, j'allai m'occuper du ſoin dè préparer une chaiſe de poſte, & tout ce qui étoit néceſſaire pour ma fuite.

Il n'étoit point à craindre que des meſures ſi juſtes puſſent manquer; mais nous étions au tems de la pleine Lune, & la multitude des paſſans qui ſont nuit & jour ſur le grand chemin, nous forçoit d'attendre que l'obſcurité put nous dérober à la vuë de tout le monde. Je voyois tous les jours les deux Officiers, & leur trouvant de l'eſprit & de la politeſſe, je me liai aſſez étroitement avec eux pour les informer de mes vuës, avec moins de réſerve que la premiére fois. L'un d'eux homme d'un âge aſſez avancé, & qui n'avoit guéres été moins exercé que moi par la fortune, aprenant que j'avois le cœur plein d'une funeſte paſſion pour une ingrate, me promit de me rendre un double ſervice, & non ſeulement de l'enlever pour la mettre entre mes bras, mais de m'aſſurer, ſi je le ſouhaitois la poſſeſſion de ſon cœur. Je l'embraſſai dans un tranſport de joye, mais avec moins d'eſpérance que de plaiſir à me repreſenter l'image d'un bonheur impoſſible. Cependant il renouvela ſi ſérieuſement ſes offres; & il répondit ſi fortement à mes objections, qu'il me diſpoſa du moins à tenter ce qu'il me promettoit avec tant de hardieſſe.

C'eſt ici que ma honte redouble avec mes remords. Ce ſecret ſi certain pour forcer la réſiſ-

tance d'un cœur, étoit un sortilége qui demandoit beaucoup d'art & de soins dans sa composition. Il falloit me procurer d'abord quelques cheveux de votre Epouse, & quelques goutes de son sang, la difficulté de ces deux conditions auroit seule été capable de me rebuter ; mais l'Officier qui ne paroissoit effrayé de rien, m'aprit lui-même de quelle maniére je devois m'y prendre, & me fit voir effectivement de la facilité à réüssir, si j'avois encore quelque accès à la grille de Chaillot. Je suivis dès le lendemain ses conseils. Je fis demander à votre Epouse la permission de la voir, sous des prétextes qui lui ôtérent la pensée de me la refuser. J'avois composé une Lettre que je feignis d'avoir reçu de Londres, & dans laquelle je lui dis qu'elle alloit trouver quelques éclaircissemens d'importance. Mais tirant mes ciseaux pour en couper quelques lignes, que je la priai de trouver bon que je lui dérobasse, je la lui presentai ensuite respectueusement au travers de la grille. Elle s'avança pour la recevoir, & dans le moment qu'elle la prenoit, feignant de me souvenir de quelque chose que je souhaitois encore de lui cacher, j'avançai si brusquement les deux mains pour l'empêcher de la prendre, que de la pointe de mes ciseaux, je fis une blessure assez profonde à l'une des siennes. Le sang qui en sortir aussi-tôt, moüilla la partie extérieure de la Lettre, & tandis qu'elle s'occupoit de la douleur que cet accident lui causoit, je coupai le papier ensanglanté, sous prétexte d'empêcher que les caractéres ne fussent altérés.

Quelque précaution que je me fusse efforcé de garder, il m'avoit été impossible de régler assez le mouvement de ma main, pour ne pas trop enfoncer la pointe de mes ciseaux. Mon

cœur saignoit autant que sa blessure, & tandis que je m'aplaudissois du succès de mon artifice, j'aurois donné ma vie pour lui épargner le mal que je lui avois causé volontairement. Ne pouvant se défier de rien, elle ne se plaignit point, & la bonté avec laquelle elle reçut mes excuses, servit encore à faciliter la seconde partie de mon dessein. Sa douleur me donna la hardiesse de lui dire que j'avois un secret infaillible pour ces sortes d'accidens, & que quelques cheveux liez autour du doigt le plus voisin de la playe, ne manquoient jamais d'empêcher l'inflammation. Je lui offris là-dessus de couper une boucle de mes propres cheveux. Elle refusa d'y consentir, mais ne doutant point de ma sincérité, elle prit mes ciseaux pour couper quelques-uns des siens. Je l'engageai à me permettre de les ajuster pour l'usage que je lui conseillois, & j'eus soin, sans qu'elle s'en aperçut, d'en retenir une partie.

Le reste ne demande pas un plus long détail. Je rejoignis l'Officier avec les deux tresors que j'avois enlevez à l'innocence, & je les lui abandonnai pour d'horribles mystéres. Il me fit participer à tous ses crimes. J'aurois peine à me rapeler toutes les profanations & les impiétés dont cette noire cérémonie fut accompagnée. Sans être véritablement persuadé de la force de ses opérations magiques, j'avois peine à refuser une espéce de confiance à des promesses qui étoient soutenuës par mille sermens, & par une expérience, disoit-il, qui ne l'avoit jamais trompé. Il voulut que dès le lendemain j'allasse me presenter à Chaillot, pour commencer à recueillir le fruit de son ouvrage. J'eus la témérité d'y aller, mais la honte de revenir sans avoir même obtenu la permission de voir celle qu'on me flâtoit déja d'avoir attendrie.

Qui sçait à quelles horreurs deux si étranges entrepriſes auroient abouti, ſi la main du Ciel n'en eut arrêté le cours ? Ne parle-t'on pas des Philtres & des Poiſons, qui ſans avoir la force peut-être d'agir ſur le cœur, n'en ont quelquefois eu que trop pour troubler la raiſon ? A quoi mon audacieuſe fureur n'expoſoit-elle pas votre Epouſe ? J'en aurois été puni le premier par mon deſeſpoir, mais auroit-il réparé le plus funeſte de tous les malheurs ? Quoiqu'il en ſoit, aprenez de quel péril le Ciel l'a délivrée. Malgré le refus qu'elle avoit fait de me voir, l'Officier me preſſa de retourner à Chaillot, en m'aſſurant toujours du ſuccès qu'il m'avoit promis, & me faiſant même regarder la difficulté qu'on avoit à me recevoir, comme l'effet du nouvel embarras où le cœur ſe trouve en changeant de ſituation. Je me preſentai pluſieurs fois à la grille, ſans y trouver plus de facilité à faire goûter ma viſite. Je n'en pénétrois que trop la raiſon. Je n'avois plus de lumiéres ni de ſecours à donner ſur des intérêts dont on étoit bien plus occupé que des miens. On ne m'avoit ſouffert juſqu'alors, que dans l'eſpérance de me faire ſervir à des recherches qui n'avoient pas réüſſi, & j'étois deteſté lorſqu'il n'y avoit plus de ſecours à tirer de moi.

L'Officier, comme irrité de me voir douter de ſes promeſſes, me confeſſa bien qu'il falloit que le cœur de votre Epouſe fût étrangement prépoſſédé, pour réſiſter ſi long-tems à la force du charme ; mais ne ſe rendant point encore aux aparences, il entreprit de joindre à ſes opérations précédentes, quelque choſe de ſi puiſſant, qu'elle ne balanceroit plus, me dit-il, à ſe déterminer. Il compoſa une liqueur qu'il me confia dans une phiole. Votre ſort, me dit-il, eſt deſormais entre vos mains. Cherchez le moyen de faire ava-

ler cet élixir à ce que vous aimez. Il se dévoüa aux plus affreux tourmens, si elle n'en ressentoit pas bien-tôt la vertu. Mais supposé, ajouta-t'il, que l'occasion vous manque, vous êtes sûr du moins qu'aussi-tôt que nous l'aurons enlevée, nous serons les maîtres de la forcer à le prendre, & peu importe que le succès de vos desirs soit reculé de quelques jours, lorsque je vous le garantis certain. Toute la force d'un aveugle transport, ne m'empêchoit pas de frémir à cet horrible discours. Mais enfin tourmenté par l'amour, encore plus que par mes remords, j'étouffois toutes les idées qui ne tendoient point à me satisfaire.

Le tems de la nuit étant devenu aussi favorable que je le desirois, j'abandonnai toute autre espérance, pour m'attacher à la résolution d'exécuter l'enlévement. C'étoit le jour suivant que tous les préparatifs devoient être achevés. Je ne pensois plus qu'à réveiller dans mes complices le courage & la fidélité qu'ils m'avoient promis. Nous étions convenus de l'heure & du moment, lorsque le hazard m'ayant conduit à Charenton pour soulager mon trouble, j'y apris non-seulement que vous étiez dans le voisinage de Paris, mais que vous sollicitiez le Consistoire pour votre divorce, & que vous étiez à la veille de vous engager dans un autre mariage. Une nouvelle si imprévuë changea sur le champ toutes mes résolutions. Dans quelques sentimens que votre Epouse fut pour moi, je ne doutai pas que la certitude de votre mariage, n'éteignit tout-d'un-coup ceux qu'elle vous avoit conservés. L'espérance reprit des forces dans mon cœur. Je volai sur le champ à Chaillot, & prévoyant les mêmes difficultés à faire recevoir ma visite, je pris le parti d'écrire un billet, que je con-

fiai au Chapelain, pour exciter la curiosité de me voir par les grandes découvertes que j'annonçois sans les expliquer.

Mais de quelles chimères m'étois-je flâté ? Si l'on me reçut en effet, ce fut pour se livrer à tous les excès de la douleur, aussi-tôt qu'on eut entendu les nouvelles que j'aportois, & pour me traiter avec le dernier mépris, lorsque j'eus la hardiesse de parler de mes desirs. Quel effet des promesses insensées de l'Officier ! On m'imposa la loi éternelle de m'éloigner, & de ne paroître jamais devant des yeux qui ne me voyoient qu'avec horreur. L'effet suivit aussi-tôt cette cruelle déclaration. Je fus abandonné seul à mes transports. Ils furent terribles. Le hazard m'ayant amené le Chapelain, qui me confirma dans mon desespoir, par une autre raison tirée de Loix de son Eglise, qui ne permettoient pas même à votre Epouse de disposer de sa main pendant votre vie, je devins capable de toutes les fureurs ausquelles je m'abandonnai, & qu'il est inutile de vous répéter, puisquelles sont tombées sur vous.

J'avois entendu cette derniére partie de son discours, avec un renouvellement si terrible d'inquiétude & de crainte, que je me trouvai couvert d'une sueur froide à la fin de son recit. Cependant la joye de voir Fanny comme sauvée du plus affreux de tous les dangers, me fit tomber aussi-tôt dans un autre transport où je ne pus garder plus de modération. Aprochez, dis-je Gelin, qui parut lui-même étonné de l'air de satisfaction qui se répandit tout-d'un-coup sur mon visage ; écoutez-moi sans crainte. Vous m'avez causé des malheurs & des peines dont il n'y eût jamais d'exemples; mais vous me rendez aujourd'hui si heureux, que je me sens porté à vous pardonner,

pardonner. Je crois votre repentir & vos satisfactions sincéres. Vivez tranquille, si la promesse que je vous fais d'oublier tous vos crimes, peut servir à vous rendre la paix qu'ils vous ont fait perdre.

Je conçois, repris-je, plus tranquillement, que les passions violentes peuvent écarter un honnête-homme de son devoir. Si quelque chose m'étonne, en vous supposant du goût pour la vertu, c'est que vous ayez attendu si tard à vous reconnoître, & que vous ayez eu besoin de tomber au fond du précipice pour ouvrir les yeux. Un repentir qui n'auroit pas été forcé par la crainte, me paroîtroit beaucoup plus sûr; mais de quelque nature que soit le vôtre, vous devez comprendre qu'il ne vous reste plus rien à prétendre de mon amitié. Cependant je veux que vous emportiez quelques marques de notre réconciliation. Je lui demandai là-dessus à quoi il se destinoit, & s'il lui restoit quelque espérance de se mettre à couvert de la misére. Il ne me répondit point. Ses larmes couloient rapidement au long de son visage. L'immobilité avec laquelle il tenoit la vuë baissée, sembloit me faire attendre quelque nouvelle ouverture, que la crainte ou la confusion avoit la force d'arrêter. C'est mon desespoir, me dit-il enfin, que mes crimes soient tels qu'ils ne puissent être expiés par le repentir. En vain vous representerois-je qu'étant délivré de la funeste passion qui m'avoit troublé l'esprit, je ne sens plus que la honte de m'y être abandonné. Aussi le dessein qui m'a fait souhaiter de vous voir, n'étoit-il pas de me justifier; & vous n'avez pas reconnu dans les aveux que je vous ai fait, le langage d'un homme qui cherche à paroître innocent. Mais je suis satisfait, ajouta-t'il en se levant, si vous me par-

donnez ; & sans m'expliquer davantage aujourd'hui, je vais vous prouver au péril de ma vie, que je ne suis ni ingrat ni perfide, quand mon cœur est assez maître de lui-même pour suivre ses propres maximes.

Quoique l'obscurité de ce discours, & l'agitation qui paroissoit dans ses mouvemens, me fit concevoir qu'il méditoit quelque entreprise extraordinaire, je ne l'arrêtai point pour l'interroger. Il sortit de ma chambre. J'apelai aussitôt Drink, à qui je donnai ordre de lui compter mille écus. Il les reçut, en priant Drink de venir m'assurer qu'il ne les acceptoit que pour me servir.

J'allais m'ensévelir dans les méditations que tant d'idées extraordinaires dont j'étois rempli, devoient naturellement m'inspirer, lorsque Drink, à qui je n'avois pas laissé le tems de me parler en lui donnant mes ordres, rentra dans ma chambre avec un vif empressement. Il m'aprit que ma Belle-sœur étoit chez M. de L*** & qu'ayant envoyé un de mes gens pour s'informer de ma santé, elle attendoit impatiemment que Gelin m'eût quitté pour se rendre auprès de moi. Sa presence étant ce que je pouvois desirer de plus agréable, je lui envoyai sur le champ mon carosse, & n'attribuant le parti qu'elle avoit pris de s'arrêter chez M. de L*** qu'à l'envie qu'elle avoit d'éviter la vuë de Gelin, je lui fis dire, pour la rassurer d'avance, que l'entretien que j'avois eu avec lui m'avoit extrêmement consolé. Drink n'avoit pû cacher dans ma maison que Madame Bridge y devoit arriver le soir ; & quand il l'auroit pû, rien ne l'obligeoit à ce soin. Cette nouvelle, qui fut portée à Madame Lallin, produisit sur elle un effet auquel j'étois fort éloigné de m'attendre.

A peine avois-je été seul un moment depuis le départ de Drink, qui étoit allé chercher ma Sœur, qu'on me remit une Lettre cachetée, en m'aprenant qu'elle étoit de Madame Lallin. Comme elle s'étoit retirée dans son apartement après son incommodité, je me figurai que n'étant point encore assez rétablie pour venir dans le mien, elle vouloit me communiquer par écrit quelques réflexions sur les circonstances dont j'étois occupé. Mais celui qui me remit sa Lettre ajouta, que s'étant fait amener une de ces voitures publiques qui se trouvent à tous momens à Saint Cloud, elle étoit partie sans autre équipage qu'une malle où elle avoit renfermé ses habits. Je me hâtai de lire les éclaircissemens qu'elle m'envoyoit. Ils étoient tournés d'une maniére si touchante, qu'un de mes regrets, en écrivant ces Mémoires, est de n'avoir pû conserver une Lettre qui en feroit un des plus beaux ornemens.

Elle commençoit par implorer le secours du Ciel, dont elle sentoit, disoit-elle, qu'elle n'avoit jamais eu tant de besoin que dans la triste & malheureuse situation où sa mauvaise fortune la faisoit tomber. Ensuite, le prenant à témoin de tout ce qu'elle vouloit écrire pour la satisfaction de son propre cœur, elle me conjuroit d'entrer pour elle dans les sentimens de compassion qu'elle croyoit mériter. Elle me rapeloit les premiers tems de notre liaison, & confessant qu'elle avoit eu pour moi une vive tendresse, qui avoit duré avec la même ardeur jusqu'aux premiéres lumiéres qu'elle avoit euës de mon mariage avec Fanny, elle me demandoit si dans le tems même qu'elle s'étoit abandonnée à cette innocente inclination, j'avois jamais remarqué qu'elle eût été capable de la préférer à son devoir. Elle avoit quitté sa Patrie, à la vé-

rité, pour entreprendre avec moi un voyage qui ne convenoit point à son sexe ; mais les malheurs qu'elle avoit essuyés à Roüen, & les dangers auxquels elle étoit continuellement exposée par le ressentiment de son Frere, lui en avoient fait une espéce de loi. Elle me faisoit souvenir de la maniére dont elle s'en étoit expliquée avant notre départ, & elle me demandoit encore si je m'étois jamais aperçu qu'elle se fût écartée un moment des loix d'honneur & de bienséance qu'elle s'étoit imposées. Elle m'avoit suivi à la Havana, mais c'étoit moi-même qui l'étois allé chercher à Powhatan. Sensible à mon amitié, elle avoit regardé comme le bonheur de sa vie la pensée que j'avois euë de l'attacher à mon Epouse, & ne portant pas ses vuës plus loin que l'établissement que je lui avois accordé dans ma maison, elle y avoit borné sa fortune & tous ses desirs. L'occasion même qui s'étoit presentée de s'enrichir par un mariage honorable, l'avoit peu tentée. Avec le goût que je lui avois inspiré pour les Livres, & l'abondance qu'elle avoit trouvée dans ma maison, indépendamment même du plaisir de la reconnoissance qui l'attachoit à ma Famille, & de celui d'une des plus douces sociétés du monde qu'elle y trouvoit à toutes les heures du jour, elle avoit cru qu'il ne lui manquoit rien pour être heureuse. Comment se seroit-elle imaginé qu'une femme aussi jeune & aussi aimable que la mienne, à qui j'avois donné toutes les preuves de fidélité & de tendresse qu'on peut attendre d'un Mari, la soupçonnât d'avoir fait quelque impression sur mon cœur ; elle qui n'avoit ni jeunesse ni beauté, & qui affectoit même dans toute sa conduite un air de retraite & de sévérité qui convient si peu à l'amour ? Elle avoüoit qu'avec de tels

préparatifs, elle s'étoit livrée peut-être un peu trop librement aux douceurs de l'amitié, & que dans les études que je lui avois permis de faire avec moi, elle avoit souvent pensé combien le Ciel l'auroit renduë heureuse en lui donnant un Mari dont les inclinations s'accordoient si parfaitement avec les siennes. C'étoit l'unique atteinte qu'elle eût jamais donnée au bonheur d'autrui. Ni les bontés que j'avois euës pour elle, ni la facilité de me voir, ni l'ennui du célibat où elle vivoit depuis si long-tems, enfin son penchant même, & la douceur qu'elle trouvoit dans notre familiarité, n'avoient jamais fait entrer dans son cœur le moindre sentiment qui blessât son devoir. Avec une conduite si capable de la justifier, quelle avoit été sa douleur, en aprenant qu'elle se trouvoit chargée de toutes les infortunes de ma Famille, & que tant d'affreuses avantures, dont l'amitié lui avoit toujours fait partager le desespoir avec moi, étoient regardées comme son ouvrage? Cette pensée lui avoit percé le cœur. C'étoit un coup mortel, dont l'évanouissement où je l'avois vû tomber, ne pouvoit être que l'effet le moins funeste, & qui la condamnoit à passer le reste de sa vie dans la tristesse & les larmes. Ce qu'elle ajoutoit sur ses résolutions étoit obscur : mais le sentiment qui lui avoit dicté ses expressions, étoit si amer, qu'au milieu même des transports de joye qui cherchoient à naître de tous côtés dans mon cœur, je ne pus refuser ma pitié aux témoignages d'une si vive affliction.

En effet, je ne me rapelois rien qui pût me faire douter de sa bonne-foi & de son innocence. En jettant même les yeux sur le passé, j'étois forcé de reconnoître que si les hommes peuvent être accusés des rigueurs du sort, c'é-

toit sur moi seul que le reproche de tous nos malheurs devoit tomber. Car si je remontois à l'origine, j'avois attiré Madame Lallin dans ma maison. Elle vivoit tranquille à Powhatan. Je l'étois moi-même dans l'Isle de Cube, avec la tendresse & la confiance de Fanny. Quelle puissance maligne m'avoit fait ouvrir volontairement le précipice où je m'étois abîmé ? Mais devois-je me reprocher aussi des événemens que je n'avois pû prévoir ? N'étois-je pas sûr du fond de mon cœur ? Etoit-ce d'autres vûës que celles de l'honneur de la reconnoissance, qui m'avoient engagé dans ces fatales démarches ? De tant de suites funestes, en pouvoit-on nommer une qu'elles dussent produire naturellement, & dont la prudence m'obligeât de me défier ? Supposé même qu'il ne me fût jamais tombé dans l'esprit d'ouvrir l'entrée de ma maison à Lallin, la passion de Gelin en eût-elle pris naissance ? & si ce prétexte lui eût manqué, n'en auroit-il pas trouvé mille autres pour calmer ses remords ?

Non, dis-je au Ciel, en y levant les yeux, je n'ai jamais rien souffert au fond de mon cœur qu'il ait mérité d'être puni comme un crime ; & si je n'accuse point ta justice dans les jugemens rigoureux qu'il t'a plû d'exercer sur moi, je ne connois rien non plus qui ait dû m'attirer tes vengeances. Mais ta sagesse a des profondeurs qui ne m'apartient point de pénétrer. Je n'attribuë rien à ta colére, puisque je recommence à éprouver tes bontés. Daigne seulement confirmer tes présages ; & si c'est sans exception que tu ne me prépare tes faveurs, ne refuse pas de les étendre jusqu'à Madame Lallin, dont je crois le cœur aussi droit que le mien.

Cette derniére idée qui recevoit une force extrême de la disposition des circonstances

servit à soutenir mon esprit dans la situation où elle l'avoit fait entrer, & l'espérance que le Ciel ne m'accorderoit point des faveurs imparfaites, me rassura contre toutes les craintes qui pouvoient encore me troubler. J'attendois l'arrivée de ma sœur comme le dernier moment de leur tyrannie, & quelque tour que ma fortune pût desormais recevoir, je ne voyois plus rien qui fût capable de m'allarmer sérieusement. Les doutes qui viennent de l'attente d'un sort heureux, ne mettent point le cœur dans une situation fâcheuse. C'est une suspension de plaisir, qui cause moins de peine que d'ardeur & d'impatience. Cependant l'estime que je devois à Madame Lallin ne me permettant pas d'avoir une certaine indifférence pour son sort, je m'informai avec un nouveau soin, des circonstances de son départ, & de la route qu'elle avoit prise. Sa femme de chambre, qu'elle avoit même refusé de prendre avec elle, me raconta qu'après être revenuë de son évanoüissement, elle s'étoit abandonnée assez long-tems aux pleurs, sans prononcer un seul mot qui pût faire juger de la cause de ses peines. Elle s'étoit ensuite occupée à composer la Lettre qu'elle avoit laissée pour moi en s'arrêtant par intervales, comme si elle eût été pressée de quelque maladie douloureuse. Enfin, ouvrant la bouche avec peine, elle avoit fait diverses questions à cette fille sur le chemin de plusieurs Villes qu'elle avoit nommées sans faire connoître néanmoins quel étoit celui qu'elle vouloit prendre; & lorsqu'elle étoit montée dans la Voiture qu'elle avoit fait venir de Saint-Cloud, elle avoit donné ordre au Cocher da la conduire à Paris.

Comme il y avoit à peine une heure qu'elle étoit partie, je ne desespérai pas qu'en la faisant

suivre par un de mes gens, avec toute la viteſſe d'un Cheval Anglois fort leger, je ne puſſe encore ſçavoir dans quel deſſein elle quittoit ma Maiſon, & la faire engager peut-être à retourner ſur ſes pas. Je donnai cet ordre auſſi-tôt. Il fut exécuté avec tant de diligence, que le Courier la joignit au-deſſous de Chaillot. Sa confuſion fut extrême lorſqu'elle s'entendoit apeler par ſon nom, & que reconnoiſſant mon domeſtique, elle aprit qu'il étoit venu de ma part après elle. Elle écouta ſon diſcours qui n'étoit qu'une déclaration de la ſurpriſe que ſon départ m'avoit cauſé, & de preſſantes inſtances pour la faire conſentir à retourner ſur le champ avec lui. Mais après l'avoir laiſſé quelque momens ſans autre réponſe qu'une abondance de ſoupirs & de larmes, elle le pria de retourner ſeul, & de me raporter fidèlement les derniéres paroles que je recevrois jamais de ſa bouche. La colére du Ciel, me fit-elle dire, l'avoit pourſuivie avec plus de rigueur que moi, puiſque je touchois heureuſement à la fin de mes infortunes, & que les ſiennes, qui avoient duré depuis ſa naiſſance, reprenoient un cours qui ne pouvoit plus finir. Mais ayant apris par mon exemple & par mes leçons à ſuporter les diſgraces du ſort, & à n'eſtimer que la vertu, elle ne regrettoit dans ſon malheur que la perte de mon amitié. Elle ſe flâtoit néanmoins que je ne donnerois pas de mauvaiſes interprétations à ſon départ; mais dans l'éta de ſes affaires & des miennes, il ne lui reſtoit point d'autre parti à choiſir qu'une profonde retraite, où elle alloit s'enſévelir juſqu'au dernier moment de ſa vie. Elle continua ſa route, ſans permettre à mon Laquais de repliquer. Maſœur étoit arrivée chez moi, lorſqu'il vint me rendre compte de ſa commiſſion, & mille intérêts plus

preſſans dont j'étois occupé, ne me permirent pas d'être auſſi ſenſible à ſon recit que j'aurois pû l'être dans d'autres circonſtances. Mais je dois cette juſtice à Madame Lallin, qu'elle ne ſe paroit pas d'une fauſſe douleur, ni d'une fauſſe vertu, & que la droiture de ſon cœur la rendoit peut-être auſſi digne de pitié, que ceux dont elle avoit cauſé les malheurs.

Quelle ſcène ai-je déja fait entrevoir, & ne devois-je pas y conduire mes Lecteurs par de plus longues préparations ? Ma ſœur étoit arrivée. Mais cette tendre & vertueuſe Sœur, qui n'avoit encore pour garans de l'innocence de Fanny que les témoignages qu'elle en avoit reçus d'elle même à Chaillot, n'étoit pas venuë ſans avoir recuëilli tout ce qu'elle avoit jugé capable de les confirmer. La néceſſité où elle s'étoit cruë d'attendre le départ de Gelin, lui avoit donné le tems de prendre quelques informations à Saint-Cloud, & ſon zèle y avoit trouvé de quoi ſe ſatisfaire. Au moment qu'elle y étoit allée elle-même, pour ne rien entreprendre avec imprudence, Monſieur Briand, ce même Officier que Madame avoit envoyé à Bayonne, arrivoit au Château avec Monſieur & Madame des Ogéres. Elle reconnut plus aiſément le Capitaine, qui avoit ſervi à l'enlevement de Fanny, que l'Officier de Madame, avec lequel elle n'avoit jamais eû de liaiſon ; mais n'ignorant pas que cette Princeſſe avoit dépêché quelqu'un à Bayonne pour l'éclairciſſement de mes intérêts, n'ayant point eu d'autre motif pour aller à Saint-Cloud que l'eſpérance d'en aprendre quelque nouvelle, elle ne put douter, en voyant Monſieur des Ogéres & ſa Femme, que le Ciel ne lui fit trouver heureuſement ce qu'elle attendoit.

Son impatience lui fit négliger toutes ſortes

de mesures. Elle se presenta pour les recevoir à la sortie de leur Carosse ; & s'étant fait reconnoître pour ma Sœur, elle leur proposa de se rendre avec elle chez M. de L*** où elle avoit laissé Madame Riding, & où il lui paroissoit important de démêler avec elle tout ce qu'elle se flâtoit d'entendre bien-tôt de la bouche du Capitaine. La mort de Madame dispensoit M. Briand de s'arrêter à Saint-Cloud, & se faisant un devoir d'accomplir religieusement ses dernières volontés, il consentit à suivre ma Sœur, dont il ne pouvoit douter que le conseil ne fut uniquement pour mon avantage. Ils étoient quatre dans leur Voiture. La Maison de M. de L*** étoit à si peu de distance, que toutes ces démarches causérent peu de retardement.

L'avidité de ma Sœur à faire commencer ses explications à Monsieur des Ogéres, ne peut être comparée qu'à la joye qu'elle ressentit de les entendre. Cet honnête homme, qui avoit conçu pour mon Epouse tous les sentimens qu'il croyoit devoir à ses charmes & à sa vertu, ne se lassoit point d'admirer une suite d'événemens qu'il n'avoit jamais compris. N'ayant eû de véritables lumiéres que celles qu'il avoit reçuës de Monsieur Briand, il n'avoit pas voulu se reposer sur un autre de la part qu'il y pouvoit prendre par son témoignage. Sa Femme étoit entrée dans les mêmes sentimens ; & joignant l'espérance de revoir leur chére amie au desir de contribuer à son bonheur, ils s'étoient hâtés de se rendre à Paris avec l'Officier de Madame. L'Inconnu qui les accompagnoit, étoit Dom Thadeo, fils du Gouverneur de la Corogne. Ce n'étoit pas au hazard que Monsieur des Ogéres avoit consenti à le recevoir pour compagnon de sa route. Après s'être rétabli de ses blessures, ce jeune Espagnol

n'avoit pensé qu'à suivre les traces de mon Epouse, & n'ignorant pas que c'étoit à Bayonne qu'il devoit chercher Monsieur des Ogéres, il étoit allé lui demander des nouvelles de ce qu'il n'avoit pas cessé d'aimer uniquement. Fanny avoit déja quitté cette Ville pour se rendre à Paris. Elle étoit en sûreté à Chaillot, contre toutes les témérités de l'amour. Cependant, par ménagement pour sa tranquilité, autant que par estime pour un jeune homme qui avoit toujours marqué beaucoup de noblesse dans ses sentimens, Monsieur des Ogéres avoit pris le parti de donner à Dom Thadeo quelques éclaircissemens, qui avoient enfin servi à le guérir de sa passion. Il lui avoit déclaré que Fanny étoit mariée, & que si elle avoit paru sous un autre titre à la Corogne, c'étoit pour déguiser quelques malheurs dont elle n'étoit point encore délivrée. Le devoir avoit eu la force d'éteindre l'amour dans le cœur du jeune Espagnol; mais ne démentant en rien l'élévation de ses premiers sentimens, il avoit changé cette passion en zèle pour le bonheur de ce qu'il avoit aimé. Sur les explications qu'il avoit tirées de M. des Ogéres, il avoit pris toutes sortes de mesures pour découvrir le lieu de ma retraite; & s'étant fixé long-tems à Bayonne pour s'occuper plus librement de ce soin, il paroissoit faire dépendre tout son repos de la fin de mes infortunes & de celles de mon Epouse. Il y étoit, & toujours brûlant du même desir, lorsque M. Briand y étoit arrivé par l'ordre de Madame. M. des Ogéres ne lui ayant pas caché le secret de cette commission, il avoit marqué autant d'ardeur que lui pour se rendre à Paris, & son témoignage ne pouvant être que glorieux & utile à Fanny, M. Briand avoit jugé lui-même que ce

feroit faire plaiſir à Madame, que de multiplier les éclairciſſemens dans une affaire, à laquelle elle paroiſſoit prendre un intérêt ſi ſenſible.

Dom Thadeo n'eut pas plûtôt apris qu'il parloit à la Belle-Sœur de Fanny, que rapelant toute la politeſſe Eſpagnole, il lui parla avec raviſſement, de ma famille, & de la part qu'il prenoit à notre bonheur. Le tems qu'ils eurent pour s'expliquer fut très-court; mais les confirmations que ma Sœur attendoit, demandoient peu de détail, & Drink, en arrivant, la trouva diſpoſée à partir.

Je la vis entrer d'un air ſi ſatisfait, que me livrant ſans réſerve à toute l'étenduë de mes eſpérances, j'éprouvai, en un moment, que la joye peut porter autant de trouble dans le ſang, que la douleur. Elle ne m'ôta pas néanmoins la force de prévenir les félicitations auſquelles je m'aperçus qu'elle ſe préparoit. Ménagez-moi, lui dis-je en lui tenant la main, & ſi vous m'apportez tous les biens que votre viſage m'annonce, ne m'accablez pas d'un torrent de plaiſir qui ſurpaſſe mes forces; ou plutôt, repris-je en baiſant affectueuſement ſa main, que je tenois déja dans la mienne, ne me faites pas languir un moment; aprenez-moi toutes les faveurs du Ciel à la fois, & ne craignez pas de me cauſer des tranſports qui ne peuvent plus me faire mourir que de joye. Une femme moins prudente auroit gardé peu de meſures après cette invitation; mais ma Sœur, aſſez contente de me trouver dans la ſituation qu'elle n'attribuoit encore qu'à ſes Lettres, continua de ſuivre le plan qu'elle s'étoit formé pour le ſuccès de ſon entrepriſe. Vous avez raiſon, me dit-elle d'un ton tranquile, de regarder mon arrivée comme un heureux préſage. J'ai bien moins d'incertitude

ſur le retour de tout notre bonheur, que d'embarras ſur la maniére de vous expliquer mille circonſtances qui demandent de vous autant de tranquilité que d'attention. Vous me paroiſſez déja trop ému, continua-t'elle, & je voudrois qu'un homme qui a ſuporté ſi long-tems la douleur avec conſtance, fût capable de ſe modérer auſſi dans la joye. Elle garda le ſilence quelques momens, pour me laiſſer le tems d'entrer dans ſes vuës, & je fus fort ſurpris, en la regardant, de lui trouver l'air auſſi ſérieux que ſi elle n'eût eû que des choſes indifférentes à m'annoncer. Vous me jettez, lui dis-je, dans une ſituation qui me gêne. Suis-je moins heureux que vous qui m'en avez flâté, repris-je en levant encore les yeux ſur elle? Et ne lui voyant pas plus d'empreſſement à s'expliquer, je la conſidérois avec étonnement, pour découvrir dans ſes yeux ce qui pouvoit l'arrêter. Elle ſourit enfin de mon embarras. Non, me répondit-elle, je n'ai pû vous flâter trop, & vous n'avez rien deſiré que le Ciel ne vous accorde avec des profuſions de bonté: mais je demande de vous, pour prix de mon zèle & de mes ſoins, deux complaiſances qui tourneront à ma propre utilité; l'une, de m'aprendre, par votre exemple, quelle eſt la méthode des grandes ames, pour modérer leurs tranſports; l'autre, de m'avertir ſincérement ſi vous y trouvez quelque difficulté que vous ne puiſſiez vaincre. Vos leçons, ajouta-t'elle, en affectant un air aiſé, m'ont donné du goût pour la Philoſophie, & peut-être n'aurai-je jamais une ſi belle occaſion de faire l'expérience que je deſire. Je lui promis de ne rien négliger pour la ſatisfaire.

Elle me connoiſſoit aſſez pour s'aſſurer que je ſerois fidèle à ma promeſſe, & ſon deſſein

étoit non-seulement de partager mon attention par l'effort auquel elle vouloit m'engager, mais de sçavoir à chaque circonstance de son discours, ce qui se passeroit dans mon cœur, pour régler ses ouvertures sur cette connoissance. Je ne balance plus, me dit-elle, à vous déclarer que tout ce que le Ciel peut faire pour le bonheur d'un homme, il l'a fait dans l'espace de peu de jours en votre faveur. Je ne vous propose plus de conjectures ni des espérances. Vous êtes heureux. C'est à ne plus cesser de l'être qu'il faut tourner à present tous vos soins.

Malgré l'engagement que je venois de prendre & la violence que je me faisois pour l'exécuter, je ne pus résister à tous les mouvemens qui s'élevérent en confusion dans mon cœur. Aux premiers mots d'une déclaration si formelle, j'avois cru sentir le cours de mon sang comme suspendu. Je poussai un profond soupir, pour m'aider moi-même à sortir d'une situation qui me parut dangereuse pour ma vie; mais passant tout-d'un-coup à l'extrémité opposée, il me sembla que le mouvement qui avoit manqué un moment dans mes veines, devenoit si rapide & si tumultueux, que je n'en avois jamais ressenti de cette nature. C'étoit en effet un torrent qui portoit le trouble dans mon cœur, & qui le communiquoit à tous mes sens. Ma langue ébranlée, si j'ose parler ainsi, sans mon ordre, alloit prononcer tout ce qui auroit pû sortir de mon imagination troublée, lorsque ma sœur me rapela mes promesses, en me faisant un reproche de l'agitation où elle me voyoit.

Je confessai que ces plaintes étoient justes. Mais je ne vous ai promis, lui dis-je, que des efforts sincères, & tout ce que vous avez à me reprocher, c'est d'en avoir fait d'inutiles: Voulez-vous

donc que je demeure insensible au plus heureux de tous les événémens, ou que je m'expose à perdre tout-d'un-coup la vie à vos yeux, en étouffant tous mes sentimens dans mon cœur ? Je veux, répondit-elle, que vous les modériez, & sans vous défendre d'être homme, je vous demande, pour ma propre instruction, un véritable exemple de Philosophie. Après l'épuisement qui venoit de se faire dans mes esprits, je me flâtai qu'ils seroient plus faciles à régler, & je lui renouvellai ma promesse.

Elle reprit son discours : mais craignant avec raison de ne me pas trouver plus de force, si elle commençoit par m'entretenir de la fidélité & de la tendresse de Fanny, elle donna le change à mes idées, en me demandant ce que je pensois du sort de Madame Riding, cette ancienne amie dont elle sçavoit que la mémoire m'étoit encore si chére. Quel souvenir me rapelez-vous, lui dis-je, & pourquoi m'entretenir de ce qui n'a point de raport à ma joye ? Vous êtes-vous crû bien certain de sa mort, continua-t'elle sans me répondre, & n'avez-vous jamais eu quelque espérance de la revoir ? Je me tournai avec une vive surprise : seroit-il possible que le Ciel l'eût conservée, interrompis-je, en me défiant d'une partie de la vérité ? Expliquez-vous donc. O Dieu ! Je reverrois Madame Riding ! Parlez. Ne vous faites pas un plaisir cruel de me tenir en suspens. Seroit-elle avec Fanny ? Ciel ! si tu as fait pour moi ce miracle, j'adore éternellement ta bonté & ta puissance ! Elle est vivante, reprit ma sœur, elle étoit hier avec votre Epouse, qui n'a pas été moins sensible que vous, au plaisir de la voir renduë à vos desirs : Vous la verrez aujourd'hui, si vous croyez que sa presence & son amitié puissent contribuer à

votre satisfaction. Je veux la voir à ce moment, m'écriai-je en me levant de la moitié du corps ; où est-elle ? faites-la paroître. Que j'expire de joye en l'embrassant. Quoique la tendresse de l'amitié me fit ressentir les mouvemens les plus vifs, ma sœur observa fort bien qu'ils étoient moins dangereux pour ma vie que ceux de l'amour, & s'aplaudissant d'avoir fait cette diversion à des transports qu'elle craignoit beaucoup davantage, elle prit le parti de suspendre le reste de ses explications, pour me procurer sur le champ le plaisir d'embrasser Madame Riding ; elle prévit même que le secours de cette fidéle amie serviroit à me faire recevoir toute la connoissance de mon bonheur avec plus de modération. Je ne m'opposai point à la proposition qu'elle me fit de l'aller prendre elle-même chez M. de L*** où elle confessa qu'elle l'avoit laissée, & je ne lui recommandai que de revenir avec la derniére diligence.

Il y auroit peut-être une affectation ridicule à presenter dans ce détail tous les progrès de mes lumiéres & de mon bonheur ; si je ne devois cette espéce de contraste à mes lecteurs, après leur avoir exposé aussi fidélement tous ceux de mes malheurs & de mes peines. D'ailleurs, en faisant profession d'avoir reçu de la nature un esprit & un cœur extraordinaires, je me suis comme engagé à les justifier par l'exposition de tous mes sentimens, & j'ai droit de revenir par dégrés aux traits qui peuvent être honorables à mon caractére, comme je n'ai pas rougi de me faire voir à découvert par ceux qui ont pû faire connoître toutes mes foiblesses. C'en est peut-être une encore que d'avoir versé des larmes de joye, lorsque je me trouvai seul dans l'absence de ma sœur, & d'avoir adressé au Ciel mille ex-

clamations interrompuës, qui marquoient auſſi peu de tranquilité dans ma raiſon, que dans tous mes ſens. Ce délire paſſionné dura quelques momens, ſans autre régle que les mouvemens de l'amour & de l'amitié, qui agiſſoient ſur moi dans toute leur force. Cependant la précaution que ma ſœur avoit priſe de réveiller mes principes de ſageſſe & de conſtance, produiſit inſenſiblement l'effet qu'elle avoit prévû. Je me remplis peu-à-peu de cette idée, & comprenant qu'en effet la raiſon ne devoit pas moins être en garde contre les excès de la joye, que contre ceux de la douleur, je réſolus d'eſſayer du moins ſi elle auroit plus de ſuccès dans ce nouvel exercice, que dans les efforts qu'elle avoit faits inutilement contre ſon premier ennemi.

Ma Sœur me ſurprit au milieu de ces réflexions, & je m'aperçus que la tranquilité qu'elle découvrit ſur mon viſage, lui inſpira plus de confiance en m'abordant. Elle avoit laiſſé Madame Riding dans mon Antichambre, ſous prétexte de lui donner un moment pour ajuſter ſa coëffure & ſes habits; mais au fond, dans la vuë d'obſerver ma ſituation avant que de me la preſenter. Mes inſtances la firent retourner auſſi-tôt pour la preſſer de paroître. Cette chére amie ſe montra effectivement à mes yeux, & quoiqu'aſſez changée pour les tenir quelque-tems incertains, je la reçus entre mes bras, avec des lumiéres bien plus infaillibles, que je tirois de la tendreſſe de mon cœur. Que ne permis-je point à ma langue dans ce premier moment, & par quels termes n'exprimai-je point le raviſſement de ma ſurpriſe & ma joye! Elle ne répondit à mes tranſports que par ſes larmes. Mais ma ſœur qui veilloit ſans ceſſe ſur tous mes mouvemens, la pria de finir un ſilence qui n'étoit propre qu'à en augmenter

l'ardeur & la confusion. Elle l'arracha même de mes bras, où je continuois de la serrer encore, & elle nous exhorta tous deux à nous occuper sérieusement de nos affaires communes. Eh ! qu'ai-je à craindre desormais pour les miennes, s'écria cette tendre & fidèle amie ? Les voilà établies par des prodiges que le Ciel ne peut plus démentir sans blesser sa justice. Mais, reprit-elle en me regardant avec compassion, dans quel état je vous retrouve ! Et comment la Providence abandonne-t'elle la bonté & l'innocence à la rigueur du sort, ou à la malignité des Hommes ? J'aurois peine à réprimer mes murmures, ajouta-t'elle, si je ne regardois tous vos malheurs comme une préparation à des excès de plaisirs que vous n'avez pas encore goûtez. Ecartons tout ce qui est moins pressant que votre bonheur. On m'assure que votre santé, quoique foible encore, est tout-à-fait hors de danger. Les peines passées ne sont plus rien pour ceux qui touchent à leur félicité.

Elle s'arrêta pour me laisser la liberté de lui répondre. Toute la curiosité que j'avois d'aprendre par quel miracle le Ciel avoit pris soin de ses jours, ne m'empêcha point de céder le rang au sentiment dominant de mon cœur. Avez-vous vû Fanny, lui dis-je, avec un soupir qui venoit encore de l'impression de tous mes malheurs ? Vous a-t'elle reçuë avec la tendresse qu'elle vous doit ? Ah ! si elle avoit marqué de la froideur, en revoyant une Mere qu'elle a de si justes raisons d'aimer, que j'augurerois mal du retour qu'on me promet de son affection ! Mais si vous l'avez vuë, continuai-je, pourquoi n'est-elle pas ici avec vous ? Qui l'arrête, si elle est telle qu'on me flâte de la retrouver ? Vous a t'elle prié du moins de me parler d'elle ? vous a-t'elle dit que son cœur

soit à moi, qu'elle rende justice au mien, qu'elle sente quelque regret des peines qu'elle m'a causées ? hélas ! qu'elle sente le prix de mon amour, & de tout ce qu'il m'a fait souffrir pour elle.

Ma Sœur m'interrompit. Nous sommes chargées toutes deux, me dit-elle, de vous rendre compte de l'impatience mortelle qu'elle a de vous rejoindre, & nous craignons de ne pouvoir assez vous la representer. C'est malgré elle & par la seule déférence qu'elle n'a pû refuser à nos conseils qu'elle est demeurée à Roüen, chez Mylord Clarendon. Nous la remettrons plutôt que vous ne pensez entre vos bras : mais pour l'intérêt de son repos, comme pour le vôtre, nous voulons qu'il ne manque rien à la preuve de sa vertu, & nous lui laisserons à elle-même celle de son amour. Ce jour même, à ce moment si vous le desirez, nous sommes prêtes à vous produire les témoins que Madame a desiré d'entendre. Ils sont arrivez avec nous, & vous ne devez accuser que vous à present, si vous manquez de lumiére.

Je marquai de l'ardeur pour les voir, & ma Sœur qui les avoit priés effectivement de l'accompagner, se chargea elle-même de les introduire. Je vis paroître quatre personnes, parmi lesquelles je ne reconnus que M. Briand. Les autres étoient M. des Ogéres & sa femme, avec Dom Thadeo. Leur presence m'inspirant plus de force, je prévins leurs premiers complimens par de vifs témoignages de la reconnoissance que je devois à leur zèle. M. Briand me répondit civilement, qu'il se croyoit trop heureux, que Madame l'eût choisi pour me rendre service, & s'aplaudissant du succès de ses soins, il regrettoit seulement, me dit-il, que la mort eût privé cette excellente Princesse du plaisir qu'elle auroit

reçu de sa commission. Ensuite me présentant M. & Madame des Ogéres, il les exhorta tous deux à répéter ce qu'il avoit entendu plusieurs fois de leur bouche.

Si quelque chose a jamais flâté mon cœur; c'est l'ardeur & la joye avec laquelle Madame des Ogéres se mit à raconter toutes les circonstances du tems qu'elle avoit passé avec mon Epouse. Elle ne prononçoit son nom qu'avec transport. Ses charmes & sa vertu étoient pour elle comme un sujet inépuisable, sur lequel elle revenoit sans cesse avec de nouveaux tours, & qu'elle nous présenta sous mille formes. Mais, que ne me dit-elle point de sa tristesse, & du desespoir perpétuel auquel elle s'étoit condamnée, en quittant Sainte-Héléne? Elle m'en fit une peinture si vive, que la compassion prenant le dessus sur tous mes sentimens, je me trouvai le visage moüillé de larmes que je ne sentois pas couler, & loin d'écouter un recit si tendre comme la justification d'une personne que j'avois accusée, je croyois tenir moi-même la place d'un criminel qui trouve sa sentence dans chaque mot qu'il entend, & qui se reconnoît coupable, au fond du cœur, de tous les maux qu'on lui retrace. Enfin lorsque m'ayant représenté Fanny, incertaine encore de mon mariage avec Madame Lallin, & cherchant par toutes sortes de voyes à s'en éclaircir, elle ajouta, que sa résolution étoit de ne pas survivre à cette nouvelle; ou de se sacrifier par une autre sorte de mort, en s'ensévelissant pour jamais dans les horreurs de la solitude; je l'arrêtai, comme saisi d'une espéce de frayeur: Je vous demande le tems de respirer, lui dis-je, & je vous tiens quitte d'un détail que je ne me sens plus le courage de soutenir. Vous devez me regarder comme un monstre, ajoutai-je, d'une

voix languiſſante que mes forces, ſi vous me ſoupçonnez d'avoir cauſé volontairement tant de maux. Ah ! m'écriai-je, en ranimant mes eſprits abattus, je n'attendrois pas qu'un autre m'en punit ; & mon deſeſpoir auroit déja prévenu ma main même. Mais il y a toujours eu dans la diſpoſition de mon ſort, des obſcurités & des caprices, que j'ignore à quelle puiſſance je dois attribuer. Eſt-ce haine du Ciel, m'écriai-je encore, qui s'obſtinoit à pourſuivre un malheureux, & qui a pris plaiſir à fraper du même coup, tout ce qui eſt cher à ſon cœur.

Cependant, repris-je, d'un air plus tranquile, je dois confeſſer qu'après des tourmens ſans exemple, je ne pouvois recevoir de plus douce conſolation. Je vois mon repos prêt à ſe rétablir. Puiſſe-t'il être auſſi durable que je commence à le croire réel & plein de charmes ! Une partie de mon bonheur ſera d'en devoir la confirmation à de ſi honnêtes gens, & je le ſentirai augmenter à chaque occaſion que j'aurai de leur en marquer mon immortelle reconnoiſſance.

Madame des Ogéres, qui étoit d'un caractére tendre & empreſſé, me répondit impatiemment qu'elle ne ſe croyoit point à la fin de ſon ouvrage ; & qu'auſſi long-tems qu'elle ne reverroit point Fanny dans mes bras, elle le croiroit imparfait. Elle avoit apris de ma Sœur que mon Epouſe étoit à Roüen. Votre ſanté, me dit-elle, ne vous permet point d'entreprendre un voyage. C'eſt ſur mon Mari & ſur moi que tombe le ſoin de vous ramener ce que nous vous avons malheureuſement enlevé. Nous partirons dès aujourd'hui. Je la preſſai en vain de prendre le reſte du jour pour ſe repoſer. Dom Thadeo, dont je ne connoiſſois encore ni le deſſein ni le nom, entroit dans mes intérêts avec la même

chaleur, & paroiſſoit ſe diſpoſer auſſi à partir pour Roüen; mais j'entendis M. des Ogéres qui lui repreſentoit honnêtement, qu'il pouvoit ſe diſpenſer de ce voyage, & que la bienſéance lui défendoit même d'y penſer. Sans pénétrer le ſens de ce diſcours, j'en pris encore une meilleure opinion de la ſageſſe & de l'honneur d'un homme capable de cette ſorte d'attention, & je ne fis point difficulté de confier à ſa Femme & à lui, la conduite de mon Epouſe.

Il m'étoit facile de remarquer à l'air de ma Sœur & de Madame Riding, qu'il reſtoit entr'elles quelque myſtére qu'elles balançoient encore à me découvrir. Elles ſe regardoient d'un œil riant, avec des ſignes d'intelligence, que d'autres regards, qui s'adreſſoient enſuite à moi, me faiſoient prendre pour le prélude de quelque nouvelle ouverture ſur laquelle elles paroiſſoient mutuellement ſe conſulter. Leur doute étoit en effet ſi elles devoient prendre ce moment pour me parler de Cecile. A la fin elles s'éloignérent de mon lit, & je leur entendis prononcer pluſieurs fois ſon nom. Une tendre amitié, qui étoit le ſeul ſentiment que je me cruſſe permis déſormais pour cette chére perſonne, m'y fit prendre encore aſſez d'intérêt pour ſouhaiter d'aprendre ce qui avoit quelque raport à elle. Je priai les deux Dames de ſe raprocher de moi. Ma curioſité leur fit naître une occaſion qu'elles auroient pû ſaiſir, ſi les réſolutions qu'elles venoient de prendre n'avoient été tout opoſées. Mais en peſant les circonſtances, elles avoient jugé qu'une explication de cette nature, où la ſingularité des événemens leur faiſoit penſer que j'eſſuyerois mille agitations & mille doutes avant que de parvenir à la vérité, devoit être remiſe à des tems plus paiſibles; elles ſe délivrérent de mes queſ-

tions, en me répondant d'un air fort naturel, que Cecile étoit tranquile à Roüen, chez Mylord Clarendon, avec M. de L*** & sa Mere.

Elles ne se trompoient pas sur le lieu de son séjour, qui n'avoit pas changé depuis leur départ; mais Cecile & sa mere n'étoient pas aussi tranquiles à Roüen qu'on auroit dû l'attendre de la sainteté de leur asyle, & de la généreuse amitié de leur Protecteur. Le Duc de Montmouth, incapable de se faire long-tems violence, eut recours à l'adresse pour se procurer la satisfaction qu'on affectoit de lui refuser. Il gagna, par ses libéralités, quelques Domestiques de la maison du Comte, qui l'introduisirent dans l'apartement de Fanny, pendant le jour à la vérité, mais dans un tems où elle étoit fort éloignée de s'attendre à une visite si extraordinaire. Le hazard voulut qu'il ne trouva que Rem avec elle. Cecile étoit passée dans un Cabinet, & ce fut aparemment cette seule raison qui détermina tout-d'un coup le penchant du Duc pour la Mere, après avoir balancé jusqu'alors entr'elle & sa Fille. Il s'aprocha d'elle assez respectueusement pour ne pas lui causer d'autre épouvente que celle de la surprise, & lui faisant des plaintes fort tendres de l'affectation qu'elle marquoit à le fuïr, il s'expliqua si ouvertement sur sa passion, qu'elle auroit feint inutilement de ne pas l'entendre.

La crainte de Fanny n'étoit pas pour elle-même. Une déclaration qui sembloit mettre sa vie à couvert, la délivra de sa plus vive inquiétude. Elle prit moins l'air de la colére & du ressentiment, que celui de l'honneur & de la vertu, & faisant comprendre au Duc, par une réponse simple & modeste, qu'il se livroit à des espérances inutiles, elle le pria d'interrompre

un discours qui la mettroit dans la nécessité de l'éviter éternellement, & de refuser même ses services. Cette manière de répondre auroit peut-être fait l'impression qu'elle se promettoit, sur un homme plus vertueux & plus sensé, mais le Duc n'en jugeant que par l'expérience qu'il avoit du caractère ordinaire des Femmes, & par une opinion de soi même qui le rendoit le plus téméraire de tous les hommes, en tira des présages flâteurs pour sa passion, & se crut sûr d'une conquête qu'on ne lui disputoit pas avec plus de bruit & de chaleur. S'il eut la politesse de se retirer, ce fut avec la confiance d'un présomptueux, qui se croit fort avancé dans ses vûës après les avoir fait connoître, & qui veut laisser à son mérite le tems d'agir sur un cœur, pour en recueillir, à la longue, des fruits plus sensibles à sa vanité.

En réfléchissant néanmoins sur sa conduite, Fanny, toujours prompte à s'allarmer, donna une explication toute différente à la facilité qu'il avoit eûë à la quitter. Elle s'imagina que les sentimens qu'il marquoit pour elle, n'étoient qu'un voile sous lequel il vouloit couvrir sa passion pour Cecile, & que ne l'ayant pas trouvée dans son apartement, il s'étoit servi du premier prétexte pour déguiser ses véritables vûës. Cette pensée la jetta dans une si vive défiance, que ne pensant qu'à prévenir des dangers qu'elle croyoit déja certains, elle s'ouvrit à Madame de L*** en lui demandant son conseil. C'étoit confirmer ses craintes, que de les communiquer à une Dame aussi timide qu'elle, & aussi inquiéte pour la sureté de Cecile. Elles se persuadérent ensemble qu'elle ne pouvoit prendre des mesures trop promptes, pour éloigner le péril qui les menaçoit. Leur inquiétude croissant

encore

encore par le silence de ma Sœur, qui avoit laissé passer quatre jours sans leur écrire, elles prirent la résolution de se rendre secrettement à Quevilly, sous prétexte d'une promenade, & d'y laisser Cecile dans la maison de Madame Riding, jusqu'à l'arrivée des nouvelles qu'elles attendoient de moi ou de ma Sœur. La seule objection qui auroit été capable d'arrêter Fanny, étoit la peine qu'elle avoit à se séparer de sa Fille ; d'autant plus que ne pouvant se faire connoître avec bienséance à Quevilly, depuis qu'elle avoit embrassé la Religion Romaine, il falloit même renoncer au plaisir d'y retourner tous les jours pour la voir. Mais Madame de L*** diminua cette difficulté, en prenant le parti de demeurer elle-même à Quevilly avec Cecile. Fanny se crut capable de suporter une séparation de quelques jours, lorsque la douleur de l'absence ne seroit accompagnée d'aucune inquiétude.

Après s'être fixées à ce projet, elles ne pensérent qu'à le faire goûter à M. de L*** & même à Mylord Clarendon, avec qui l'honnêteté & la reconnoissance les obligeoit de garder des ménagemens. Il leur fut aisé de faire entrer dans leurs vûës M. de L*** qui, sans se livrer aux mêmes craintes, eut la complaisance d'aprouver tout ce qui pourroit servir à leur tranquilité. A l'égard de Mylord Clarendon, elles prirent des prétextes plus éloignés, & sans toucher aux raisons qui portoient Madame de L*** & Cecile à s'absenter, elles eurent l'art de lui faire entendre qu'il leur en étoit survenu d'importantes, mais de courte durée.

Ces derniéres circonstances se passoient dans le tems que Monsieur & Madame des Ogéres étoient en chemin pour se rendre à Roüen, & qu'ils touchoient même au terme de leur

voyage, car ils arrivérent dans cette Ville le soir du même jour; & s'ils eussent pris le parti d'aller descendre chez le Comte de Clarendon, ils y eussent trouvé mon Epouse à son retour de Quevilly. Mais ayant apréhendé d'être incommodes au Comte, malgré les Lettres de recommandation qu'ils avoient reçûës de ma sœur, ils s'étoient déterminés à passer la nuit dans la Ville, & à remettre leur visite au lendemain. Dom Thadeo les avoit quittés à Saint-Cloud, & feignant d'aller les attendre à Paris, il étoit convenu avec eux de quelle maniére ils pourroient s'y rejoindre. Cependant l'ardeur de revoir aussitôt qu'eux mon Epouse, lui avoit fait former un autre dessein. Sans penser à se presenter à eux ni à Fanny avant qu'elle fut arrivée chez moi, il s'étoit imaginé qu'en faisant secrettement le même voyage, il pourroit se procurer l'occasion de la voir sans être aperçû, & revenir assez tôt pour me donner aucun soupçon de son entrepriſe. Il étoit parti en effet deux heures après eux, & suivant long-tems la même route, il ne l'avoit quittée qu'à quelque distance de Roüen pour prendre celle de la maison du Comte. Son dessein n'étoit pas d'y paroître; mais dans l'espérance où il étoit toujours de trouver le moyen de voir Fanny, il s'étoit proposé de se loger dans le Village le moins éloigné de sa demeure, & d'y prendre toutes les lumiéres qui pouvoient lui faciliter le plaisir qu'il désiroit.

La maison du Comte ne tenoit à rien dans la Plaine, & le Bourg le plus voisin étoit Quevilly. Ce fut aussi le lieu où les projets de Dom Thadeo le conduisirent, avec le dessein d'y passer la nuit. Il étoit si tard à son arrivée, que ne pouvant rien entreprendre avant le jour suivant, il ne pensa qu'à s'instruire de la disposition de

la maison du Comte, & à prendre les informations dont il devoit faire usage le lendemain. Un lieu peuplé de protestans étoit un objet fort nouveau pour un Espagnol. Sa curiosité lui fit faire toutes les questions qu'elle pouvoit lui inspirer ; & voyant par le concours du peuple, qu'on s'assembloit au Temple pour la prière du soir, il suivit le mouvement qui lui fit souhaiter d'assister à ce spectacle.

Madame de L*** ancienne & zèlée Protestante, n'avoit pas manqué de s'y rendre avec Cecile. Elles étoient regardées toutes deux, depuis long-tems, comme deux personnes précieuses à cette petite société, & les liaisons qu'elles y avoient avec les principaux Habitans du Bourg, les y faisoient vivre avec la familiarité qui régne dans une même famille. Elles avoient une place distinguée à l'Eglise.

L'air brillant de Cecile servant encore mieux à la faire remarquer, Dom Thadeo ne jetta point les yeux du côté où elle étoit assise sans être porté aussi-tôt à la considérer de plus près. Il s'aprocha d'elle, & comme fixé par le premier de ses regards, il perdit sur le champ toute attention pour les nouveaux objets dont il étoit environné. Le même charme qui avoit agi si puissamment sur son cœur par les yeux de Fanny, parut se renouveler & lui faire sentir toutes les mêmes expressions. Quoique la ressemblance ne fût pas parfaite entre la mere & la fille, il crût démêler dans le visage de cette jeune Inconnuë des traits dont il trouvoit le souvenir dans sa mémoire. Il s'efforçoit de se rapeler dans quel tems & dans quel lieu il pouvoit l'avoir vûë. Etoit-ce en France ou en Espagne ? S'il avoit vû quelque part une figure si charmante, comment le tems lui en avoit-il fait perdre l'idée jusqu'à l'en faire

douter ? Et s'il la voyoit pour la premiére fois, pourquoi réveilloit-elle dans son cœur des impressions qu'il croyoit avoir déja senties.

Sa surprise augmenta bien davantage, lorsque promenant ses regards sur elle à si peu de distance qu'il pouvoit tout observer, il crut reconnoître le diamant qu'elle portoit, & qu'il connoissoit assez pour ne pas s'y méprendre. C'étoit en effet celui que son pere avoit forcé Fanny d'accepter. Elle l'avoit donné à sa fille. Dom Thadeo n'ignoroit pas l'usage que son pere en avoit fait, & ses yeux s'ouvrirent tout-d'un-coup sur ce qui lui avoit paru d'abord obscur. Il s'imagina que c'étoit Fanny elle-même, qu'il voyoit. Il la trouvoit à deux pas de la maison du Comte de Clarendon, où il étoit sûr qu'elle faisoit sa demeure. Il la trouvoit dans un Temple, & il avoit sçû en Espagne qu'elle étoit Protestante. S'il ne se remettoit pas clairement tous ses traits, l'absence & la maladie qu'il avoit essuyé, ne pouvoient-elles pas avoir fait quelque changement dans ses propres yeux ? Il n'étoit plus arrêté que par la jeunesse extrême de Cecile. Son visage ne portoit qu'environ seize ans, & c'étoit même pour ceux qui en jugeoient à l'air mûr & composé qui étoit répandu sur toute sa personne ; car en considérant mieux ses graces tendres & naissantes, on voyoit aisément qu'elle ne pouvoit avoir plus de quatorze ans. Fanny, qui avoit été mere à douze ans, en avoit alors vingt six. Quoique l'air de fraicheur & de jeunesse ne manque point à cet âge, il est difficile de ne pas reconnoître qu'il est plus éloigné de l'enfance.

Dom Thadeo avoit une voye courte pour finir son embarras Il la prit, en demandant à quelques Habitans qui étoient autour de lui, le nom de la jeune personne qu'il admiroit. Comme ils

ignoroient encore les changemens qui étoient arrivés dans sa condition, ils répondirent naturellement, suivant leurs anciennes lumiéres, qu'elle étoit fille de Madame de L***, avec qui il la voyoit; & s'étendant sur son esprit & ses charmes, ils ajoûtérent plusieurs choses qui pouvoient augmenter son admiration, mais qui détruisoient absolument toutes ses conjectures.

Loin de s'en affliger, il regarda cette explication comme une faveur de la fortune, qui lui offroit l'occasion de se livrer à une tendresse innocente; & ne prenant plus Cecile que pour une jeune Françoise dont la naissance & la fortune ne surpassoient pas la sienne, il remercia d'autant plus le Ciel de cette heureuse rencontre, qu'étant à la veille de voir Fanny, dont il redoutoit encore la presence, il regardoit ses nouveaux sentimens comme un préservatif contre ses charmes. Toutes ses idées échauffant sa hardiesse naturelle, il ne pensa plus qu'à trouver les moyens de lier connoissance avec Madame de L***; & saisissant l'occasion qui se presenta à la fin de l'assemblée, il lui offrit la main pour la conduire chez elle.

Cette civilité n'eut rien de suspect pour Madame de L***, dans un lieu où elle étoit sans crainte, & de la part d'un homme de fort bonne mine, qu'elle prit d'abord pour quelque Protestant Etranger, que le zèle de la Religion amenoit à Quevilly. Elle reçût sa main. Il l'entretint, avec politesse de la satisfaction qu'il avoit de lui être utile à quelque chose, & comprenant qu'elle seroit portée à le souffrir plus volontiers s'il lui faisoit entendre qu'il n'étoit pas sans connoissances & sans liaisons dans le voisinage, il lui raconta comme la nuit l'avoit obligé de s'arrêter dans le Bourg, malgré l'espérance qu'il avoit

euë d'arriver avant la fin du jour chez Mylord Clarendon. Vous le connoiſſez, lui dit Madame de L*** avec ſurpriſe ? il confeſſa qu'il ne connoiſſoit le Comte que de nom, mais il parla de quelques Dames qui étoient actuellement chez lui ; & nommant mon Epouſe comme une ancienne amie, qu'il brûloit de revoir, il ajouta qu'il avoit ſçû de moi à Saint-Cloud, le lieu de ſa demeure. L'étonnement de Madame de L*** ne faiſant que redoubler, elle lui fit diverſes queſtions, auſquelles il répondit avec tant de vraiſemblance, qu'elle ne fit pas difficulté en arrivant chez elle, de lui accorder l'entrée de ſa maiſon, & de lui offrir même à ſouper.

Cette offre le mit au comble de ſes vœux. Il l'accepta avec raviſſement. Quoique Madame de L*** ni Cecile ne lui euſſent pas encore fait connoître ce qu'elles étoient à Fanny, & qu'il ne pût prendre leurs civilités que pour les égards qu'on obſerve en France avec les Etrangers, il jugea, par leurs queſtions & par l'intérêt qu'elles paroiſſoient prendre à ſes réponſes, que mon Epouſe étoit connuë à Quevilly. Il eut lieu d'en douter encore moins, lorſque ſans s'ouvrir davantage, les deux Dames lui demandérent plus particuliérement pendant le ſouper toutes les circonſtances de la liaiſon qu'il avoit euë avec elle. Comme cet événement faiſoit une partie intereſſante de ſa propre Hiſtoire, il entra dans un détail qu'elles ignoroient encore, & qui attacha extrêmement l'attention de Cecile. Il ne diſſimula point la paſſion violente qui avoit troublé longtems ſon repos, & mis ſa vie dans le dernier danger ; le miracle auquel il s'étoit crû redevable de ſa guériſon, le départ ſecret de Fanny, le deſeſpoir qu'il en avoit reſſenti, & qui avoit renouvellé tous ſes maux, les peines qu'il s'é-

toit données pour la trouver, l'explication qu'il avoit reçûë de M. des Ogéres, & la violence qu'il avoit faite à son cœur pour étouffer une tendresse inutile; enfin, le fond d'estime & de zèle dans lequel il l'avoit changée, & qui lui avoit fait entreprendre le voyage de France pour se rendre utile au bonheur de ce qu'il avoit aimé, composérent un long recit que la nature du sujet, & l'ardeur naturelle de Dom Thadeo, rendirent fort tendre & fort animé. Cecile, émuë jusqu'au fond du cœur, de tout ce qui lui rapeloit les malheureuses avantures & les douleurs de sa mere, ne cessa point d'avoir les yeux attachés sur lui; & peut-être qu'ignorant les raisons qu'elle avoit de s'interresser à son recit, tout autre eût pris comme lui ces marques d'attention pour elle d'une inclination naissante, qui avoit moins de raport à son discours, qu'à sa personne.

Dom Thadeo eut assez bonne opinion de lui-même pour les prendre dans ce sens, & la persuasion qu'il en eût fut si forte, qu'il se trahit aux yeux de Madame de L***, par des témoignages de joye dont elle comprit facilement la cause. Ce fut la seule raison qui l'empêcha de s'ouvrir davantage, & qui lui fit recommander secrettement à Cecile de ne pas faire connoître de qui elle étoit fille, avant qu'il eût vû sa mere. Elle se reprocha même la facilité qu'elle avoit euë à le recevoir; & se défaisant civilement de lui après le souper, elle se contenta de lui dire qu'il trouveroit en effet Madame Cléveland chez Mylord Clarendon, & que tous les honnêtes gens lui sçauroient bon gré de ce qu'il avoit entrepris pour le service d'une Dame si aimable.

Avec le caractére qu'on a pû connoître à Dom Thadeo, il est aisé de comprendre qu'une pas-

sion, née tout-d'un-coup avec cette force, parvint bien-tôt dans son cœur, au dernier excès. Il ne s'étoit pas proposé de quitter le lendemain Quevilly ; & son dessein n'étant que de se procurer secrettement la vuë de mon Epouse, il avoit compté d'en trouver l'occasion en se promenant aux environs de sa demeure, d'où il lui étoit facile de retourner le soir, & même aux heures du repas, dans le lieu où il avoit passé la nuit. Mais prenant tout-d'un-coup la résolution d'y demeurer bien plus long-tems, & ne connoissant plus de séjour qui lui fût si cher, il chercha, dès le soir, un prétexte pour s'y arrêter. Celui qu'il annonça fort naturellement à ses Hôtes, fut de prendre des informations sur le sort d'un Prélat Espagnol, qui avoit abandonné depuis quelque-tems Madrid avec une femme qu'il aimoit, & qu'on croyoit passé effectivement dans la Communion Protestante, pour se procurer la liberté de l'épouser. Il eut soin de ne pas marquer d'autre motif que celui de l'amitié, & de supposer quelqu'autres vuës qui n'étoient point capables de le rendre suspect à des Protestans. Le bruit en fut répandu dès le lendemain dans le bourg ; sans compter que la curiosité qu'il avoit euë en arrivant d'assister au Prêche, avoit déja disposé les habitans à le voir de fort bon œil.

Cependant il ne perdit pas le dessein qui l'avoit amené ; & n'osant encore se promettre d'être reçû chez Madame de L*** à toutes les heures du jour, il employa une partie du suivant à voltiger autour du Château du Comte. Fanny ne se presenta point à sa vuë, mais il fut aperçû lui-même par le Duc de Montmouth, qui venoit dîner chez le Comte à l'heure dont il commençoit à se faire une habitude. L'apparition d'un

Cavalier de bonne mine, qui jettoit des regards curieux sur le Château, & qui s'arrêtoit assez long-tems pour faire juger qu'il n'étoit pas-là sans dessein, auroit d'abord inspiré quelque défiance au Duc, si la solitude dans laquelle il voyoit vivre Fanny n'eût écarté ses premiers soupçons. Ce qu'il en conserva néanmoins, fut assez fort pour lui faire aborder Dom Thadeo, à qui il demanda fiérement pourquoi il marquoit tant de curiosité. L'Espagnol ne fit pas une réponse moins hautaine, & dès le premier moment ces deux esprits fiers & emportés en seroient venus à quelque violence, si la honte d'insulter avec une suite nombreuse, un homme qui n'étoit accompagné de personne, n'eût fait prendre au Duc un ton plus modéré.

Dom Thadeo ne s'occupa de sa recherche qu'aussi long-tems qu'il se crut obligé par la bienséance, de retarder la visite qu'il méditoit chez Madame de L*** Il s'y presenta avec la confiance que devoient lui inspirer l'accueil qu'il y avoit reçû la veille ; & les idées flâteuses dans lesquelles il en étoit sorti. On s'étoit trop avancé pour refuser de le voir ; Mais Madame de L*** conseilla à Cecile de ne pas paroître, sans lui en expliquer néanmoins les raisons, dont elle étoit persuadée que Cecile ne s'étoit point aperçuë, & lorsqu'après s'être dégagée de Dom Thadeo, elle demeura convaincuë, par l'entretien même qu'elle venoit d'avoir avec lui, qu'il étoit passionnément amoureux, elle prit le parti d'écrire à mon Epouse pour lui communiquer ce nouvel incident.

Sa Lettre ne causa qu'une surprise médiocre à Fanny. Elle sçavoit déja de Monsieur & Madame des Ogéres, que Dom Thadeo étoit arrêté en France avec eux, & qu'il s'étoit ré-

duit pour elle à des sentimens qui l'obligeoient à quelque reconnoissance. Si elle fut étonnée d'aprendre qu'il étoit à Quevilly, elle ne pût s'imaginer qu'il y eût été conduit par quelque dessein qui regardât sa fille, puisqu'il n'avoit pu prévoir qu'il dût l'y rencontrer; & n'entrant point dans les allarmes de Madame de L***, elle lui marqua que Dom Thadeo étoit un homme de distinction & d'honneur, à qui elle devoit de la reconnoissance, & pour lequel elle lui demandoit de la considération & de l'amitié. Il est vrai que dans la crainte de troubler son repos, Madame de L*** ne l'avoit point informée de la passion de l'Espagnol, & qu'elle avoit paru seulement la consulter sur la conduite qu'elle devoit tenir avec lui.

L'arrivée imprévuë de Monsieur & Madame des Ogéres avoit causé trop de satisfaction à la tendre Fanny, pour laisser place dans son cœur à des inquiétudes sans fondement. Elle s'étoit livrée aux embrassemens de ces deux fidéles amis, & sentant même, avant qu'ils se fussent expliqués, de quelle utilité leur témoignage pouvoit être pour la preuve de son innocence, elle avoit mêlé aux premiéres expressions de sa joye, quelques termes de reconnoissance qui avoient raport à cette pensée. Monsieur des Ogéres avoit augmenté ses transports, en lui aprenant que ce service même qu'elle croyoit pouvoir attendre de lui, étoit le seul motif de son voyage, & que m'ayant vû à Saint-Cloud, d'où il étoit parti avec mon consentement pour la venir prendre & la conduire auprès de moi, il avoit déja eu le bonheur de tirer tout le fruit qu'il s'étoit promis de son entrepriſe. Quelles expressions & quelles idées pourront jamais répondre aux sentimens qui s'élevérent dans l'ame de Fan-

ny ! Elle avoit donné à ces deux honnêtes gens tous les noms que le cœur employe pour exprimer ſes plus vives tendreſſes ; les protecteurs de ſon honneur & de ſon innocence, ſes guides, ſes chers libérateurs, ce qu'elle avoit de plus précieux & de plus reſpectable après moi. Elle avoit recommencé cent fois à les embraſſer, en donnant autant de larmes à ſa joye, qu'elle en avoit jamais verſé dans ſes douleurs.

Elle n'auroit pas retardé ſon départ d'un moment, ſi elle avoit eu la liberté de ſuivre ſon impatience. Mais l'heureuſe nouvelle qu'on lui aportoit, ayant été communiquée auſſi-tôt à Mylord Clarendon, il y prit part avec tant d'affection & de zèle, qu'il s'offrit lui-même à faire le voyage de Paris, pour la conduire. De ſi généreuſes marques d'amitié ne pouvoient être reçuës avec indifférence. Elle fut obligée de lui accorder deux jours pour régler ſes affaires domeſtiques, & M. des Ogéres ſe chargea de m'écrire les raiſons de ce détail. Le Duc de Montmouth fut le ſeul à qui elle pria le Comte de cacher la route qu'elle alloit prendre. Elle ne pouvoit plus douter que ce ne fût à elle qu'il prétendoit adreſſer ſes ſoins. L'abſence de Cecile avoit paru le toucher peu, & n'ayant fait que redoubler les marques de ſa paſſion, depuis qu'elle étoit à Quevilly, tout le monde s'étoit aperçu de ſes véritables ſentimens. Quoiqu'elle ſe crût deſormais fort ſupérieure à toutes ſortes de craintes, elle voulut déguiſer ſa marche, pour ſe délivrer éternellement de ſes importunités.

Mais rien ne l'empêchant de rapeler Cecile auprès d'elle juſqu'au tems d'un départ auquel il falloit ſe préparer enſemble, elle ſe donna cette ſatisfaction le même jour. M. & Madame des Ogéres, à qui elle brûloit de faire connoitre ſa

fille, l'accompagnérent à Quevilly. Dom Thadeo se trouva chez Madame de L*** à leur arrivée ; & quoiqu'un peu confus de rencontrer M. des Ogéres, dont il ne se croyoit pas si proche, il ne manqua ni d'ardeur, ni d'éloquence pour exprimer la joye qu'il eut de voir Fanny, & l'intérêt qu'il prenoit à son bonheur. Son compliment ayant fait place à quelques explications qui regardoient Cecile, & qui lui semblérent d'abord obscures, parce que c'étoit à M. & à Madame des Ogéres que Fanny les adressoit en lui présentant sa fille, on fut extrêmement surpris de le voir changer de couleur à mesure que cette matiére paroissoit s'éclaircir pour lui. Il regardoit alternativement la mere & la fille, avec une agitation & des marques de trouble, qui causérent de l'inquiétude à tout le monde, & dont Madame de L*** crut pénétrer seule le secret. Enfin la cause de ces mouvemens se dévoila tout-d'un-coup par un transport encore plus étrange. Dom Thadeo se précipita aux genoux de Fanny & de Cecile qui étoient encore debout, l'une près de l'autre, & saisissant le bas de leurs Robes, qu'il baisa long-tems d'un air passionné, il fit craindre aux Spectateurs qu'une émotion si violente ne lui fit perdre sur le champ la connoissance, ou même la vie.

On le força de se lever ; mais ce ne fut pas pour rentrer dans une disposition plus tranquile. Il joignoit les mains au Ciel, en lui adressant mille choses touchantes sur l'excès de son bonheur. C'étoient des exclamations entrecoupées, qui sembloient partir d'un cœur prêt à suffoquer, & dont personne ne pénétroit encore le sens. On n'avoit pas de peine à juger que le principal sentiment qui l'agitoit, étoit de la joye ; mais dans la confusion de tant de mots interrompus

qu'elle faisoit sortir de sa bouche, on attendoit, avec une espéce de crainte, que son esprit & sa langue eussent retrouvé la liberté de s'expliquer.

Enfin, s'adressant à Fanny, devant laquelle il fléchit encore les genoux; mais d'un air beaucoup plus calme: O gloire de ton Sexe, lui dit-il, avec la pompe Espagnole! O Femme dont j'aurois cru les charmes & la vertu incomparables, si je n'en avois devant les yeux une image si ressemblante; je t'ai religieusement adorée quand j'ai cru le pouvoir sans crime. Mais si le devoir m'a fait surmonter une passion qui devoit être immortelle par son ardeur, il m'engage lui-même aujourd'hui dans d'autres liens, que tout le pouvoir du Ciel & de la Terre ne sçauroit rompre. Comme l'air dont il accompagnoit ce discours étoit plein de douceur & de politesse, Fanny qui pénétra aisément ses intentions, & qui ne trouva rien d'offensant pour sa fille, se contenta de l'interrompre en souriant: vous êtes plus libre que nous, lui dit-elle, si rien ne vous empêche de penser à l'amour. Nous avons d'autres soins qui sont aujourd'hui plus importans, & qui demandent d'un autre côté notre attention. Il ne répondit que par une inclination profonde; mais tout parloit dans ses mouvemens, & tirant avantage d'une déclaration qui avoit été reçuë sans colére, il continua de prendre auprès de Cecile, l'air d'un amant passionné.

Ce vertueux, mais trop fier & trop tendre Espagnol, étoit destiné à creuser le tombeau d'autrui, par des excès de hardiesse & d'amour, dont on ne peut accuser que son malheur, puisqu'ils causérent sa propre ruine. Dès la nuit suivante, il se précipita comme volontairement dans un embarras dont sa qualité d'Etranger ne l'auroit pas tiré, sans le secours de Mylord Clarendon & de

Fanny. Etant resté à Quevilly après le retour des Dames, sa passion ne lui permit point d'y passer tranquilement la nuit. Il vint promener ses inquiétudes autour de la maison du Comte, & se croyant obligé à peu de ménagement, dans une campagne où il n'étoit pas connu, il négligea le soin de se dérober à la vuë des passans, dont il ne s'imaginoit pas d'ailleurs qu'il pût être observé. Quelques gens du Duc de Montmouth, qui l'avoient vû le matin avec leur Maître, & qui avoient souffert impatiemment la fierté avec laquelle il lui avoit répondu, le rencontrérent à peu de distance de la maison, & prenant cette occasion pour l'humilier, ils lui firent la même question que le Duc; mais d'un ton plus insultant, & qui leur convenoit par conséquent beaucoup moins. Dom Thadeo, qui crut les reconnoître pour des Domestiques, les traita avec toute la hauteur d'un homme de distinction, qui se croit offensé par des misérables. Ils s'échaufférent à leur tour, & se disposant à l'arrêter, ils s'aprochérent de lui avec beaucoup d'injures & de menaces. Sa seule ressource fut de s'armer de deux pistolets dont il avoit eu la précaution de se munir, & ses deux coups furent si heureux, qu'il se délivra de deux de ses ennemis. Il en restoit un autre pour lequel son épée auroit suffi, mais qui se déroba par une prompte fuite. Tout autre n'auroit pensé qu'à s'éloigner après un accident de cette nature; mais Dom Thadéo soutenu par le témoignage d'un cœur sans reproche, continua de se promener tranquilement dans la plaine, jusqu'au moment où les Domestiques qui restoient au Duc, & ceux de Mylord Clarendon, avertis par celui qui avoit pris la fuite, se presentérent armés de toutes sortes d'instrumens. La résistance fut inutile contre le nombre: le brave Espa-

gnol fut arrêté fort brusquement, & conduit chez Mylord ; où toute l'Assemblée, qui étoit encore à table, fut extrêmement surprise de le reconnoître.

Il marqua moins d'inquiétude que de joïe, à la vûë de tant de personnes qui le regardoient avec étonnement. Mais le Duc qui joignoit au ressentiment de ce qui venoit d'arriver, le souvenir de ce qui s'étoit passé le matin, ne put se remettre son visage, sans se laisser emporter à quelques marques d'une vive indignation. La fermeté avec laquelle Dom Thadéo lui répondit, auroit produit une scène encore plus funeste, si Mylord Clarendon, informé en peu de mots par M. des Ogéres, de la naissance de l'Espagnol, & de ses liaisons avec ma Famille, n'eût arrêté la premiére chaleur de cet emportement. Il pria civilement Dom Thadéo d'expliquer lui-même son avanture, & n'y trouvant en effet que le procédé d'un galant homme, il conjura le Duc de prendre des sentimens plus modérés. Fanny le seconda par ses instances, & s'allarmant sur-tout de quelques mots de chaînes & de prison, qu'elle avoit entendu prononcer au Duc, elle le pressa de traiter avec moins de rigueur un homme qui méritoit plus de considération. C'étoit le servir mal. La jalousie plus forte que le chagrin d'avoir perdu deux de ses Domestiques, échauffa l'Anglois jusqu'à lui faire tourner son ressentiment contre mon Epouse. Il lui reprocha publiquement le mépris qu'elle faisoit de ses soins, & l'intérêt qu'elle prenoit au sort d'un meurtrier, pour lequel il ne paroissoit pas qu'elle eût la même indifférence. Mylord Clarendon vivement touché du chagrin que ce reproche pouvoit causer à Fanny, déclara sérieusement au Duc, qu'un langage si vif n'étoit point familier dans sa maison,

& lui repreſentant avec force à quoi l'honneur & la politeſſe l'obligeoient, il lui fit entendre qu'il falloit conſentir de bonne grace à ce qu'il n'auroit pas le pouvoir d'empêcher. Fanny d'ailleurs moins irritée que réjoüie des reproches du Duc, lui fit une réponſe badine, avec cette ſupériorité que la vertu donne ſur tout ce qui n'eſt pas capable de la bleſſer, & loin de ſe relâcher dans ſes inſtances, elle les renouvela avec tant d'ardeur, qu'elle lui fit une néceſſité de ſe rendre.

Cet événement, dont j'aurois pû me diſpenſer d'interrompre ma narration s'il ne s'y raportoit par ſes ſuites, ſervit d'abord à faire avancer d'un jour le départ de Fanny, & de ceux qui s'étoient engagés à la conduire. Ce fut une autre marque de reconnoiſſance & d'amitié qu'elle accorda volontairement à Dom Thadéo; car malgré le conſentement que le Duc donnoit à la liberté, il n'étoit pas certain que ſon avanture demeurât cachée à la Juſtice, & ſon courage ne lui permettant pas de ſuivre le conſeil que tout le monde lui donnoit de s'éloigner, il s'obſtinoit à demeurer juſqu'au départ des Dames, auſquelles il vouloit ſervir auſſi d'eſcorte.

Ainſi, ce jour ſi long-tems attendu, deſiré avec tant d'impatience & d'ardeur, hâté peut-être par les ſoupirs de tant de cœurs innocens, ſe leva enfin pour éclairer le plus heureux de tous les voyages & le plus mémorable de tous les événemens. J'étois toujours retenu au lit, mais beaucoup plus par les allarmes de ma Sœur & de Madame Riding, que par la foibleſſe de ma ſanté, ou par le danger de mes bleſſures. La joye & l'eſpérance qui étoient les ſeules paſſions dont je fuſſe occupé, avoient mis plus de changement dans mes forces, que tous les remédes de l'art, & dans certains momens je me croyois capable

d'entreprendre le voyage de Roüen, pour prévenir Fanny, ou pour la rencontrer sur la route. Ma Sœur qui s'en raportoit moins à mon ardeur qu'au témoignage des Chirurgiens, s'opoſoit à toutes les propoſitions qui pouvoient trop m'agiter. Elle m'avoit fait promettre de ne pas quitter mon lit ſans ſon conſentement; & de concert avec Madame Riding, non-ſeulement elle avoit évité de me parler de Cecile, mais elle avoit ſuſpendu ſous divers prétextes, l'éclairciſſement que j'avois demandé cent fois à cette Dame ſur le ſort de ma Fille & ſur l'heureux événement qui nous avoit réünis. Je n'étois pas ſi aveuglé par mes anciennes préventions, que je ne preſſentiſſe quelque myſtére ſous tant de déguiſemens; mais plus je m'empreſſois pour le pénétrer, plus ma Sœur ſe livroit à des allarmes qui lui faiſoient redoubler ſes ménagemens.

La complaiſance que je devois à ſes ſoins, me fit prendre enfin le parti de renfermer mes plus ardens tranſports au fond de mon cœur; comme ils ne portoient plus le caractére de la triſteſſe & de la crainte, je n'avois point de violence à me faire pour prendre un viſage tranquile, ni pour me prêter à toutes les attentions qu'on marquoit pour ma ſanté. Cependant ſi quelque choſe eût été capable de renouveler mes agitations, elles auroient pû l'être par les premiéres circonſtances d'une viſite que je reçus du P. Recteur des Jeſuites. On me l'annonça ſous ce nom. Ma Sœur & Madame Riding, qui n'avoient pas de ce Corps des idées moins terribles que les miennes, mais à qui notre qualité d'Etrangers & de Proteſtans faiſoient craindre de manquer de reſpect pour une Société ſi puiſſante, avoient été les premiéres à m'annoncer le P. Recteur; c'eſt-à-dire un homme qu'elles me croyoient fort interreſſé à mé-

nager. Ce fut auſſi par leur conſeil que je me déterminai à le recevoir.

Sa phiſionomie étoit ſérieuſe, mais douce & prévenante. Il commença par des excuſes d'avoir différé trop long-tems à me rendre ce qu'il croyoit me devoir depuis qu'il connoiſſoit mon nom par les liaiſons qu'il avoit euës avec mon Epouſe, & ſur-tout depuis que le Roi avoit fait l'honneur à ſa Compagnie de lui confier l'éducation de mes Enfans. Mes regards, que j'avois tâché d'adoucir en le recevant, changérent à ces deux déclarations. Heureuſement que ma Sœur ne s'étoit point écartée de ma chambre, & que s'apercevant de ce qui ſe paſſoit dans mon eſprit, elle prévint auſſi-tôt ma réponſe, pour diminuer l'indignation que j'allois faire éclater. On vous a caché, me dit-elle, quelques changemens qui ne ſont d'aucune importance, & dont je remettois l'explication après votre rétabliſſement. Vos Enfans ſont au Collége de Loüis le Grand, où nous avons eu ſoin de nous aſſurer qu'on aura pour eux toutes ſortes d'égards, & où même votre Epouſe ne s'eſt point affligée que le Roi les ait fait conduire. C'eſt apparemment pour vous donner les mêmes aſſurances, que ces Peres vous rendent leur viſite, & je ſçai, ajouta-t'elle, qu'ils ont en effet d'excélentes méthodes pour l'éducation de la jeuneſſe.

Le Recteur la remercia de ce compliment par un diſcours fort poli, tandis que le trouble où j'étois encore, me faiſoit prêter l'oreille à chaque mot pour en tirer plus de lumiéres. Il ſe tourna de nouveau vers moi : le motif que Madame attribuë à ma viſite, reprit-il, ſuffiſoit ſans doute pour m'en faire un devoir, & je ne puis trop confirmer l'opinion qu'elle a du zèle de nos Peres pour l'inſtruction des Enfans qui ſont confiés à

leurs soins ; mais avec une raison si forte, j'en ai deux qui sont beaucoup plus pressantes. Il me pria là-dessus de lui confesser naturellement si j'avois eu quelque relation avec un particulier de sa Société, qui avoit eu quelque crédit auprès de Madame, & me nommant sans autre détour, le zèlé Directeur, dont on a connu le caractére dans cette Histoire, il me pressa de lui aprendre ce que je pensois de lui.

La crainte de me trahir par quelque ouverture imprudente, me fit prendre quelques momens pour réfléchir sur cette question. Fâché même de passer si vîte sur ce qui concernoit mes Enfans, j'aurois laissé volontiers ce nouvel incident sans réponse, pour exiger des explications qui me touchoient beaucoup davantage. Mais ne pouvant douter après diverses réflexions, que tous ces mistéres ne se raportassent l'un à l'autre par quelque lien commun, & n'ayant rien à craindre en confessant la vérité, j'expliquai ouvertement les justes sujets que ce Directeur m'avoit donnés de le regarder comme un fourbe des plus dangereux. J'ajoutai même, dans l'amertume de mon cœur, que n'ayant aucune soumission à rendre à la Cour ni à l'Eglise de France, il étoit bien affligeant pour moi, soit que l'ordre vint de la Cour ou de l'Eglise, de voir mes Enfans à la discrétion d'un si méchant homme, ou même au pouvoir d'une Société dont je ne pouvois prendre une opinion bien favorable, puisqu'il y étoit souffert. Votre prétention n'est pas injuste, interrompit le Recteur, si vous n'avez jamais eu d'autre régle pour juger de nous. Je ne demande pas même, ajouta-t'il, que vous changiez d'idées sur mes seules excuses. Je n'avois besoin aujourd'hui que de l'explication que vous venez de m'accorder, & je pars satisfait après

l'avoir obtenuë. S'étant levé enſuite pour ſe retirer, il me pria de trouver bon qu'il me revit dans peu de jours, & d'être juſqu'alors ſans inquiétude pour mes Enfans.

Je l'aurois preſſé de s'expliquer davantage, ſi l'eſpérance d'être inſtruit plus librement par ma Sœur, ne m'eût fait ſouhaiter au contraire de le voir promptement hors de ma chambre. Je la regardai avec embarras, auſſi-tôt qu'il fut ſorti. Quelle confiance, lui dis-je, m'eſt-il permis de prendre dans un inconnu, qui eſt peut-être mon ennemi, lorſque je trouve ſi peu de ſincérité dans ceux qui font profeſſion de m'aimer ? Il m'eſt donc arrivé quelque nouveau malheur que j'ignore, & je n'ai perſonne qui s'y ſoit aſſez interreſſé pour me l'aprendre ? Elle me parut moins embarraſſée qu'affligée de ce reproche. Vous prenez, ſi vivement, me répondit-elle, tout ce qui ſe raporte à vos deſirs & à vos craintes, que dans la foibleſſe où vous êtes encore, on aprehende à tous momens de nuire à votre ſanté par quelque altération. Que d'heureuſes nouvelles n'aurois je point à vous communiquer, ſi je n'étois retenuë continuellement par une raiſon ſi forte ? Mais à l'égard de vos Enfans, ajouta-t'elle, vous devez être auſſi tranquille ſur ma parole que ſur celle du P. Recteur, & ſi vous aviez beſoin d'un motif plus puiſſant, je vous dirois que votre Epouſe les a vûs pluſieurs fois au Collége, & qu'elle eſt contente elle-même de leur ſituation. Elle refuſa de ſatisfaire autrement ma curioſité. A toutes les inſtances que je lui fis pour tirer d'elle plus de lumiéres, elle me répondit en badinant, que ſi j'avois quelques reſtes de conſtance, il falloit les recuëillir pour me préparer à l'arrivée de Fanny, qui ne pouvoit être fort éloigné, & qu'elle jugeroit par la

modération de mes sentimens, si j'étois capable de soutenir un bonheur dont je ne connoissois encore que le prélude.

J'avalois comme à longs traits de si douces espérances, & quoiqu'en raprochant toutes mes idées du present, je ne découvrisse rien qui pût m'aider à pénétrer plus loin, j'avois assez de mes connoissances & des promesses d'une sœur si sage, pour abandonner toute l'étenduë de mon cœur à la joye. Il nâgeoit déja dans un torrent de plaisirs, dont il n'y avoit plus ni défiance ni soupçons qui lui fit sentir les bornes; & ce qu'on lui promettoit encore au-delà, lui formoit comme un espace infini dans lequel il se perdoit délicieusement. Je recommençois à me sentir tant de legéreté & de vigueur, que voulant faire connoître à ceux qui s'allarmoient encore pour ma santé, que ce devoit être désormais leur moindre crainte, j'exigeai absolument qu'on m'aidât à me lever, & je me trouvai effectivement en état de marcher sans être soutenu. Ma pâleur même se dissipoit par dégrés. Je ne prenois point d'alimens dont l'effet ne se fit remarquer presqu'à l'instant par le changement de mon visage, & par l'accroissement sensible de mes forces. Ma sœur reçut, dans l'après-midi du même jour, la Lettre de M. de L*** par laquelle il lui marquoit avec quelle joye Fanny avoit vû arriver M. & Madame des Ogéres. Elle se croyoit sûre, avec ce secours, de vaincre, disoit-elle, toutes les difficultés qui restoient à combattre dans mon cœur. Qu'il le connoissoit mal! Elle y régnoit déja avec un empire absolu.

Comme il nous aprenoit en même-tems que Mylord Clarendon vouloit être du voyage, & que la complaisance qu'on lui devoit, retarderoit le départ de deux jours, je ne desespérai

pas de me trouver le lendemain assez fort pour aller au-devant d'eux, & pour faire du moins une partie du chemin. Ce dessein, que je communiquai à Madame Riding & à ma sœur, me fit naître l'envie d'essayer mes forces, en prenant l'air hors de ma maison vers le soir. Le tems étoit si doux, & toutes les aparences de mon rétablissement si favorables, que les Chirurgiens même y donnérent leur consentement. Je montai avec les deux Dames dans une voiture legére, & nous nous fimes conduire à quelque distance de mon Parc, vers une allée fort agréable qui se termine au grand chemin. Me trouvant mieux que jamais du commencement de cette promenade, je proposai à mes compagnes de descendre sur le gazon pour y respirer l'air plus librement, & nous nous y assîmes ensemble, avec quelques précautions qui pouvoient empêcher que la fraîcheur de l'herbe ne me fût incommode.

Ma sœur, qui raportoit toutes ses vûës à la crainte où elle étoit toujours de me voir tomber le lendemain dans les transports dont elle me connoissoit capable en recevant Fanny, s'efforçoit sans cesse de les prévenir par les réflexions qu'elle croyoit propres à les modérer. Qu'il y auroit de gloire pour vous, me dit-elle, à la suite d'un entretien fort affectueux, & que je prendrois une haute opinion de cette fermeté de courage dont je vous ai vû donner tant de marques dans l'infortune, si vous pouviez tirer assez de force des mêmes principes, pour vous défendre contre les excès de la joye! Il me semble, ajouta-t'elle, que s'il y a quelque solidité dans les maximes de la Philosophie, elles doivent être d'un double usage, & la vertu consistant, comme l'on dit, dans le milieu des vices, je ne sçai s'il en

faudroit donner le nom à celle qui ne se sauveroit d'une des deux extrêmités, que pour se précipiter dans l'autre. Cependant, reprit-elle, en cherchant à découvrir mes dispositions dans mes yeux, je doute si la force naturelle de l'esprit s'étend jusques-là ; je panche du moins vers l'opinion de ceux qui croyent les grandes faveurs de la fortune beaucoup plus difficiles à soutenir que ses plus fâcheuses disgraces. Elle me demanda ensuite, avec d'autant plus d'adresse, qu'elle sembloit marquer moins d'affectation, ce que je pensois de ce problême, & quelles lumiéres j'avois tirées là-dessus de mon expérience & de mes études.

Je lui répondis sans me défier de son dessein, que des deux sources qu'elle me nommoit, & d'où elle croyoit que j'avois pu tirer quelques lumiéres, l'expérience me paroissoit la seule sur laquelle il y eût à former quelque jugement raisonnable. Je me fonde, lui dis-je, sur la mienne. Avec l'usage continuel de l'étude, j'ai cru longtems que mon cœur n'avoit pas besoin d'autre secours pour se défendre contre toutes les passions qui peuvent troubler sa tranquilité ; & vous sçavez combien la fortune m'a donné d'occasion d'exercer les principes que j'avois puisés dans mes Livres. Ils ne m'ont point mal servi dans mes premiéres épreuves ; c'est-à-dire, aussi longtems qu'il est resté dans mon ame quelque partie que la douleur n'avoit pas pénétrée, & d'où ils commandoient encore librement sur celles qu'elle avoit asservies. Mais leur force a diminué par dégrés, à mesure que le sentiment de mes peines s'est étendu dans la place qu'ils occupoient ; & deux puissances ne pouvant régner avec le même empire, il a fallu que la plus foible ait cédé le rang qu'elle n'a pû conserver.

Je ne vous parle que de la douleur, continuai-je, parce que dans le cours de ma vie, j'ai peu connu de joye ſans quelque mélange d'affliction. Cependant, ſi je peux prendre un peu de confiance aujourd'hui à la nouvelle ſituation de ma fortune, j'augure bien de mes forces pour modérer les ſentimens qu'elle m'inſpire, & je me figure l'uſage de la Philoſophie beaucoup plus aiſé dans le bonheur que dans les diſgraces. Qu'aurois-je à combattre ? L'excès du plaiſir. Mais ne ſçai-je pas qu'il n'eſt que trop de remédes contre cette douce intempérance ; & pour un cœur auſſi exercé que le mien, & la ſeule crainte de perdre ce qu'il n'a jamais poſſédé tranquilement, n'eſt-elle pas un frein capable d'arrêter ſes tranſports ?

J'allois joindre d'autres réfléxions à ce diſcours ; & malgré la confuſion de tous les mouvemens de joye qui s'élevoient dans mon cœur, j'étois perſuadé effectivement que le doute de ma ſœur ne pouvoit être la matiére d'une queſtion ſérieuſe, lorſque j'aperçus une Berline, traînée par ſix puiſſans chevaux, qui s'avançoient à grand train vers ma maiſon ; & reconnoiſſant la livrée de M. de L*** je ne pus douter que ce ne fût lui même qui m'amenoit mon Epouſe. Je tendis la main vers ma ſœur. Ma langue dont je venois de me ſervir ſi librement, me refuſa ſon office. A peine eus-je la force de prononcer ces deux mots ; hélas ! c'eſt Fanny. Les deux Dames ſe levérent auſſi-tôt, pour s'aſſurer de ce qu'elles commençoient à croire auſſi. Mais loin de pouvoir les imiter, je me trouvai ſi foible par l'épuiſement ſoudain de tous mes eſprits, que je ne pus faire le moindre mouvement pour quitter ma place. Cependant l'équipage avançoit avec tant de vîteſſe, qu'il fut dans un inſtant vis-à-vis

de

de l'allée. Nous fûmes reconnus par ceux qui l'occupoient. Ce n'étoit pas Fanny ; mais ne devien-t'on pas qui ce doit-être, lorsque ce n'étoit pas elle ? Qui pouvoit inspirer cet empressement de me voir, si ce n'est l'amour ou la nature ? C'étoit Cecile, qui jetta des cris de joye lorsqu'elle m'eut aperçû. M. de L*** étoit venu avec elle & Monsieur & Madame des Ogéres ; tandis que Madame de L*** & Fanny venoient dans le Carosse de Mylord Clarendon, avec lui & Dom Thadeo.

Il faut se rapeler que le premier ordre de leur voyage avoit été changé par l'accident de Dom Thadeo, & qu'au lieu de deux jours que Mylord Clarendon avoit demandés à mon Epouse, elle l'avoit fait consentir à ne prendre que la nuit suivante pour les préparatifs de son départ. La complaisance qu'il eut de suivre ses volontés, avoit été d'autant plus agréable pour elle, qu'en rendant service à Dom Thadeo malgré lui-même, elle se délivroit aussi de l'embarras d'entendre plus long-tems les discours passionnés du Duc de Montmouth. Ce jeune Seigneur avoit fait éclater trop d'emportement dans les circonstances que j'ai racontées, pour ne pas causer quelque frayeur à la timide Fanny. Elle jugeoit avec raison, que toutes les passions sont à peu près de la même force dans le même caractére, & que celui qui est capable de s'oublier dans la colére, ne doit pas faire attendre plus de modération dans ses transports d'amour. Le Duc avoit même déja commencé à se prévaloir auprès d'elle, du sacrifice qu'il lui avoit fait de son ressentiment, & s'expliquant avec fort peu de ménagement sur ses espérances, il avoit eu la hardiesse de lui déclarer qu'après l'effort qu'il s'étoit fait en sa faveur, il étoit en droit de lui demander un peu

plus d'indulgence pour des sentimens qu'il croyoit bien prouvez par une soumission de cette nature. La juste réponse qu'elle avoit fait à cette témérité, n'avoit pas empêché qu'en la quittant le soir, il n'eut hazardé des offres qui marquoient encore plus de présomption. Les lumiéres qu'il s'étoit procurées sur ma situation, l'avoient porté à croire qu'un fils naturel de Cromwel, qui avoit passé une partie de sa vie hors de l'Angleterre, ne pouvoit être fort bien ni avec sa Partie, ni avec la Fortune; n'ignorant pas non plus que Fanny étoit d'une naissance qui pouvoit lui faire souhaiter de paroître à Londres avec quelque éclat, il avoit cru que le desir qu'elle marquoit d'y retourner, étoit une ouverture favorable pour lui faire goûter des propositions qui devoient flâter la vanité d'une femme ordinaire. En un mot, il lui avoit offert une somme immense, & l'usage de la plus belle maison qu'il eut à Londres, sans autre condition que de souffrir ses soins, & de ne pas lui ôter l'espérance de lui plaire.

Il avoit pris des précautions pour lui faire secrettement cette offre. Sa surprise fut extrême, lorsqu'il entendit Fanny qui levoit la voix, non-seulement pour le remercier de sa générosité, mais pour faire connoître à tout le monde la reconnoissance à laquelle elle se croyoit obligée. Cette maniére ironique de se défendre l'avoit plus offensé qu'une marque de colére. Il s'étoit retiré avec un dépit si visible, que dans l'espérance de n'être plus forcée de le revoir, ni exposée par conséquent à le craindre, Fanny avoit pressé Mylord Clarendon de partir à la pointe du jour, & de cacher même à ses Domestiques la route qu'elle alloit prendre.

Elle avoit été obligée par civilité pour Ma-

dame de L*** , de se priver du plaisir d'avoir sa fille avec elle ; mais les soins de M. de L*** suffisans pour la rendre tranquile , elle n'en avoit pas fait le voyage avec moins de joye. Les deux Caroſſes s'étoient suivis sans intervale pendant tout le jour , lorsqu'en aprochant de ma maison , la pensée vint à Cecile de prévenir adroitement sa mere & de lui dérober mes premiéres caresses. Elle communiqua son dessein à M. de L*** qui consentit volontiers à lui procurer cette satisfaction. Il ne s'imagina point que ma sœur , qui étoit chez moi depuis trois jours , eût poussé les ménagemens jusqu'à me cacher ce qu'il lui sembloit qu'elle n'avoit pu trop tôt m'aprendre. En se rendant aux desirs de sa fille (c'est ainsi qu'il la nommoit toujours) il croyoit me procurer à moi-même une satisfaction dont mon cœur tiendroit compte à son amitié. Les prétextes étoient aisés pour faire passer son Caroſſe avant celui de Mylord Clarendon. Il n'eut pas plutôt gagné l'avance , que faisant presser ses chevaux avec la derniére vîtesse , , il acheva le reste du chemin dans une espace très-court.

Quoique la vuë & les transports de Cecile renouvelassent au fond de mon cœur des sentimens fort tendres , je respirai lorsque je la vis seule avec Madame des Ogéres. Allarmé seulement de ne pas voir paroître Fanny , j'allois demander à ma sœur ce que j'en devois penser ; mais son embarras surpassoit le mien. Elle crut toucher , malgré elle , au dénouëment ; & loin de revenir de ses craintes , elles ne put voir l'ardeur avec laquelle Cecile se précipitoit hors du caroſſe , sans se hâter de me prévenir par une courte exhortation. Rapelez toutes vos forces , me dit-elle , & preparez-vous aux plus agréables de tous les événemens. Cecile étoit dans mes bras

avant que j'eusse pû répondre à ce discours. Elle me serroit avec un mouvement si passionné, en me nommant mille fois son pere, je ne pus me défendre de quelque confusion. Je recevois néanmoins ses caresses, & je lui faisois connoître que j'y étois sensible; mais surpris de les voir continuer avec la même ardeur, & comme gêné par la presence de Monsieur de L*** je me dégageai de ses embrassemens, pour lui dire que j'acceptois avec joye le titre qu'elle m'accordoit, & que je le conserverois chérement toute ma vie. Elle recommença à me caresser sans aucun ménagement. Dans la posture où j'étois encore assis, elle avoit été obligée de se mettre à genoux pour m'embrasser. Elle ne quittoit point cette situation. Elle serroit mes mains, elle les baisoit mille fois, je les sentois toutes moüillées de ses larmes.

M. de L*** l'aida à se lever. Laissez-nous le tems, lui dit-il, d'exprimer à M. Cléveland combien nous sommes sensibles à son bonheur. Je m'imaginai qu'il commençoit à trouver de l'excès dans les caresses que je recevois de sa fille, & je la regardai en rougissant, vous ne vous plaindrez plus de la rigueur du Ciel, reprit-il en s'adressant à moi; & si vous n'êtes pas le plus heureux de tous les hommes, ce n'est pas sur la terre que vous devez espérer ce qui vous manque. On vous raméne une Epouse qui réünit toutes les vertus à tous les charmes. Je vous presente une fille digne de sa mere & de vous. Je suis trop heureux moi-même, ajouta-t'il, en m'embrassant de vous avoir conservé un dépôt si précieux, & je ne vous demande, pour prix de mes soins, que la permission de partager avec vous le titre de pere.

Ce langage paroîtra clair à ceux qui ont ici les premiéres que je n'avois pas encore. Mais

s'ils se placent dans l'ignorance profonde où j'étois du sort de ma fille, prévenu par une si longue habitude que Monsieur de L*** étoit son Pere, & n'ayant jamais eu de raisons pour former là-dessus le moindre doute, ils sentiront que mon aveuglement étoit nécessaire, & que loin d'être éclairé par les mouvemens de la nature, je devois me défier du penchant que je trouvois encore dans mon cœur pour une fille charmante qui m'avoit fait sentir long-tems tous les transports de l'amour. Ma sœur comprît aisément l'erreur de Monsieur de L*** & la mienne. Il agissoit dans la persuasion que j'étois informé du bonheur dont il s'empressoit de me féliciter ; & moi, qui ne voyois dans ses discours & dans les tendresses de Cecile que le témoignage du sensible intérêt qu'ils prenoient au retour de mon Epouse, je me figurois tout au plus, en leur entendant mettre le nom de pere à tant d'usages, que par complaisance pour Fanny qui n'avoit point de fille, Monsieur de L*** lui avoit remis ses droits sur la sienne, & qu'il m'admettoit par la même raison au partage du titre qu'il devoit à la nature. Ma réponse fut conforme à cette pensée.

Cecile s'assit près de moi, & comme charmée de mes moindres attentions, elle me rendoit avec usure tout ce que je lui disois de tendre & d'obligeant. Je remarquois de l'embarras sur le visage de ma sœur, elle dit à Madame Riding quelques mots que je ne pus entendre. C'étoit une priére qu'elle lui faisoit encore d'abandonner l'explication du mystére au hazard ou à la nature, persuadé que ce qui se développeroit ainsi comme insensiblement, m'exposeroit à beaucoup moins d'agitation. Mais j'étois si éloigné du péril qu'elle apréhendoit pour moi, que cé-

dant à l'impatience mortelle que j'avois de voir arriver Fanny, j'interrompis Cecile même, pour ſçavoir d'elle où elle l'avoit laiſſée. Monſieur de L*** m'aſſura qu'elle ne pouvoit tarder un quart d'heure. O ! Dieu, m'écriai-je ; & faiſant les derniers efforts pour retenir mille exclamations qui alloient m'échaper avec la même impétuoſité, je demeurai quelques momens comme ſourd & inſenſible à ce qui ſe diſoit autour de moi, par la violence des ſentimens que j'empêchois d'éclater. Je commençai dès ce moment à reconnoître moi-même que je n'aurois pas tout l'empire que je m'étois promis ſur mes ſens. Je le confeſſai à ma ſœur, que les mouvemens qu'elle venoit de voir avoient allarmée. Il eſt vrai, lui dis-je, que je ne me ſens pas autant de force que je m'en étois flâté ; & ſi vous me demandez ce que je penſe de moi-même à ce moment, je crains de ne pouvoir l'embraſſer ſans mourir. C'eſt pour elle-même, ajoutai-je, que je veux me conſerver ; car je connois ſon cœur. Si elle eſt telle que vous me l'avez perſuadé, ſi tous ſes malheurs & les miens ne l'ont pas changée ; elle ne vivroit pas non plus après moi. Cette tendre idée ſe fortifiant par le ſouvenir des plus heureuſes années de notre amour, j'aimai mieux m'expoſer encore au tourment de quelques jours de privation, qu'au danger de perdre la vie par l'excès preſent de ma joye. C'eſt ici que je crains de donner une étrange idée du caractére de mon cœur, à ceux du moins qui n'ont point aſſez de force ni d'étenduë de ſentiment pour ſe repreſenter ce qui devoit s'y paſſer pendant ces réflexions.

Mais je comptois auſſi trop peu ſur moi-même, & je ne ſongeois pas que cette même activité de cœur, qui me faiſoit croire le danger ſi preſ-

ſant, étoit capable de réſiſter à des attaques plus violentes. D'ailleurs Monſieur de L***, ſans pénétrer mes craintes, & ſans autre vûë que de m'aprendre ce qu'il croyoit capable de m'interreſſer, fit une diverſion imprévuë à mes ſentimens par le recit des perſécutions que Fanny avoit eſſuyées du Duc de Montmouth. Un incident ſi peu attendu dans les circonſtances où j'étois, ſuſpendit tout-d'un-coup mes agitations. Quoique je ne connuſſe point le Duc, & que j'euſſe même évité l'occaſion de le voir chez Madame, où il étoit continuellement, j'avois entendu parler mille fois de ſon caractére, & loüer ſes excélentes qualités, qui l'auroient rendu un des plus grands hommes de ſon ſiécle, ſi la préſomption & la témérité n'en euſſent terni l'éclat. Tout étoit à craindre d'un homme tel que je me le figurois, & je ne pus entendre qu'il avoit conçu des ſentimens particuliers pour mon Epouſe, ſans reſſentir preſqu'autant d'allarmes que de curioſité.

Ma défiance augmenta beaucoup, lorſqu'après m'avoir raconté combien ſon amour l'avoit rendu importun à Fanny, Monſieur de L*** me répéta ce que Mylord Clarendon lui avoit apris de ſes premiéres avantures, & de la ſituation où il étoit à la Cour d'Angleterre. Le Duc de Montmouth avoit à peine ſeize ans, que cédant déja aux premiers mouvemens d'un naturel ambitieux & ennemi de la dépendance, il avoit mieux aimé renoncer au ſéjour de Londres, & aux faveurs qu'il y devoit attendre du Roi ſon Pere, que d'y vivre dans la néceſſité de paroître à la Cour avec la qualité de ſujet. Ses Terres étoient aſſez conſidérables pour lui rendre facile le projet qu'il forma. Ce fut de s'y retirer, ſous prétexte d'amour pour la ſolitu-

de, & d'y exiger de ſes Vaiſſeaux une obéïſſance & des marques de reſpect ſi extraordinaires, qu'elles différoient peu de la ſoumiſſion des Eſclaves. Son ambition ſe nourrit long-tems de cette vaine ombre de puiſſance & de grandeur. Il s'étoit compoſé une Maiſon fort nombreuſe, dont les principaux Officiers portoient les mêmes titres que ceux de la Couronne. Il avoit des Gardes, un Tribunal Souverain de Juſtice, qu'il eut la hardieſſe de former ſans la participation de la Cour, & dont il fit exécuter pluſieurs fois les déciſions dans des cauſes fort importantes. Enfin, ſi l'on excepte le Sceptre, il ne ſe refuſa aucune marque de la Royauté.

Le Roi ne manqua point d'être informé de cette conduite; mais il la regarda d'abord comme un caprice de jeuneſſe, pour lequel il eut tant d'indulgence, qu'il ſe fit quelquefois un plaiſir de le flâter, en traitant le Duc de Prince Souverain. Il lui accorda même ce nom dans quelques Lettres, en y mêlant, avec un badinage agréable, les termes d'Etat, de Cour, de Parlement, & tout ce qui pouvoit donner de la ſatisfaction au jeune Ambitieux, en réaliſant juſqu'à un certain point ſa chimére. Cependant la durée de cette Comédie la fit regarder à la fin d'un œil plus ſérieux. L'âge du Duc commençoit à demander d'autres occupations que des jeux d'enfance. Il reçut ordre de ſe rendre à la Cour, & le deſſein du Roi étoit de l'employer dans la Guerre qu'il étoit prêt de déclarer à la Hollande. Une maladie lui ſervit de prétexte pour ſe diſpenſer d'obéïr. Envain ſon Conſeil, qui étoit heureuſement compoſé de gens ſages, quoiqu'ils euſſent eu la complaiſance de ſe prêter à toutes ſes imaginations, lui repreſenta-t'il qu'en refuſant les juſtes égards qu'il devoit à une puiſ-

ſance ſupérieure à la ſienne, il alloit attirer quelque orage ſur ſes Etats. Il crut s'être abaiſſé beaucoup en feignant une maladie, parce que c'étoit avoüer ſa foibleſſe que d'avoir recours à la diſſimulation ; & dans le chagrin qu'il en reſſentit, il examina long-tems ſi en réüniſſant toutes ſes forces, il ne pouvoit pas ſe mettre en état de rendre au Roi ſon voiſin, menaces pour menaces, ou de prévenir les ſiennes en lui déclarant la Guerre.

Ces extravagances demeurérent ſecrettes, & l'opinion de ſa maladie fit perdre au Roi la penſée de l'apeler près de lui. Mais ſes idées d'indépendance n'ayant fait que s'étendre & ſe confirmer par cette facilité de la Cour, il ſe précipita bien-tôt dans une ſi folle entrepriſe, qu'il cauſa lui-même la ruïne de tous ſes projets. L'amour devint ſon guide ; c'étoit en choiſir un plus téméraire encore & plus imprudent que l'ambition. Il avoit dans ſes Etats un Gentilhomme fort riche, qui, pour vivre tranquillement avec lui, n'avoit pas refuſé d'entrer dans ſes caprices, ſurtout depuis que le Roi ſon Pere avoit paru s'en faire un divertiſſement. Peut-être rien n'avoit-il tant ſervi à ſoutenir les imaginations du Duc, que le nom & les richeſſes d'un ſujet de cette conſidération. Il lui avoit confié un des premiers poſtes de ſa Cour, & le traitant avec une familiarité qu'il n'avoit pas pour le reſte de Sujets, il ſembloit qu'il n'y eut que la dignité Souveraine qui mît entr'eux quelque intervale. Ce n'étoit pas ſans deſſein qu'il ſe plaiſoit ainſi à l'agrandir. Il lui connoiſſoit une Fille aimable, qui devoit être quelque jour, par ſon héritage, un des plus riches Partis de la Province. Il ſe propoſoit ſecrettement de l'épouſer, pour affermir ſa puiſſance par l'augmentation de ſes revenus, & pour ſe

rendre plus cher à ses Sujets en prenant une alliance au milieu d'eux. Ce projet ne causa aucun trouble, tant qu'il ne fut inspiré que par l'ambition ; mais l'amour est moins tranquille. Le hazard fit voir au Duc celle qu'il ne connoissoit encore que de nom ; il prit une vive passion pour elle ; & regardant cet événement comme une admirable disposition du Ciel, qui réünissoit les intérêts de sa grandeur avec ceux de son amour, il la demanda ouvertement à son Pere. Une proposition de cette nature, faite du ton d'un Souverain qui veut être obéï, changea tellement la scène aux yeux de tout le monde, que la crainte refroidit non-seulement le Pere, mais tous les Conseillers & les Courtisans du Duc. Il falloit s'attendre à l'indignation de la Cour, qui n'auroit pas manqué de punir cette témérité. Le Pere prit le parti de la fuite avec sa Fille ; & l'Etat dont il vouloit sortir n'ayant pas beaucoup d'étenduë, il s'étoit rendu, en peu de momens sur la frontiére, lorsqu'il se vit arrêté par le Duc lui-même qui l'avoit poursuivi avec autant de colére que de viteſſe. Un sujet fugitif, qui lui enlevoit ce qu'il avoit de plus cher, lui parut digne de toutes sortes de suplices. Dans l'ardeur du premier transport il l'eût puni sur le champ de sa propre main, s'il ne se fût laissé attendrir par les larmes de sa Maîtresse. Mais profitant de la consternation où il la voyoit, il mit la grace de son pere à un prix qui lui coûta l'honneur. Elle se rendit aux instances qu'il lui fit de recevoir sa main, & ce mariage téméraire fut célébré dans le même lieu, avec autant d'irrégularité dans les cérémonies, que dans les autres circonstances.

Tout ce qu'il y avoit de personnes sensées auprès du Duc, tremblérent de son audace ; &

sous un Roi moins indulgent, la punition en seroit peut-être retombée sur eux. Le Duc, charmé de sa victoire, abandonna pendant quelques-tems toutes ses idées d'ambition, pour se livrer aux plaisirs de l'amour, tandis que le Pere de sa Maîtresse, craignant qu'avec le chagrin de voir sa Fille deshonorée, il n'eût le malheur de s'être attiré le ressentiment du Roi, prit le chemin de Londres pour justifier sa conduite à la Cour. Ses plaintes furent écoutées. La violence du Duc fut regardée d'un autre œil que les jeux puériles de son ambition. Le Roi lui fit porter par deux Officiers de ses Gardes, l'ordre de se rendre sur le champ à Londres.

La nécessité d'obéir étoit d'autant plus inévitable, que les maladies mêmes n'étoient point exceptées; & pour lever toutes sortes de prétextes, les Officiers étoient accompagnés de quelques Gardes, & d'un carosse du Roi. Cet apareil irrita la fierté du Duc, jusqu'à le faire penser à la résistance, mais n'ayant point trouvé dans ses gens l'ardeur qu'il souhaitoit à le servir, il prit le parti de céder à la force. Sa Maîtresse, qui n'avoit plus d'autre choix à faire que celui de le suivre, consentit à faire le voyage avec lui. Il fut reçu du Roi avec plus de bonté qu'on ne s'y étoit attendu. Ce Prince rit beaucoup de ses essais de Gouvernement, sans le soupçonner d'avoir eu d'autres vuës que celle de s'amuser dans la solitude. Il le ménagea moins sur la violence qu'il avoit faite à une Fille de condition, dont le cœur méritoit du moins d'être attaqué par des voyes plus douces. Mais aprenant qu'elle n'avoit point de regret d'être à lui, & qu'elle se faisoit même un bonheur d'en être aimée, ses reproches ne furent pas trop durs, & le seul châtiment qu'il lui imposa, fut de demeurer à la Cour.

Cependant il lui parut insurportable, que dans la répugnance qu'il avoit à se voir confondu dans la foule des Courtisans, il prétexta diverses infirmités pour se procurer le droit de ne pas quitter sa Maison. Il y menoit une vie délicieuse, car il n'étoit pas moins sensible au plaisir qu'à l'ambition; mais son idole étant néanmoins la grandeur & l'indépendance, il trouva le moyen, par le généreux usage qu'il faisoit de ses richesses, d'attirer chez lui une partie de la Cour, & de se faire une multitude de nouveaux Esclaves qui dépendoient de ses moindres volontés. Sa naissance & ses bienfaits paroissant justifier leur attachement, ils faisoient gloire de leur assiduité & de leur soumission, quoiqu'il prit quelquefois plaisir à mettre leur zèle aux plus rudes épreuves. Le respect & l'obéissance qu'il exigeoit d'eux pour sa Maîtresse, étoit une autre sorte d'esclavage, auquel ils auroient eu plus de peine à se soumettre, si elle n'avoit sçû le déguiser elle-même par des maniéres plus douces & plus caressantes. Elle étoit naturellement voluptueuse; & comptant pour rien la grandeur si elle n'étoit accompagnée du plaisir, elle eut l'adresse d'inspirer d'assez tendres sentimens à ceux qui lui rendoient leurs hommages, pour s'y porter autant par inclination, que par complaisance & par soumission pour le Duc. C'étoit satisfaire tout à la fois sa passion dominante, & celle de son Amant. Mais il en coutoit quelque chose à sa fidélité, & ce qui lui avoit réüssi d'abord heureusement, devint la cause de son malheur.

Le Duc, quoique trop fier pour être capable des soupçons ordinaires de la jalousie, ne put se déguiser à lui-même quelques libertés que le hazard lui fit remarquer. Elles étoient légé-

res, & peut-être pardonnables aux yeux d'un Amant moins impétueux ; mais ne mettant point de différence entre les crimes qui bleſſoient ſa fierté, il punit ſur le champ ſa Maîtreſſe d'un coup d'épée qui lui ôta la vie. Ce tragique emportement paſſa dans l'eſprit du Roi pour un excès de jalouſie, qu'il crut devoir pardonner à la jeuneſſe & à l'amour. Il eſpéra même qu'étant dégagé des liens auſquels on avoit attribué ſon goût pour la retraite, il ſe rendroit de lui-même aux devoirs de ſa naiſſance, qui l'apeloient naturellement à la Cour. Mais ſi ſon humeur changea, ce fut pour devenir plus mélancolique & plus farouche. La fureur qui lui avoit fait tremper ſes mains dans le ſang d'une perſonne qu'il adoroit, ſe convertit dans une triſteſſe profonde. Il perdit long-tems le ſommeil & l'apétit. Il renonça même à tout ce qui avoit flâté juſqu'alors ſon ambition ; & paſſant plus d'une année à déplorer ſon malheur, il éloigna juſqu'aux plus chers Confidens de ſes inclinations & de ſes projets. Le Comte de Clarendon gouvernoit alors l'Angleterre, avec la confiance & l'eſtime du Roi ſon Maître. Son expérience & l'attention continuelle qu'il aportoit aux intérêts de l'Etat, lui avoient fait découvrir, depuis long-tems, dans le caractére autant que dans la conduite du Duc, les ſemences de tous les projets qui ont éclaté dans la ſuite de ſa vie. Il conſeilla au Roi de l'occuper, & ce fut à ſa perſuaſion qu'il fut nommé à l'Ambaſſade de France, pour ſerrer les nœuds qui venoient de ſe former entre les deux Couronnes. Sa vanité le rendit ſenſible à ce choix. Outre l'importance d'une commiſſion dont on lui fit prévoir les ſuites, il ſe trouvoit délivré par ſon abſence, de la néceſſité de s'humilier à la Cour, & comme élevé à l'indépen-

dance dans un Païs étranger par les prérogatives d'une dignité qui ne l'assujettissoit à personne. Il parut à Versailles & à Paris avec un éclat dont l'Angleterre a donné peu d'exemple ; & sa figure soutenant son nom & sa dépense, il ne s'y fit pas moins de réputation par ses galanteries.

Il est rare qu'un ambitieux soit touché deux fois des traits de l'amour. S'il céde une fois à cette passion, il sent bien-tôt qu'elle est contraire à ses vuës dominantes, & tout ce qu'il donne ensuite aux foiblesses de la nature, mérite moins le nom de tendresse de cœur, que celui d'amusement. Mais le caractére du Duc de Montmouth le rendoit capable tout à la fois de plusieurs grandes passions, & par un caprice qui lui étoit encore plus propre, il cherchoit volontairement l'occasion de donner un exercice continuel à tous les penchans de son cœur. Madame étoit alors ce qu'il y avoit de plus grand & de plus aimable à la Cour de France. Il fut ébloüi par ses charmes, & l'ambition servit encore à échauffer sa tendresse. Le lien du sang étoit un prétexte qui fit naître bien-tôt la familiarité. D'ailleurs la bonté de cette Princesse rendoit l'accès si facile auprès d'elle, que l'espérance pouvoit naître aisément dans le cœur d'un présomptueux.

Mylord Clarendon n'étoit pas mieux informé que le Public, de l'intrigue & des progrès du Duc ; mais il avoit sçû de quelques Anglois, qui étoient attachés à Saint Cloud, que ses visites fréquentes l'avoient rendu suspect à Monsieur, & que les querelles qui avoient éclaté plusieurs fois, n'avoient point eu d'autre origine. Il est certain que le Duc avoit été long-tems observé par ce Prince, & que passant souvent la nuit dans le Parc, il avoit été exposé à quel-

ques insultes qui n'avoient pas refroidi sa passion. Ce fut un malheur pour Madame, de n'avoir personne auprès d'elle qui eut la hardiesse de l'informer de ces circonstances. Elle étoit d'autant plus à plaindre, qu'essuyant tous les jours les reproches, & quelquefois même les outrages de la jalousie, elle ne pouvoit se délivrer d'un mal dont elle ignoroit la cause. Sa consolation, au contraire, étoit de s'entretenir de ses peines avec le Duc & quelques autres Anglois, à qui elle avoit raison de croire que le lien de la Patrie & de l'amitié, devoit y faire prendre plus d'intérêt, & ce qu'elle regardoit ainsi comme l'adoucissement de son infortune, en devenoit la source perpétuelle par les nouveaux soupçons auxquels elle donnoit lieu sans y penser. Enfin le Duc y mit le comble par une imprudence qui ne peut être pardonnée même à l'amour. Desespéré un jour d'aprendre que Madame avoit passé toute la nuit en pleurs, après une longue visite qu'elle avoit reçuë de Monsieur, il se crut autorisé par sa qualité d'Ambassadeur à demander une audience particuliére à ce Prince, dans laquelle il lui fit des plaintes amères au nom du Roi son maître, de la conduite qu'il tenoit avec une Princesse qui méritoit les adorations de l'Univers. Monsieur reconnut dans ce langage, un cœur excité par l'ardeur de sa passion. Il sçut se modérer, mais si les bruits funestes que la malignité prit plaisir à répandre après la mort de Madame, eurent jamais quelque fondement, c'est à cette malheureuse démarche qu'il faut attribuer tous les excès auxquels on a prétendu que la jalousie de Monsieur s'étoit emportée.

Quelque ardeur qu'il y eût dans les sentimens du Duc, ils n'avoient point eu le tems de se for-

tifier par une assez longue durée, pour lui coûter beaucoup à surmonter. L'ambition d'ailleurs y ayant eu presqu'autant de part que l'amour, il ne vit pas plutôt Madame au tombeau, qu'il perdit le souvenir de ses charmes, & s'étant retiré à Roüen, par les raisons que j'ai rapportées, il y trouva dans ceux de Fanny dequoi guérir une playe qui s'étoit déja fermée d'elle-même. Mylord Clarendon en faisant ce recit à M. de L*** ne lui avoit pas caché que c'étoit l'intérêt qu'il prenoit à mon repos, qui le faisoit entrer dans ce détail ; il prévoyoit que la nouvelle passion du Duc pourroit me devenir importune, & son amitié le portoit à me faire connoître de quel ennemi j'avois à me défier. Ce n'étoit pas même sans raison qu'il lui donnoit déja ce titre. Il déclara à M. de L*** que je ne devois pas regarder d'un autre œil un homme qui s'étoit expliqué avec peu de ménagement sur ma naissance, & qui pour justifier aparemment les injures qu'il me préparoit, ne lui avoit parlé de moi qu'avec la derniére hauteur. Mais j'aurois pû me dispenser de cette explication, ajoûta M. de L*** en finissant, puisqu'en la recevant de Mylord, elle ne supposoit pas qu'il dût faire le voyage avec nous. Il ne m'a parlé avec cette confiance que pour me mettre en état de vous instruire, & c'est un soin qu'il prendra desormais de lui-même.

Quoique je ne visse dans ce discours que des sujets de crainte éloignés, & rien qui fût capable de troubler la douceur de ma situation presente, je ne pus entendre qu'un bonheur dont je n'avois pas encore commencé à joüir, étoit déja menacé de quelque nuage, sans retomber dans quelques plaintes de la rigueur du Ciel & de la bizarerie de mon sort. Si cette pensée ne mit point trop d'a-

mertume dans mes sentimens, elle me fit naître mille réflexions, qui refroidirent beaucoup les transports qui allarmoient ma sœur & qui m'avoient parus redoutables à moi-même. Je méditois sur tout ce que je venois d'entendre, & quoique mon attention ne fût fixée sur aucune circonstance particuliére de mes craintes, je les parcourois toutes d'une vûë vague, avec un air de distraction & de rêverie profonde. Ma sœur me dit quelques paroles, ausquelles je ne fis point de réponse. Cecile m'accabloit de caresses, & j'y étois comme insensible.

Cependant le bruit d'un Carosse qui s'avançoit à grand train, nous fit croire que ce devoit être celui de Mylord. Nos yeux le reconnurent bientôt plus certainement. Je fis un effort pour me lever; il m'auroit réüssi, & mes forces suffisoient pour me soûtenir sans secours; mais les Dames & M. de L*** me forcérent absolument de demeurer assis. Le Carosse arriva pendant cette contestation. Je me sentois plus de fermeté que je ne m'en étois promis, & soit que les réflexions mélancoliques d'où je sortois, eussent calmé le tumulte de mes esprits, soit que le Ciel voulût m'épargner des agitations inutiles, je vis ouvrir la portiére du Carosse sans cet excès d'émotion auquel je m'étois moi-même attendu. M. de L*** & Cecile s'étoient empressés pour donner la main à Fanny. Quelle fut ma surprise de les voir demeurer comme immobiles à la portiére, & de n'apercevoir que Mylord Clarendon qui descendoit en s'apuyant sur le bras de M. de L***? l'air de son visage n'avoit rien qui m'annonçât de l'infortune, mais j'y crus remarquer quelque chose d'inquiet, lorsqu'il m'eut reconnu. Au lieu de répondre aux questions de Cecile, qui lui demandoit tristement ce qu'étoit devenuë sa Mere,

il se contenta de la saluer avec un sourire, & se précipitant vers moi, il daigna se baisser jusqu'à terre, pour m'embrasser dans la situation où j'étois, sans vouloir me permettre de la quitter.

L'impatience que j'avois de l'entendre ne m'empêcha point de sentir vivement ces témoignages de bonté & d'amitié. Je lui rendis du fond du cœur, & en le serrant de toute ma force, ceux de ma reconnoissance & de mon attachement. Mais, lui dis-je aussi-tôt, comment êtes-vous seul? & où avez-vous laissé ce qu'on m'avoit fait espérer de revoir avec vous? Il conçut par l'air dont j'accompagnois cette question, qu'il ne pouvoit trop se hâter d'y satisfaire. Rassurez-vous, me dit-il, & commencez par vous persuader sur ma parole, que vous n'avez plus à redouter d'obstacle que de vous-même, à la perfection de votre bonheur. Votre Epouse est en sûreté au Château de Saint-Germain. Elle seroit ici si j'avois voulu donner quelque chose au hazard, & si elle n'avoit consenti elle-même à différer son arrivée de quelques heures. Ses raisons & les miennes ne sont pas les mêmes, & je ne veux pas tarder à vous les aprendre.

C'est un coup du Ciel, continua-t'il; après s'être assis près de moi, que le jour où tous vos desirs vont être satisfaits, soit en même tems celui qui vous venge de vos ennemis. Mon Carosse avoit passé S. Germain, lorsque M. de L*** a pris le parti de presser la marche du sien, avec une viteſſe qui l'a dérobé tout-d'un-coup à ma vûë. Je me suis figuré qu'il vouloit se faire un mérite de vous presenter votre chére Cecile. La même pensée est venuë à votre Epouse, & nous avons loüé cette galanterie. Mes chevaux continuoient d'avancer, lorsqu'au milieu du grand-chemin & dans un lieu où je ne pouvois me défier de la moin-

dre surprise, quatre Hommes à cheval auſquels j'avois fait peu d'attention, & quoiqu'ils nous ſuiviſſent depuis S. Germain, ont prié mon Cocher d'arrêter. J'avois aſſez de monde à ma ſuite pour être ſans crainte, & le ton d'ailleurs dont j'entendois faire cette priére n'étoit pas propre à m'allarmer. J'ai mis la tête à ma portiére, & voyant que tous mes Gens à Cheval autour de moi, j'ai donné ordre moi-même à mon Cocher d'arrêter un moment. L'un des quatre Inconnus a mis pied à terre, & s'aprochant de moi, il m'a dit à l'oreille, en affectant de ſe cacher le viſage, que l'intérêt d'une des deux Dames que j'avois dans mon Caroſſe, lui cauſoit une vive inquiétude; qu'il n'en avoit pas moins pour celle qui nous précédoit ſous la conduite de M. de L***, & que ne pouvant ſe partager pour ſervir d'eſcorte aux deux Equipages, il me conſeilloit pour la ſureté des deux perſonnes qui m'étoient chéres de retourner à S. Germain, tandis qu'il alloit ſuivre Cecile avec une diligence & un zèle qui devoient me laiſſer ſans crainte pour elle. Il m'a quitté bruſquement après ce diſcours, & remontant à cheval ſans répondre à mes queſtions, il a preſſé ſes compagnons de le ſuivre avec toute la viteſſe de leurs Chevaux.

Si je n'avois eu que ma perſonne à défendre, reprit le Comte, mes réſolutions n'auroient pas été incertaines; mais dans les allarmes où je me ſuis trouvée pour votre Epouſe, j'ai balancé quelques momens ſur le parti que je devois prendre. Enfin quelque foibleſſe qu'il y eût peut-être à m'en raporter aux avis d'un inconnu, j'ai pris ſon conſeil pour le parti le plus ſûr; & faiſant tourner mes chevaux ſur leurs pas, j'ai détaché ſeulement trois de mes Gens, dont le courage & la fidélité me ſont connuës, avec ordre de ſuivre à toute bride le Ca-

roſſe de M. de L***. Le Gentilhomme Eſpagnol qui eſt venu avec nous, n'a pû s'apercevoir de ce mouvement ſans me preſſer de lui en aprendre la cauſe. Je ne lui en ai pas fait myſtére, mais le voyant diſpoſé à prendre le Cheval du ſeul homme qui me reſtoit, pour ſe joindre à ceux que j'avois détachés, je lui ai repreſenté qu'ayant peut-être quelque riſque à courir pour notre propre Voiture, la prudence ne nous permettoit pas de laiſſer votre Epouſe ſans défenſe.

Avec quelques précautions que j'aye évité de m'expliquer ouvertement devant elle, il m'a été impoſſible de parler ſi bas à Dom Thadéo, qu'elle n'ait compris une partie de mon embarras. Ses allarmes en ont été un autre, dont je n'ai pû me délivrer, qu'en feignant une avanture qui n'avoit point de raport à nous, & dont je l'ai aſſuré que je connoiſſois depuis long-tems les premiéres circonſtances. Le ſoin que l'Inconnu avoit eu de lui cacher ſon viſage, a beaucoup aidé à lui perſuader que j'étois ſincére. Elle a conſenti à retourner à Saint-Germain, où je l'ai laiſſée avec Madame de L***, chez une Dame de mes amies qui occupe un Apartement au Château. Elle s'eſt renduë d'autant plus facilement à mes inſtances, qu'ignorant encore ſi vous aprouvez ſon retour, elle en reſſentoit de l'inquiétude à meſure que nous aprochions de Saint-Cloud; & l'eſpérance de revoir là-deſſus quelque certitude avant ſon arrivée, lui a fait ſouffrir moins impatiemment que je l'aye quittée avec Dom Thadéo, qui s'eſt obſtiné à vouloir m'accompagner.

Le Comte me regardant à cet endroit de ſon recit, me demanda ſi je connoiſſois un jeune homme qui ſe donnoit le nom de Gelin? Oüi, lui répondis-je avec un mouvement de frayeur. Hélas! penſeroit-il encore à me cauſer de nou-

veaux tourmens? Il n'en eſt pas capable, interrompit le Comte, & vous avez au contraire peu d'amis plus fidèles. Reprenant ſon diſcours, il me raconta qu'étant parti de Saint-Germain avec Dom Thadéo, tous deux remplis de l'idée d'une ſi étrange avanture, & dans une vive inquiétude pour Cecile, ils s'étoient mis en marche avec toute la diligence de ſix puiſſans chevaux. Comme c'étoit à l'entrée de la forêt de Chatoux qu'ils avoient reçu l'avis qui les avoit effrayés, ils ne l'avoient pas traverſée ſans y prendre des informations de tous les paſſans. Ils avoient ſeulement apris qu'on y avoit vû pluſieurs Cavaliers dans un deſordre extraordinaire, & qu'on étoit perſuadé à Chatoux qu'il s'étoit fait entr'eux un combat ſanglant dans la forêt. Les Vainqueurs avoient paſſé au travers de ce Village avec ceux qu'ils avoient déſarmés. On croyoit avoir remarqué qu'il y en avoit quelques-uns de mortellement bleſſés; mais perſonne n'ayant eu la hardieſſe de s'opoſer à leur paſſage, on ignoroit le ſujet de cette querelle, & le chemin que les Combattans avoient pris. L'embarras du Comte avoit redoublé, s'il n'eût aperçû ſes gens qui revenoient à toute bride vers Saint-Germain, & qui marquérent beaucoup de joye de le rencontrer. Les éclairciſſemens furent prompts. Vous êtes heureux, dit l'un d'eux à ſon Maître, d'avoir ſuivi le conſeil qu'on vous a donné. Votre vie & celle de Madame Cléveland étoient en danger. Il raconta qu'ayant joint avec ſes deux compagnons les quatre inconnus qui avoient conſeillé au Comte de retouner à Saint-Germain, ils en avoient été accuëillis avec beaucoup de joye, & que ſans avoir eu le tems d'entrer avec eux dans la moindre explication, ils avoient aperçu cinq autres Cavaliers qui ſe tenoient derriére les arbres dont le

chemin eſt bordé, & qui paroiſſoient obſerver les paſſans. Les quatre inconnus s'étoient échauffés à cette vuë, & déclarant aux Domeſtiques du Comte qu'il étoit queſtion des intérêts de leur Maître, ils s'étoient avancés fiérement vers les autres, qu'ils avoient ſommés de ſe retirer, en leur faiſant quelque reproche de leur deſſein. Ce compliment avoit été reçu avec la même fierté. La querelle s'étoit échauffée par quelques injures, & l'on en étoit venu ſi bruſquement aux mains, que les premiers coups avoient été funeſtes à quelques-uns des combattans. L'un des Domeſtiques du Comte ſe trouvoit legérement bleſſé; mais le parti opoſé ayant été le plus malheureux, il en étoit tombé deux preſque ſans vie, & les trois autres avoient pris la fuite. Les inconnus qui nous ſervoient ardemment, parloient d'abandonner ces deux miſérables à leur ſort, & de les laiſſer mourir dans le lieu où ils s'étoient attirés un ſi juſte châtiment, lorſque l'un des deux avoit levé la voix pour les conjurer de ne pas les traiter avec cette inhumanité; il avoit ajouté que ſe ſentant près de ſa derniére heure, & deſirant de ſe réconcilier avec ceux qu'il avoit mortellement offenſez, il demandoit au nom du Ciel qu'on prit la peine de le tranſporter à Saint-Cloud, trop content ſi pour l'intérêt de mon repos & celui de ſon ſalut éternel, il pouvoit me communiquer quelques ſecrets d'importance avant que d'expirer. Cette déclaration avoit réveillé le zéle des inconnus. Malgré l'embarras & le danger même auquel ils pouvoient s'expoſer, en ſe chargeant de conduire pendant plus d'une lieuë deux perſonnes qui périſſoient par leurs mains, ils avoient entrepris de leur donner une ſatisfaction qui pouvoit tourner à mon avantage. Heu-

reuſement l'un des deux bleſſés mourut, avant qu'ils euſſent commencé à ſe mettre en état de faire le chemin. L'autre étoit d'une foibleſſe qui faiſoit apréhender pour lui le même ſort; cependant après avoir bandé ſa playe, ils vinrent à bout de le mettre en croupe derriére un de leurs Compagnons & de lui faire traverſer Chatoux dans cet état. Ils gagnérent aſſez heureuſement Ruel, mais le mouvement ayant achevé de l'affoiblir, il confeſſa lui-même qu'il ne ſe ſentoit point la force d'aller plus loin. On le mit entre les mains d'un Chirurgien, qui en porta le même jugement, & qui deſeſpéra de ſa vie s'il tardoit un moment à ſe faire panſer. Comme la ſituation de Ruel eſt détournée, les inconnus ſe flâtérent que ſi le bruit de leur combat venoit à ſe répandre, ce ne ſeroit point dans un lieu ſi peu fréquenté que la Juſtice commenceroit ſes recherches. Leur Chef fit réflexion auſſi que le bleſſé ne pouvant être tranſporté juſqu'à Saint-Cloud, & ma propre ſituation ne me permettant point de venir recevoir moi-même les ouvertures qu'il avoit à me faire, il l'engageroit peut-être à s'ouvrir à Mylord Clarendon. Ce fut dans cete penſée qu'après avoir prié d'abord les trois Domeſtiques du Comte de ne pas s'éloigner, il changea de ſentiment pour les renvoyer à leur Maître, en lui faiſant dire par leur bouche qu'il pouvoit partir deſormais ſans danger, & qu'il le conjuroit même de ſe rendre promptement à Ruel, où ſa préſence étoit néceſſaire à mes intérêts.

En vain le Comte auroit demandé à ſes gens plus d'explication. Il n'étoit rien échapé aux quatre Inconnus qui pût ſervir à faire juger de leurs deſſeins, ni à découvrir leur nom. Le bleſſé avoit gardé de même un profond ſilence ſur ſon entrepriſe, & les premiers reproches qui avoient

engagé la querelle avoient été si vagues, qu'ils n'en avoient pû recueillir qu'un projet d'outrage & d'enlévement. Mylord ne balança pas néanmoins à continuer sa marche vers Ruel. C'étoit naturellement le chemin de Saint-Cloud. Il fut conduit par ses gens dans le lieu où les Inconnus étoient à l'attendre. Le premier qui s'offrit à lui, fut le même qu'il se souvint d'avoir vû à sa portiére deux heures auparavant. Il le traita avec bonté, & le faisant monter dans son Carosse, il se pressa de lui expliquer des événemens qui étoient pour lui autant de mystéres. La réponse de l'Inconnu fut qu'il n'avoit pas moins d'impatience de lui aprendre.

Il est difficile, lui dit-il qu'ayant une liaison si étroite avec M. Cléveland & sa Famille, vous ne connoissiez pas le nom de Gelin. Le Comte n'avoit jamais eu une connoissance assez détaillée de mon Histoire, pour reconnoître à ce nom l'auteur de toutes mes infortunes. En confessant naturellement qu'il l'entendoit pour la premiére fois, il s'aperçut que cet aveu dissipoit un certain embarras qu'il avoit remarqué d'abord sur le visage de celui qui lui parloit. C'étoit en effet Gelin, & ce qu'il va raconter paroîtroit incroyable, si je n'ajoutois que la suite est capable de le justifier.

Si vous ne connoissez pas mon nom, reprit-il avec plus d'assurance, je dois vous aprendre que j'ai d'anciennes obligations à M. de Cléveland, qui me font une loi de lui marquer beaucoup de reconnoissance. Le malheur de mon sort, ou si vous voulez, la force d'une passion déréglée, m'a fait oublier long-tems un devoir si juste; mais c'est de mes fautes mêmes & de la bonté qu'il a eu de me les pardonner, que mon zèle tire aujourd'hui sa principale force; & quand mon ami, ajouta-t'il sans craindre de profaner ce

nom,

nom, aura besoin de mon sang pour le soutien de ses intérêts, je ne croirai pas mes dettes bien payées s'il m'en reste une goute qui ne soit pas répanduë pour lui. Etant prisonnier, continua-t'il, par une suite de disgraces dont il ne me sera jamais agréable de rapeler le souvenir, je reçus dans ma prison la visite d'un homme d'Eglise, qui ne se fit connoître à moi que par le nom de l'Ordre auquel il apartenoit. Son maintien étoit grave, & ses discours insinuans. Il plaignit mon malheur. Cette fausse compassion lui attira ma confiance. Dans la consternation où j'étois, je n'aurois refusé à personne l'ouverture de mes peines. Mais je m'aperçûs bien-tôt, par les voyes qu'il prit pour me consoler, qu'il étoit moins occupé de mon infortune que de ses propres ressentimens, qu'il n'affectoit de marquer de l'inclination pour moi, que dans la vuë de me faire servir à quelque projet de vengeance. J'avouë à l'honneur du Ciel, qui commençoit à me faire sentir son assistance, que le malheureux succès de mes desirs & l'humiliation dans laquelle j'étois tombé, joint aux remords qui avoient accompagné toutes mes erreurs, me disposoient déja à reprendre la pratique & le goût de la vertu. Le nouvel exemple de malignité que je crus apercevoir dans un autre, m'ouvrit encore mieux les yeux sur le malheur de ma situation, & loin de suivre le nouveau chemin qu'on m'ouvroit vers l'abîme du vice, je loüai le Ciel de l'occasion qu'il me donnoit de faire un généreux effort pour en sortir. Cependant ayant reconnu que j'avois affaire à l'homme du monde le plus vindicatif & le plus artificieux, il me parut nécessaire d'employer quelque adresse, pour tirer de lui l'aveu de tous ses desseins. Je réüssis à le faire du moins expliquer nettement sur la

haine qu'il portoit à M. Cléveland. Il me confessa qu'il n'avoit jamais senti de passion plus forte, & me supposant dans les mêmes sentimens, il me proposa de nous reünir pour la rüinë d'un homme qu'il n'avoit pas honte de nommer notre ennemi commun. Il remit l'explication de ses projets après ma liberté. La seule peine qui me resta de cet entretien, fut de m'être livré d'abord avec quelque imprudence dans le recit sincére que j'avois fait des circonstances de mon malheur à un homme dont j'aurois dû reconnoître tout-d'un-coup la malignité. Je sentis avant son départ que s'il différoit à s'expliquer, c'est qu'il vouloit mettre à profit les lumiéres qu'il venoit de recevoir. Je lui avois parlé de Madame Cléveland qui étoit alors au Couvent de Chaillot. Il sçavoit d'ailleurs d'autres événemens que j'ignorois, & que ceux qu'il aprenoit de moi, lui firent regarder sous un nouveau jour. Sans avoir pû pénétrer le fonds de ses pensées, je remarquai à quelques mots qui lui échapérent, qu'il fondoit déja sur toutes ces connoissances un plan qu'il vouloit méditer plus à loisir.

Il me rendit plusieurs visites avant ma liberté, mais sans s'ouvrir davantage, & tous ses soins tendoient à s'assurer de la disposition que j'avois à le servir. Enfin, la générosité du meilleur de tous les hommes me fit ouvrir les portes de ma prison. Le repentir de mes fautes augmentant avec ma reconnoissance, je me hâtai de courir chez mon Libérateur, & de m'acquitter du premier de mes devoirs. Je sortis de chez lui avec la résolution de remplir fidèlement tous les autres; & sans avoir cherché à me faire un mérite de mon zèle en lui parlant de son ennemi, je pensai à l'en délivrer par des démarches secrettes dont je ne demandois que le Ciel pour témoin.

La premiére fut de rendre une visite au Supérieur du C.... & de l'informer de toutes les horreurs que j'avois pû recuëillir des entretiens de ma prison. Il frémit à mon recit, & lorsque m'ayant interrogé sur quelque mots qui m'étoient échapez, il aprit de moi-même que j'étois Protestant, il parut humilié du droit qu'il s'imaginoit que j'allois prendre d'insulter à son Ordre, & même à sa Religion. Mais je le guéris de cette crainte, en lui faisant connoître que j'étois du nombre de ces Juges sensés, qui ne chargent point un Corps des fautes d'un particulier, & qui ne se préviennent pas même sur la différence des Religions, parce que de toutes celles qui sont connuës, il n'y en a point d'assez dépravées pour autoriser la violation des principes naturels de la Morale. Je connois peu votre Ordre, lui dis-je, mais en général je suis persuadé que ceux qui gouvernent l'Etat ne nous accorderoient ni leur protection ni leur estime, s'ils vous connoissoient tels que vos ennemis vous representent; & quand vous auriez assez d'adresse pour être méchans, & pour le déguiser; je suis persuadé encore que le seul intérêt de votre réputation ne vous permettroit jamais de souffrir dans un de vos membres ce qui tourneroit infailliblement à l'oprobre du Corps. Un discours si modéré disposa le Supérieur à m'accorder sa confiance. Il me confessa qu'il avoit depuis quelque-tems des soupçons qu'il n'avoit pu éclaircir, & que mille circonstances qui lui revenoient à l'esprit, le portoient à juger mal de celui que j'accusois. Comme je n'avois pu éviter dans mon recit, de nommer M. & Madame Cléveland, il parut satisfait d'une ouverture qui le mettoit en état de prendre des informations. Il me parla de l'un & de l'autre avec mille témoignages d'estime; leur intérêt fut

un nouveau motif auquel il me parut presque aussi sensible qu'à l'honneur de son Ordre. Enfin, me dit-il, je reçois vos avis comme le service d'uu honnête homme, & je ne vous demande pas un espace bien long pour l'usage que j'en veux faire.

J'ignore, continua Gelin, celui qu'il en fit effectivement, mais l'ennemi de M. Cléveland m'ayant fait pressentir quelque entreprise téméraire pour laquelle il attendoit impatiemment ma liberté, je brûlois d'envie de le rencontrer, dans l'espérance que me voyant libre, il ne feroit plus mystére de rien après moi. Je le demandai en vain dans la même maison où j'avois entretenu son Supérieur. Il étoit sorti dès le matin, & j'attendis inutilement son retour jusqu'à l'entrée de la nuit. Cependant comme j'avois raison de craindre, sur le souvenir que je conservois de ses derniers discours, qu'il ne se portât à quelques excès sans ma participation, je me hatai le lendemain de me rendre à la porte de sa maison, & je m'y trouvai si matin, que si la bienséance ne me permettoit point de demander si-tôt à le voir, je me crus sûr du moins qu'il ne sortiroit pas sans que je l'aperçusse. La porte s'ouvrit & le premier visage que je découvris fut le sien. Il sortoit seul; mais dans un déguisement qui m'auroit empêché de le connoître si je n'y eusse aporté toute mon attention. Au lieu de l'habit ordinaire de son Ordre, il portoit l'habit court des Ecclésiastiques séculiers, avec la perruque & toute la parure de cette espéce de Gens d'Eglise qui se font nommer Abbés. Ses yeux étoient étincélans, son pas brusque, & toute sa figure portoit les marques d'une violente agitation.

Il me reconnut néamoins aussi-tôt que je me fus présenté à lui. Sa joye fut vive. Il la fit écla-

ter en m'embraſſant d'un air paſſionné. Qui s'attendoit, me dit-il, à vous retrouver ſi heureuſement ? Mais éloignons nous. On me fait un outrage, continua-t'il en me preſſant de le ſuivre ſans regarder derriére lui, dont on ne ſera pas long-tems à ſe repentir. Mes Supérieurs me chaſſent indignement. Ils en porteront quelque jour la peine. Mais ce n'eſt qu'à l'injure que je ſuis ſenſible ; car j'étois réſolu de les quitter, & rien ne pouvoit être plus favorable à mes deſſeins. Il continua de me demander, ſans me laiſſer le tems de lui répondre, ſi je connoiſſois quelque lieu ſûr, où nous puſſions nous entretenir ſans témoins. Je lui offris de le mener dans l'apartement que j'avois loüé en arrivant à Paris. Il y conſentit. Notre entretien ne roula en chemin que ſur la joye qu'il avoit de me trouver en liberté.

Il ne ſe vit pas plûtôt dans ma chambre, que prenant un air plus compoſé, il me demanda juſqu'à quel point l'on pouvoit compter ſur mon courage & ſur ma diſcrétion. N'en exceptez rien, lui répondis-je, & croyez qu'après toutes les épreuves où j'ai paſſé, il y a peu d'entrepriſes où je puiſſe être arrêté par la crainte. Il n'eſt pas queſtion ſeulement, reprit-il, d'humilier notre ennemi. J'ai des idées plus étenduës ; & ſi j'ai bien jugé de vos ſentimens par les aveux que vous m'avez faits, je puis vous offrir tout ce qui manque à votre bonheur. L'attention avec laquelle j'affectois de l'écouter, excitant de plus en plus ſa confiance, il me dit que malgré le deſſein où il avoit toujours été de m'aſſocier à ſon entrepriſe, il avoit eu quelque peine à s'ouvrir entiérement, tandis que j'étois priſonnier, parce que je ne pouvois contribuer de rien à mes propres intérêts ; que touchant néanmoins à l'exécution de ſes projets, il avoit regretté que je ne

puſſe lui prêter ma main, & qu'il n'en avoit pas moins penſé à m'en faire partager les fruits ; que ſes deſirs auroient peut-être été mal remplis ſi ma captivité eût duré plus long-tems ; mais qu'étant libre, j'allois entendre ſon plan, & confeſſer qu'il dépendoit de moi de le faire réuſſir dans toutes ſes parties.

Je ſuis informé d'hier au ſoir, continua-t'il, par l'arrivée d'un homme de confiance, qui a ſuivi Madame Cléveland en Normandie, & qui a obſervé toutes ſes démarches, qu'elle doit revenir inceſſamment à S. Cloud. Si j'en juge par ſon impatience, depuis qu'elle ſe croit réconciliée avec ſon Mari, & qu'elle a reconnu pour ſa Fille une jeune perſonne qui paſſoit pour celle d'un autre, ſon voyage ne ſera pas remis plus loin qu'aujourd'hui ou demain. Il nous eſt facile de les enlever toutes deux ſur la route. Et pour vous découvrir toutes mes vûës, avant que de raiſonner ſur l'éxécution, je ſuis réſolu de paſſer avec notre proye dans quelque Païs Proteſtant, où la néceſſité forcera Cecile de recevoir ma main, tandis que vous aurez la liberté de ſatisfaire votre inclination pour ſa Mere.

Je ne penſe point à vous faire valoir ici ma vertu. J'avouë au contraire qu'après ces excès où je me ſuis laiſſé emporter par une folle paſſion, j'eus beſoin, dans cette conjoncture, d'un ſecours que je ne pouvois attendre de mes propres forces. La reconnoiſſance & l'honneur, dont j'avois promis au Ciel de ſuivre les loix toute ma vie, auroient peut-être combattu foiblement contre les reſtes de ma fatale tendreſſe, ſi l'horreur dont je ne pus me défendre à cette affreuſe propoſition, ne m'eût ſoutenu contre la foibleſſe même de mon cœur. Heureuſement que la chaleur avec laquelle ce Scélérat me parloit, l'em-

pêcha de s'apercevoir de mon trouble. Il continua de me repreſenter les douceurs que nous devions attendre de la vengeance & de l'amour. Venant enſuite aux moyens, il me confeſſa que la nouvelle qu'il avoit reçûë du départ des deux Dames étant plus prompte qu'il n'avoit pû le prévoir, il ſe trouvoit fort preſſé par le tems. C'eſt dans le fond un avantage pour moi, dit-il, qu'il ſoit arrivé aujourd'hui du changement dans ma condition. J'en apréhende moins l'éclat. Mais n'ayant pas voulu s'ouvrir legérement, ajouta-t'il, il n'avoit encore que quatre hommes dont les ſervices lui fuſſent aſſurés; & comme il avoit apris que les Dames devoient être accompagnées de Mylord Clarendon, & de deux autres Gentilshommes, qui auroient ſans doute pluſieurs domeſtiques à leur ſuite, il jugeoit que la victoire ſeroit douteuſe, ſi nous ne prenions ſoin de nous rendre les plus forts par le nombre.

Je l'interrompis, pour prévenir toutes ſes propoſitions, qui lui auroient pû paroître plus plauſibles que la penſée qui me vint à l'eſprit. Ne vous troublez pas d'un ſoin inutile, lui dis-je, & comptez que je vous trouverai tout-d'un-coup le nombre qui vous manque. Vous êtes cinq. J'ai trois braves, qui le diſputeront aux vôtres pour le courage & la fidélité. Ainſi nous ſerons neuf, & capables, j'oſe le dire, d'une entrepriſe plus difficile. J'étois ſûr en effet de rejoindre aiſément trois Officiers dont j'avois déja reçu quelques ſervices, & que j'avois récompenſés aſſez libéralement pour en attendre d'autres. Mon deſſein étoit de les faire ſervir, non à favoriſer un lâche attentat, mais à le ruïner pour jamais, & à couvrir de honte un Scélérat dont le Ciel ſembloit me réſerver la punition. L'inégalité de

quatre contre cinq me causoit peu d'embarras, parce qu'outre le fond que je faisois sur les trois Officiers, je m'imaginois bien que Mylord Clarendon auroit assez de gens à sa suite pour nous soutenir. Je me fis d'avance un plaisir inexprimable de la pensée que Madame Cléveland me verroit prendre au péril de ma vie, la défense de sa Fille & la sienne, & que M. Cléveland seroit bien-tôt informé de ce que j'avois entrepris pour l'honneur de sa Famille. Cette idée me fit rejetter absolument celle qui m'étoit venuë d'abord d'emloyer les Gardes de la Maréchaussée. C'eût été la voye la plus courte ; mais elle eût moins flâté le desir que j'avois de signaler mon repentir & mon zèle.

Mes offres furent acceptées si avidemment, que je crus mon projet infaillible. J'aidai encore à l'erreur, en faisant connoître à mon complice que j'avois une somme considérable à sacrifier à ses desseins. Il m'en fit voir une qui surpassoit la mienne. Notre entrepriſe étant apuyée sur de si bons fondemens, il me proposa de voir ses associés, pour prendre nos mesures de concert. Je trouvai quatre hommes, dont la figure & le caractére n'étoient pas propres à me refroidir. Ils furent ravis de nous entendre parler d'une augmentation de nombre qui diminuoit beaucoup le danger. Celui qui étoit revenu de Roüen la veille, répondit aux questions que je lui fis sur son voyage ; que l'ayant entrepris pour obliger notre chef, il s'étoit insinué parmi les domestiques de Mylord Clarendon, sous prétexte de chercher à se placer, & qu'il avoit découvert adroitement tout ce qui se passoit dans la maison. Il n'étoit pas sûr du jour que les Dames avoient choisi pour leur départ, mais il jugeoit, par leur impatience, qu'elles étoient déja

peut-être en chemin, & il ſçavoit que leur équipage ne devoit conſiſter que dans deux Caroſſes, avec quelques domeſtiques à cheval.

Nos meſures furent ſimples. On régla, dans l'incertitude, que nous nous rendrions dès le même jour dans la Forêt de Chatoux, qui paroiſſoit le lieu le plus favorable, & celui où les arrangemens qui nous reſtoient à prendre ne nous empêcheroient pas de nous aſſembler dans l'après-midi. Avec quelque diligence qu'on eût preſſé la marche des deux Caroſſes, il n'étoit pas vraiſemblable qu'ils puſſent paſſer avant quatre heures. Ce fut celle que je marquai pour le rendez-vous. Je demandai la liberté de me retirer, pour me diſpoſer de mon côté à l'exécution de mes promeſſes; & dans la vûë de prévenir toutes ſortes de défiances, je diſtribuai quelques Loüis d'or aux Aſſociés, avec des exhortations capables d'animer leur courage.

Il ne m'a pas été plus difficile que je ne l'avois prévu de joindre les trois Officiers dont je me croyois le ſecours aſſuré. Je ſçavois leur demeure; & quoique forcés par leur mauvaiſe fortune de ſe prêter à des actions indignes de leur caractére, j'étois perſuadé que j'avois plus de fond à faire ſur leur fermeté que ſur celle de quatre miſérables, qui connoiſſoient à peine le nom de l'honneur. J'en ai jugé mieux encore par l'ardeur avec laquelle ils ſont entrés dans mes vuës, lorſqu'ils ont compris qu'il étoit queſtion d'une entrepriſe vertueuſe, & que le motif de l'intérêt étoit ſoutenu ici par celui de la généroſité & de la juſtice. J'avois aſſez d'argent pour nous procurer ſur le champ des armes & des chevaux. Nos préparatifs ont été ſi prompts, que nous ſommes arrivés dans la Forêt avant midi. C'eſt-là qu'en méditant avec mes Compagnons

sur le service le plus utile que nous pouvions vous rendre, j'ai pris le parti d'aller au-devant de vous jusqu'à Saint Germain, pour vous servir d'escorte contre toutes sortes de dangers. Quoique je vous y aye rencontré heureusement, il m'a paru d'autant moins nécessaire de vous avertir de mon dessein, que l'après midi étant peu avancée, & vos deux Carosses marchant avec beaucoup de vîtesse, je me flâtois encore que vous pourriez passer la Forêt avant que vos ennemis fussent arrivés au rendez-vous. Je me suis contenté de vous suivre à quelque distance, & si vous aviez passé effectivement sans les rencontrer, je me proposois de vous quitter au-dessus de Ruel, & de retourner à eux pour entrer dans des explications fort éloignées de leurs espérances. Mais ayant vû l'un de vos deux Carosses qui s'éloignoit rapidement, & qui ne paroissoit pas prêt à s'arrêter, j'ai commencé à craindre que ma troupe ne pouvant suivre l'un sans abandonner l'autre, le danger ne devint inévitable, ou pour le vôtre, ou pour celui qui vous précédoit. C'est ce qui m'a déterminé à rompre le silence, & à vous presser de retourner sur vos pas. Les gens à qui vous avez donné ordre de me suivre, m'ont joint presqu'à l'instant. J'avançois dans la triste attente de trouver le crime commencé, & faisant déja préparer leurs armes à mes Compagnons pour le punir; mais la tranquilité où j'ai trouvé les cinq Ravisseurs, m'a fait juger que le courage leur avoit manqué, ou que le premier Carosse leur étoit échapé. Cependant mon ardeur naturelle, excitée par la course, & si j'ose nommer une autre cause par la vuë d'un objet trop cher encore, que j'avois aperçû dans votre Carosse, m'a fait aborder vos ennemis avec autant de fierté & d'emportement.

que s'ils eussent déja consommé leur entreprise. Mes reproches & la surprise de me voir arriver du côté de S. Germain, leur a fait deviner une partie de la vérité. J'ai cru entendre sortir de la bouche de leur chef les termes de lâche & de perfide, qui ont achevé de m'irriter. Il y a cette différence entre ta perfidie & la mienne, lui ai-je répondu d'un air furieux, que je puis faire gloire de m'être joüé d'un traître, & que tu mériterois de recevoir ici de ma main le châtiment qui ne peut te manquer par celles de la Justice. Qu'on l'arrête, me suis-je écrié avec la même chaleur. Ses Associés craignant que cette menace ne les regardât comme lui, & s'imaginant mon ordre plus sérieux qu'il n'étoit, ont presenté le pistolet pour se défendre. Leur insolence m'a fait perdre toutes mesures. Nous serons bravés par des infâmes ? ai-je dit à ma troupe. Et poussant vers eux sans précaution, j'ai essuyé le feu de leurs armes, dont un de vos gens a eu le malheur d'être legérement blessé. Mais le perfide a été renversé d'un coup plus sûr. Un autre est tombé près de lui, & n'a survécu qu'un moment à sa chute. Le reste a pris la fuite, & je me suis peu troublé de les voir échaper.

Gelin ajouta de quel ton mon ennemi s'étoit adressé au Ciel, pour implorer sa miséricorde en mourant, & dans quels termes il avoit demandé d'être conduit à S. Cloud. Lorsque vous me connoîtrez mieux, dit-il ensuite au Comte, peut-être penserez-vous que les noms de méchant & de perfide qui m'ont irrité dans sa bouche, me conviennent autant qu'à lui; mais j'ai sur lui cet avantage, que ce n'est pas la nécessité qui m'a forcé au repentir. Si M. Cléveland, ajouta-t'il, daigne entendre mon nom, & le recit de ce que

j'ai fait heureusement pour son service, je me flâte qu'il y reconnoîtra le zèle & l'attachement que je lui ai promis.

Il proposa à Mylord Clarendon de descendre pour recevoir, de la bouche de mon ennemi, des ouvertures importantes que la foiblesse où il étoit ne lui permettoit pas de me porter lui-même à Saint-Cloud. Milord ne se fit pas presser. Il le trouva en effet dans un état qui ne différoit guéres de celui d'un homme expirant: ce qui ne l'avoit pas empêché dans la difficulté de trouver tout-d'un-coup un Confesseur, de demander une plume, pour m'écrire ce qu'il ne vouloit pas communiquer à Gelin. Un nom aussi respectable que celui du Comte, & l'offre que ce Seigneur lui fit de se charger de ses dernières volontés, parurent lui inspirer plus de confiance. Il souhaita de demeurer seul avec lui. Je suis trop heureux, lui dit-il avec la langueur de la mort, que l'occasion se presente de déposer dans le sein d'un homme d'honneur, ce que j'entreprenois peut-être inutilement d'écrire. Dites à Monsieur Cléveland, que s'il a le cœur disposé à pardonner, jamais ce noble sentiment, dans lequel je le conjure d'entrer en ma faveur, ne pourra trouver plus de matiére à s'exercer. Vous voyez le plus méchant des hommes à son dernier soupir, & celui qui se promettoit le plus de satisfaction à causer le malheur d'autrui. L'ardeur d'une noire vengeance m'a fait souhaiter de précipiter mon ennemi dans un abîme de maux. Ceux dont la justice du Ciel l'a sauvé aujourd'hui, n'en étoient que le prélude; & de peur qu'il ne me reste point assez de force pour vous aprendre ce qui demande incessamment d'être prévenu, je commence par vous confesser que si l'on ne se hâte d'y mettre obstacle, les deux

petits Cléveland qu'on éleve au Collége y doivent être empoisonnez par mon ordre. J'y ai laissé après-moi dans ce dessein, un scélérat qui m'est dévoüé, & que le desir du gain rend capable de toutes sortes de témérités. Je lui ai promis cent Pistoles à la premiére nouvelle qu'il m'aportera de leur mort.

Mylord Clarendon n'ignoroit pas que mes Enfans étoient au Collége. Il fut effrayé d'un péril si pressant, & comptant pour rien tout ce qui l'étoit moins, il se saisit sur le champ du papier qui étoit proche de lui, pour marquer en deux mots au Supérieur de cette Maison, à quelles horreurs il étoit exposé dans ses murs. Il remit ce billet au plus fidèle de ses gens, avec ordre de le porter sur le champ à son adresse, & de demeurer près de mes deux Fils, sans les perdre un moment de vûë, jusqu'à ce qu'il nous fût permis de prendre d'autres mesures. Il comptoit avec raison qu'un nom tel que le sien produiroit l'effet qu'il se promettoit de ce soin, & que donnant du moins de la vrai-semblance à un avis de cette nature, il mettoit mes Fils à couvert d'un danger qui ne pouvoit être fort redoutable, lorsqu'il seroit une fois découvert. L'air d'empressement avec lequel il écrivit sa lettre, parut jetter le Criminel dans quelque embarras. Les approches de la mort ne le délivroient pas de la crainte d'être livré à la Justice, & quelques mots qu'il laissa échaper découvrirent ses allarmes. Mais le Comte ne voyant aucun intérêt à faire trembler un misérable qui touchoit à sa derniére heure, & que la seule force de ses remords rendoit sincére malgré lui, le rassura contre cette idée, en lui protestant qu'il recevoit ses confidences sous le sceau secret. Il ne l'avoit pas même nommé dans sa Lettre; & il ne crut

pas qu'il fût plus nécessaire de lui demander le nom de son complice.

Cette promesse l'ayant rendu plus tranquile, il continua de faire la confession de ses crimes, dont le plus odieux, après celui qu'il venoit de révéler, étoit le dessein qu'il avoit formé de m'enlever mon épouse & ma fille. Il n'en vouloit point à ma vie parce que la mort éteint les sentimens, & que me connoissant sensible, il ne pensoit à se venger qu'en multipliant mes peines.

Le Comte surpris d'une haine si animée; & ne trouvant rien dans sa mémoire qui pût servir à l'expliquer, lui marqua quelque envie d'en connoître la source. Dans le moment fatal où je suis, reprit-il, je n'ai rien à vous déguiser. La vanité & la molesse ont causé tous mes desordres. J'ai été élevé dans un Corps dont la vertu est le fondement, & ceux qui le composent, seroient trop supérieurs aux autres hommes, s'ils exécutoient constamment ce que la sagesse & la piété de leur instituteur a réüni de perfection dans ses maximes. Mais après les plus heureux commencemens, il arrive à quelques-uns que le commerce du monde, dont ils se proposent la réformation, sert à corrompre leur propre cœur, & qu'étant forcez par la bienséance de leur état à garder les dehors, ils deviennent d'autant plus méchans que l'habitude qu'ils ont de régler leur extérieur, est un moyen presque sûr de tromper les Supérieurs qui les observent. Vous ne les verrez jamais livrés aux vices scandaleux; mais en perdant la vertu qui anime le corps, ils n'en forment que de favoris, ausquels ils trouvent mille moïens de s'abandonner en secret dans la route qui convient à leurs talens. Celle qu'on m'a fait prendre est une des plus

dangereuſes. On m'a mis dans la Direction. Le goût que j'y ai pris m'a porté plus loin que les vûës de mes Supérieurs. Des états communs de la vie, où leurs ordres m'avoient borné, l'envie de me diſtinguer, m'a fait étendre mes progrès dans les conditions brillantes. C'eſt la vanité qui m'en avoit inſpiré le deſir; elle s'eſt fortifiée à meſure que le ſuccès l'a nourrie; & ce qui ne faiſoit d'abord que la flâter, s'eſt tourné en habitude, qui m'en a fait une paſſion comme invincible.

Je ſuis parvenu ainſi par degrés à m'ouvrir l'entrée des plus illuſtres Maiſons du Royaume, & à m'y attirer une confiance ſans réſerve. Les attentions dont elle étoit accompagnée, m'ont bien-tôt précipité dans un autre déréglement que celui de la vanité. A force de voir mes deſirs prévenus & mes goûts ſatisfaits, je me ſuis accoutumé à une vie molle, & à la recherche de tout ce qui étoit capable de flâter mes ſens. Les moindres incommoditez qui pouvoient les bleſſer, me ſont devenuës inſupportables. J'ai trouvé dequoi nourrir délicieuſement cette nouvelle paſſion dans les complaiſances & le zèle d'une infinité de Dames, à qui ma ſanté étoit auſſi précieuſe qu'à moi-même; & pour m'aſſurer une reſſource contre toutes les incertitudes de l'avenir, j'ai eu l'adreſſe de me procurer, ſous divers prétextes de piété, des ſommes conſidérables, que j'accumulois avec toute l'ardeur de l'avarice. Ainſi rien ne manquoit à mon bonheur, car je le mettois uniquement dans les deux biens dont je joüiſſois, & que chaque jour me faiſoit augmenter. Telle étoit ma ſituation lorſque j'ai commencé à connoître Mr Cléveland. Madame me faiſoit depuis peu l'honneur de m'admettre à S. Cloud, & ſi je n'avois pas encore autant

de part que je me promettois d'en obtenir à son estime, je voyois par le goût qu'elle prenoit insensiblement pour moi, qu'elle ne résisteroit pas long-tems à l'ascendant que j'avois sur son sexe. Je me proposois cette conquête comme le sommet de ma fortune. Elle me chargea de voir M. Cléveland, & de le délivrer des chagrins dont elle me dit qu'il étoit accablé. L'intérêt qu'elle sembloit y prendre, me fit regarder cette commission comme l'occasion la plus heureuse que la fortune pût m'offrir pour faire valoir mes talens. Je les employai avec toute l'habileté que l'expérience & l'ardeur de réüssir pouvoient m'inspirer; mais je manquai de prudence en jugeant trop de M. Cléveland sur mes régles ordinaires. Qui m'auroit fait le portrait d'un caractére tel que le sien, m'auroit paru décrire une chimére. Cependant il existoit pour ma ruïne. Mon art, mes soins, mes précautions, n'ont pû me faire trouver d'accès dans cet esprit singulier. Toutes les ressources que mon imagination m'a fournies pour m'insinuer dans sa confiance, n'ont servi qu'à le dégoûter de mes conseils; & ce qui a précipité ma perte, c'est qu'en cherchant avec trop d'ardeur à découvrir ses endroits foibles, je lui ai découvert imprudemment tous les miens.

Ma vanité mortellement blessée de cette résistance, auroit suffi seule pour me le rendre odieux. Mais il attisa le feu lui-même, en raillant ma méthode & mes soins. Il en fit des Contes agréables à Saint Cloud, & le jugement d'un homme, pour qui Madame avoit pris de l'estime, devenant bien-tôt la régle de tous ceux qui étoient assidus à cette Cour, si je ne vis pas baisser tout-d'un-coup ma faveur, je m'aperçûs du moins que je ne la devois plus qu'au ridicule

de mon caractére, c'eſt-à-dire, à quelque choſe de plus piquant pour moi que le mépris. Que n'aurois-je pas fait dès ce moment pour ruïner un ennemi ſi dangereux ? Ma haine s'irritoit encore de ſon indifférence. J'étois furieux de le voir travailler à ma perte ſans qu'il parût s'occuper du mal qu'il me cauſoit, ni m'eſtimer aſſez pour faire attention ſi j'étois offenſé de ſes railleries. Avec la protection de Madame qui ſe déclaroit pour lui dans toutes ſortes d'occaſions, il m'étoit difficile de l'attaquer ouvertement ; mais j'entrepris de lui cauſer, par des voyes ſecrettes, toutes les mortifications auſquelles j'avois reconnu qu'il pouvoit être ſenſible, en me réſervant le plaiſir de lui faire connoître, tôt ou tard, que c'étoit de ma main dont il avoit reçû le coup. Vous le confeſſerai-je ? J'eus la cruelle humiliation de voir tourner toutes mes entrepriſes à ma honte. Je ne fis pas une démarche dont le ſuccès pût me flâter un moment. Il ſembloit que par des ouvertures imprévuës, la fortune lui préparât toujours quelque moyen de rompre mes deſſeins ; & pour comble de diſgrace, je remarquai trop ſenſiblement que dans les difficultés que je trouvois à réüſſir, il entroit toujours quelque choſe de ces fatales raiſons qui avoient allumé ma haine : l'opinion qu'on avoit euë de moi étoit changée, & dans les occaſions mêmes où je me couvrois du prétexte de la Religion, il m'étoit aiſé de voir que ceux à qui j'en avois impoſé long-tems ſous ce voile, me ſoupçonnoient d'agir par d'autres motifs.

Enfin la mort de Madame me fit ſentir ſi vivement ma chute, par le refroidiſſement abſolu de ceux qu'un reſte de faveur dont j'avois ſçu conſerver l'aparence auprès d'elle, ſoutenoit encore juſqu'à un certain point dans mes inté-

rêts, que je perdis l'espérance de me rétablir jamais dans la considération d'où j'étois tombé. Je m'aperçus en même-tems que le mal avoit gagné jusqu'à mes Supérieurs, & quelques avis généraux que je reçus d'eux sur ma conduite, me firent comprendre que j'étois mal dans leur esprit. L'inquiétude où me jetta cette découverte, jointe à mes desirs de vengeance, qu'elle servit encore à redoubler, me conduisit à une résolution si affreuse, que je ne puis vous l'apprendre sans confusion. Elle se forma par dégrés. Je pensai d'abord à percer le cœur de mon ennemi par l'endroit le plus sensible, en lui enlevant une jeune personne qu'il se croyoit à la veille d'épouser, & à passer dans quelque Païs libre avec ma proye. J'avois toujours eu pour cette aimable fille, des sentimens que la bienséance de mon état m'avoit forcé de vaincre : ainsi je satisfaisois tout à la fois mon amour & mon inclination. Mais de nouvelles lumiéres, ausquelles je me fiai trop imprudemment, me firent ajouter horreur sur horreur. J'apris que M. Cléveland étoit engagé depuis long-tems dans un autre mariage, & qu'après avoir été séparé de sa femme, il étoit prêt à se réconcilier avec elle. C'étoit assez qu'il s'en fît un bonheur pour me rendre ardent à le traverser. Je résolus de lui enlever cette Epouse même, que je ne connoissois pas, & de la livrer à l'homme du monde qu'il avoit le plus de raison de haïr. Le Ciel a permis que celui à qui je la destinois, fut mon ennemi beaucoup plus que le sien, puisque c'est par sa trahison que je perds la vie, avec le fruit de tous mes desseins. Mais possédé de ce furieux projet, je pris des mesures qui devoient le rendre infaillible, jusqu'à dépêcher un homme à Roüen pour m'assurer de toutes les circonstances. Hier,

à la même heure où nous sommes, je croyois mon triomphe certain, par la disposition favorable des événemens; lorsqu'étant retourné au Collége, mes Supérieurs me déclarérent avec mille reproches humilians, qu'ils me chassoient de l'Ordre, & que si je me rendois justice au fond du cœur, je devois trouver cette punition trop douce. Je tremblai pour mes plus importans secrets, que je crus découverts. Cependant quelques mots d'explication m'ayant fait connoître qu'ils n'avoient pas été pénétrés, je me consolai de ma honte par l'utilité même dont elle pouvoit être pour ma vengeance. On ne me déguisa point à qui j'étois sacrifié, ma rage redoubla jusqu'à me faire souhaiter de pouvoir étrangler de mes propres mains les deux enfans de mon ennemi, pour lui rendre funeste le petit avantage qu'il obtenoit sur moi; mais ce transport cédant au soin de ma sûreté, je pris l'horrible parti que je vous ai déclaré, & je suis sorti ce matin avec la cruelle satisfaction d'en espérer le succès.

Son discours fût interrompu par l'arrivée du Prêtre qu'on avoit apellé pour le confesser; & sentant lui-même qu'il n'avoit plus un moment à perdre: dispensez-moi, ajouta-t'il, en se baissant vers l'oreille du Comte, de vous raconter ce qui est inutile à la réparation de mes fautes, & ce que vous pouvez aprendre de celui dont le Ciel s'est servi pour les punir; ce qui me reste à faire est de me jetter de cœur aux pieds de M. Cléveland, & de tous ceux que j'ai offensés. Malheureux crime, dont l'unique fruit est un si terrible & si prompt châtiment! Les remords qui commençoient à le presser, l'auroient rendu plus éloquent sur son repentir, si Mylord Clarendon ne lui eût conseillé de réserver toutes ces exclamations pour son Confesseur. Le sort

d'un si méchant homme, lui inspirant peu de compassion, il ne daigna point lui faire d'autre réponse. Mais ayant retrouvé Gelin qui l'attendoit à la porte, il crut, sans le connoître autrement que par ce recit, qu'un service aussi important que celui qu'il m'avoit rendu, méritoit les remerciemens qu'il lui fit en mon nom. Il lui proposa même de les venir recevoir de ma propre bouche, & surpris de l'air de confusion avec lequel il s'en défendoit, il auroit été curieux d'aprendre d'où lui pouvoit venir cette crainte de me voir, après m'avoir servi avec tant de zèle, s'il n'eût été beaucoup plus pressé par l'envie de m'aporter des nouvelles si interressantes.

Le soin qu'il avoit pris en commençant sa relation, de me déclarer que les incidens qu'il avoit à m'aprendre, s'étoient heureusement terminés, me la fit entendre avec moins d'inquiétude que de surprise & d'admiration. D'ailleurs, sa prudence lui avoit fait suprimer ce qui lui concernoit mes enfans, & se reposant sur le zèle & la conduite du Domestique qu'il avoit envoyé au Collége, il avoit remis à faire le lendemain lui-même le voyage de Paris, pour s'informer par ses propres yeux s'il ne restoit rien à craindre pour eux : de sorte qu'après avoir remercié le Ciel de la protection qu'il m'avoit accordée, il ne me resta point d'autre trouble que celui que je pouvois ressentir encore du retardement de Fanny.

HISTOIRE
DE
Mr. CLÉVELAND.

LIVRE DOUZIÉME.

LA nuit commençoit à devenir obſcure, & de quelque effort que j'euſſe beſoin pour modérer juſqu'au lendemain mes empreſſemens, on me fit aiſément comprendre que mon Epouſe ne devoit point être expoſée dans les ténèbres aux ſuites d'une avanture qui n'étoit pas encore bien éclaircie. Trois de nos ennemis s'étoient ſauvés. Leur Chef même étoit encore à redouter; & ma Sœur qui avoit peine à ſe perſuader ce qu'on lui racontoit du repentir & de la généroſité de Gelin, étoit portée du moins à craindre qu'une converſion ſi récente ne fût capable de ſe démentir. Fanny étoit dans un aſyle inviolable, où la recommandation du Comte, & la compagnie de Madame de L*** lui faiſoient une autre ſorte de ſûreté. Je convins que juſqu'au jour ſuivant il ſuffiſoit de lui dépê-

cher un de mes gens, pour la délivrer de l'inquiétude qui lui devoit rester du départ de Mylord, & pour dissiper toutes les défiances qu'elle avoit encore du renouvellement de mon estime & de ma tendresse. Cependant je déclarai à mon tour, que mes forces ayant recommencé si heureusement à me servir, le premier usage que j'en voulois faire étoit pour aller au-devant d'elle, & que j'étois résolu de me mettre dans le carosse qui l'iroit prendre à Saint-Germain. On consentit à cette proposition. Elle servit même à ranimer la joye dans notre assemblée, & tout le monde s'offrit ardemment à m'accompagner.

Il étoit si tard, que la fraîcheur de la nuit pouvant m'être incommode, on me pressa de quitter un lieu où j'étois à découvert. En y consentant, je proposai au Comte de Clarendon de me recevoir dans son carosse, & de laisser marcher la compagnie devant nous dans les autres voitures. Je brûlois d'envie de répandre les sentimens de mon cœur dans le sein de ce vertueux ami. En vain Cecile, renouvelant ses caresses & me serrant les mains avec transport, souhaita de ne pas prendre d'autre voiture que la mienne. J'admirois qu'elle continuât de paroît si passionnée, & j'attribuois cette liberté de sentimens à une espéce d'affectation, qui pouvoit venir de l'effort même qu'elle se faisoit pour les vaincre. Mais quoique je me sentisse toujours un tendre penchant pour elle; la difficulté de démêler tout-d'un-coup s'il pouvoit s'accorder avec une autre passion, qui avoit repris son ancien ascendant, & dont ma volonté même me faisoit une Loi aussi forte que le devoir, me rendit moins complaisant que je ne l'eusse été peu de jours auparavant dans la même occasion. Je la priai de consentir que je demeurasse seul avec le Comte, à qui j'a-

vois plus d'une affaire à communiquer. Il entra lui-même dans mes vuës, & me recevant dans son caroſſe, il donna ordre à son Cocher de nous conduire lentement.

Que j'avois en effet de choſes importantes à lui confier! Cher Comte, lui dis-je auſſi-tôt avec un mouvement de tendreſſe qui ne pouvoit être égalé que par mon reſpect, votre généreuſe bonté ne me laiſſe plus rien de libre à vous offrir, & lorſque je fais profeſſion de vous être attaché pour toute ma vie, je ſens que ce n'eſt pas vous rendre tout ce que je vous dois. Mais je penſe moins à compter les devoirs de ma reconnoiſſance qu'à les augmenter. J'ai beſoin, non-ſeulement de votre ſecours au-dehors, dans un païs où la mort de Madame me laiſſe ſans protection, mais encore de tous les conſeils de votre prudence, & de tous les ſoins de votre amitié, pour rétablir l'ordre & la paix dans les mouvemens de mon cœur. J'attends de vous cette double faveur, & des deux côtés ma confiance eſt égale. Enſuite, ſans lui laiſſer le tems de me répondre, je commençai par lui expoſer en peu de mots les inquiétudes qui me reſtoient de tant d'événemens extraordinaires dont il m'avoit raconté lui-même une partie, & le peu de ſûreté que je voyois pour ma Famille au milieu de ces nouvelles allarmes.

Mais je n'avois fait mon prélude de cet article, que pour paſſer rapidement ſur l'objet qui m'occupoit le moins. Je conçois bien ajoûtai-je en prévenant encore ſa réponſe, que ſi la Juſtice du Ciel m'a délivré du plus dangereux de mes ennemis, je dois peu redouter ceux qui n'employeront point l'artifice & la trahiſon pour me perdre. Mais en ſupoſant que je n'aye à me défendre que des périls communs, où trouverai-je

assez de liberté d'esprit pour les prévoir & pour les éviter ? car je confesse que dans le tumulte de toutes les affections de mon cœur, il me reste peu de fond à faire sur ma prudence. Et prenant cette occasion de cet aveu pour entrer dans la description de tous les mouvemens qui m'agitoient, je commençai une peinture qui fixa l'attention du Comte par sa nouveauté. Je n'ai jamais goûté, lui dis-je, de bonheur assez pur pour avoir eu le cœur éprouvé par la joye. Ainsi je me trouve comme à l'entrée d'un païs inconnu, & j'ai peine à choisir mes termes pour vous exprimer ce que je n'ai jamais senti. Ajoutez que la situation d'où je sors augmente ma surprise & mon trouble, par l'extrême opposition de l'état où je suis, à celui dont le Ciel m'a délivré, mais dont le souvenir m'est encore present. Figurez-vous donc un homme, qui dans le même instant qu'il se trouve soulagé d'une affreuse opression, passe tout-d'un-coup dans un état si libre, que ne sentant plus rien qui lui résiste, il apréhende au contraire que faute d'être serré ou apuyé, chaque pas qu'il va faire dans le vuide, ne l'expose à quelque chute dangereuse. Il marche avec une legéreté qui le fait trembler ; & le mouvement qui l'entraîne est si rapide, qu'il reconnoît à peine ce qui se presente autour de lui. Ou si je puis me faire entendre par une image encore plus sensible, representez-vous quelqu'un qui tombant tout-d'un-coup au fond d'un fleuve, tâcheroit de s'y fixer malgré la force de l'eau qui le souléve de tous côtés, & qui perdant terre à tous momens, craindroit que tous ses efforts ne pussent le défendre contre le courant qui est prêt à l'emporter. Il résiste de tout son pouvoir, mais s'il céde enfin, c'est pour rouler à l'avanture dans un torrent où il se perd, à mesure que sa raison se trouble & que ses forces s'épuisent. Réünissez

Réünissez tous les traits de ces deux peintures. C'est ce que j'éprouve, depuis que des preuves & des lumiéres auſquelles je n'ai pu réſiſter, m'ont fait changer de diſpoſition à l'égard de mon Epouſe. Tous mes mouvemens ſont des tranſports. Ils m'entraînent avec une violence & une confuſion inexprimables. Je paſſe ſi rapidement de l'un à l'autre, qu'ils paroiſſent preſens tous enſemble à mon ame, quoiqu'elle n'y diſtingue rien dans l'yvreſſe qu'ils lui communiquent. A peine ſuis-je capable de quelqu'attention pour ce qui ſe paſſe à mes yeux. Enfin je dois être épouvanté de ma ſituation, ſi ce que j'éprouve n'eſt pas la marque d'un bonheur ſi nouveau pour moi, qu'il eſt au-deſſus de mes expreſſions & de mes idées.

Mais quelle aparence auſſi, continuai-je, que ce qui ne dévroit ſervir qu'à me procurer une douce tranquilité, après les longues épreuves où le Ciel a mis ma conſtance, ſoit encore accompagné de tant de trouble & d'agitation? Aprenez-moi, Mylord, ce que je dois penſer moi-même & de l'état où je ſuis Et ce n'eſt point aſſez de m'éclairer ſur ma ſituation, ſi vous ne me faites voir en même-tems quelque jour pour me conduire, ou plûtôt ſi vous ne prenez la peine de me guider vous-même, avec la bonté que je vous connois, & les lumiéres d'une Philoſophie plus heureuſe que la mienne.

Je m'arrêtai pour lui laiſſer la liberté de me répondre. Il me regardoit, autant qu'il pouvoit s'aider de quelques foibles rayons qui nous venoient de la Lune, & le ton agité de ma voix ſervant encore plus que le mouvement de mes yeux & de mon viſage à lui faire comprendre ce que j'avois tâché de lui expliquer, il parut d'autant plus ſurpris d'une ſi étrange confidence, qu'il ne connoiſſoit encore qu'imparfaitement

mon caractére. Cependant après m'avoir confessé que de la maniére dont la fortune avoit conduit les événemens de sa vie, il avoit eu peu d'occasion de connoître la joye par les excès, il ajoûta que sur la seule idée qu'il s'en formoit, il concevoit sans peine une partie de ce qu'il venoit d'entendre. Cette dissipation, que je nommois legéreté, & que j'aurois, pu me dit-il, nommer, aussi-bien égarement d'esprit & oubli de soi-même, lui paroissoit convenir assez à la nature de cette passion. Car de même que la douleur cause à l'ame une espéce de reserrement, & la porte à se recuëillir en elle-même par la crainte de ce qui la blesse; la joye, au contraire, qui supose exemption de peine & de danger, la porte à s'étendre avec une certaine confiance, & lui fait même trouver d'autant plus de douceur à s'écarter ainsi de son centre, que chaque mouvement qu'elle fait au-dehors, est comme un nouveau témoignage de sa sûreté. Mais quand il seroit vrai qu'en se répandant avec si peu de précaution, elle n'eût rien à risquer pour le bonheur dont elle joüit, elle yperd du moins de ses forces, qui consistent dans le pouvoir de se connoître & de se modérer sans cesse : & c'est de-là sans doute, ajoûta le Comte, que vient cette legéreté, ou plûtôt cette foiblesse, que vos deux comparaisons n'ont pas mal expliquée.

Vous trouvez, reprit-il, que votre situation vous cause de l'embarras, & vous me demandez des remédes contre un mal qui vous paroît presssant. Ah! cher Cléveland, j'en ai découvert un qui vous seroit bien-tôt aussi salutaire qu'à moi, si l'aplication en étoit aussi prompte que la vertu en est infaillible. Ce qui m'a guéri de l'ambition vous guériroit de mille autres maladies de l'ame qui ne peuvent être plus violentes. Mais ce n'est

pas l'ouvrage d'un moment. Mon exemple vous aprendra quelque jour que pour ceux qui desirent sincérement la paix de l'esprit & du cœur, en quoi je fais consister la santé de l'ame, il y a des ressources dans nous mêmes dont le succès n'est jamais incertain.

Quoi interrompis-je avec étonnement, vous connoissez à la Philosophie des armes plus fortes que celles dont j'ai fait jusqu'aujourd'hui un si malheureux usage ? Eh ! dans quelles ténèbres les tient-elle cachés, pour me les avoir dérobées si cruellement ? Qui vous empêche du moins de me les découvrir aujourd'hui ? Croyez-vous qu'après un long exercice de ses maximes, je puisse manquer de pénétration pour les entendre, ou de facilité pour en commencer l'usage ? Non, me répondit-il, d'un air rêveur ; mais si je me rapelle bien ce que vous devez vous souvenir de m'avoir confié à Orléans, vos principes n'ont rien qui ressemble à ceux que je veux quelque jour vous proposer ; & ne pouvant en espérer si-tôt le moindre fruit, je pensois à vous trouver aujourd'hui quelque secours present contre le mal dont vous vous plaignez. Il me semble, continua-t'il, que vos emportemens de joye, & cette confusion d'idées & de sentimens qui en est l'effet, peuvent recevoir un reméde qui n'est pas fort éloigné de vous. Si vous êtes plus sensible qu'un autre au bonheur, songez que vous ne l'avez pas été moins à l'infortune. Le souvenir de l'état dont vous êtes à peine sorti, me paroit une balance plus qu'égale pour toutes les douceurs que le present vous assure, & que l'avenir peut vous promettre. Est-il possible qu'on s'abandonne si librement aux transports de la joye, quand ils viennent de si près à la suite de la douleur ? Mais que dis-je : Etes-vous certain, ajouta-t'il,

qu'un pas que vous avez fait vers la félicité, vous en assure absolument la possession ? Eh ! jugez-en par les nouveaux dangers dont le Ciel vous préserve aujourd'hui. Un instant pouvoit vous replonger dans tous les maux dont vous vous êtes crû délivré.

Je ne veux pas le dissimuler. Cette espéce de ménace qui n'avoit que trop de vrai-semblance après le péril que j'avois couru le même jour, & lorsque l'absence de Fanny m'exposoit encore à mille sortes d'allarmes qui se presentérent tout-d'un-coup à mon imagination ; cette prédiction obscure de la perte d'un bien, dont la grandeur même étoit comme la mesure du desespoir que je devois craindre de sa privation, mêla plus d'amertume à mes sentimens, qu'il n'en falloit pour rabattre les excès de ma joye. J'allois remercier Mylord Clarendon d'un secours qui surpassoit peut-être ses espérances ; mais profitant de mon silence pour continuer son discours : vous ne me répondez pas, reprit-il, & si c'est votre sécurité qui vous rend inaccessible à toutes sortes de craintes, je confesse que vous en devez remercier le Ciel comme d'un surcroît de bienfaits. Vous joüissez d'ailleurs d'une partie de vos desirs ; j'en conviens, ajoûta-t'il, & l'heureux hazard qui vous rend une fille aussi aimable que Cecile, est comme un gage de la fortune qui ne lui permet plus de se démentir en votre faveur. Mais je supose votre bonheur au comble, par tout ce qui peut flâter le cœur d'un pere & d'un mari : Croyez vous donc qu'il ne vous reste pas d'autres maux à craindre que ceux que vous avez à craindre que ceux que vous avez éprouvés ? Les infirmités de la nature, dont votre épouse & votre fille ont été jusqu'à present garanties, la mort même qui doit tôt ou tard vous

séparer d'elles, sont-ce-là des malheurs contre lesquels vous puissiez parfaitement vous rassurer? Sans être aussi ardent que vous dans mes transports, & partagé par une passion qui avoit pris sur moi beaucoup plus d'ascendant que la tendresse, j'ai ressenti ce qu'il en coute à perdre une épouse & à trembler pour une fille qu'on a de justes raisons d'aimer.

Ce langage étoit trop clair, sur-tout dans la bouche d'un homme qui avoit autant de facilité & de justesse d'expression que le Comte, pour ne me pas causer une juste surprise. Tout éloigné que j'étois encore d'en pénétrer le véritable sens, je me sentis d'autant plus porté à lui en demander l'explication, qu'après le dessein que j'avois eu d'épouser Cecile, il me paroissoit important d'aprofondir quelle sorte de sentimens l'on me croyoit encore pour elle. Le Comte s'aperçût sans peine, à la forme de ma question, qu'on m'avoit déguisé qu'elle étoit ma fille; & quoiqu'embarrassé à deviner la cause de cette réserve, la crainte de s'être engagé avec quelque imprudence, lui fit donner un tour si équivoque à sa réponse, que je la pris du côté conforme à mes préjugés. Ainsi, les soupçons obscurs, qui avoient peut-être commencé à naître dans mon esprit, s'évanoüirent sans y laisser aucune trace. Mylord fit retomber habilement mes réflexions sur le premier sujet qui nous avoit occupez; & s'il ne parvint point par la sagesse de ses conseils, à m'inspirer toute la force dont j'avois besoin, il me fit du moins une espèce de rampart de la bienséance, qui ne me permettoit plus, après tant de raisonnemens & d'exhortations, de laisser paroître à ses yeux toute ma foiblesse.

Ce secours tout foible qu'il étoit lui-même,

fut le seul à qui je dus, non-seulement des apparences de modération dont je ne me croyois plus capable, mais assez de liberté dans les fonctions de mes organes pour régler au dehors ce que je devois à l'amour & à la nature, sans paroître trop froid par une vaine affectation de constance, ni trop impétueux dans l'expression de mes transports. Je répare par cette confession l'imposture de mes sens, qui firent alors un faux honneur à ma raison ; car à quel trouble n'étoit-elle pas livrée, tandis qu'elle paroissoit les gouverner avec cet empire ? La scéne à laquelle je touche, n'a pas été prévûë. J'aurois fait perdre quelque partie de ses charmes à mes Lecteurs, si je ne leur avois ménagé le plaisir d'une surprise, qui servira peut-être mieux que tous mes termes à leur donner quelque idée de la mienne.

J'arrive, avec le Comte, à la porte de ma maison, & je remarque que les apartemens sont illuminés par un nombre extraordinaire de flambeaux. Le grand nombre d'Etrangers que j'avois chez moi étoit une raison qui m'auroit empêché de porter mes conjectures plus loin, si Monsieur de L*** qui s'étoit dérobé de la compagnie pour m'attendre dans la Cour, ne se fût presenté brusquement à la portiére du Carosse. Il me saisit la main. Descendez, me dit-il, & venez satisfaire promptement l'impatience d'une tendre & fidèle Epouse. Madame Cléveland compte tous les momens qui la séparent de vous. Elle est ici depuis une heure avec ma femme ; & profitant du silence où me jettoit mon étonnement, il me raconta que Fanny s'étoit lassée vers la fin du jour d'attendre Mylord Clarendon à Saint Germain. L'ardeur de se revoir dans ma maison, joint à son inquiétude pour sa fille, lui avoit fait emprun-

ter une Chaise de Poste, dans laquelle elle s'étoit mise avec Madame de L*** & comme elles soupçonnoient que le retardement du Comte n'étoit pas sans quelque sorte de raison au lieu de suivre le grand chemin, qui pouvoit les exposer à quelque fâcheuse rencontre, elles avoient pris par les hauteurs de Marly. Madame de L*** connoissoit toutes les routes qui étoient dans le voisinage de sa maison. Enfin elles étoient arrivées heureusement à la mienne, presqu'au moment que la compagnie qui m'avoit précédé.

Une rencontre si agréable avoit tellement disposé tous les esprits à la joye, que pour donner un air de fête au reste de cet heureux jour, ma sœur avoit cherché dans son imagination tout ce qu'elle avoit cru propre à réjoüir l'assemblée. Elle avoit donné ordre que toute la maison fut éclairée avant mon retour; & faisant entrer Fanny & Cecile dans ses vûës, elle les avoit engagées à relever leurs charmes naturels par tous les ornemens que le tems & le lieu avoient pû leur fournir. Avec le dessein de célébrer notre bonheur commun par cette pompe, elle avoit l'espérance qu'un peu de tumulte & de dissipation serviroient à modérer mes premiers transports. Fanny elle-même, quoique supérieure à toutes les affectations de parure dont se nourrit la vanité des femmes, s'étoit laissée persuader aisément que je lui tiendrois compte du redoublement de ses soins pour me plaire; & la tendre passion qu'elle avoit pour sa fille lui faisant souhaiter de la voir paroître aux yeux de l'assemblée dans tout son éclat, elle avoit employé avec complaisance ses propres mains à la parer, tandis que les autres Dames lui avoient rendu le même service.

Dom Thadeo, témoin de ces préparatifs, s'étoit efforcé de seconder les intentions de ma

sœur, par diverses galanteries qui étoient peut-être copiées de quelque Roman de sa Nation ; il s'étoit couvert du plus magnifique de ses habits, qu'il avoit relevé de plusieurs ajustemens extraordinaires ; & s'étant coëffé encore plus galamment, il prétendoit representer le Dieu de l'Hymen, qui s'étoit fait accompagner de sa Cour, pour briller chez moi dans toute sa gloire. La fille de ma sœur avoit été changée en Amour ; il la tenoit liée de plusieurs rubans, avec un air d'autorité aimable, qui marquoit, autant que des chaînes si douces, à quelle sorte d'empire il avoit été assujetti. Tous mes domestiques avoient reçû de lui chacun leur rôle, & s'étoient vêtus d'habillemens bizarres dont il avoit été l'Inventeur. L'un representoit la fidèlité, l'autre la Constance; enfin, tous les attributs de la Vertu & de la Felicité. Fanny avoit été placée au au milieu de cette Cour avec sa fille, & le Dieu avoit sa place au dessous d'elle, pour marquer qu'il étoit soumis lui-même à celle dont le bonheur étoit son ouvrage.

Il ne manquoit que de la Musique à la Fête, mais par une précaution qui seroit peu vrai-semblable dans tout autre Voyageur qu'un Gentilhomme Espagnol, Dom Thadéo avoit un luth dans sa malle, & le touchoit avec assez d'agrément. On profita du tems que Monsieur de L*** employoit à me faire une partie de ce recit, pour le prendre derriere le Carosse du Comte, & Monsieur de L*** qui n'avoit point été prévenu sur cette circonstance, parut aussi surpris que moi d'entendre les premiers accords. Voilà, me dit-il en souriant, de nouveaux effets du zèle de vos amis. On pensoit d'abord à vous surprendre par la vuë de tout spectacle, mais j'ai crû que ce seroit vous obliger que de m'échaper secrettement pour vous en avertir.

L'ouverture de ce discours m'avoit frapé jusqu'à suspendre tout-d'un-coup l'usage de mes sens, & peut-être touchois-je de bien près dans ce moment à toutes les extrêmités que j'apréhendois pour ma santé & ma raison. Cependant soit que mon attention vînt ensuite à se partager, comme ma sœur l'avoit prévû, par la variété & l'agrément des images qui m'étoient presentées ; soit qu'à l'égard des sentimens comme des idées, l'ame soit quelquefois capable de renfermer son action dans elle même sans aucune communication avec les organes du corps, il est certain que loin de me trouver affoibli par l'excès de ma joye, je me sentîs une vivacité & une ardeur qui marquoient de l'augmentation dans mes forces. Le trouble qui me restoit dans cet état, n'avoit rien qui sentît la contrainte. Allons, Mylord, dis-je au Comte en le pressant de descendre, vous serez témoin de mon bonheur, & les plaisirs que l'amitié vous fera partager avec moi m'en deviendront encore plus chers. Je remarquai sa surprise en me voyant cet air libre qui étoit différent de tout ce que je lui avois fait apréhender, & j'admirois moi-même que le Ciel eût dissipé si heureusement toutes mes craintes.

A me voir traverser legérement la Cour qui m'auroit pris pour ce même homme qui se croyoit quatre jours auparavant à la derniére heure de sa vie, & qui n'attendoit plus rien de la nature non plus que de la fortune & de l'amour ! Prodige de la joye qui surpasse ceux que j'ai racontez de la douleur ! Est-ce ici que je commencerai à remercier le Ciel, & que j'abandonnerai mon cœur à tous les mouvemens de sa reconnoissance ? Mais je ne connoissois encore qu'une partie de ses bienfaits ; & que me resteroit-il pour expri-

mer mes transports, si j'employois toute la force de mes sentimens avant que d'avoir expliqué toute l'étenduë de mon bonheur ?

J'arrivai à la porte de cette heureuse Chambre où les délices de mon cœur étoient renfermées. Mylord Clarendon, qui m'avoit offert inutilement le bras pour entrer dans la maison, me pressa encore de l'accepter en aprochant de la compagnie qui s'étoit levée pour nous recevoir. Non, cher Comte, lui dis-je d'un ton passionné, je me suis trop défié de l'Amour, & je n'ai pas assez connu mes forces. Ah ! si le cœur de Fanny est à moi, ajoutai-je en continuant de m'avancer vers elle, & d'une voix assez haute pour en être entendu, il me reste aussi peu d'allarmes pour ma santé que pour mon bonheur. Elle voulut faire quelques pas vers moi, & quoique j'affectasse de mesurer les miens, le premier mouvement qu'elle se donna, alloit me faire oublier toute bienséance pour me précipiter dans ses bras ; lorsque s'étant arrêtée d'un air languissant, elle se remit sur sa chaise. Ma Sœur, qui lui supposa quelque foiblesse, me coupa aussi-tôt le passage pour voler à son secours en me priant de modérer un moment mon impatience. Je demeurai au milieu de la chambre, c'est-à-dire, à quatre pas d'elle, les yeux fixés sur son visage où je voyois couler ses pleurs qui s'entresuivoient rapidement, & n'osant presque respirer dans l'incertitude où j'étois si elle n'avoit pas perdu la connoissance.

Elle revint sur le champ à elle-même ; mais après avoir poussé quelques soupirs, qui parurent un peu la soulager, elle tourna la tête vers sa fille qui étoit à côté d'elle, & elle se mit à l'embrasser en l'arrosant de ses larmes. Ma Sœur l'exhortoit à s'occuper plutôt de sa joye, tandi-

que Mylord Clarendon, qui n'étoit pas beaucoup plus sûr de ma constance, me pressoit de m'asseoir avec lui. Je me rendis à son conseil, mais par un motif fort différent du sien. Ces pleurs que je voyois verser à Fanny, & cette affectation d'embrasser Cecile, me parurent un langage secret dont je crus entendre le sens; je le pris pour un reproche de l'espéce d'infidélité que je lui avois faite en faveur de cette aimable fille, & pour un reste de crainte, du côté d'une Rivale dont elle connoissoit les charmes. J'aurois dû penser au contraire que ce n'est point par des caresses si tendres qu'on marque ses inquiétudes à une rivale redoutée; mais mon cœur, porté de lui-même à s'accuser, & trop convaincu par de fatales expériences de la délicatesse de mon Epouse, ne me fournit rien qui fut capable de me rassurer contre cette idée.

Cependant Dom Thadéo prit ce moment pour s'aprocher de moi; & m'environnant avec ses Acteurs, il joignit à la Fête un ornement auquel personne ne s'attendoit. Avec beaucoup de facilité naturelle à s'exprimer, il avoit composé presque sur le champ, un discours fort ingénieux, où par une allusion agréable à son rôle il rapeloit toutes mes avantures, en les faisant passer pour autant d'épreuves ausquelles il avoit voulu mettre ma fidélité & ma tendresse. Je l'écoutai d'abord avec peu d'attention; & plein de l'idée qui m'étoit venuë à l'esprit, je tenois les yeux continuellement tournés vers mon Epouse pour observer les suites du sentiment que je lui attribuois encore. Elle me regardoit elle-même, avec une tendre langueur; & surprise du parti que j'avois pris de m'asseoir avant que de m'être avancé jusqu'à elle, son visage portoit quelques marques de crainte & d'embarras. Elle

tenoit la main de sa fille dans les siennes. Elle la serroit de tems en tems ; & se tournant vers elle, elle lui disoit quelques mots, que Cecile paroissoit recevoir avec étonnement. Le préjugé qui m'occupoit toujours ne m'empêchoit pas de contempler avidement tous ses traits. Sa beauté avoit un éclat qui ne peut être comparé à rien, & relevée comme elle étoit par une parure brillante & par la lumiére d'une infinité de flambeaux, elle auroit fait confesser à tout l'Univers qu'on n'a jamais peint les Divinités avec plus de perfections & de graces. Le voisinage même de Cecile ne lui faisoit rien perdre ; s'il y avoit quelque différence entr'elles par la taille, qui étoit un peu plus épaisse & plus haute dans mon Epouse, c'étoit la même proportion & la même noblesse. On les eût prises pour les deux sœurs, entre lesquelles quelques années de plus ou de moins ne mettoient point encore d'inégalité.

Malgré la complaisance que je devois à la politesse de Dom Thadeo, combien de fois fus-je prêt à l'interrompre pour me livrer à tous les transports de mon cœur ? Car la fermeté que j'avois portée jusqu'alors au-delà de ma propre espérance, recommençoit à m'abandonner, & je fus obligé de reconnoitre encore que ce n'étoit point de la force de mon esprit que j'avois tiré du secours contre mes sentimens, puisqu'une legére crainte dont la cause ne subsistoit que dans mon imagination, me faisoit retomber dans toutes les agitations que je croyois avoir évitées. C'est cette instabilité même & cette variété de mouvement & de situations que je donne ici pour témoignage & pour confession de ma foiblesse. Cependant je résistois encore ; & retenu par une espéce de honte, qui venoit des réflexions dont je croyois mon Epouse occu-

pée, autant par la bienséance, qui étoit un autre frein pour moi dans une assemblée si nombreuse, j'aurois peut-être sauvé les aparences jusqu'à la fin, si en m'efforçant par intervales de donner quelque attention au discours de Dom Thadéo, je n'eusse été frapé de plusieurs circonstances sur lesquelles il pesoit particuliérement. Rempli comme il étoit lui-même de sa passion pour Cecile, il ne put toucher cette partie de mon Histoire, sans relever mon bonheur par des figures éclatantes. Cette merveilleuse faveur du Ciel qui m'avoit conservé une fille si aimable au milieu de tant de dangers, qui l'avoit amenée si heureusement en France avec Madame Riding, qui lui ayant fait trouver un asyle & la plus noble éducation chez Monsieur de L***, m'avoit accordé si long-tems la satisfaction de la voir & le plaisir de l'admirer sans la connoître, pour me conduire, comme par degrés, au bonheur inestimable de retrouver tout-d'un coup mon sang, & l'objet de ma plus juste tendresse dans une personne qui méritoit les adorations de tout l'Univers; enfin, sa joye, la mienne, celle de mon Epouse & de mes amis, le triomphe de tant de sentimens qui venoient de la même cause & de la gloire, que Dom Thadéo trouvoit à leur servir d'interprète, furent autant d'articles sur lesquels il continua d'exercer son éloquence.

Les premiers termes qui avoient pû me donner quelque idée de mon bonheur, m'avoient réveillé comme d'une léthargie, & prêtant l'oreille avec une ardeur dont la cause n'étoit pas bien encore éclaircie, j'avois compris par dégrés de quel espoir on sembloit prendre plaisir à me flâter. Les expressions de l'Orateur devenant ensuite si claires, qu'il ne m'étoit pas permis d'y

trouver la moindre équivoque, j'avois frémi d'une penſée qui me tranſportoit dans un nouvel ordre de choſes, & qui me ſembloit tout changer autour de moi. N'oſant néanmoins m'en raporter ſi-tôt, ni à ce que je venois d'entendre, ni à l'impreſſion que je reſſentois, je tâchai de me rapeler tout ce qui pouvoit avoir quelque raport au ſujet de mon agitation, & je tombai dans un certain effroi à meſure que j'ouvris les yeux ſur diverſes circonſtances qui s'accordoient à m'y faire trouver de la vraiſemblance; l'arrivée de Madame Riding, les premiers complimens de M. de L*** & du Comte de Clarendon, les careſſes paſſionnées de Cecile, celles que je lui voyois recevoir continuellement de Fanny, & plus que tous ces témoignages extérieurs, les mouvemens de tendreſſe dont je n'avois pû me défendre pour elle; en un mot, la voix de la nature, qui s'étoit déguiſée ſous tant de formes, & qui redevint plus puiſſante que jamais en acquérant la liberté d'éclater, toutes ces circonſtances raprochées & comparées enſemble, me mirent dans un jour qui ne me laiſſa plus d'accès aux moindres ténèbres. Je fus ébloüi de cet amas de lumiéres, & la concluſion d'une vérité ſi charmante fut de me lever avec une viteſſe qui ſeroit repreſentée foiblement par celle d'un éclair, & de me précipiter aux genoux de Fanny & de Cecile. Les Acteurs, qui m'environnoient, furent rudement choqués ſur mon paſſage, & Dom Thadéo, effrayé de cet emportement, demeura la bouche ouverte au milieu de ſon diſcours.

Qu'on ne me demande point la peinture de la tendreſſe ou de l'étonnement des autres, lorſque je manque ici de forces & de lumiéres pour décrire mes propres ſentimens. Cecile étoit aſ-

sise près de sa mere. J'ouvris les bras pour les embrasser ensemble, & les serrant avec une ardeur qui ne peut être exprimée, je baissai passionnément la tête sur leurs genoux, pour y étouffer mille exclamations tumultueuses, qui n'auroient pas manqué d'accompagner mes transports. Je leur entendis pousser un cri, qui venoit aparemment de l'impétuosité de leur joye. Ce fut la derniére observation dont je me trouvai capable, car je perdis la connoissance aussitôt par un évanoüissement qui auroit sans doute été mortel, si le Ciel n'eût fait un miracle pour ma conservation. Ma Sœur, qui s'en aperçut la premiére, accourut à moi toute allarmée. Elle pouvoit juger mieux qu'un autre, d'un accident dont elle connoissoit particuliérement la cause. Son premier soin fut de m'arracher des bras de mon Epouse & de ma Fille, qui m'embrassoient avec un mélange passionné d'inquiétude & de tendresse, & leur faisant considérer ce qu'il y avoit à craindre d'une révolution d'esprits si subite ; après l'épuisement que m'avoient causé mes chagrins & mes blessures, elle leur fit aprouver qu'on commençat par me transporter sur mon lit. Mais les secours que j'y reçus furent long-tems inutiles. J'y demeurai pendant plus d'une heure, dans une immobilité qui fit douter de ma vie. Il falloit du tems pour apeler mes Chirurgiens. On fit partir tout à la fois plusieurs Couriers pour divers lieux voisins, & jusqu'au retour des plus diligens, le desordre fut inexprimable dans ma maison.

Les Chirurgiens employérent eux-mêmes inutilement les premiers secours de leur Art, & quoiqu'ils s'efforçassent de rassurer l'assemblée par les raisons qu'ils pouvoient tirer de l'excélence de mon tempérament, ils me confessérent après

mon rétablissement, qu'ils avoient été allarmés de me trouver dans une insensibilité qui ne différoit presque pas de la mort. Cependant ayant pris soin de visiter mes blessures, ils ne furent pas moins surpris de les trouver si fraîches & si vermeilles, & qu'il ne manquoit aux chairs que le secours du tems pour se raffermir. L'excès de la joye peut épuiser dangereusement les esprits ; mais loin de communiquer au sang quelqu'ardeur maligne, c'est un baume précieux, qui n'y répand qu'une douce & salutaire fraîcheur. La nature secondée par les Chirurgiens, me fit revenir enfin de cette extrémité. J'ouvris les yeux, & jugeant aux larmes que je voyois répandre autour de moi, que je sortois de quelque péril dont on s'étoit allarmé, je tendis les mains vers mon Epouse & ma Fille, avec un sentiment de reconnoissance qui sembloit ajouter encore quelque chose de plus tendre à mon amour. La voix néanmoins ne me revenant pas tout-d'un-coup, & l'avis des Chirurgiens étant que la réparation de forces ne se pouvoit faire que par le repos, on exigea qu'après avoir accepté quelques remédes, je demeurasse au lit pour attendre tranquilement le sommeil. Je ne mis qu'une condition à cette loi. Si je manquois de force pour parler librement, je pouvois du moins faire usage de mes yeux. L'Amour & la Nature ont-ils un langage plus tendre ? Je priai Fanny & Cecile de se raprocher un moment, & les ayant considérées avec une douce complaisance, qui me fit tirer plus de forces de cette vuë que de tous les remédes, je consentis à demeurer dans la situation que les Chirurgiens m'ordonnoient. Leur conseil eut tout le succès qu'ils s'en étoient promis. Je tombai en effet presqu'aussi-tôt dans un profond sommeil.

Si dans les transports de mes plaisirs ou de mes peines, j'ai donné à quelqu'un de mes sentimens, le nom d'intime & d'absolu sur mon ame, j'ai trompé mes Lecteurs ou je me suis trompé moi-même. Il n'étoit dû qu'à ceux dont je me trouvai rempli en sortant de cet heureux sommeil. C'est l'époque de la perfection de ma joye, comme j'ai pris soin de faire remarquer celle de mes plus affreuses douleurs. Mais ayant commencé par m'assurer que tous les biens dont je joüissois, n'étoient pas une illusion, & leur trouvant en effet autant de solidité que de charmes, ma situation devint si délicieuse, que je ne balançai point à la regarder comme le souverain bonheur. Il ne se presentoit plus rien à mon esprit qui sentît l'inquiétude ou le trouble; toute son étude étoit trop occupée par les douceurs de la joye. Il ne me restoit pas non plus la moindre trace de foiblesse, ni le moindre ressentiment de mes blessures; le profond repos que j'avois goûté, avoit avancé merveilleusement ma guérison. Ainsi ne trouvant au-dedans & autour de moi, que des sujets de contentement & des motifs de sécurité, je ne me sentis plus d'autre agitation que celle d'un doux empressement, qui me fit souhaiter de revoir aussi tôt tout ce que j'aimois.

Je demandai à quelques Domestiques qui se trouverent dans ma chambre, des nouvelles de leurs maîtresses; car attachant du plaisir jusqu'aux moindres circonstances, je trouvois de la douceur à donner déja cette qualité à Fanny & à Cecile. On me répondit qu'après avoir passé près de moi une partie de la nuit, elles s'étoient retirées lorsqu'elles m'avoient crû absolument sans danger. Mon impatience ne me permit point d'attendre leur réveil. Il n'y avoit point

d'indiscrétion à faire l'essai de mes forces. Je me levai pour passer dans leur apartement.

Elles étoient toutes deux dans le même lit. Je m'en aprochai comme d'un temple. Le profond sommeil où elles étoient ensévelies, me laissa le tems de les considérer, dans une situation, qu'elles n'avoient pu prendre que par choix avant que de s'endormir. Elles se tenoient étroitement embrassées, & Fanny avoit la bouche sur le sein de sa Fille. L'invention des Peintres n'exprime rien de si naïf & de si attendrissant. Cette mere incomparable sembloit réünir tous les sentimens de son ame, au lieu qu'elle touchoit de ses lévres. L'assoupissement du sommeil n'empêchoit point qu'il ne parût quelque chose d'animé sur son vitage. C'étoit l'expression d'une tendresse, qui est au comble de son ardeur, mais qui n'est pas satisfaite encore, & dont les desirs augmentent à mesure qu'elle obtient & qu'elle joüit. Quels avoient dû être les transports dont je ne représente que l'image ? L'attitude de Cecile n'étoit pas moins touchante ? Heureux Pere ! Heureux Mari ! car c'étoit moi que ces deux cœurs passionnés cherchoient l'un dans l'autre. J'étois l'objet de leurs tendres caresses. La nature ne leur inspiroit pas un sentiment qui ne tournât au profit de l'amour.

Je ne me serois jamais rassasié de ce spectacle. Ce fut pour en joüir plus librement que je m'assis vis à-vis d'elles, sans pouvoir en détourner un moment les yeux. La vivacité du plaisir ne me laissa guéres de penchant d'abord aux réflexions. Cependant après m'être abandonné longtems à des impressions si charmantes, je vins insensiblement à m'entretenir de ce qui me restoit à faire, pour le bonheur de deux personnes à qui j'allois devoir tout le mien.

Ce moment fut déciſif pour une partie de ma vie, que je n'annonce pas comme la plus glorieuſe ; mais qui doit entrer dans la compoſition d'une Hiſtoire où j'ai promis de ne pas déguiſer mes foibleſſes, non plus qu'on ne m'y verra ravaler mes vertus. Dans les excès de ma joye, peut-être a-t'il été pardonnable à un cœur qui les avoit ſi peu connus, & qui ſe ſentoit délivré pour la premiére fois de cette ſombre triſteſſe dont il avoit été poſſédé ſi long-tems, de regarder le plaiſir comme ſon unique remède, ou d'oublier du moins s'il y en avoit d'autre à chercher, tandis qu'il en tenoit un dont il étoit ſi ſatisfait. La Philoſophie n'étoit plus à mes yeux qu'un fantôme, & quand les raiſons qui m'avoient forcé d'y renoncer, ne m'auroient plus été preſentes, un ſi long intervale que j'avois paſſé dans la perſuaſion de ſon impuiſſance, m'auroit accoutumé à la négliger comme une régle inutile. Je voulois être heureux & partager mon bonheur avec deux perſonnes qui m'étoient chéres. Pourquoi attendre de ſi loin ce que le preſent ſembloit m'offrir ? La vraye ſageſſe n'eſt-elle pas celle qui conduit au terme par les voyes les plus courtes ? Ainſi comme emporté par l'aſcendant du plaiſir qui régnoit dans mon cœur, je conclus qu'il n'y avoit rien de plus important pour moi que de m'en aſſurer la durée, & rien ne m'y parut ſi propre que de tirer des circonſtances de ma fortune, tout ce qui pouvoit ſervir à me compoſer une vie pleine de charmes. Les richeſſes qui m'étoient venuës de la ſucceſſion de mon grand Pere, étoient ineſtimables. Trois millions d'argent comptant en faiſoient la moindre partie. Ce que je poſſédois en lingots d'or, en diamans, & en autres effets précieux ne pouvoit être évalué. J'avois

laissé à Nantes ce que je n'avois pu facilement transporter, & cette raison étoit la seule qui eût balancé pendant quelque-tems l'inclination qui me faisoit souhaiter de retourner en Angleterre. Mais les tems étoient changés. Les craintes qui m'avoient dégoûtés de la France ne subsistoient plus. Cecile étoit à couvert sous le nom de ma fille. Mes fils ne couroient aucun risque dans un Collége que leur Mere connoissoit, & où elle avoit elle-même des liaisons. Qu'avois-je à craindre pour moi-même, avec la qualité d'Etranger ? Tant d'efforts que mes ennemis avoient faits inutilement pour me nuire, devenoient un motif de sécurité par leur impuissance. Je flâtois par ces raisonnemens le desir qui m'étoit né tout-d'un-coup de faire quelque essai des agrémens de Paris. Etrange foiblesse du cœur, lorsqu'il s'abandonne à lui-même ! Le repos & la prospérité dont je commençois à peine à joüir, me firent éclore en un moment mille vaines passions. Je pensai à me procurer une Maison magnifique, un Equipage & une suite digne de mes richesses, enfin à ne rien épargner pour faire oublier toutes leurs peines à mon Epouse & à ma fille, dans le sein de l'abondance & des plaisirs.

L'intérêt de M. de L*** étoit le seul obstacle qui pût m'arrêter. Mais s'il ne pouvoit demeurer en France, sans s'exposer à quelque danger, après les mesures qu'il avoit prises pour son départ, & qui ne pouvoient être long-tems secrettes, il m'étoit facile de lui assurer une situation fort agréable à Londres, en lui confiant le soin & l'usage du bien de ma femme, qui étoit encore entre les mains de Mylord Tervil. Je m'arrêtai à cette résolution. Son amitié & la recon-

noissance que je devois à ses services, ne me permettoient plus de mettre aucune différence entre sa fortune & la mienne. Je me crûs trop heureux d'avoir une occasion si naturelle de lui procurer plus de repos & de commodités, qu'il ne s'en promettoit en changeant de Patrie; & ne me proposant pas de faire un séjour éternel en France, j'étois bien résolu d'ajoûter quelque jour à ce bienfait, tout ce qui pourroit servir à lui faire passer une vieillesse agréable.

Ces projets m'ayant occupé jusqu'au réveil de Fanny, comment serois-je revenu à des réflexions plus simples & plus modérées, lorsqu'en lui voyant ouvrir les yeux, la disposition de mon cœur ne fit que s'échauffer par des redoublemens de plaisir? La surprise qu'elle eut de m'apercevoir si près d'elle, fut bien-tôt dissipée par l'air tendre & qu'elle découvroit sur mon visage. Tous les charmes & toutes les graces se répandirent aussi-tôt sur le sien, & le mouvement précipité qu'elle fit pour se tourner vers moi ayant réveillé Cecile au même moment, j'eus la douceur inexprimable de les voir toutes deux me tendre les bras, avec cette vivacité & cette ardeur qui n'apartiennent qu'à la nature & à l'amour. Il m'en coûta bien plus qu'à elles, pour ne me pas livrer au même transport; mais la modestie m'imposant des bornes dans la presence de ma fille, je saisis leurs mains sur lesquelles j'imprimai mille fois mes lévres, & l'impétuosité de mes sentimens me lia quelque-tems la langue, jusqu'à m'ôter le pouvoir d'accompagner d'un seul mot mes caresses.

A quel torrent d'expressions passionnées mon silence fit-il aussi place? Etant sorties de ma bouche, sans ordre & sans liaison, il ne faut pas s'attendre qu'elles en ayent pû conserver

dans ma mémoire. Elles étoient d'ailleurs interrompuës par les soupirs & les tendres murmures des deux chers objets qui partageoient les mouvemens de mon cœur, & cette confusion dura jusqu'à l'arrivée de Mylord Clarendon & de ma Sœur, qui furent bien-tôt suivis du reste de mes Hôtes. Ils n'avoient rien eu de plus pressant à leur réveil, que de s'informer de ma santé, & surpris d'aprendre contre toute espérance que je m'étois trouvé assez de force pour passer dans l'apartement de mon Epouse, ils s'étoient hâtés de me venir marquer leur étonnement & leur joye. La presence de tant de personnes à qui leur service & leur amitié donnoient de si justes droits à notre confiance, changea peu notre situation ; mais l'intérêt même qu'ils prenoient à notre bonheur, & leurs tendres félicitations nous ramenérent insensiblement à un entretien plus tranquile. Sans descendre à des détails qui ne convenoient point encore aux circonstances, nous admirâmes par quel enchaînement de merveilles le Ciel avoit pris plaisir à ménager notre sort. Que d'obscurité dans les lumiéres des Hommes ! Quelle témérité dans leurs jugemens ! Quelle injustice dans leurs défiances & dans leurs plaintes ! En apliquant ces réflexions à ma propre conduite, quels reproches ne méritoient pas mes anciens murmures, mes révoltes contre les dispositions de la Providence, & toutes les extrêmités où je m'étois laissé emporter par la douceur & le desespoir ? La force de cette pensée me faisant raprocher en un moment tous mes malheurs de leur source, je conçus pour la premiére fois que si mon cœur n'avoit jamais eu de reproche à se faire, les aparences de ma conduite avoient pû quelquefois chagriner une femme aussi délicate que Fanny, & que par une

fatale imprudence, j'avois ouvert ainſi moi-même le précipice où j'étois tombé. Dans l'ardeur de ma tendreſſe, & porté par les circonſtances à tout ce qui pouvoit flâter le cœur & l'imagination de ma chére Epouſe, je ne balançai point à faire ouvertement cet aveu. Mais ce fut ſans abandonner les intérêts de mon innocence; & me tournant vers elle: Ah! confeſſez auſſi, lui dis-je, que vous avez bleſſé la juſtice & l'amour, en cédant trop facilement à vos préventions, & qu'un peu d'ouverture du moins, à l'égard d'un Mari dont vous n'avez jamais dû ſoupçonner la droiture & l'honneur, nous eût garanti de bien des infortunes. De quelque douceur que j'euſſe accompagné ce reproche, elle en parut frapée, & ſon attention s'étant repliée tout-d'un-coup ſur elle-même, je vis que le ſouvenir du paſſé la touchoit aſſez pour faire ſortir quelques larmes de ſes yeux. Mais je me hâtai d'en interrompre le cours: Ne nous condamnons pas trop ſévérement, repris-je, & n'ayons pas pour nous-mêmes plus de rigueur que le Ciel, qui rend enfin juſtice à l'innocence de nos vuës & de nos ſentimens. Il eſt aiſé, au retour de la lumiére, de reconnoître la vanité des fantômes dont on s'eſt effrayé dans les ténèbres. Mais il n'en eſt pas moins doux, ajoûtai-je, de retrouver ſon bonheur, quoique les raiſons qu'on avoit d'en pleurer la perte, fuſſent autant de malheureuſes illuſions. Et prenant occaſion de cette penſée pour m'adreſſer à Madame Riding, je lui demandai avec empreſſement à quelle autre faveur du Ciel je devois un miracle auſſi étonnant que la conſervation de ma Fille, & quel moment elle choiſiroit pour me raconter tant de merveilles.

Elle n'auroit pas refuſé de me ſatisfaire ſur le

champ, si Mylord Clarendon à qui il restoit quelque inquiétude pour mes deux Fils, & qui ne vouloit pas différer à se rendre lui-même au Collége, ne l'eût priée de remettre à son retour un recit qu'il n'étoit pas moins curieux d'entendre. J'y consentis d'autant plus volontiers, que les tendres mouvemens de mon cœur n'étant point encore apaisés, rien ne pouvoit me paroître plus doux dans ces premiers momens que de me livrer aux innocentes caresses dont on ne se lassoit point de me combler. Fanny & Cecile se firent habiller. Je continuois de les regarder avec autant d'avidité, que si j'eusse commencé chaque instant à les voir. Le son de leur voix, leur marche, leur figure, leurs moindres mouvemens & leurs moindres paroles, faisoient naître dans mon ame quelque sentiment nouveau. J'étois empressé autour d'elles, comme si je n'eusse plus eu d'autre occupation que de les servir, d'autre soin que de leur plaire, & d'autre desir que de les voir & de les aimer. Chaque témoignage d'empressement m'étoit bien rendu par l'air de satisfaction & de tendresse avec lequel on paroissoit le recevoir. Ce n'étoit pas un Pere & une Fille, une Epouse & un Mari, c'étoit des amans, charmés l'un de l'autre, qui se parloient, si l'on veut, pour la premiére fois, après s'être longtems adorés; qui se retrouvoient après s'être crûs séparés par la mort, ou qui se croyoient sûrs, après de longues & cruelles traverses, d'être réünis & tranquiles pour jamais.

Cependant nos Spectateurs se mêlant aussi à la conversation, je leur parlai du dessein où j'étois, pour faire part de ma fortune à mes Amis, autant que pour donner à mon propre bonheur, toute l'étenduë qu'il pouvoit recevoir de mes richesses, d'abandonner promptement S. Cloud,

& de former une maison brillante à Paris. Mon intention, leur dis-je, n'est pas de vivre perpétuellement en France ; mais outre qu'il me seroit dur de quitter si-tôt de chers Amis, à qui la reconnoissance m'attache desormais par des liens si sacrés, je considére que je n'ai point de meilleur choix à faire pour l'éducation de mes Enfans, que les Colléges de Paris ; & si leur Mere est satisfaite de celui qu'on leur a choisi, je ne demande que de connoître mieux dans quels principes on les éleve, pour y donner mon consentement. Ainsi, continuai-je, en m'adressant à Fanny, nous joüirons ici pendant quelques années des biens que le Ciel nous accorde, & vous serez charmée vous-même d'avoir eu l'occasion de connoître la France, avant que de passer en Angleterre. Je remarquai que Monsieur & Madame de L*** étoient les seuls qui reçussent froidement cette ouverture ; mais je connoissois leurs raisons, & je leur fis changer de visage en leur expliquant le projet que j'avois formé pour leur satisfaction. M. Briand, qui arriva chez moi au même moment, prit sur lui le soin de me loüer un Hôtel à Paris, & je lui recommandai de le choisir magnifique, & digne de toutes les vuës que je me proposois.

Mylord Clarendon étoit parti ; mais comme le desir de reconnoître ses bontés, par une liaison plus intime, avoit beaucoup de part à ma résolution, j'étois sûr que le même penchant dont il étoit prévenu pour moi, la lui feroit aprouver. Nous passâmes le tems jusqu'à son retour dans cette douce yvresse qu'inspirent le bonheur & la joye. Je m'aperçûs avant que personne eût pris soin de me l'aprendre, que Dom Thadeo étoit sensible aux charmes de Cecile. Son ardeur se déclaroit jusques dans une certaine contrainte

dont il ne pouvoit se défendre en me la voyant embrasser, & qui me parut un assez bizarre effet de la jalousie. Mais quoique je n'eusse encore interrogé personne sur la nature de ses prétentions, je trouvai cette passion trop respectueuse & trop récente pour m'en allarmer.

Dans la joye & la confiance de son cœur, Fanny ne laissa point de rapeler le souvenir de Madame Lallin ; & s'étonnant de ne l'avoir pas vuë paroître, elle s'informa secrettement de ce qu'elle étoit devenuë. On lui aprit ce que personne n'ignoroit dans ma maison ; que le chagrin d'être regardée comme la cause de nos malheurs l'avoit fait partir sans me communiquer son dessein ; qu'elle avoit à peine emporté dequoi se couvrir, & que l'on n'avoit aucune lumiére sur la route qu'elle avoit choisie. Le tendre naturel de Fanny lui fit prendre un intérêt sensible à ce recit. Quoique les playes de son cœur fussent encore si récentes, elle ne vit plus dans Madame Lallin, qu'une femme infortunée qui méritoit sa compassion, & que l'avenir alloit rendre d'autant plus misérable, qu'en sortant de l'opulence où elle avoit vécu chez moi, le changement de sa situation lui seroit plus difficile à suporter. Pleine de ce sentiment, elle donna ordre à Drink, à qui elle s'étoit adressée, de ne rien épargner pour découvrir le lieu de sa retraite, dans la seule vuë de lui assurer une vie douce par ses libéralités. Drink me raporta cet entretien, en relevant avec admiration, la bonté de sa Maîtresse. Cette nouvelle preuve étoit superfluë pour moi, qui la connoissois si bien ; mais je ne l'admirai pas moins, dans les circonstances où nous étions encore ; & pour laisser à Fanny toute la douceur & tout le mérite de sa générosité, je défendis à Drink de lui faire connoître qu'il m'en eût averti.

J'ignorois les affaires qui avoient conduit si matin le Comte de Clarendon à Paris ; & n'ayant point d'inquiétude pour mes enfans depuis que je sçavois, par le témoignage même de leur mere, qu'ils pouvoient être fort bien au Collége, je ne me serois pas défié de la raison qui l'avoit fait partir avec tant d'empressement. Il revint l'après midi, & l'on m'annonça avec lui le Pere Recteur, dont j'avois reçu la visite deux jours auparavant. La juste punition de mon ennemi, dont toutes les circonstances m'avoient été racontées la veille, joint à l'intérêt de mes enfans, & à la considération même du Comte, qui prenoit la peine de m'amener ce Pere, me disposérent à le recevoir avec autant de satisfaction que de politesse. Son compliment me fit connoître qu'il étoit informé de l'heureux retour de mon Epouse. Il prit part à mon bonheur ; & passant legérement sur l'avanture du malheureux que le Ciel, me dit-il, avoit pris soin lui même de punir, il en vint tout-d'un-coup à mes enfans, sur lesquels il s'expliqua dans les termes qu'il avoit concertés avec le Comte. Ce généreux Seigneur l'avoit prié de ne laisser rien échaper qui pût me faire connoître le péril auquel ils avoient été exposés ; & charmé lui-même de l'ordre qu'il avoit vû régner au Collége, il prit la parole pour me rendre témoignage du soin qu'on y prenoit de leur éducation. Il s'en étoit fait un spectacle agréable pendant une partie du jour, & le détail dans lequel il entra là-dessus me fit naître la curiosité de me procurer quelque jour le même amusement. Je suis Protestant, ajoûta-t'il en s'adressant au Recteur, & vous ne vous attendez pas que je louë vos principes de Religion ; mais dans un âge où l'esprit des enfans n'est point capable de se déterminer par le choix, j'examine peu quelles spé-

culations on leur presente, & je ne m'attache qu'aux pratiques dont on leur fait former l'habitude. Ils ne demeurent guéres chez vous au-delà de leur quinziéme année ; à peine est-ce le tems où commence l'exercice de la raison : c'est alors qu'ils deviennent capables de distinguer la vérité ; & quand on supoſeroit qu'ils l'eussent reçuë dès l'enfance, il n'est pas moins nécessaire alors de leur en rapeler tous les principes, pour leur procurer le mérite de l'embrasser librement. Mais je regarde d'un autre œil ce qui dépend des facultés sensibles, telles que le cœur, la mémoire, & généralement tous les organes du corps. Les premiéres méthodes décident ordinairement de ce qu'on doit attendre d'un enfant pour toute sa vie, parce que les habitudes qu'elles servent à former, changent rarement lorsqu'elles ont acquis un certain degré de force, & sont peut-être proprement ce qui doit porter le nom de nature. Mylord Clarendon concluoit, sur les observations qu'il avoit faites au Collége, qu'il y a peu de ces établissemens, où un pere, curieux de voir former ses enfans à l'honneur, à la politesse, à la bonne grace du corps, aux qualités ; en un mot, qui servent à rendre meilleur ou plus aimable, & même aux sciences qui entrent dans le caractére de l'homme de mérite accompli, puisse les placer avec autant d'avantage qu'au Collége de Loüis le Grand.

En rendant graces au Comte de ce compliment, le Recteur ne convint point que sa premiére réflexion fut tout-à-fait juste. Mais il la traitoit d'ailleurs trop favorable à ses vûës pour la combattre, & j'observai qu'en la regardant comme une erreur, il s'aplaudissoit de la facilité qu'elle lui donnoit d'inspirer à mes deux fils des principes de Religion, dont il attendoit plus de fruit que

le Comte. Pour moi qui n'avois point encore de lumiéres fort étenduës sur cette matiére, & qui étois disposé à bien juger d'une Religion où la justice & la bonté étoient réputées comme des vertus nécessaires, je demeurai satisfait du témoignage de mon ami; & loin d'interpréter mal les vûës secrettes que j'attribuois au Recteur, je jugeai non-seulement de sa droiture personnelle, mais de la vérité même de sa Religion, par son zèle.

L'inclination que cette idée me fit concevoir pour lui s'accrut encore, lorsque Fanny étant venuë se joindre à l'assemblée, je compris par la joye qu'elle marqua de le voir, & par la reconnoissance dont elle fit profession d'être redevable à ses soins, & qu'il avoit servi à la consoler dans ses peines. Elle me confessa qu'ayant reçu de lui des instructions fort longues & fort assiduës, elle s'étoit déterminée sous sa conduite à suivre la Religion Romaine. Mylord Clarendon, qui l'ignoroit encore, fut plus surpris que moi de cette déclaration. Il l'interrompit. Ah! Madame, s'écria-t'il, que je vous porte envie si vous avez trouvé quelque rayon de lumiére au milieu de ces ténébres, & que j'attens de consolation de votre secours! La Religion que vous avez embrassée, est sans doute la seule qu'il y eût à choisir pour vous, puisqu'avec tant d'esprit & de droiture, vous ne sçauriez être soupçonnée d'avoir fait cette démarche au hazard. Votre sincérité vous en a fait une loi, & je comprens que cette disposition est d'un grand prix aux yeux de celui qui pénétre les cœurs. Mais j'y suis comme vous; & comment se fait-il, qu'après tant d'étude & de recherches, je ne sois point encore au terme où vous êtes peut-être arrivée par des voyes plus courtes?

Cette exclamation, accompagnée de quantité de regrets qui ne sont point équivoques dans un

honnête homme, produisit un effet étonnant sur l'esprit du Recteur. Il leva les yeux au Ciel ; & prévenant la réponse de mon Epouse : Je regarde ce jour, nous dit-il avec transport, comme le plus heureux de ma vie. J'ai la satisfaction de me trouver parmi des cœurs droits, à qui la lumiére manque, mais qui la cherchent ; & je leur promets au nom du Ciel, qu'elle ne leur sera pas refusée. Mylord, reprit-il, en s'adressant au Comte, ne cherchez pas plus loin ce qui vous est offert. J'embrasse votre Religion, si je ne vous fais pas connoître l'exellence de la mienne. C'est vous engager beaucoup, répondit le Comte avec douceur ; mais je ne refuse pas vos éclaircissemens, si vous pouvez les détacher de cet amas de questions inutiles qui me paroissoient autant d'obstacles au triomphe de la vérité. Cette promesse ravit le Recteur. Il en remercia le Ciel ; & se l'étant faite renouveler avec la même joie, il fut le premier à changer de discours, pour éviter des discussions inutiles, qui ne pouvoient le conduire à son but, dans les bornes ordinaires d'une conversation.

Je me confirmai dans l'opinion que j'avois de sa sincérité & de son zèle, sans prévoir le succès que le Ciel devoit donner un jour à ces heureuses prédictions. J'étois si éloigné d'en espérer quelque fruit pour moi-même, que le Comte, à qui je ne rendrois pas justice, si je ne faisois observer que dès ce tems-là il avoit jetté les fondemens d'une Philosophie fort supérieure à celle du vulgaire, m'ayant demandé, après le départ de cet honnête homme, ce que je pensois de ses engagemens, je le priai de ne me pas faire entrer dans un projet qui ne convenoit ni à mes besoins presens, ni à mes anciennes résolutions. Telle étoit la force du souvenir que je conservois encore de

Saumur, & tel étoit le fond que je faisois imprudemment sur la nouvelle disposition de mon cœur.

Elle étoit en effet si délicieuse, que ne cessant point de se communiquer à tous mes sens, je me vis bien-tôt rétabli dans un degré de force qui me rendit les plus brillans avantages de la jeunesse. Ce qui me restoit de langueur & de foiblesse, pouvoit-il résister long-tems au soin que Fanny prenoit de changer elle-même l'apareil de mes blessures ? & ses moindres caresses ne rendoient-elles pas plus de chaleur à mon sang, qu'il n'en avoit perdu par une si longue altération ? Sa presence continuelle, celle de Cecile, leurs discours, leurs soins, les doux amusemens qu'elles se faisoient autour de moi, & dans lesquels je voyois entrer, avec la même complaisance, ma Sœur, Madame Riding, & tous mes Hôtes, jusqu'au cher Comte de Clarendon qui ne dédaignoit pas de se mêler dans nos plus simples badinages ; enfin, l'air de joïe qu'on sembloit respirer dans toute ma famille, tout conspiroit à m'entretenir dans une situation digne d'envie.

Aussi ne différai-je plus l'exécution de mon projet ; & Monsieur Briand m'ayant rendu compte des préparatifs qu'il avoit fait à Paris, j'invitai tout ce qu'il y avoit d'Etrangers dans ma maison, à venir partager avec moi les plaisirs de cette fameuse Ville. Le Comte me promit de n'être pas long-tems à m'y rejoindre. Quelques lettres qu'il avoit reçuës le même jour, l'obligeoient de retourner à Roüen ; & sans chercher à pénétrer ses affaires, je lui avois remarqué des aparences d'inquiétude qu'il s'efforçoit inutilement de déguiser. Attaché pour le reste de ma vie à ses intérêts, je ne pus vaincre la passion que je ressentis de m'y rendre utile ; & le voyant prêt à partir sans m'avoir fait aucune ouverture, je

l'arrêtai au moment qu'il montoit dans son Carosse. Je me suis trop flâté, lui dis-je, en m'attribuant votre estime & votre confiance. Vous avez des peines que vous ne me communiquez pas. Il me regarda un moment avec quelque surprise, & m'ayant pris par la main, il me conduisit à l'écart pour me tenir ce discours.

Je n'ai pas voulu troubler la paix de votre cœur, par des confidences ausquelles j'apréhendois que l'amitié ne vous rendît trop sensible; mais puisqu'elle vous porte à m'en faire un reproche, ne vous en prenez qu'à vous-même de la compassion que je vais vous causer. Vous sçavez quel rang j'ai perdu avec la faveur du Roi. La malignité de mes ennemis a prévenu sur la bonté de mon Maître, & pour prix de trente ans de services, je me vois dépoüillé de mes emplois, & forcé de chercher un azile hors de ma Patrie. On n'auroit pas ménagé ma vie, si ma fidélité & mon zèle n'eussent été à l'épreuve des plus noires accusations. Après m'avoir abandonné par foiblesse, le Roi m'éloigne par confusion. Je le connois. Le remords qu'il a de m'avoir sacrifié, m'expose peut-être éternellement à sa haine; comme si l'augmentation de ma disgrace en pouvoit couvrir l'injustice.

Avant qu'on m'eut ôté les Sceaux, continua le Comte, & dans un tems où je croyois ma fortune bien affermie, je ne vous dissimule point que l'ambition ne m'ait fait concevoir de hautes espérances. Je voyois le Roi sans enfans, & la Duchesse d'York ma fille à deux pas du Trône. Je ne blessois point mon devoir, en me flâtant qu'elle y pourroit monter un jour; & si j'ai fait quelques démarches dans cette vuë, ma justification est qu'elles s'accordoient avec l'honneur de mon Maître, & les droits de la Religion. Mais vous

ne prendriez pas une juste idée de mon embarras si je ne vous en expliquois plus particuliérement la cause.

La passion du Roi pour les plaisirs ayant fait entrer toute la Cour dans le même goût, il y a long-tems que c'est un mérite en Angleterre d'inventer de nouvelles fêtes, & de se rendre utile à l'entretien du luxe & de la débauche. On s'étoit déclaré pendant l'hyver pour la Danse, & la fureur des bals s'étoit tellement répanduë à Londres, qu'elle avoit gagné jusqu'à la Bourgeoisie. Il n'y avoit point de nuits où l'on ne s'assemblât dans une infinité de lieux pour danser jusqu'au jour. La Cour s'y mêloit sous le masque avec la Ville ; & pour favoriser ce déguisement, on s'y faisoit porter en chaise, souvent sans suite & sans flambeaux. Ces divertissemens tumultueux entraînoient toujours beaucoup de desordres ; mais c'en étoit le principal agrément pour la jeunesse de la Cour. Le plaisir de courir de maisons en maisons, & d'y voir naître quelque nouvelle scène, dont les Acteurs évitoient d'être reconnus, fut trouvé si piquant par la Reine même, qu'elle se le procuroit chaque nuit avec aussi peu de précaution que le moindre de ses Sujets.

Etant une fois seule, par un excès de licence qu'on auroit peine à se persuader, elle perdit de vuë ses Porteurs, & son embarras fut extrême après s'être donné des soins inutiles pour les trouver. Le Duc de Bukingham l'avoit reconnuë malgré son déguisement. Il se fit pendant quelque tems un amusement de sa peine, & voyant que la foule ne permettoit pas si-tôt de se retirer, il forma tout-d'un-coup un dessein digne de lui. Ayant laissé un de ses gens pour la suivre, il accourut à Saint-James, où j'étois avec le Roi ; il pria ce Prince de passer avec lui dans son cabinet : Sire,

lui dit-il, je viens vous offrir une occasion de vous défaire de la Reine, que vous ne retrouverez peut-être jamais. Il lui raconta dans quelle situation il l'avoit laissée, & levant la voix avec assez de chaleur, pour oublier que je ne pouvois l'entendre : dites un mot, Sire, reprit-il, & je l'enléve. Je la fais partir dès cette nuit pour quelque Isle de l'Amérique, & vous serez le maître de faire un heureux mariage, qui donnera des Héritiers à votre Couronne.

Quelque horrible que fut ce conseil, il ne fut point reçû avec assez d'indignation pour me persuader qu'il seroit rejetté. Ce que j'avois entendu étant capable de me causer une juste allarme, je profitai du tems que le Roi employoit à répondre, pour me servir d'une plume qui se trouva sous ma main, & marquant à ma Fille le danger où la Reine étoit exposée, je la pressai, pour son propre intérêt, de chercher quelque moyen de le détourner. Il m'eût été inutile de prêter l'oreille à la réponse du Roi qui baissoit la voix avec plus de prudence que Buckingham. Mais cette précaution même & la longueur de ses délibérations, me faisant croire le péril encore plus pressant, je me hâtai d'envoyer mon Billet à la Duchesse d'Yorck. Buckingham sortit, sans que j'eusse pû découvrir de quels ordres il étoit chargé. Mon inquiétude ne faisant qu'augmenter, je quittai le Roi sous quelque prétexte, & je suivis son confident avec assez de diligence & de bonheur pour le voir rentrer dans sa chaise sans en être aperçu. La mienne étoit au bas de l'escalier. Je me fis porter sur ses pas jusqu'à la maison où je m'imaginai qu'il avoit laissé la Reine, il reprit son habit de bal à la porte, tandis que je demeurai à quelque distance pour l'observer. On trouvoit alors dans toutes les ruës de Londres, des facili-

tés pour se masquer sur le champ. Je ne perdis pas un moment, & m'étant déguisé d'une façon bizarre, je m'introduisis dans une assemblée si nombreuse & si confuse, qu'avec quelque soin que j'eusse observé l'habillement de Buckingham, j'eus beaucoup de peine à le reconnoître.

Cependant je le découvris dans la foule. Il paroissoit donner quelques ordres à un autre Masque qui l'écoutoit fort attentivement, & qui sortit de la salle après l'avoir quitté. Je ne doutai point que ce ne fût quelque satellite, qu'il avoit chargé de l'exécution de son dessein. Quelques moyens qu'il pût employer, j'étois résolu de suivre toutes ses démarches, & si je n'étois pas assez heureux pour découvrir la Reine, j'avois pris le parti de faire éclater mes craintes, plutôt que de la laisser exposer à une si lâche trahison. Mais je crus enfin l'apercevoir, & les regards de Bukingham, qui se tournoient souvent vers elle, ne me servirent pas plus à la découvrir, que l'embarras dont elle ne pouvoit cacher les marques. Elle s'étoit retirée dans un coin, d'où elle paroissoit observer tous ceux qui s'aprochoient d'elle, pour reconnoître quelqu'un sans doute à qui elle pût s'ouvrir avec confiance. Je finis sa peine en lui aprenant sans détour que j'étois venu pour la servir, & quoique je prisse soin de déguiser ma voix, je lui parlai avec tant de respect & de zèle, qu'elle ne pût me prendre pour un inconnu. Elle consentit à me suivre. Je la précédai de quelques pas, pour tromper la vigilance de Bukingham. Il s'aperçut en vain qu'elle lui échapoit. Ses Gens n'étoient pas encore rassemblés, & mes Porteurs m'attendant à quelque distance, je la pressai d'entrer dans ma chaise, & je la suivis à pied jusqu'à la petite porte de Whitehall. Elle me conjura de lui aprendre à qui elle avoit cette obligation. Je

ne lui répondis qu'en lui conseillant, pour la sûreté de sa vie & de son honneur, de ne jamais s'exposer à la même avanture.

Tandis que je la servois si heureusement, mon billet avoit été remis à ma fille, qui l'avoit communiqué sur le champ au Duc d'York. L'apartement n'étant pas éloigné de celui du Roi, ce Prince n'avoit pas cru qu'il y eût de reméde plus prompt contre le mal dont je le menaçois, que de faire connoître sur le champ à son frere que son dessein n'étoit pas ignoré. Cette ouverture fut reçuë avec des témoignages de surprise & de colére, qui étoient l'effet d'une profonde dissimulation. Le Roi voulut sçavoir de qui venoit un avis qu'il traita d'imposture, & feignant de le mépriser, il n'en passa pas moins le tems de dans une vive allarme jusqu'au retour de Buckingham. Quoique le Duc eût refusé de me trahir, & que je me fusse conduit avec tant de précaution, que j'étois sûr du secret, les soupçons du Roi & de son Confident ne purent tomber que sur moi. J'ai sçû qu'on s'étoit informé avec soin, si je n'étois pas entré dans l'apartement de ma fille, en sortant de celui du Roi, & qu'on n'avoit rien épargné pour corrompre mes Porteurs. Mais l'usage de la Cour étant d'employer des gens de confiance pour cet office, les miens m'étoient attachés jusqu'à perdre la vie, comme il leur est arrivé au tems de ma disgrace, plutôt que de manquer à la fidélité qu'ils me devoient.

Telle est la source du chagrin dont vous me voyez devoré. Buckingham, le plus malin & le plus ardent de mes ennemis, ne manqua point cette occasion de me rendre suspect au Roi, en lui mettant dans l'esprit que c'étoit l'ambition qui m'avoit porté à le traverser. Le ressentiment qu'il en eut devenant d'autant plus vif, que ma conduite

te ne lui donnoit aucun prétexte pour le faire éclater, il n'y eut point de délibérations dans lesquelles il n'entrât avec mes ennemis, pour éloigner à jamais ma fille & mes petits enfans du Trône. Il pensa à répudier la Reine, sous ombre de stérilité ; mais toute l'Angleterre ayant sçu qu'elle avoit fait une fausse couche, il fut forcé de renoncer à ce projet. Ses flâteurs lui proposérent de prendre deux femmes, & portérent la bassesse jusqu'à lui presenter un Recuëil d'autorités & de preuves en faveur de la Poligamie. Il se livra d'abord à cette honteuse espérance, mais les representations de Conventry, & d'un petit nombre d'honnêtes gens, le rapelérent à des maximes moins déréglées. Pour irriter encore plus ses soupçons, le Duc de Richemond épousa malgré lui Mademoiselle Steward, sur laquelle on lui avoit fait jetter les yeux pour remplacer la Reine, & Conbury, l'aîné de mes fils, fut accusé d'avoir contribué à ce mariage par ses conseils. Ma faveur n'a fait que baisser depuis ces deux événemens, & la haine de Buckingham, qui travailloit depuis quinze ans à me perdre, seroit venuë à bout de me conduire à l'échafaut, si mon innocence n'eût été assez reconnuë pour l'emporter sur les horribles impressions dont il a rempli l'esprit de mon Maître.

C'est par ménagement pour le Duc d'Yorck & pour ma fille que j'ai pris le parti de me retirer en France ; car avec un cœur irréprochable, j'aurois affronté tous les dangers, & nulle composition ne m'auroit satisfait pour mon bonheur & mon innocence. Mais j'ai considéré qu'en m'obstinant à résister, j'augmentois l'aversion du Roi, & sa jalousie pour le Duc, qui n'a déja que trop éclaté. Je me consolerois ainsi de ma disgrace par la douceur de penser qu'elle étoit utile à ma fille,

& que l'obscurité où je suis condamné pour le reste de ma vie, pourroit tourner quelque jour à l'avantage de la plus précieuse partie de mon sang. Mais d'affreuses nouvelles, que j'ai reçuës par un courier de la Ducheſſe, abattent ma constance en renouvelant toutes mes craintes. Elle m'écrit que sur l'indiscrétion qu'elle a eûë de parler à quelques amis d'une Histoire de la vie du Duc d'Yorck & de la mienne, à laquelle elle travaille depuis si long-tems, le Roi ou quelqu'un de ses Emissaires, lui a fait enlever secrettement tous les mémoires qu'elle avoit rassemblés pour cette entrepriſe. Et dans ce nombre, elle me confesse qu'elle avoit toutes les Lettres qu'elle a reçûës de moi depuis son mariage, sans excepter le billet par lequel je lui donnai avis du péril de la Reine. Combien de fois l'ai-je fait souvenir de les brûler? Ces Lettres ne contiennent rien qui blesse mon devoir; mais un pere s'explique naturellement avec sa fille, & j'ai quelquefois recommandé à la Ducheſſe de prendre la conduite & les sentimens qui convenoient à nos espérances. Dans la disposition où je vous ai representé le Roi, il n'y a trouvé que trop de sujets de redoubler ses soupçons. Son ressentiment, contre le Duc & ma fille, a éclaté jusqu'à lui faire refuser de les voir. On parle du dessein qu'il médite avec ses confidens, de légitimer le Duc de Montmouth, en déclarant qu'il avoit contracté un mariage secret avec sa mere. Il le rapelle en Angleterre dans cette vûë. Les craintes de ma fille la font balancer, si sa sûreté ne demande pas qu'elle s'éloigne de la Cour, & qu'elle vienne vivre en France avec moi. Elle est allarmée pour moi-même depuis que le Roi a nommé Buckingham pour l'Ambassade de cette Cour. Mes ennemis regrettent de m'avoir laissé échaper, & la Ducheſſe s'imagine

que ce n'eſt pas ſans quelque vuë ſecrette qu'on a choiſi le plus ardent pour l'envoyer en France.

Il étoit inutile, ajoûta le Comte, de vous fatiguer par un recit auquel vous ne ſçauriez prendre d'autre intérêt que celui de l'amitié. Mais ſi cette raiſon m'a porté à vous cacher mes peines, je n'ai pû refuſer de vous ouvrir mon cœur, lorſque vous vous plaignez de mon ſilence. Son diſcours & l'air de triſteſſe que toute ſa conſtance ne m'empêchoit pas de remarquer dans ſes yeux me touchérent ſi ſenſiblement, que je me ſerois déterminé à partir ſur le champ pour l'Angleterre, s'il y avoit pû tirer la moindre utilité de mes ſervices ; mais après lui avoir fait cette offre, il me vint à l'eſprit que ſi la Ducheſſe d'Yorck étoit forcée de paſſer en France, il n'y avoit perſonne qui pût la ſervir plus utilement que Monſieur & Madame de L*** qui étoient toûjours réſolus de ſe rendre inceſſamment à Londres. La qualité de François réfugiés, leur aſſuroit une liberté dont ils pouvoient faire toutes ſortes d'uſages ; & quand cette entrepriſe leur auroit ôté l'eſpérance de retourner en Angleterre, j'étois perſuadé que pouvant trouver le même azile dans quelqu'autre Païs Proteſtant, ils feroient volontiers le ſacrifice de leurs premiéres vûës à l'amitié qu'ils avoient conçûë pour le Comte. Je lui communiquai cette penſée. Il la trouva ſi heureuſe que s'y étant attaché tout-d'un-coup, il me laiſſa le ſoin d'en ménager le ſuccès. M. de L*** à qui j'en fis auſſi-tôt l'ouverture, le reçût comme la plus précieuſe occaſion qu'il pût eſpérer de rendre ſervice à l'innocence & à la vertu. Il ne voulut pas même que ſon départ fut remis après celui du Comte. Tous ces préparatifs étant achevés dès le premier voyage, il ne demanda que quelques heures pour faire tranquil-

lement ſes adieux, & ſe repoſant ſur le Comte de tous les autres ſoins, il reprit vers le ſoir le chemin de Roüen avec ſa femme.

La ſatisfaction que j'eus d'avoir rendu un peu de tranquillité au Comte de Clarendon, joint à la certitude de revoir deux amis ſi chers, & aux meſures que j'avois déja priſe pour leur procurer à Londres une ſituation plus agréable, diſſipa quelques ſentimens de triſteſſe que l'inquiétude de l'un, & le départ des autres, avoient mêlés à ma joye. Je ne penſai qu'à me rendre à Paris, & faiſant d'avance à Fanny & à Cecile une image délicieuſe de la vie que j'allois leur faire mener, nous entrâmes dans cette grande Ville comme en triomphe. L'inclination que Dom Thadéo continuoit de marquer pour ma fille, m'obligeoit peut-être à quelques précautions; mais je ne me défiois point de l'amour dans le cœur d'un honnête homme, & la reconnoiſſance que je devois à ſon zèle, ne me permettoit pas de lui laiſſer prendre un logement étranger, tandis que je recevois chez moi M. & Madame des Ogeres au même titre.

Nous fumes charmés de la magnificence & des commodités de notre nouvelle habitation. M. Briand, accoutumé au faſte de la Cour, & bien inſtruit de mes richeſſes, avoit raſſemblé dans l'eſpace de quelques jours ce qu'il avoit trouvé de plus riche, de plus agréable à Paris. Je le remerciai d'être entré ſi parfaitement dans mes vuës, & toujours plein du projet que j'avois formé, j'exhortai ma famille & tous les compagnons de ma fortune, à joüir avec moi des biens que le Ciel m'avoit accordés. Le cœur n'a pas beſoin d'efforts pour s'ouvrir à la joye & pour goûter les premiéres douceurs de la proſpérité. J'admirois moi-même avec quelle facilité je

me livrois à tous les amuſemens qui m'étoient offerts. M. Briand, que j'avois choiſi pour le guide de mes plaiſirs, me propoſa dès le même ſoir ceux qui ſe preſentent continuellement à Paris, les Spectacles, le Jeu, les Concerts. J'acceptai la Comédie, que je ne connoiſſois encore que de nom. J'y parus de l'air le plus brillant avec toute ma famille. Fanny me confeſſa qu'elle y avoit pris beaucoup de goût; & nous revînmes fort ſatisfaits de cet eſſai d'amuſement.

Cependant ma diſſipation même ne pouvant me faire renoncer à cet ancien goût d'ordre & de méthode dont je m'étois formé une ſi longue habitude, je penſai dès le ſoir du même jour à mettre de l'ordre dans mes plaiſirs, & jugeant que ce n'étoit point une ſcience dont je puſſe trouver les principes dans moi-même, j'apelai M. Briand & toute ma famille à ce conſeil. Il eſt queſtion, leur dis-je, de travailler à notre félicité commune, & de l'établir ſur des fondemens qui ne puiſſent être ébranlés. J'ai plus de richeſſes qu'on n'en demande communément pour être heureux, & je les abandonne à ce deſſein. Mais ne connoiſſant cette Ville que par la réputation qu'elle a d'être le centre de tous plaiſirs, je voudrois les connoître aſſez pour faire choix de ceux qui nous conviennent. Je les demande honnêtes, & délicats, mais vifs, & qui ne laiſſent rien à deſirer au cœur; enfin, je veux tirer du commerce du monde, ajoûtai-je en m'adreſſant à M. Briand, tout ce qu'il a de plus délicieux & de plus propre à ſatisfaire d'honnêtes gens. Vous en avez l'uſage. C'eſt vous que je conſulte.

Il me répondit que n'ayant jamais été aſſez riche pour ſe procurer tous les plaiſirs qui s'offroient à Paris, il ne pouvoit me donner les

lumiéres qu'on tire de l'expérience ; mais que s'il devoit s'en raporter à ſes propres deſirs, & au goût de ceux qui étoient mieux partagés que lui des biens de la fortune, il me nommeroit aiſément les principales ſources du bonheur ; qu'après le ſoin par lequel j'avois fort bien commencé, de me donner une maiſon magnifique & un équipage fort brillant, il falloit faire les frais d'une table, où l'abondance & la délicateſſe fuſſent réünies, & n'y être jamais ſans un certain nombre d'aimables convives ; que la Muſique, le Jeu & les Spectacles, partageroient les intervales des repas ; que la promenade & la chaſſe auroient leurs jours marqués comme des exercices néceſſaires pour l'entretien de la ſanté, qui eſt le fondement de tous les plaiſirs, que la lecture même, la converſation & les viſites, étoient autant de ſuplémens qui entroient pour quelque choſe dans le plan d'une vie heureuſe, qui pouvoient y contribuer du moins par la variété ; que ſi j'étois ſenſible à la douceur d'être flâté avec politeſſe, écouté avec complaiſance, ſervi avec zèle, je pouvois rendre libre l'entrée de ma maiſon, & m'aſſurer d'y être bien-tôt environné d'une foule de courtiſans qui ſe feroient une étude de prévenir tous mes deſirs ; que j'aprendrois d'eux tous les jours les nouveaux divertiſſemens qui naîtroient à la Cour ou à la Ville, & que mes richeſſes me mettant ſans ceſſe en état de ne me rien refuſer, je pourrois joindre ce ſurcroît de plaiſir à ceux dont je ferois réguliérement mon occupation.

Il ceſſa de parler, pour ſçavoir par ma réponſe, s'il étoit bien entré dans mes vûës. Je regardois pendant ce tems-là, Fanny & Cecile ; & flâté en effet par tant d'images riantes qu'il

avoit assez heureusement réünies, je ne doutai pas qu'elles n'y fussent du moins aussi sensibles que moi. Trouvez-vous, dis-je à Fanny, qu'il manque quelque chose à ce Tableau ? Elle me répondit que sans l'examiner, elle donnoit d'avance le nom de plaisir à toutes les occupations que je partagerois avec elle. Cecile s'échauffa encore moins, & je pris son silence pour une maniére de se conformer au sentiment de sa mere. Ce qu'elles avoient entendu, me paroissoit trop capable de lui plaire pour me défier de leur goût ; & le mien ne s'éguisant même que par le desir & l'espérance de satisfaire toutes leurs inclinations, je revins au dessein que j'avois eu de mettre de l'ordre dans une carriére qui se presentoit avec tant d'agrémens. Monsieur Briand fut encore consulté sur le rang que je devois donner aux plaisirs qu'il avoit nommés. Je le trouvai plus éclairé qu'il ne s'en glorifioit, dans ses conseils ; & me souvenant moi-même de la maxime d'un ancien Philosophe sur l'usage des plaisirs, je cherchai à les assortir avec une proportion si juste, que ceux qui étoient destinés à succéder, ne pussent souffrir aucune diminution par la nature de ceux qui les auroient précédées.

De toutes les propositions de Monsieur Briand, la seule que je ne pus goûter, fut d'ouvrir indifféremment ma maison à toutes les personnes d'un nom connu, pour me donner un air de grandeur par la multitude de ceux qui viendroient me composer une espéce de cour. Cette vaine affectation, qui m'exposeroit à voir tous les jours de nouveaux visages, & qui me priveroit sans cesse des douceurs de la familiarité, me parut moins un plaisir qu'un suplice. Mais je lui recommandai instamment de me pro-

curer des amis que je puſſe trouver du plaiſir à voir plus d'une fois, & qui fuſſent même aſſez diſtingués par l'eſprit & la politeſſe, pour me faire trouver, dans le ſéjour de Paris, un des principaux agrémens que j'y voulois chercher. Fanny fut encore plus délicate ſur le choix des Dames avec leſquelles on lui propoſa de ſe lier. Elle les demandoit ſages, douces, modeſtes; & dans un tems où toutes ces vertus n'étoient pas fort en honneur à la Cour de France, il n'étoit pas aiſé de lui trouver des amis d'un ſi beau caractére. Cependant je me rapelai le ſouvenir de la Comteſſe de * * * que j'avois vuë ſouvent à la Cour de Madame, & dont j'avois admiré autant de fois le mérite. Elle m'avoit traité avec tant de bonté & de diſtinction, que je me flâtai d'être reçû d'elle agréablement, lorſque je lui preſenterois ma femme; & l'amitié ſupoſant quelque reſſemblance d'inclinations, je comptai que nous trouverions dans les amies de cette Dame, toutes les qualités qu'elle poſſédoit elle-même, & que Fanny deſiroit.

Ces projets n'ayant pû s'exécuter dans un jour, je ſatisfis le lendemain l'impatience que j'avois de revoir mes deux Fils. Leur Mere s'étoit donné cette ſatisfaction dès le moment de notre arrivée, autant pour répondre à l'empreſſement de Cecile, qui brûloit d'embraſſer ſes Freres, que pour entrer dans un détail de ſoins qu'elle n'avoit pû prendre encore. J'avois ſçu d'elle, qu'à la ſeule ſollicitation du Recteur, la Cour avoit levé l'ordre qui leur faiſoit une priſon du Collége. Il avoit fait valoir la converſion de leur Mere; & le Miniſtre, informé en même-tems qu'ils n'étoient pas Sujets du Roi, avoit marqué boucoup de regret de s'être laiſſé engager à cette violence. Un procédé ſi honnête ayant

achevé de dissiper toutes mes craintes, je ne regardai point, comme un devoir génant, la visite que je ne pouvois me dispenser de rendre au Recteur.

Cependant je n'entrai point au Collége sans un certain fremissement, qui étoit comme le reste de mes anciennes préventions. Il augmenta même lorsqu'étant introduit dans la cour, je me vis au milieu d'un grand nombre de Peres, qui étoient à s'y promener, & qui fixérent curieusement leurs regards sur moi. Je leur trouvois une physionomie d'esprit, qui étoit encore relevée par l'air négligé de leurs personnes, au travers duquel un homme qui n'est point accoutumé à les voir en troupe, est surpris de voir briller des yeux fins, & de remarquer une contenance imposante. L'habit de cette Société, dis-je en moi-même, donne-t'il une aparence de mérite à ceux qui le portent ? ou n'est-elle composée en effet que de gens qui fassent cet honneur à leur habit ? Je compris tout-d'un-coup que des hommes de ce caractére, qui vivent sous la même discipline, & qui se conduisent par les mêmes principes ne pouvoient être médiocrement bons ou mauvais ; & que soit l'un ou l'autre, ceux qui l'étoient moins, ne pouvoient faire qu'une exception fort legére au grand nombre. Cette pensée n'étoit pas propre à me rassurer ; les connoissois-je assez pour sçavoir entre les mains de qui je venois me livrer ? Je traversois la cour avec un renouvellement de défiance, & les salutations que je recevois de tous côtés ne la dissipoient pas, lorsqu'au son d'une cloche, je vis sortir de différentes portes des flots de jeunes gens qui me formérent un spectacle aussi nouveau qu'agréable. Je m'arrêtai au milieu de mes gens pour ne rien perdre de cette vuë. Je ne me lassois pas d'admirer une Jeu-

neſſe ſi brillante ; & quoiqu'il me fût aiſé de juger que c'étoient les Eleves du Collége, au nombre deſquels je m'attendois de voir paroître mes enfans, leur multitude, leur propreté, leur bonne grace augmentoient de plus en plus mon étonnement. Il fut interrompu par l'arrivée du Pere Recteur qu'on avoit averti de ma viſite. Mon premier compliment roula ſur l'objet dont j'étois rempli ; & tandis que je lui marquois vivement mon admiration, en lui demandant les noms de ceux dont la phyſionomie avoit le plus d'éclat, j'étois occupé d'une réflexion qui l'auroit charmé s'il l'avoit pû pénétrer. Mais il me donna occaſion lui-même de la développer par ſes réponſes. Frapé de lui entendre nommer la principale nobleſſe du Royaume, & de n'en pas voir finir le nombre. Eh ! depuis quand, lui dis-je, êtes-vous aſſez bien dans l'eſprit du Public pour être chargés de ce précieux dépôt avec une confiance ſi générale ? Il trouva cette queſtion ſinguliére. Ce Collége, me répondit-il, eſt établi en France depuis plus d'un Siécle, & nous avons toujours eu la ſatisfaction d'y voir à peu près le même nombre d'Enfans, ſans que la confiance du Public ait jamais paruë ſe refroidir. Et ce que vous voyez ici, ajouta-t'il, vous le verriez dans toutes les Villes du Royaume où nous avons des établiſſemens. Quoi ! repris-je avec une véritable ſurpriſe ; dans le tems qu'on vous a perſécutés, décriés, qu'on vous a chargés de mille accuſations odieuſes, & que le Public a reçu avidement tant d'Ecrits où vous êtes cruellement déchirés, il n'a pas ceſſé de remettre entre vos mains ce qu'il a de plus cher, & de vous confier le plus important treſor de l'Etat ? Non, me dit-il modeſtement ; & ſi vous aviez jetté les yeux dans nos Egliſes, vous y auriez vû conſ-

tamment ce même Public, qui ne s'eſt pas relâché d'une autre ſorte de confiance dans les intérêts encore plus délicats ; vous verrez de même qu'elle ne s'eſt pas démentie à l'égard d'une infinité d'autres ſervices auſquels notre profeſſion nous oblige. Mais je vous expliquerai, ajouta-t'il, un myſtére qui paroît vous étonner. Et me prenant par la main, il me conduiſit dans une Salle où il continua de me parler ainſi.

Laiſſons à part, me dit-il, toutes les difficultés qui peuvent arrêter un Proteſtant. Le but particulier de notre Société eſt de veiller à la défenſe & au ſoutien d'une Religion qui nous aprend que ce zèle pour la ſoutenir & pour la répandre, eſt ce qu'il y a de plus agréable & de plus héroïque aux yeux de Dieu qui en eſt l'Auteur. Ainſi, nous ſommes engagés par un double devoir, à la conſerver pure entre nous, & à l'inſpirer aux autres. Il falloit des moyens qui puſſent nous conduire à cette fin. La ſageſſe de notre Inſtituteur a choiſi les plus naturels, en nous attachant au ſervice du Public par toutes les voyes qui peuvent ſe raporter à notre deſtination. Au miniſtére ordinaire de l'Egliſe, il nous a fait joindre l'exercice des talens & de l'eſprit, le goût même de la politeſſe, & de tout ce que le monde a d'eſtimable au milieu de ſa corruption. Rien n'eſt profane pour nous, ſi nous avons quelque eſpérance d'en faire un uſage qui le ſanctifie. Nous nous livrons à l'étude des Sciences, & nous faiſons profeſſion de les enſeigner : nous ſerions Soldats & Matelots ſi nous en eſpérions le même fruit ; Maîtres d'Ecole en France, Mandarins à la Chine.

Il n'eſt pas difficile de pénétrer par quels liens toutes ces occupations peuvent être raportées à notre but ; mais elles nous ont fait pluſieurs ſor-

tes d'ennemis. Premiérement, ceux qui le ſont de la Religion, & qui cherchent à la détruire ou à l'altérer par des innovations. Notre réſiſtance les irrite. Ils tournent contre nous les armes dont nous nous efforçons de la garantir. En ſecond lieu, les Libertins, qui par un déréglement d'eſprit, dont la corruption de leur cœur eſt la ſource, affectent de jetter du ridicule ſur tout ce qui eſt opoſé à leurs maximes. Enfin aux concurrens, ceux qui marchant dans la même carriére, ſans tendre toujours au même terme, s'affligent de voir nos ſuccès plus éclatans. Ils ne conſidérent pas que cette différence vient de celle de nos motifs. Des établiſſemens civils qui ne ſont ſoutenus que par des vuës humaines, ne ſupoſent point ce deſinterreſſement & cette ardeur que le zèle de la Religion inſpire, ſans compter l'aſſiſtance du Ciel, qui ne manque point à des entrepriſes formées pour ſa gloire. Si nos travaux ſont quelquefois plus heureux, c'eſt que les difficultés nous épouventent moins, & qu'avec l'aiguillon qui nous preſſe, elles ne ſont jamais capables de nous rebuter. Cependant la haine, la malignité & l'envie, qui ſont reſpectivement les diſpoſitions habituelles des trois ſortes d'ennemis que j'ai nommés, ne ceſſent point de nous mordre & de nous inſulter. On prétend faire paſſer les mouvemens de notre zèle pour des intrigues d'ambition, notre retenuë pour hypocriſie, notre douceur & notre complaiſance pour molleſſe politique; enfin, les plus grands effets de notre ardeur pour la Religion, ces pénibles fonctions de notre miniſtére, ces voyages qui entraînent la privation de toutes les commodités, & ſouvent la perte même de la vie, on les traveſtit en avidité pour l'or, & en paſſion pour tous les objets de l'avarice. Ainſi, no-

tre sort ordinaire est d'essuyer des contradictions & des outrages, que la foi nous fait regarder heureusement comme une partie de notre récompense. Mais au milieu de ce déchaînement, qui subsistera sans doute aussi long-tems que nous conserverons quelque vertu, le Public se déclare pour nous malgré lui-même; c'est-à-dire, que malgré le penchant malin qui lui fait prendre du goût à la satyre, ne reconnoissant point des ambitieux dans des gens qui renoncent volontairement aux honneurs, ni des amateurs de l'or dans ceux qui vivent contens du nécessaire, ni des politiques dans une société d'hommes desinterressés qui ne balancent point à monter sur un échaffaut quand c'est la voye la plus sûre & la plus courte pour aller à leur but, il nous accorde une confiance que nous devons sans doute à son estime, & qui nous venge bien des chimériques aplaudissemens qu'il donne quelquefois à nos ennemis.

Je fus si frapé de cette éloquente apologie; & l'impression en fut si forte, qu'interrompant le Recteur, je lui confessai que je ne connoissois rien de si grand & de si respectable que son Ordre. Cette confiance comme arrachée, sur laquelle je ne pouvois démentir mes yeux, eut pour moi la force d'une preuve invincible, qui me disposa à croire tout ce qu'il avoit ajouté à son avantage. J'insistai même sur cette réflexion pour la confirmer. Oüi, lui dis-je, je reconnois dans les persécutions auxquelles vous êtes exposés, le vrai caractére des hommes, qui est de rabaisser ce qu'ils admirent, & de chercher des défauts dans ce qu'ils estiment. Ils haïssent ce qu'ils ne peuvent mépriser; & la force de la vertu & du mérite les raméne néanmoins à la confiance, qui est une confession forcée de leur

injuſtice. J'ignore, continuai-je, ce que c'eſt que cette Religion à laquelle vous êtes dipoſés à faire tant de ſacrifices, & quand vous m'avez traité de Proteſtant, vous me ſupoſiez des connoiſſances dont je n'ai jamais eu le bonheur de m'occuper. Mais je ſuis porté à bien juger de ce qui vous inſpire tant de zèle, & je loue votre attachement pour un Parti où vous croyez reconnoître la vérité. C'étoit lui donner occaſion de ſe jetter dans les éclairciſſemens qu'il m'avoit déja promis. Je n'aurois pu éviter de l'entendre, ſi le deſir que j'avois de voir mes Enfans, ne m'eût ſervi de prétexte pour finir cet entretien. Il m'accorda ce que je lui demandois, en me promettant d'avance que je ſerois content du ſpectacle qu'il alloit m'offrir.

Il me fit traverſer pluſieurs cours & viſiter divers édifices où je remarquai beaucoup d'ordre & de propreté. Je fus ſurpris du ſilence que j'y voyois régner, après avoir été témoin de la legéreté & des emportemens de joye d'une nombreuſe Jeuneſſe à la ſortie des Ecoles. Il m'aprit la diviſion des exercices, & l'exactitude avec laquelle les plus diſſipés ſe rangeoient à leur devoir, au ſon d'une cloche, ou à la voix d'un Préfet. Les loix qu'ils obſervoient dans leurs jeux & dans leurs études, leur docilité, leur émulation, le ſoin que l'on prenoit de leur former le cœur & les maniéres par les mêmes degrés que l'eſprit, les uſages mêmes de leur commerce, & l'attention qu'on avoit continuellement de leur propoſer les plus nobles exemples de politeſſe & de bon goût, enfin toutes les méthodes qu'on employoit pour leur éducation, me firent un recit ſi curieux & ſi interreſſant, que je ne me laſſois point de l'entendre. Nous gagnâmes l'apartement de mes deux fils, que je trouvai aſſez com-

mode pour me flâter qu'ils avoient été traités avec distinction. Ils me parurent fort satisfaits de leurs exercices, & de la bonté de leurs Maîtres. Le Pere Recteur, qui avoit été informé de mon opulence, me proposa de leur donner un Gouverneur, & me parla avec éloge d'un jeune homme qui se presentoit pour cet office. J'y consentis avec joye, & j'en abandonnai le soin à sa prudence.

En continuant de me faire voir tout ce qui mérite la curiosité d'un Etranger au Collége de Loüis le Grand, il ne perdit point une seule occasion de me rapeler les raisonnemens qu'il m'avoit faits en faveur de sa Compagnie. L'adresse avec laquelle il y mêla quelques réflexions sur l'état de la Religion en Angleterre, ne me laissa point douter qu'il ne portât ses vûës plus loin que le present, & que son espérance ne fût de tirer un jour quelque utilité de mes services. Je ne lui sçus pas mauvais gré de ce dessein, qui répondoit fort bien à l'idée qu'il m'avoit donnée de son zèle. Enfin je le quittai avec assez d'estime, pour demeurer sans inquiétude sur la situation de mes enfans, & pour me proposer d'entretenir avec lui quelque commerce.

Il avoit évité de me parler du Malheureux dont sa compagnie s'étoit purgée, & je m'étois bien gardé de lui rapeler un souvenir si desagréable. Mais, comme si ce jour eût été marqué par le Ciel pour effacer dans mon esprit toutes les traces du passé, au moment même qu'il me conduisoit à mon carosse, un Ecclésiastique qui étoit à l'attendre, & qui s'étoit informé qui j'étois en me voyant avec lui, s'aprocha de nous avec des marques particulières de surprise & de joye. Nous attendimes l'explication qu'il paroissoit disposé à nous donner. Il nous témoigna d'abord qu'il ne

pouvoit lui arriver rien de plus heureux que ma rencontre, dans des circonstances où la commission dont il étoit chargé, me regardoit autant que le Recteur; & se faisant connoître pour le Curé de Ruel, il nous aprit qu'il avoit reçu deux jours auparavant les derniers soupirs d'un homme qui avoit emporté beaucoup de remords dans le tombeau. J'avois été apelé, continua-t'il, pour entendre sa confession, & dans l'état où il étoit réduit par une profonde blessure, j'espérois à peine qu'il vécut jusqu'à la fin de mon ministére. Cependant la force de son tempéramment l'a soutenu pendant quelques jours, & j'ai eu la consolation de les lui voir passer dans les sentimens d'une vive pénitence. Entre tous les desordres qu'il avoit à se reprocher, il n'a paru si sensible à rien, qu'au malheur qu'il a eu de deshonorer par sa conduite le Corps dont il est sorti. La justice du Ciel ayant prévenu l'effet de ses autres desseins, il se flâtoit qu'un repentir sincére pouvoit expier ses intentions; mais le tort qu'il a fait à son Ordre, est un crime consommé, dont il trembloit que son châtiment même ne fut point une suffisante réparation. C'est dans cette crainte, ajouta le Curé, qu'il m'a recommandé, en expirant, de vous rendre témoignage de ses regrets, & de vous déclarer qu'il s'est regardé comme le plus coupable de tous les hommes.

Le Recteur me regardoit timidement pendant cette déclaration, & je compris quelle impression il souhaitoit qu'elle fit sur moi; je la ressentois déja, & je ne fis que la suivre, en lui disant qu'une réparation de cette nature, dans la bouche d'un homme mourant, me paroissoit la plus glorieuse apologie qu'il pût desirer pour son ordre. Un coupable, ajoûtai-je, qui prend le tort qu'il vous a fait pour mesure de ses plus cuisans

remords, me doit donner une haute idée de votre vertu. Je partis dans ces sentimens, & je n'ai jamais eu d'occasion de les changer.

J'admirai, en retournant chez moi, avec quel bonheur tout sembloit concourir à ma tranquilité. Mais je trouvai de nouvelles raisons de la croire inévitable dans le recit qu'on me fit à mon arrivée. Le Duc de Montmouth étoit à Paris, & sa passion pour Fanny ne lui ayant pas permis de retourner à Londres sans la voir, il lui en avoit fait demander la permission par un Gentilhomme de sa suite. Elle avoit rejetté d'abord cette proposition avec une juste colére, & dans l'indignation de lui voir conserver des espérances, elle avoit tourné brusquement le dos à son confident. Mais le témoignage de son cœur, & la fierté même de ses sentimens, l'aïant bien-tôt fait revenir de cette premiére chaleur, elle avoit conçu que s'il est quelquefois permis à une femme de tirer quelque avantage de la foiblesse des hommes, c'étoit dans l'occasion qui s'offroit naturellement. Elle connoissoit les chagrins de Mylord Clarendon, & combien le Duc de Montmouth, que le Roi ne rapeloit pas sans quelque dessein, alloit avoir de part aux intrigues de la Cour. Il lui vint à l'esprit de faire usage du pouvoir qu'elle avoit sur lui, pour le rendre utile aux intérêts du Comte. Le seul embarras qui fut capable de l'arrêter, étoit mon absence; mais ne pouvant douter que les intérêts de ce cher Comte, ne me fussent aussi sacrés que les miens, elle se flâta non-seulement de me faire aprouver sa conduite, mais de mériter mes loüanges, en faisant réüssir, sans ma participation, un projet dans lequel je ne pouvois entrer avec bienséance. En effet, elle fit rapeler le Messager du Duc, & traitant sa commission de badinage, elle lui déclara plus sérieuse-

ment qu'elle pouvoit attendre un service fort important de son Maître.

Le Duc fut presque à l'instant chez moi. L'air respectueux avec lequel il se presenta, fit croître la hardiesse de Fanny ; elle lui parla de l'amour comme d'une passion qui ne pouvoit entrer que dans des cœurs libres ; & le vôtre lui dit-elle avec enjouëment, étant aussi occupé par l'ambition que le mien l'est par l'attachement que je dois à mon Mari, nous ne pouvons prétendre l'un de l'autre que de l'estime & des services. Elle lui promit de souffrir ses soins à ce titre, & le flâtant jusqu'à lui faire entendre qu'il pouvoit s'acquérir des droits inviolables sur sa reconnoissance, elle lui demanda s'il étoit disposé à se contenir dans ces bornes. Peut-être que la douceur & les graces qui ne l'abandonnoient jamais, rendirent plus d'espérance au Duc que ce discours ne lui en avoit ôté ; mais la suite ayant trop prouvé qu'il n'étoit point capable de la modération qu'on lui demandoit, il n'étoit pas possible qu'il fut sincére, lorsqu'il promit à Fanny de se contenter de son estime. La joïe même qu'il marqua de ce Traité, auroit paruë suspecte à une femme plus versée dans la galanterie. Cependant persuadée par ses protestations, & n'écoutant que l'envie de rendre service au Comte de Clarendon & à sa famille, elle demeura satisfaite du desinterressement avec lequel il lui offrit les siens, & lorsqu'elle me fit ce recit, je fus trompé moi-même par les aparences.

Elle lui aprit donc une partie des inquiétudes du Comte, & les justes sujets qu'il avoit de se défier des intentions du Roi. Comme il est difficile de ne laisser rien échaper d'indiscret dans un détail où le Duc étoit lui-même interressé, elle évita tout ce qui avoit quelque raport à la jalousie

de Charles, & n'attribuant sa haine qu'à d'anciennes raisons qui n'avoient jamais éclaté, elle s'expliqua avec force sur le péril dont le Comte étoit menacé en France, & la Ducheſſe sa fille en Angleterre. Mylord Clarendon m'a comblée de bienfaits, ajoûta-t'elle; je lui dois plus que je ne puis lui rendre, & je promets une éternelle amitié à ceux qui mettront son repos & celui de sa famille à couvert. La réponse du Duc de fut point incertaine. Soit qu'il ignorât les motifs qui le faisoient rapeler par le Roi, soit que la force de sa passion lui fît sacrifier ses propres intérêts, il s'engagea par mille sermens à faire sa cause de celle du Comte, & il partit extrêmement satisfait de l'occasion qu'il avoit de plaire à Fanny.

Je ne le fus pas moins de sa résolution. Sans examiner de quelle source elle pouvoit partir, & trop supérieur à certaines craintes pour m'allarmer de ses sentimens, je ne considérai que les intérêts du Comte, que Fanny avoit si heureusement ménagés. Montmouth, avec la témérité & la présomption qui étoient les vices de son caractére, avoit tant de générosité & de grandeur d'ame, que je croyois une entreprise fort bien entre ses mains, lorsqu'il s'étoit engagé à la faire réüssir. La paix de mon cœur se confirmant ainsi par toutes sortes de prospérités & d'avantages, je me livrai avec ma chére Epouse à l'admiration des faveurs du Ciel, & je l'invitai à joüir d'un bonheur que rien ne paroissoit capable de traverser.

Je n'ai jamais douté que dans ces premiéres circonstances du changement de notre sort, dans cet âge d'or de notre fortune & de notre amour, Fanny n'ait été aussi sensible que moi à l'espérance des plaisirs qui étoient prêts à se rassembler autour de nous, & que la nouveauté du moins d'une situation qui nous promettoit tant de déli-

ces, ne fit sur elle une vive impression. Dans les tendres entretiens que nous nous ménagions plusieurs fois le jour, j'observois que son ame étoit aussi pénétrée de joïe que la mienne, & que si elle avoit à se faire quelque violence, c'étoit pour en modérer les transports. Cette vûë redoubloit les miens. Je l'exhortois à ne pas craindre d'être trop heureuse, & à songer que des cœurs qui s'étoient livrés sans ménagement à la tristesse, ne devoient pas se faire un scrupule de s'ouvrir sans réserve au plaisir. Je parvenois ainsi par mes caresses autant que par mes discours à lui faire développer tous les tresors d'amour & de joïe, qui sembloient chercher encore à se cacher au fond du sien; & la fin de ces délicieux momens étoit toujours de nous perdre dans les bras l'un de l'autre, avec si peu d'attention pour ce qui existoit hors de nous, que la ruïne de l'Univers n'auroit pas fait de diversion au moindre de nos sentimens.

Cependant elle ne revenoit point de ces transports, sans trouver aussi-tôt dans sa mémoire quelque sujet de défiance & d'inquiétude, qui la ramenoit à des réflexions plus sérieuses que les circonstances ne paroissoient propres à les inspirer. Il sembloit qu'après s'être élevée au-dessus des bornes de la nature par la force du plaisir, elle ne retrouvât plus assez de liaison dans ses idées pour revenir tout-d'un-coup au point d'où elle étoit partie; & qu'un reste de cette triste habitude où elle avoit vécu si long-tems de se livrer à mille craintes vagues & mal éclaircies, déterminât naturellement l'attention de son ame vers quelque trace qui les renouveloit encore. Comme elle n'avoit rien de plus present ni de plus cher après moi, que sa fille, c'étoit sur elle ordinairement qu'elle tomboit dans ses agitations. Elle s'allarmoit des moindres nuages qu'elle avoit remarqués

dans ſes yeux, ou du plus leger changement qu'elle craignoit pour ſa ſanté. La paſſion de Dom Thadéo, dont elle ne s'étoit pas d'abord effrayée plus que moi, lui parut capable enſuite de cauſer tôt ou tard quelque chagrin à Cecile. Elle m'en parla ſérieuſement. Dans quelque ſilence & quelque reſpect qu'il ſe fût toujours contenu, elle apréhendoit que des ſoins ſi paſſionnés ne fuſſent importuns à ſa fille, & elle m'aprit même que ſe faiſant une étude continuelle de pénétrer ſes ſentimens, elle y avoit découvert des ſemences de chagrin & de triſteſſe qu'elle ne pouvoit attribuer à d'autres cauſes.

Je ſoûris de cette découverte, & l'interprétant différemment, je lui demandai ſi la mélancolie de Cecile étoit une marque bien ſûre qu'elle ſe trouvât importunée des ſoins de ſon amant. Je lui faiſois cette queſtion avec beaucoup de tranquilité, parce qu'ayant déja réfléchi ſur les ſuites d'une paſſion dont je remarquois continuellement les progrès, j'en avois ſi peu été allarmé, que je ſouhaitois au contraire aſſez de bonheur à Dom Thadéo pour gagner l'eſtime de ma fille. En jettant les yeux ſur l'avenir, je ne me croyois pas ſûr d'obtenir en Angleterre ce degré de conſidération qui méne aux grandes alliances. Mes richeſſes n'effaçoient pas la tache de mon origine, ſur-tout dans un tems où la mémoire de Cromwel étoit en horreur. Il me ſembloit que le mariage de Cecile avec un Etranger, me mettroit à couvert de cette réflexion, & connoiſſant par des témoignages certains, la naiſſance & le rang de Dom Thadéo, je ne voyois d'ailleurs rien dans ſon caractére qui pût m'inſpirer de l'éloignement pour ſa perſonne. La reconnoiſſance que je lui devois étoit encore un prétexte. A toutes ces raiſons j'en joignois une plus forte, qui venoit de

ma tendreſſe infinie pour Cecile. Elle avoit goûté les douceurs de l'amour ; ſon cœur ſouffroit peut-être d'avoir perdu de ſi délicieux ſentimens ; & dans un âge où la nature en fait ſentir vivement le beſoin, j'aurois voulu qu'elle n'eût pas ſujet d'en regretter la privation.

Je fis gouter aiſément toutes ſes idées à Fanny. Elle entra auſſi dans la penſée où j'étois que les aparences de triſteſſe, qu'elle remarquoit à ſa fille, pouvoient venir de quelque altération dans ſon cœur, & elle ſe promit bien d'en démêler promptement la vérité. Mais nous en étions fort éloignés l'un & l'autre, lorſque nous la ſoupçonnions d'être ſenſible à l'amour, & toutes nos conjectures n'auroient jamais pû nous faire atteindre à la cauſe de ſes peines.

Tranquilles néanmoins auſſi long-tems que nous les ignorâmes, nous reçûmes avec joye M. Briand, qui nous aportoit de nouvelles lumiéres ſur le plan de nos plaiſirs. Il revenoit accompagné de deux Gentilshommes François, à qui il avoit fait l'éloge de ma Famille, & l'ouverture du deſſein que j'avois de mener une vie délicieuſe à Paris. C'étoit, me dit-il, en nous les preſentant, les deux Seigneurs de la Cour qui en connoiſſoient le mieux tous les agrémens, & qui avoient le goût le plus rafiné pour les plaiſirs. Leurs premiéres offres répondirent fort bien à ce portrait. Ils me propoſérent le choix de ce qui étoit le plus en honneur à Paris, Lully pour la Muſique, avec les meilleurs inſtrumens de l'Opéra ; cinq ou ſix gens de Lettres qui paſſoient pour d'agréables convives, & pluſieurs perſonnes renommées pour l'enjouëment de leur eſprit & de leurs maniéres. Quelques ſoupers, me dirent-ils, donnés de bonne grace à la compagnie qu'ils promettoient de m'a-

mener, suffisoient pour me rendre tout-d'un-coup celébre, & pour attirer bien-tôt chez moi la Cour & la Ville.

Je conçus par ce discours que la réputation d'homme libéral & magnifique étoit regardé comme une partie du bonheur, & je résolus de mettre aussi cet avantage au rang de mes plaisirs. La partie de souper fut liée pour le même jour; & par le zèle de mes trois Guides, tous les Convives qu'ils m'avoient nommés s'y trouvérent réünis. Il y manquoit des Dames Françoises; mais l'ardeur dont j'étois rempli ne m'empêchoit pas de penser que l'honneur de mon Epouse demandoit plus de précaution dans ce choix, & n'ayant pas remis bien loin le projet que j'avois formé pour lui procurer des amies, je n'eus avec elle, dans cette premiére Fête, que les Dames qui habitoient ma maison. Elles étoient assez aimables pour faire oublier qu'elles étoient étrangéres. La politesse de mes Convives ne leur permit point d'en juger autrement. Après un Concert, digne en effet de la plus brillante Assemblée, on se mit à table sous les auspices de la magnificence & de joïe. Si tout ce qui fut offert m'attira de continuels éloges, l'ardeur avec laquelle tout fut accepté, dut me persuader qu'ils étoient sincéres. La conversation s'échauffa par degrés. Bien-tôt les recits agréables, les bons contes, les saillies fines & piquantes, se succédérent sans intervale. Cent sortes de vins exquis entretenoient cette aimable chaleur, & l'excélence jointe à la profusion dans les services & dans les mets, étoit à tous momens un autre aiguillon pour la joïe comme pour l'apétit. Quoique je n'eusse point dans le fond du caractére cette gayeté, qui porte à rire & à folâtrer, je me sentis comme emporté par la force de l'exem-

ple ; & si je dûs m'en raporter aux aplaudissemens que je reçus plus d'une fois, mes idées ne furent pas les moins rejoüissantes, ni mes saillies les moins heureuses. J'étois enchanté de la satisfaction que j'en voyois ressentir à Fanny, & le seul desir de l'animer à la joïe auroit suffi pour m'élever l'esprit & l'imagination La nuit nous parut trop courte au milieu des plaisirs où le jour vint nous surprendre. Nous nous quittâmes si satisfaits les uns des autres, que toute l'assemblée brûlant de renouveler cet essai, il n'y eût un seul de mes Convives qui ne s'engageât à remplir constamment sa place à ma table.

La carriére une fois ouverte avec tant de succès, tous les projets de M. Briand parurent s'arranger deux mêmes, & chaque jour m'aporta, comme il l'avoit prévu, de nouveaux goûts & de nouvelles lumiéres. Ayant conçu par l'expérience, autant que sur ses principes, que la bonne chére est le vrai fondement de tous les autres plaisirs, je me fis une Loi de n'épargner ni soins ni dépenses pour ma table, & je pris, dans cette vûë, des mesures qui n'étoient pas encore fort communes à Paris. J'établis à grands frais des Pourvoyeurs, non seulement dans les Provinces de France où la nature se distingue par l'excélence de quelque production, mais dans les Païs étrangers d'où je pouvois recevoir réguliérement quelque mets rare, ou quelque liqueur estimée. Ainsi tandis que le Nord me fournissoit les Poissons les plus exquis, je tirois du Midi mon gibier, & mes vins du Levant. Je n'aurois pas souffert qu'on eût fait paroître devant moi un plat ou un flacon qui n'eût pas porté un caractére extraordinaire, & que mon maître d'Hôtel n'eût pas recommandé par un éloge.

L'expérience servit à me convaincre que je n'étois pas trompé dans l'opinion que j'avois des plaisirs de la table, & le mérite autant que le nombre des Convives que la réputation de la mienne m'attira tous les jours, ne me laissa point douter que tout le monde n'en eût la même idée. Ce fut de là que le reste de mes plaisirs tira son cours, comme d'une source vive & féconde où la joye se renouveloit sans cesse avec le goût de toutes sortes d'amusemens. Les parties de jeux & de promenades, les Bals, les Concerts, les Spectacles, venoient à la suite de ces délicieux festins. L'ordre n'en étoit réglé que par les desirs que le present faisoit naître, ou par les informations que je recevois des nouveaux amusemens de la Cour & de la Ville. Bientôt les femmes qui se liérent avec Fanny, lui composérent une Cour aussi nombreuse que la mienne. J'avois réüssi heureusement à lui procurer l'amitié & l'estime de Madame la Comtesse de** Cette Dame se faisant un mérite de lui amener ce qu'elle connoissoit de plus aimable dans son sexe, je vis en peu de jours ma Maison aussi brillante que Versailles. Mes apartemens étoient vastes, & meublés avec une magnificence Royale. Ce fut un spectacle charmant pour moi-même que cette multitude de beautés, qui s'empressoient de caresser ma chére Epouse, & qui formoient un cercle autour d'elle. Je ne pris point pour un langage flâteur, l'aveu qu'elles faisoient de céder à ses charmes. Fanny paroissoit au milieu de cette belle assemblée, comme une Reine aussi aimable que riche & puissante, qui doit les respects qu'on rend à sa personne plus qu'à sa dignité, & qui ne s'attire ni la censure, ni l'envie, parce que tout le monde est porté à confesser qu'elle mérite les adorations

qu'elle reçoit. Cecile partageoit les éloges qu'on prodiguoit à sa mere. C'étoit pour moi un redoublement de satisfaction, car ces deux chers objets étoient comme confondus dans mon cœur, & je ne distinguois pas à laquelle des deux je souhaitois plus de plaisir & de gloire.

Il ne me coûte point à confesser que dans cette premiére yvresse où je passai plus de trois mois, il ne me vint pas même à l'esprit que j'eusse rien à desirer de plus heureux. Le charme de tant de frivoles amusemens m'avoit d'abord séduit par sa nouveauté, & sans avoir pénétré peut-être une seule fois jusqu'au fond de mon cœur, il m'avoit assez occupé l'esprit, pour me persuader qu'il n'y laissoit plus de vuide à remplir. S'il m'étoit arrivé quelquefois de me rallentir dans la recherche ou dans le goût de mes plaisirs, mon ardeur n'avoit pas tardé à se ranimer, par la pensée que le bonheur d'autrui ne dépendoit pas moins que le mien de mon attention & de ma constance; & ce motif qu'une passion incapable de se rallentir me rendoit sans cesse present, avoit toujours eu sans doute beaucoup plus de force que ma propre inclination pour me porter au genre de vie que j'avois embrassé. Ce n'est pas une excuse que je prépare d'avance à l'étrange égarement dont j'ai commencé la description. Je me dois ce témoignage, qu'ayant crû remarquer fort souvent des traces d'ennui & de lassitude dans les yeux de Fanny & de Cecile, je n'avois jamais eu tant de zéle pour faire renaître leur vivacité, que dans ces momens où je craignois que leur dégoût ne vînt du relâchement de mes soins. J'avois poussé le desir de les rendre heureuses jusqu'à perdre alors toutes sortes de ménagemens pour ma santé; & cent

fois il m'étoit arrivé de leur sacrifier mon propre goût, pour leur proposer des amusemens que je croyois plus conformes à leur inclination qu'à la mienne.

Ces marques d'ennui & de langueur qui leur échapoient souvent, m'avoient quelquefois frapé jusqu'à me faire naître l'envie de leur en demander la cause; mais voyant ensuite que leur complaisance se ranimoit, & ne pouvant douter de leur santé, qui étoit dans sa fleur la plus brillante, je m'arrêtois à croire que ces alternatives n'étoient que l'effet de cette douce fatigue qui suit ordinairement les plaisirs. Alors ma joye croissoit d'autant plus, que c'étoit une preuve de la douceur qu'elles trouvoient à s'y livrer; & sans me jetter dans d'autres réflexions, je recommençois à les y inviter avec une nouvelle ardeur. Fanny, toûjours complaisante à l'excès, me remercioit des soins que je prenois pour lui plaire, & se réduisoit seulement à me demander quelquefois ce que je pensois de certaines parties qui m'avoient coûté beaucoup de frais & d'embarras. Moi qui m'arrêtois bien moins à ce qu'elles étoient en elle-même qu'au plaisir qu'elle avoient pû lui causer, je ne manquois point de prendre cette question pour une marque du goût qu'elle y avoit trouvé, & je croyois la flâter beaucoup en les relevant par de grands éloges.

Mais après s'être fait si long-tems violence, elle en vint par degrés à marquer une répugnance plus ouverte, sur-tout pour les repas du soir, qui entraînoient ordinairement fort loin dans la nuit. Elle prenoit occasion des plus legéres incommodités pour se retirer avec sa fille; & lorsqu'elle avoit pû se dérober ainsi sous quelque prétexte, personne n'auroit obtenu l'entrée de

son apartement. Elle ne s'en livroit pas plutôt au sommeil. J'étois surpris, en sortant de table aux heures de la nuit les plus avancées, de la trouver occupée d'une lecture, ou seule à méditer, tandis qu'elle avoit forcé Cecile de se mettre au lit pour ménager sa santé. De quelques idées qu'elle fut alors remplie, elle prenoit un visage riant à mon retour, & paroissant persuadée que je venois de goûter beaucoup de plaisir, elle me demandoit, d'un air si libre, les circonstances dont je m'étois le plus amusé, que je fus encore assez long-tems la dupe de cette fausse tranquilité. Je lui racontois en effet ce que j'avois trouvé de plus agréable dans les maniéres & dans les discours de mes convives. Je lui faisois la peinture des nouveaux visages & des caractéres singuliers. Je riois le premier, pour l'inviter à rire ; & rempli comme j'étois de mille choses réjoüissantes que j'avois entenduës, mes discours n'étoient ni pésans, ni ennuyeux. Elle paroissoit y prendre goût, & la seule crainte aparemment de diminuer celui que j'affectois d'y prendre, l'empêchoit de me laisser apercevoir qu'elle en étoit importunée.

Il lui arriva dans cette intervale un accident qui servit encore à soutenir de ce côté-là mon illusion, mais qui m'aporta des lumiéres sur un autre intérêt dont je commençois à m'occuper fort sérieusement. Dom Thadeo, toujours aussi attentif à gagner mon estime par l'honnêteté de ses maniéres, qu'à s'insinuer dans le cœur de Cecile par son respect & par ses soins, amena un jour chez moi une Dame Espagnole accompagnée d'un homme de la même nation ; & les ayant laissés dans une Salle pour se donner le tems de m'aprendre ce qu'ils avoient à me demander, il vint me raconter en peu de mots leur avanture. C'é-

soient, me dit-il, deux personnes qu'il avoit connues particuliérement à Madrid, & que le hazard lui avoit fait rencontrer depuis peu de jours. Leur dessein étoit de passer en Angleterre, pour joüir d'une liberté qu'ils ne pouvoient espérer de leur Patrie. Ils avoient besoin d'une recommandation, & le desir qu'il avoit de les obliger, l'avoit porté à leur offrir la mienne. Il ajouta qu'ayant pensé à les presenter d'abord à mon Epouse, qui prenoit plaisir à parler quelquefois leur langage, & qui auroit eu la bonté sans doute de me solliciter pour eux, il avoit été arrêté par des contestations dont il vouloit me faire le Juge avant que d'exécuter son projet : La Dame, continua-t'il, n'est pas d'une condition qui permette tout-à-fait à une femme d'un certain rang de se lier étroitement avec elle, & je la connois néanmoins si séduisante, que Madame Cléveland, tendre & sensible comme elle est, aura peine à se défendre de l'aimer. Je suis persuadé, ajouta-t'il, qu'elle trouvera de la satisfaction dans son entretien, c'est un amusement que je voudrois lui procurer ; mais je me crois obligé de vous avertir qu'il conviendroit peu qu'elle la vît trop familiérement.

Pour en juger mieux, lui répondis-je, il faut que je commence moi-même par la voir, & passant avec lui dans la Salle, où il l'avoit laissée, je trouvai effectivement une femme dont la figure étoit aussi prévenante que ses maniéres & son langage. Elle m'expliqua avec moins de ménagement que Dom Thadéo, les raisons qui la conduisoient en Angleterre. C'est l'amour, me dit-elle en souriant ; une cause si interressante m'assure la protection de tous les cœurs sensibles. J'aime cet homme, ajouta-t'elle, en me montrant son amant ; on le persécute en Espa-

gne ; je renonce à ma Patrie pour le suivre. Ce discours, prononcé avec une grace admirable, & mille traits qui me firent juger aussi avantageusement de son caractére que de son esprit, me disposérent à me rendre tous les services qui dépendoient de moi. Je ne crus pas même que l'objection de la naissance fut une raison assez forte pour priver Fanny du plaisir de voir une si aimable Espagnole. Le mérite répare la naissance. Je fis faire cette réflexion à Dom Thadéo ; & prévenant moi-même l'Etrangére, je lui proposai de passer dans l'apartement de mon Epouse, qui l'entendroit parler volontiers dans une langue qu'elle sçavoit parfaitement ; & d'une Nation à laquelle elle prenoit beaucoup d'intérêt.

J'avois quitté Fanny presqu'au même moment. Je l'avois laissée dans une situation tranquile, & rien n'avoit été capable de la troubler. Cependant à peine eût-elle le tems de jetter les yeux sur l'Espagnole, qu'elle poussa un cri perçant, & prenant sa fille par la main, elle l'entraîna avec la derniére précipitation dans un Cabinet qui étoit au fond de son apartement. Madame des Ogéres, ma Belle-sœur & Madame Lallin qui étoient avec elle, l'ayant suivie immédiatement, je demeurai seul avec Dom Thadéo & les deux Etrangers, qui ne furent pas moins surpris que moi de cette scène.

Le seul parti que j'eus à prendre, fut de les faire retourner aussi-tôt sur leurs pas, & sans pouvoir m'imaginer la cause d'un si prompt desordre, je priai Dom Thadéo de faire un moment les honneurs de ma maison, tandis que j'allois m'informer de ce qu'il avoit allarmé mon Epouse. Je le quittai pour prendre le chemin du Cabinet ; mais en aprochant de la porte, je fus

arrêté par Madame des Ogéres, qui en sortoit brusquement, & qui m'entraîna par la main. Dites-moi, commença-t'elle avec chaleur, sçavez-vous qui vous venez de nous amener, & n'avez-vous pas dû prévoir l'embarras où vous nous avez jettés ? Ce reproche me parut si obscur, que dans le trouble où il me jetta moi-même, je la pressai vivement de s'expliquer. Après les craintes, reprit-elle, que le souvenir de l'Isle de Madére renouvelle tous les jours dans l'esprit de Madame Cléveland, avez-vous pû lui presenter une femme odieuse, qui l'a exposée au plus affreux péril dont le Ciel l'ait jamais délivrée ? Je compris tout-d'un-coup que c'étoit cette même Comédienne de Madrid, dont Gelin avoit employé les artifices, & je ne fus pas surpris de la frayeur que sa presence venoit de causer à Fanny. M'ayant fait souvent raconter ce que j'en avois apris par les confessions de Gelin, elle avoit traité mille fois de miracle la force qu'elle s'étoit sentie dans cette dangereuse avanture, & jamais effectivement elle n'en parloit sans trembler. Sa frayeur redoubloit encore, lorsque joignant à cette pensée les maléfices que Gelin avoit tentés sur elle à Chaillot, elle songeoit que toutes les fureurs de l'enfer s'étoient exercées contre sa vertu, & qu'il avoit fallu des prodiges du Ciel pour l'empêcher d'en être la proye. Ces idées l'avoient quelquefois jettée dans des agitations qui m'avoient fait repentir de lui en avoir trop apris. Ainsi, reconnoissant mon imprudence, j'entrai dans le cabinet avec les plus tendres marques de chagrin, & je lui fis des excuses qui apaisérent facilement le sien. Il lui resta néanmoins, de la précipitation avec laquelle elle s'étoit levée, une douleur assez violente au pied pour la retenir pendant quelques

jours dans son apartement. Mais loin de s'en affliger, elle tourna en badinage un accident qui devoit la priver des plaisirs que je lui préparois dans une nouvelle Fête dont on m'avoit donné l'idée, & cette affectation d'indifférence que j'attribuai à la crainte que son incommodité ne me causât trop d'allarmes, venoit uniquement de la satisfaction qu'elle avoit d'éviter les divertissemens qui lui étoient devenus insuportables.

Dom Thadeo se ressentit de sa joye, par la facilité qu'elle eut à lui pardonner d'avoir été l'occasion de sa peine. Ses excuses furent simples. Il ignoroit l'avanture de Fanny, & l'Espagnole qui ne s'attendoit à rien moins qu'à retrouver dans mon Epouse l'Inconnuë qu'elle avoit voulu tromper à Madére, fut elle-même surprise d'une rencontre si imprévuë. Il se défit d'elle sur le champ, pour venir réparer une indiscrétion dont on ne pouvoit justement lui faire un crime.

Mais cette avanture devoit avoir d'autres suites. Avec beaucoup d'étonnement, cette femme artificieuse emporta un ressentiment fort vif du mépris que mon Epouse avoit marqué pour elle. La vengeance fut son premier desir ; & les vûës que cette passion lui inspira s'accordant avec son caractére naturel, qui étoit l'envie de plaire, & de satisfaire sa vanité par des conquêtes difficiles, elle forma le dessein d'enlever ma tendresse à Fanny. Les lumiéres qu'elle avoit reçuës de Dom Thadéo sur les qualités de cœur & d'esprit que mes amis m'attribuoient, lui firent trouver autant de gloire dans cette entrepriſe, que le motif de la vengeance lui fit espérer de plaisir. Elle conçut que ce n'étoit pas aux voyes ordinaires qu'elle devoit avoir recours. La difficulté qui causa d'abord quelques embarras, fut celle de lier avec

moi quelque commerce. Cependant ſes artifices ne l'abandonnérent pas au beſoin.

Dès le ſoir du même jour, je reçus d'elle un billet fort preſſant, par lequel elle me prioit, ſous le nom d'une Dame Angloiſe qui avoit été dans la confidence de Cromwel, & qui avoit des ſecrets d'importance à me communiquer, de lui accorder quelques momens d'entretien dans un lieu qu'elle me déſignoit. C'étoit celui où elle étoit logée. Il ne me vint pas la moindre défiance à l'eſprit. Je connoiſſois le nom ſous lequel elle m'écrivoit, & la civilité ſeule m'auroit conduit chez elle indépendamment de mille autres motifs. Je ne balançai point à m'y faire mener ſur le champ dans mon Caroſſe. Elle avoit pris ſoin d'éloigner ſon Amant; & pour prévenir ſans doute le premier mouvement qui m'auroit pû porter à me retirer, en m'apercevant que j'étois trompé, elle m'attendoit dans le Cabinet le plus enfoncé de ſon apartement. J'y fus introduit au travers de pluſieurs Chambres dont la propreté annonçoit une femme de diſtinction, & ſa fortune la mettant en état aparemment de vivre avec une certaine ſpendeur, elle étoit dans un deshabillé des plus magnifiques & des plus galans. Je ne la reconnus pas tout-d'un coup. Le préjugé où j'étois, joint au changement de ſa parure, me porta d'abord à la ſaluer en Anglois, & je m'aſſis même auprès d'elle ſans me remettre le moindre trait de ſon viſage.

Cependant comme elle n'avoit rien compris à quelques mots que j'avois prononcés dans une langue qu'elle ignoroit, elle ouvrit autrement la converſation; & s'étant ſervie de la langue Eſpagnole, je ne pus demeurer plus long-tems dans l'erreur. Quelques marques d'étonnement qui m'échapérent auſſi-tôt, ne l'empêchérent point

de continuer son discours. Elle me conjura d'approuver un artifice innocent, qui étoit bien pardonnable à la passion qu'elle avoit de me connoître, & à la nécessité où elle étoit de se justifier. Le hazard lui ayant fait rencontrer à Paris Dom Thadeo, son ancien ami, elle n'avoit pû l'entendre parler de l'excélence de mon mérite, sans être piquée d'une vive curiosité de me voir, & ce desir s'étoit bien augmenté lorsqu'elle avoit apris que je pouvois lui rendre service en Angleterre. Elle avoit eu quelque chagrin à la vérité de l'accuëil injurieux que lui avoit fait mon Epouse; mais quand elle eût pû prévoir une rencontre à laquelle elle s'attendoit si peu, n'ayant point de reproches à craindre, elle n'auroit pas pensé à l'éviter. Les efforts qu'elle avoit faits pour la retenir dans l'Isle de Madére, méritoient bien moins sa haine que sa reconnoissance & son amitié. Affligée donc qu'un contre-tems si fâcheux m'eût obligé de la quitter; & convaincuë par ses propres yeux que le portrait qu'on lui avoit fait de moi n'étoit pas flâté, elle n'avoit pû résister à l'impatience de me voir. Je devois pardonner le petit artifice qu'elle avoit employé à la vivacité qui est naturelle aux Espagnols, &, si elle l'osoit dire, à l'ascendant de son étoile qui n'avoit jamais laissé de liberté à son cœur à la vuë d'un homme de mérite. Elle me regardoit d'un air si tendre en me tenant ce discours, & sa rougeur aidoit si adroitement le langage de ses yeux, que si je n'eusse point été prévenu sur son caractére, l'amour propre m'eût persuadé infailliblement qu'elle avoit conçu pour moi des sentimens fort tendres; mais assez défendu par l'opinion que j'avois d'elle, je l'interrompis honnêtement pour lui faire perdre par ma réponse, l'espérance qu'elle pouvoit avoir de me tromper.

Ici je confesse que soit dépit de voir ses avances inutiles & résolution de triompher de ma sagesse à toutes sortes de prix, soit impétuosité de tempéramment, soit excès d'artifice & d'imposture, elle me mit par une ouverture sans ménagement, dans la situation la plus délicate où le goût du plaisir ait jamais exposé ma vertu. Je m'étois levé pour la quitter. Elle m'arrêta par la main, & la serrant assez pour me fixer vis-à-vis d'elle, elle m'adressa toutes ces expressions passionnées qui sont le plus vif langage de l'amour en Espagne. Ses yeux sur lesquels je ne pouvois éviter de faire tomber les miens, sembloient m'en aprendre encore plus que sa bouche. Son teint s'étoit animé des plus belles couleurs. Tous ces charmes étoient exposés à ma vûë, & je ne remarquois que trop qu'au moindre signe de leur victoire, on étoit disposé à m'en laisser recueillir toutes les douceurs qui pouvoient me consoler de ma défaite. Dois-je faire cet aveu à mes Lecteurs ? Je fus trahi par mes sens, qui se révoltérent assez contre ma raison pour me faire tout craindre de sa foiblesse. Ils prirent tout-d'un-coup tant d'empire, que pensant moins à les combattre, qu'à justifier leur tyrannie, je mis en delibération si c'étoit me rendre coupable que d'accepter des plaisirs qui m'étoient offerts, & que je ne m'étois procurés par aucun desir qui blessât mon devoir. J'ignore quel eût été l'effet de cette réfléxion, si l'image de Fanny qui vint se presenter tout-d'un-coup à ma mémoire, n'eût comme changé la scène que j'avois devant les yeux. Je ne vis plus qu'elle ; & cette douce modestie qui accompagnoit toujours la tendresse de ses regards, me fit rougir d'avoir été sensible un moment à des caresses effrontées, & à un langage dissolu. Heureusement le Ciel permit pour

confirmer mes forces, que Dom Thadeo se fit entendre dans la Chambre qui touchoit au Cabinet. Il venoit demander compte à Dona** de l'avanture qui s'étoit passée chez moi, & sur laquelle son empressement de la quitter pour se rendre auprès de mon Epouse, ne lui avoit pas permis de recevoir d'elle tout l'éclaircissement qu'il desiroit. Je dégageai ma main de celles qui la retenoient encore : & tournant le dos avec une révérence forcée, j'allai au-devant de Dom Thadéo, qui avoit été fort surpris de trouver mon Carosse à la porte. Il ne le fut pas moins de me voir passer rapidement en lui faisant signe de me suivre. Etant descendu sur mes pas, il se rendit à la priére que je lui fis de monter avec moi dans mon Carosse. Mon dessein étoit de lui raconter de quel embarras j'étois heureusement sorti ; mais la confusion qui me restoit de ma foiblesse, me fit naître tant de distractions tumultueuses, que j'arrivai chez moi sans avoir prononcé un seul mot. Les conclusions qu'il tira de mon silence, & qu'il me déguisa pendant quelques jours, n'apartiennent point à cette partie de mon Histoire.

Je ne reparus point aux yeux de Fanny sans quelques sentimens de honte, que la seule vuë d'une Epouse si vertueuse étoit capable de faire renaître. Cependant le feu d'un amour, qui n'en étoit pas plus altéré, eut bien-tôt consumé ces foibles taches. Je repris auprès d'elle toute la tranquilité & toute la joye dont sa presence étoit pour moi comme une source inépuisable. Son incommodité l'attachant à sa Chambre, je déclarai que ma maison seroit fermée aux Etrangers jusqu'à sa guérison. Envain s'opose-t'elle à cette résolution, qu'elle regardoit comme un sacrifice que je lui faisois de mes plaisirs. Mon cœur

sentoit

ſentoit déja que tous les amuſemens auſquels je donnois ce nom ne le méritoient dans ſon abſence. Nous ſoupâmes enſemble dans ſon appartement, & cet ordre dura auſſi long-tems qu'elle fut à ſe rétablir. Elle en parut ſi ſatisfaite, & ſes diſcours rendirent nos repas ſi enjoüés, que je la ſoupçonnai de ſe faire cet effort par complaiſance, pour me dédommager des plaiſirs dont elle s'imaginoit que je me privois pour elle.

Ce fut à la fin d'un de ces ſoupers domeſtiques, que je propoſai à Madame Riding de nous faire une relation ſuivie de ſes avantures & de celles de Cecile. Peut-être nous l'avoit-elle déja faite plus d'une fois toute entiére, mais par fragment & par parties, dans l'eſpérance où nous étions toujours de ſatisfaire Mylord Clarendon qui avoit ſouhaité qu'elle ſe fît en ſa preſence. Son abſence durant plus long-tems qu'il ne nous l'avoit fait eſpérer, je preſſai Madame Riding de ne pas différer davantage un recit qu'elle ſeroit libre de recommencer à l'arrivée du Comte: Elle nous ſatisfit dans ces termes.

HISTOIRE
DE
Mr. CLEVELAND.

LIVRE TREIZIÉME.

IL ne m'eſt pas difficile de rapeler des événemens dont les traces ſubſiſteront toujours dans ma mémoire. Mais en commençant un recit où je vous annonce beaucoup plus d'infortunes que de faveurs du ſort, je ſuis arrêtée par la crainte de mêler quelque amertume à l'heureuſe ſituation où vous êtes. N'exigez pas du moins que je renouvelle d'affreux ſouvenirs, que le changement de votre ſort doit avoir effacés. Je détache de mes avantures & de celles de Cecile, tout ce qui peut avoir quelque liaiſon avec les vôtres; & ſi j'ai quelque eſpérance de vous attendrir, c'eſt par les ſentimens d'une compaſſion ſi douce, qu'elle n'aura rien de pénible & douloureux.

Nous fûmes ſéparées de vous par les Roüintons. Je détourne les yeux de l'horrible image de nos premiéres frayeurs. La connoiſſance que

ces Barbares eurent bien-tôt de notre ſexe, nous mit à couvert de leur furie. Ils nous réléguérent parmi leurs femmes & leurs malades, qui compoſoient une eſpéce d'arriére-garde à quelque diſtance de leur troupe. Nous n'y trouvâmes point d'autres marques de barbarie, que celles qui étoient naturelles à une nation ſi féroce, c'eſt-à-dire, que ne leur voyant pour nous aucune aparence de haine, je commençai à me flâter que notre vie étoit du moins en ſureté, & que de quelque côté qu'ils puſſent nous conduire, nous trouverions tôt ou tard l'occaſion de nous rejoindre.

Cette eſpérance s'accrut encore, lorſque je les vis attentifs à nous accorder les mêmes ſecours qu'à leurs femmes, & diſpoſés à porter Cecile, que ma groſſeur leur fit regarder aparemment comme un fardeau trop peſant pour mes forces. Mais le péril auquel ma laſſitude nous avoit expoſées, étoit trop preſent à mon imagination, pour me permettre aucun ménagement qui eut l'aparence de foibleſſe; ſi je m'étois arrêtée par un mouvement de deſeſpoir qui m'avoit fait ſuccomber à mes peines, & renoncer au ſoin de ma vie, je conçus qu'avec le précieux dépôt que le Ciel avoit remis entre mes mains, il ne m'étoit plus permis de penſer à mes propres maux, & qu'il falloit attendre du ſecours & des forces du même pouvoir qui me faiſoit comme une loi de m'en ſervir.

La réſolution que je formai, non-ſeulement de ſuivre la marche de mes Compagnes, mais de porter conſtamment Cecile entre mes bras, parut m'attirer quelques marques d'admiration, qui augmentérent mon courage en renouvelant ma confiance. Le chemin qu'on nous fit faire chaque jour ne fut pas auſſi long que je l'avois apréhendé. Tandis que la troupe des Sauvages faiſoit ſes excurſions ordinaires pour la chaſſe, nous avancions

avec beaucoup de lenteur, & je m'apercevois vers le soir, par l'exactitude avec laquelle ils ne manquoient pas de nous rejoindre, que les lieux du repos étoient réglés. Ainsi, mes forces naturelles, la legéreté que j'acquis bien-tôt par la diminution de mon embonpoint, furent suffisantes pour me faire résister à la fatigue d'une longue marche. Je tentai plus d'une fois pendant la nuit de découvrir le quartier où vous étiez gardés, trop contente si j'étois parvenuë seulement à vous voir & à vous faire connoître notre situation; mais ne pouvant vous chercher qu'au hazard, je rencontrois toujours quelques Sauvages, qui sembloient s'imaginer que je m'étois égarée imprudemment, du moins si j'en juge par le soin avec lequel ils me faisoient retourner auprès de mes Compagnes.

Je n'ai jamais compris dans quelles vuës ils firent un jour la séparation de leurs femmes, pour en laisser une partie derriére eux, tandis qu'ils continuérent leur marche avec le plus grand nombre. Je fus condamnée à rester avec celles qui furent abandonnées. Leur couleur ne permettant point de distinguer si c'étoit triſteſſe ou maladie qui les tenoient dans un certain abattement, je passai plusieurs jours dans une nouvelle sorte de frayeur, qui venoit autant de la crainte de quelque mal contagieux, que de l'incertitude du sort auquel nous étions réservées. J'avois remarqué qu'il nous étoit mort, dans une espace assez court, plusieurs femmes dont on avoit paru regretter la perte. Cette réflexion me portoit bien à croire que celles qu'on avoit laissées avec moi étoient menacées du même malheur, & qu'on n'en avoit pas porté ce jugement sans raison; mais le Ciel ayant soutenu heureusement la santé de Cecile & la mienne, je ne pouvois pénétrer ce qui nous avoit fait traiter avec la même rigueur. On nous

avoit laissé d'ailleurs des provisions qui suffisoient pour nous entretenir long-tems dans l'abondance ; & quoique les femmes auſquelles nous nous trouvions associées n'eussent pas vû partir sans regret, leurs Compagnes & leurs Maris, je n'avois pas remarqué ces transports éclatans, dont je me figurois qu'elles n'eussent pû se défendre, si elles avoient été persuadées qu'on les abandonnoit sans retour.

L'unique pensée à laquelle je crus devoir m'arrêter, fut qu'elles étoient atteintes en effet de quelque mal dont on craignoit la communication, & qu'on ne nous avoit laissé avec elles que pour les empêcher de se plaindre, qu'elles fussent traitées avec moins de ménagement que des Etrangéres. Je ne doutai point de cette conjecture, lorsque j'en vis quelques-unes mourir presque subitement, & les autres si peu effrayées de ce spectacle, qu'à peine s'éloignoient-elles des cadavres qui venoient d'expirer à leurs yeux. Elles demeuroient dans la même indolence, occupées par quelque rêverie profonde, ou fixées par une pesanteur létargique, qui les rendoient comme insensibles à ce qui se passoit autour d'elles. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-unes à qui la force & la légéreté paroissoient revenir. Elles se levoient alors avec une vivacité surprenante ; mais loin de s'arrêter près de leurs Compagnes, ou de penser à leur offrir quelque secours, elles prenoient rapidement le chemin qu'elles avoient vu prendre à leurs maris, & seules ou accompagnées, elles s'éloignoient & ne reparoissoient plus.

Quelque incertitude qu'il y eut dans mes premiéres conjectures, elles m'inspirérent assez d'effroi pour me faire prendre de justes précautions contre le danger. Je me retirai avec Cecile à quelque distance de la troupe ; & je ne négligeai

pas le soin d'emporter une provision de vivres. La liberté qu'on me laissa de m'écarter, fut une autre preuve qui me fit juger de la grandeur du mal. Je m'occupai pendant quelques jours du triste spectacle qui frapoit continuellement mes yeux. Enfin, la vuë de celles qui paroissoient revenir à elles-mêmes, & qui prenoient aussi tôt la fuite, me fit naître deux pensées; l'une, que de quelque nature que fut leur maladie, elles se croyoient sauvées du péril lorsqu'elles étoient échapées aux premiéres atteintes; l'autre, que les sauvages ne pouvoient être fort éloignés, puisqu'elles se hazardoient seules à les suivre. Dans une situation où je devois craindre à tous momens que l'air seul n'aportât la contagion jusqu'à nous, il me vint à l'esprit de regagner aussi notre troupe, que je me figurois ou déja renduë dans son habitation, ou campée à peu de distance. Ce parti me parut si facile, & dans quelque vuë que les sauvages nous eussent laissés avec leurs femmes, il y avoit si peu d'aparence qu'ils s'offensassent de nous voir de l'empressement pour marcher à leur suite, que je me déterminai à partir sur les traces de la premiére femme, qui pourroit me servir de guide.

Il s'en échapa deux dès le même jour, & je ne manquai point une si belle occasion. Mais je n'avois pas prévu que leur viteſſe surpasseroit la mienne; la joye sans doute de se voir délivrées d'une situation terrible, les faisoit courir avec la legéreté d'un oiseau, tandis que ma pesanteur naturelle & le fardeau précieux dont j'étois chargée, rendoient ma marche extrêmement difficile. Je les perdis de vuë en peu de tems. Mon courage n'en fut point refroidi. Je me flâtai que dans l'inégalité du terrain, elles reparoîtroient par intervalles, ou que les vestiges de leurs pas

suffiroient pour me conduire, & quand j'aurois perdu cette espérance, je n'en aurois pas été plus tentée d'abandonner mon entreprise. Toute autre extrêmité ne devoit-elle pas me paroître plus douce que celle que j'évitois par la fuite, & quels motifs n'étoit-ce pas d'ailleurs que le desir de vous rejoindre & la crainte d'être séparée de vous pour jamais ; ajoutez qu'après avoir perdu mes deux guides, & m'être efforcée inutilement de les arrêter par mes cris, je pensois encore qu'il pouvoit arriver à quelqu'autre femme de se mettre en marche par le même chemin, & de me rendre ainsi le secours qui m'avoit manqué.

Je continuai donc d'avancer, en jettant avec une ardeur égale les yeux devant & derriére moi ; & plus fatiguée par mon inquiétude que par les difficultés du chemin, la pensée de me reposer ne m'entra point dans l'esprit jusqu'à la fin du jour. Mais remarquant enfin que le Soleil baissoit sur l'horison, je tombai dans des frayeurs beaucoup plus vives que toutes celles qui m'avoient agitée. Quelle ressource pour une femme timide, dans une si affreuse solitude ! Quel reméde même contre la faim & la soif, qui commençoient à me presser ! Le cher enfant que je portois dans mes bras avoit été enséveli jusqu'alors dans un profond sommeil, & l'agitation de la marche n'avoit servi qu'à le rendre plus tranquille ; mais la nature déclarant bientôt ses besoins par des cris & des larmes, ce fut un nouvel avertissement du déplorable état où je touchois, & dont il ne se presentoit rien qui pût me garantir. Cependant ayant conçu que le desespoir n'étoit propre qu'à précipiter tous les maux qui me menaçoient, je m'armai d'une constance que je croirois impossible dans la même extrémité, si elle n'étoit immédiate-

ment l'ouvrage du Ciel. J'étendis mes regards autour de moi pour découvrir quelque lieu commode, où je puſſe me réfugier avant les ténèbres. J'en aperçus un qui me parut tel que je le deſirois, avec cette heureuſe circonſtance, qu'il étoit proche d'un ruiſſeau, & qu'il nous offroit ainſi tout-d'un-coup dequoi ſoulager le plus preſſant de nos beſoins. Mais avant que de m'y rendre, je dépoſai un moment mon fardeau ſur le gazon qui m'environnoit, & me proſternant devant le Ciel, dont le ſecours étoit déſormais mon unique eſpérance, je lui adreſſai, dans l'amertume de mon ame, tout ce que je crus capable de l'attendrir en notre faveur; enſuite me tournant vers l'innocente créature qui continuoit de m'exprimer ſes néceſſités par des larmes; ne crains rien, lui dis-je, auſſi long-tems que la vie me ſera conſervée, car ma tendreſſe m'inſpire un moyen infaillible de ſoutenir la tienne; mais ſi je ſuis condamnée à périr dans cet horrible deſert, puiſſe le Ciel t'accorder les ſecours qu'il m'aura refuſés! Je gagnai auſſi-tôt l'aſile que la Nature m'offroit, dans un lieu où la malice des hommes n'avoit jamais profané les treſors. Quelques arbres diſtribués ſans ordre formoient un bois de peu d'étenduë, & la vuë le pénétrant tout-d'un-coup, il n'inſpiroit point l'horreur que l'obſcurité cauſe à l'entrée d'une épaiſſe Forêt.

L'excès de ma ſoif me fit penſer d'abord à l'éteindre. Je m'aprochai du ruiſſeau, & je remarquai avec joïe qu'il étoit rempli de poiſſons, que ma preſence n'éfrayoit pas. Après avoir ſatisfait ma ſoif, je ne doutai point que je n'en puſſe tirer le même ſecours contre la faim, & ſentant de quelle importance il étoit de conſerver mes forces, je pris heureuſement divers poiſſons, que

je ne deſeſpérai pas de rendre propres à ma nourriture. Mais j'étois occupée d'un ſoin plus preſſant. Le jour aprochoit de ſa fin. Quelques goutes d'eau que je fis avaler à Cecile, ayant arrêté ſes pleurs, je penſai à la mettre à couvert pendant la nuit. Trois arbres qui formoient un triangle régulier, me parurent favorable à mon deſſein. J'entourai de feüillages l'eſpace qu'ils contenoient, & je compoſai pour elle & pour moi, un lit qui pouvoit nous défendre des injures de l'air.

C'étoit la connoiſſance que j'avois des périls de la nuit qui m'avoit fait commencer par ce ſoin. J'avois remarqué qu'après les chaleurs du jour, l'excès de la fraîcheur étoit pernicieux aux Sauvages mêmes, & les précautions que j'avois vû prendre aux Roüintons, s'accordoient là-deſſus avec mon expérience. Je fais cette remarque pour juſtifier ma conduite. Dans un grand nombre de néceſſités preſſantes, je donnois le premier rang à celles qui l'étoient le plus; & quoique la faim en fût une auſſi qui commençoit à ſe faire vivement ſentir, je m'imaginois qu'ayant pris quelques alimens avant mon départ, ils ſuffiroient avec un peu de conſtance pour me ſoutenir juſqu'au lendemain. Bien-tôt la fin du jour ne me laiſſa plus d'autre lumiére que celle de la Lune. Je n'eſpérai point dans cette obſcurité de pouvoir recuëillir ce qui m'étoit néceſſaire pour allumer du feu. Ainſi comptant que le ſommeil ſupléeroit pendant le reſte de la nuit, au défaut de nourriture, je me renfermai avec Cecile dans la retraite que j'avois préparée.

Mais j'éprouvai preſqu'auſſi-tôt des maux que je n'avois pas prévûs. Une faim dévorante m'ôta toute eſpérance de repos, & devenant à la fin un ſuplice inſuportable, elle me força de man-

ger les poissons que j'avois conservés, sans autre préparation que de m'être couché dessus pendant une heure ou deux, pour diminuer leur crudité par ma chaleur naturelle. Je me trouvai aussi-bien de ce misérable repas, que des meilleurs mets. Cecile ayant paru jusqu'alors assez tranquile, je commençois à me flâter d'obtenir un peu de repos, & j'écartois même toutes les idées affligeantes qui pouvoient le troubler, dans la seule vuë de conserver ma santé & mes forces, qui faisoient tout le fond de mes espérances. Mais les cris de cette petite infortunée, m'avertirent bien-tôt qu'elle éprouvoit les tourmens dont je venois de me délivrer. Quelle aparence de lui procurer le même soulagement! Je le lui offris néanmoins, & l'avidité avec laquelle elle parut le recevoir, me fit encore mieux connoître l'excès de ses besoins. Cette pensée arrêta mes mains. La nourriture que je lui offrois me parut moins propre à la soulager qu'à précipiter peut-être la fin de ses jours, & à m'ôter par conséquent le seul bien qui me faisoit encore aimer la vie. Dans un embarras si cruel, je me rapelai la promesse que je lui avois faite en presence du Ciel, & dont je n'avois pas crû l'exécution si proche. C'étoit une idée qui m'étoit restée de quelque ancienne lecture. Je pris Cecile entre mes bras, & regagnant le bord du Ruisseau à la clarté de la Lune, je fis pour elle ce qu'elle ignore encore, ce que j'ai enséveli jusqu'à present au fond de mon cœur, & ce que je ne vous révélerois pas même aujourd'hui, si je ne m'étois engagée à ne vous cacher aucune circonstance de nos avantures. Un mauvais couteau que j'avois conservé dans toutes mes routes, me servit à m'ouvrir la veine du bras, au hazard sans doute de me causer une blessure dangereuse. Mon sang ayant

commencé auſſi-tôt à couler avec abondance, je le reçus dans le creux de ma main, & le tempérant par quelques goutes d'eau que j'y mêlai, je fis avaler cette étrange liqueur à ma chère Cecile. Elle en prit trois fois avec une ardeur qui me confirma ce que j'avois penſé de ſes beſoins. Sa tranquilité revint auſſi-tôt avec ſes forces. J'avouë que mes larmes couloient auſſi rapidement que mon ſang pendant cette triſte opération ; mais c'étoit de la tendreſſe de mon cœur qu'elles venoient plus que de mon incertitude ou de ma crainte. Je l'embraſſai mille fois, après lui avoir rendu ſervice qui ſembloit m'attacher encore plus à elle & me la rendre plus chére. Je retournai enſuite dans ma retraite où nous paſſâmes tranquillement le reſte de la nuit.

Fanny, Cecile, moi-même, & tout ce qu'il y avoit de témoins d'un recit ſi extraodinaire, nous avions été comme effrayés des préparations par leſquelles Madame Riding avoit commencé ; & dans l'inquiétude de ce qui devoit les ſuivre, nous l'avions écouté avec une attention qui ne nous avoit pas permis de reſpirer. Mais ſortant tous à la fois de cette ſituation, nous nous levâmes en tumulte autour d'elle pour lui marquer autant d'admiration que de tendreſſe & de joye. Fanny lui ſerroit les mains, ſans pouvoir exprimer ce qu'elle ſentoit. Cecile étoit ſuſpenduë à ſon coû, & recommençant ſans ceſſe à l'embraſſer, elle ne trouvoit pas plus d'expreſſions que ſa Mere. Tous les autres la félicitoient d'une action dont l'Hiſtoire ne fournit peut-être aucun exemple. Enfin j'interrompis ces acclamations, plus émû que perſonne par l'étenduë que je donnois à mes réflexions : O ! généroſité, m'écriai-je, qui ſurpaſſe tous nos éloges ! Mais c'eſt

à moi que les félicitations doivent être adreſſées. A toutes les faveurs dont le Ciel me comble, il joint donc le bien ineſtimable de trouver dans mes Amis une ame héroïque, & des épreuves de conſtance & de zèle qui ſuffiroient ſeules pour faire le bonheur d'un cœur ſenſible ? Madame Riding me ſuplia de modérer ce tranſport, & croyant ſes ſervices trop payés, me dit-elle, par des témoignages de reconnoiſſance qui lui étoient plus précieux que ſon ſang, elle nous demanda un renouvellement d'attention pour la ſuite de ſon recit.

Le retour de la lumiére, reprit-elle, m'aporta des conſolations qui me firent perdre le ſouvenir de cette fâcheuſe nuit. Après avoir apréhendé de mourir par la privation des néceſſités les plus communes, il me fut bien doux, aux premiers rayons du Soleil, lorſque mon inquiétude m'eût fait parcourir le petit bois qui touchoit à ma cabane, de trouver quantité d'arbres qui portoient naturellement d'excélens fruits, & ſur les bords d'un ruiſſeau une multitude prodigieuſe de nids qui contenoient ou des oiſeaux nouvellement éclos, ou des œufs encore plus propres à nous ſervir de nourriture. Les Roüintons négligeant des alimens ſi legers, ce ne fut point leur exemple qui me donna la hardieſſe d'en faire l'eſſai ; mais je me ſouvins que nous l'avions fait heureuſement avec les Abaquis. Il me manquoit du feu. Un champ voiſin me fournit des cailloux, & le tronc des arbres une mouſſe propre à s'embraſer par la chaleur des étincelles. Je mis ſur le champ toutes mes découvertes en uſage. Mon induſtrie m'en fit tirer tant de ſuccès, que je me raſſurai ſur toutes les craintes qui m'avoient allarmée.

C'étoit un malheur de moins ; mais la liberté

d'esprit que je me sentis renaître, ne me rendit que plus de sensibilité que tout le reste de mes infortunes. Le seul doute de votre sort étoit capable de me causer seul une mortelle agitation, & cent fois, dès les premiers jours, je me sentis portée à me remettre en marche pour vous suivre à toutes sortes de risques. Les espérances qui pouvoient me retenir, ne portant que sur les femmes que j'avois laissées derriére moi, il me sembloit que je gagnois peu à les attendre, & que la même dureté ou les mêmes erreurs qui en avoient rendu deux sourdes à mes cris, ne me permettoient guéres d'espérer plus de compassion de leurs pareilles. Cependant cette ressource me parut encore préférable aux dangers où je m'exposois en partant sans guide; & je ne l'abandonnai qu'après avoir passé inutilement plusieurs jours à l'attendre.

Le fruit que je tirai de ma premiére épreuve, fut d'aprendre à me passer du secours d'autrui pour découvrir & pour préparer mes alimens. Cette facilité que j'acquis avec peu de travail, fortifia mon courage lorsque je me déterminai à partir. J'étois persuadée qu'après une si longue route que nous avions faite avec les Sauvages, nous ne pouvions être fort éloignées de leurs habitations. J'avois déja fait ce raisonnement en voyant leurs femmes s'échaper seules, & ma pensée est encore aujourd'hui qu'elles ne se seroient point écartées sans avoir quelque certitude de leur route. D'un autre côté, la presence de la mort avoit pû leur faire entreprendre quelque chose au hazard, & cette alternative, sur laquelle je raisonnois aussi, ne faisant que grossir à mes yeux le péril, je ne voyois de part & d'autre que des raisons pressantes d'avancer, soit pour m'assurer le bonheur de vous re-

joindre, qui étoit mon unique desir, soit pour vous dérober au danger de la mort que nous n'avions pû éviter que par la fuite. Enfin l'inspiration du Ciel, qui ne manque point d'entrer sans doute dans les entreprises où sa Providence est si particuliérment interressée, ses vuës sur Cecile & sur moi, des conseils plus profonds & plus sages que toutes mes réflexions, me déterminérent à marcher devant moi, sans autre guide que ma tendresse pour Cecile & mon courage.

Le chemin que je fis chaque jour fut proportionné, non-seulement à mes forces, mais encore aux commodités qui s'offroient pour passer la nuit. Ainsi sans avoir de régle sûre pour juger de la longueur de ma route, je me figure que je n'ai jamais fait plus de quatre lieuës dans un même jour. Mais quelle idée prendrez-vous de l'espace que j'ai parcouru, si je vous aprens que j'ai marché près d'une année entiére, en m'obstinant toujours à suivre la même méthode. Il me devint trop clair, après quelques jours de marche, que j'avois manqué vos traces, & je perdis tout-à-fait l'espoir de vous retrouver avec les Rouintons. Je n'osois arrêter mes pensées sur d'autres sujets de craintes, qui regardoient la sûreté de votre vie. Cherchant au contraire à me persuader que vous auriez employé tous vos soins pour vous dérober aux caprices de ces Barbares, j'aimois à penser que vous aviez pris comme moi le parti de traverser l'immense desert où j'étois, & je me repaissois quelquefois de l'espoir de vous rencontrer. J'avois du moins celui de vous rejoindre dans quelque Port, vers lequel je m'imaginois toujours avancer. En un mot, je fermois les yeux sur tout ce qui étoit capable de me jetter dans un affreux desespoir, pour ne les ouvrir qu'à des motifs vagues de con-

solation & d'espérance qui eurent la force de calmer mon imagination.

Il ne faut pas douter que marchant sans lumiére & sans régle, je n'aye fait souvent de vastes circuits qui m'ont peut-être ramené sur mes pas. Les riviéres, les montagnes, les forêts épaisses m'arrêtoient nécessairement, & je prenois le parti de les cotoyer par de longs détours. Un bonheur dont je ne puis trop remercier le Ciel, & qui m'a pénétré mille fois d'étonnement, c'est qu'au milieu d'un desert, qui est la retraite des bêtes les plus farouches, il ne me soit jamais arrivé d'en trouver une qui ait pû me causer de l'épouvente; & par une autre faveur dont je ne ressentis pas moins le prix, mon imagination comme fermée à toutes sortes de craintes, ne se representa pas même ce qui auroit été capable de l'allarmer. Si les cris de ces monstres frapérent quelquefois mes oreilles pendant la nuit, c'étoit de si loin que l'impression n'en fut jamais assez forte pour troubler mon repos. Cependant la commodité des arbres me faisoit choisir ordinairement mon asile à l'entrée du premier bois que j'apercevois vers la fin du jour. Je me déterminois toujours pour quelque triangle, par la facilité que j'avois à le munir de branches & de feüillages; à moins que le hazard ne me fit découvrir à l'abri d'une colline ou d'un rocher, quelque grotte, dont il m'étoit encore plus facile de boucher l'ouverture. Dans ma marche je choisissois aussi pour me reposer au milieu du jour, la côte de quelque forêt où je me sentois attirée par l'ombre & la fraîcheur. J'aurois apréhendé de m'y engager; mais je n'en étois pas plus tranquille, lorsque j'étois couverte par une barriére si épaisse. Il ne manquoit rien à mes desirs, s'il se trouvoit à peu de distance

quelque fontaine ou quelque ruiſſeau. Avec la facilité d'y aprêter nos alimens, j'avois celle de rafraîchir Cecile dans les flots d'une eau pure, ce ſoin me paroiſſoit auſſi utile à ſa ſanté, qu'il étoit néceſſaire à la propreté continuelle où je m'efforçois de l'entretenir. Dans les chaleurs exceſſives, qui me faiſoient craindre qu'une peau mal aprêtée ne fût pour elle une couverture incommode, je l'envelopois de fleurs & d'herbes odoriférentes. Vous l'auriez priſe pour l'Amour, paré des ſimples ornemens de la nature. Sa langue commençoit à ſe délier. Quelque mots que je lui faiſois déja prononcer, ſes tendres ſoupirs, ſes innocentes careſſes, faiſoient pendant des heures entiéres mon amuſement & ma conſolation. Je m'accoutumai tellement à cette vie ſauvage, que laſſée de mes courſes, & charmée de certains lieux où la nature m'offroit ainſi tout ce qui convenoit à mes néceſſités preſentes, j'aurois pris aiſément le parti d'y fixer pour jamais mes pas & mes deſirs, ſi l'eſpérance de vous rejoindre n'eût ſans ceſſe ranimé mon courage contre toutes les difficultés qui me reſtoient à ſurmonter.

Elles devoient néanmoins changer de nature. J'étois deſtinée à goûter une eſpéce de repos, qui n'auroit point été ſans agrément après de ſi longues fatigues, s'il n'avoit été empoiſonné par d'autres inquiétudes. Mon recit n'a pû flâter juſqu'à preſent que la tendreſſe de votre cœur par les douceurs de la compaſſion. Attendez-vous ici à la ſurpriſe que des événemens merveilleux ſont capables d'inſpirer.

Fin du ſeptiéme Tome.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL;

Écrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME HUITIÉME.

JOSEF HAA
FREIBURG

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1757.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE

DE

Mr. CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE QUATORZIÉME.

UN jour ayant traverſé une Plaine vaſte & ſtérile, je cherchois un azile pour la nuit, je découvris entre deux Montagnes qui terminoient l'horiſon, un Mur fort élevé, dont le ſommet étoit encore ſurpaſſé par le feüillage d'un grand nombre d'arbres. En le ſuivant des yeux, j'obſervai qu'il s'étendoit d'une Monta-

gne à l'autre, & qu'il paroissoit servir à boucher la gorge qui laissoit naturellement un passage dans la Plaine. En un mot, c'étoit un ouvrage de la main des Hommes, & qui annonçoit même une industrie plus relevée que celle des Sauvages. Mais je ne m'arrêtai à cette réflexion que pour benir le Ciel, qui m'offroit enfin ce que j'avois cherché avec tant d'ardeur ; & dans le premier mouvement de ma joïe, je ne pensai qu'à m'aprocher du terme de tous mes desirs. Le Soleil étoit si bas, que malgré tous mes efforts, il me fut impossible de gagner le mur avant la nuit. Quelque bruit que je crus entendre dans l'éloignement, acheva de me convaincre que j'étois près d'une Ville où de quelque habitation réguliére. C'étoit assez pour faire naître tout-d'un-coup la plus douce tranquilité dans mon cœur. Cette nuit, pour la premiére, je négligeai toutes les précations dont je m'étois fait une habitude, & me bornant à garantir Cecile des injures de l'air, j'attendis impatiemment le jour.

Il se leva si clair & si serain, que j'en tirai des augures encore plus heureux. Mes regards s'étant promenés long-tems au long du mur, je n'aperçus point de porte à laquelle je pusse m'adresser ; mais en levant les yeux, je découvris quantité de figures humaines qui m'observoient attentivement, & qui paroissoient se communiquer leurs réflexions. J'étendis les bras vers eux, & leur montrant Cecile qui étoit à terre auprès de moi, je les invitai par mes soupirs à nous accorder leurs secours. Ils ne balancérent point à me répondre par d'autres signes que je crus comprendre. Sur le champ, je leur vis préparer une machine qu'ils laissérent couler jusqu'à moi, & de laquelle sortirent deux hommes qui m'abordérent avec beaucoup de douceur ; je n'enten-

dis point leur langage, mais je fus frapée de leur politesse & des marques d'admiration qu'ils firent éclater à la vuë de Cecile. Leur visage étoit blanc, & je crûs démêler dans leurs regards qu'ils étoient surpris de trouver la même couleur dans un Enfant qui n'étoit point de leur Nation, & qui leur étoit presenté d'une maniére si extraordinaire. J'étois si altérée par mes fatigues & par les ardeurs continuelles du Soleil, que ne me voyant pas d'ailleurs autrement vétuë que la plûpart des femmes Sauvages, ils me prirent pour une fugitive de quelque Nation voisine. Je n'entrerois pas dans ce détail de leurs premiers sentimens, si je ne les avois sçus d'eux-mêmes dans la suite, après avoir apris leur langue. Vous ne serez pas surpris, par la même raison, que je vous explique tout-d'un-coup quantité de circonstances qui ne me furent pas d'abord si faciles à pénétrer. Cette Nation, la plus douce peut-être & la plus polie qui existe dans l'Univers, m'a laissé un souvenir si tendre de ses bienfaits, que j'ai regretté mille fois de n'avoir pas eu assez de lumiére pour me faire des idées justes de la situation du Païs, & pour me mettre en état d'en ouvrir la route à nos Voyageurs. Si ce n'est pas le desir des richesses qui pourroit les y conduire, ceux à qui la vertu est chére, iroient en admirer des exemples qu'on ne trouve pas dans des Régions plus riches & plus éclairées.

Sans porter si loin mes espérances, je fus excitée par la douceur de ceux qui s'aprochérent de moi, à me rendre avec confiance à leurs invitations. Ils me firent passer par une porte que je n'avois pas aperçuë. Et me trouvant environnée tout-d'un-coup d'un grand nombre d'hommes qui leur ressembloient, & qui portoient de longs bâtons armés d'un fer pointu, je n'eus pas

de peine à deviner que c'étoit un corps de Troupes, qui gardoient la porte. Leur Chef, que je distinguai par la déférence que les autres avoient pour lui, me fit quelques interrogations, qu'il interrompit lorsqu'il eût remarqué que je ne les comprenois point. Il prit Cecile entre ses bras, & l'ayant caressée long-tems, il la remit entre les miens. Quelques-uns de ses Compagnons, touchés aparemment de l'état où ils la voyoient, me presentérent un morceau d'étoffe fort nette, dont je l'envelopai aussi-tôt. Ils parurent surpris de la facilité avec laquelle je donnai une certaine forme à cet habillement, & ils conclurent que je n'étois d'aucunes des Nations qui leur étoient connuës. Leurs propres habits étoient du même drap, c'est-à-dire, de laine grise, travaillée assez grossiérement, mais tirant pour la forme sur les Justes-au-corps de l'Europe.

Dans cet intervale, j'avois eu le tems d'observer que le lieu où j'étois avoit beaucoup de ressemblance avec nos Villes. Les Maisons étoient de Brique, les ruës percées avec méthode, & quoique cette petite place ne servît de séjour qu'aux Gardes du Mur, elle ne manquoit ni de propreté, ni d'agrément. J'y remarquai même des Jardins qui ne me parurent point sans art. Les Arbres y étoient en grand nombre, & j'en admirai les fruits. La premiére idée dont je pris plaisir à me flâter, fut que j'étois tombée dans une Colonie de quelque Nation de l'Europe dont j'ignorois la langue. Le Chef des Gardes m'ayant fait servir quelques alimens, grossiers à la vérité, mais cuits, & d'assez bon goût pour se faire manger avec apétit, je conçus par les préparatifs que je vis faire à la porte de sa Maison, que j'allois être transportée dans quelqu'autre lieu.

On atteloit à une petite Voiture, deux animaux dont l'espéce m'étoit inconnuë. Je ne me fis pas presser pour m'y laisser conduire, & sentant croître ma confiance à chaque démarche de mes Hôtes, j'y montai avec Cecile que je tenois toujours dans mes bras. Ils paroissoient aussi surpris de me voir entrer tranquillement dans toutes leurs vuës, que j'étois satisfaite de leur trouver constamment la même douceur & les mêmes aparences de politesses.

Ainsi n'ayant aucune allarme sous la conduite d'un Cocher & de deux Gardes qui avoient pris place avec moi dans ma Voiture, je traversai une Campagne assez riante, où j'aperçus de tous côtés des traces de culture, & des maisons qui n'avoient pas l'air négligé. La disposition des Collines ne me permettoit pas de porter bien loin mes observations; mais après une marche d'environ quatre heures, je découvris une Ville fort étenduë. Mes guides s'attendoient à me voir donner quelques signes d'étonnement. Je jugeai de leur pensée par le soin qu'ils avoient de me faire remarquer ce qu'ils croyoient le plus propre à me causer de l'admiration. De mon côté je tâchois de leur faire entendre que ce spectacle n'étoit pas nouveau pour moi. Enfin, nous arrivâmes aux Portes de la Ville qui étoient sans défenses & sans Gardes. Au premier coup d'œil, les ruës me parurent belles, & les Maisons fort bien rangées. Les Habitans, qui me prirent aparemment pour un Sauvage des Nations voisines, nous laissérent passer sans curiosité. Je n'avois point vû de femmes jusqu'alors. J'en distinguai plusieurs à la différence de l'habillement. Elles étoient, comme leurs maris, beaucoup plus blanches que le commun des Sauvages, & leurs Robes, d'une laine plus fine que celles des Hommes, les couvroient jusqu'aux talons.

L'Edifice à l'entrée duquel on me fit descendre, me parut si supérieur à tous les autres par sa beauté & son étenduë, que je le reconnus aisément pour le Palais du Chef de la Nation. Je fus introduite dans une vaste Salle, au milieu de plusieurs hommes armés, qui composoient la Garde du Prince. Ils me regardérent avec négligence, se figurant comme les autres que j'étois une Sauvage. Je demeurai assez long-tems parmi eux, tandis que mes guides rendoient compte au Prince, des circonstances de mon arrivée. Enfin, sur le signe qu'on me fit d'avancer, je traversai plusieurs Chambres qui étoient meublées avec moins de magnificence que de propreté, & je n'eus pas besoin, en entrant dans celle du Prince, qu'on prit la peine de me le montrer pour me le faire connoître.

Il étoit assis, suivant les usages de l'Europe. Son habit étoit d'une blancheur ébloüissante, & n'avoit que cette marque qui le distinguât des autres; mais l'air respectueux de quelques Officiers qui étoient autour de lui, me permettant encore moins de m'y méprendre, je m'aprochai de lui avec une contenance modeste; & au hazard de n'être point entenduë, je lui exprimai en Anglois la satisfaction que je ressentois après tant d'infortunes, d'être tombée dans une Nation si généreuse.

Si mon discours ne fut compris de personne, mon action & les mouvemens de mon visage, furent heureusement entendus. Je remarquai par l'impression qu'ils firent sur le Prince, qu'il ne s'arrêtoit point à mes misérables habits, & que l'idée qu'il prenoit de moi, le jettoit dans des réflexions profondes. Il les communiqua à ses Courtisans, & leur curiosité paroissant augmenter, ils prirent Cecile qu'ils lui firent voir de près;

& pour laquelle il marqua encore plus d'admiration. Il donna ordre auſſi-tôt qu'elle fût portée à l'apartement de la Princeſſe. Le mouvement que je leur vis faire pour ſortir avec elle, me cauſa de l'inquiétude. Ne pénétrant point leur deſſein, e me diſpoſai à les ſuivre, & l'on ne penſa point à s'y opoſer.

Quand j'employe les noms de Prince & de Courtiſans, je ne veux point vous faire naître des idées de grandeur & de richeſſes ; mais je n'ai pas d'autres termes pour mettre une juſte différence entre le Chef d'une Nation, & des Sujets fort empreſſés à lui obéïr. Figurez-vous d'ailleurs une ſociété de gens ſimples, qui ne connoiſſent point d'autres biens que ceux de la nature, & qui ne ſe propoſent pour but que de mener une vie tranquile ſous la conduite d'un Maître auſſi ſimple qu'eux ; inſtruits néanmoins de pluſieurs de nos uſages, par un hazard dont ils ont ſçû profiter, & aſſez heureux pour avoir établi ſur ce fondement une ſorte de politeſſe & d'agrément dans leur commerce. Toutes les obſervations que je fis parmi eux, avant que d'être parvenuë à les entendre, me cauſérent autant d'admiration que de ſurpriſe.

Je fus frapée particliérement de la proprété & des agrémens de leurs femmes. La Princeſſe ſe faiſoit diſtinguer auſſi aiſément que ſon Mari, par ſon air & par ſa parure. Sans affectation de magnificence, elle étoit vétuë ſi galamment, que je crus remarquer des traces de notre goût dans ſa coëffure & dans ſes habits. Elle n'étoit point ſur un trône, mais les femmes qui l'environnoient étoient ſur des chaiſes beaucoup plus baſſes que la ſienne, & dans tout le reſte j'obſervai la même ſubordination entr'elle & ſes ſujettes. Leurs mouvemens plutôt que leurs diſcours, me

firent juger qu'avant que de presenter Cecile à la Princesse, on vouloit la revétir plus décemment, & j'admirai la propreté des habits qu'on lui destinoit. Mais la Princesse parut souhaiter de la voir dans l'état où je l'avois apportée, & ce ne fut qu'après l'avoir considérée long-tems avec mille réflexions, que je ne pus comprendre, qu'elle la fit vétir à ses yeux, & qu'elle commença à la caresser.

Quelqu'idée qu'on eût prise de nous, je jugeai, par le soin avec lequel nous fûmes traitées, que nous n'étions point regardées comme des Sauvages, sur-tout lorsqu'après m'avoir offert aussi des habits assez proportionnés à ma taille, on me vit non-seulement les accepter avec empressement, mais m'en revétir avec une facilité dont toute l'assemblée parut surprise. Nous fûmes menées dans une Maison où l'on me fit connoître par divers signes, qu'il dépendoit de moi d'y faire ma demeure. Je me servis assez heureusement du même langage pour faire entendre que j'acceptois cette offre. La chambre où l'on me laissa avec Cecile, étoit propre & commode. Ceux qui habitoient la même Maison, continuérent de m'offrir toutes sortes de secours & de services.

A peine fûmes-nous libres, que tournant tous mes sentimens vers le Ciel, je le remerciai du fond du cœur de tant de faveurs inespérées. Cecile étoit desormais à couvert de ce que j'avois apréhendé si long-tems pour sa vie. Dans quelque partie du monde que je vouluſſe me supposer, il me sembloit impossible qu'une Nation aussi douce & aussi policée que celle où j'étois, fût sans liaison avec les Colonies de l'Europe, ou même qu'elle n'en fût pas une, dont je ne tarderois guéres à parler le langage. Avec beaucoup de

de mémoire & l'impatience, je me promis de n'être pas six semaines à me faire entendre ; & sur combien de points ma curiosité n'avoit-elle pas à se satisfaire ?

L'ardeur avec laquelle je m'attachai à cette étude, fut si vive & si constante, que je ne trouvai point de difficultés capables de m'arrêter. Mes Hôtes s'apercevoient avec étonnement de mes progrès, & communiquant leur admiration au Prince & à toute la Ville, ils disposérent tout le monde à me voir sortir de ma retraite comme un prodige qui surpassoit toutes leurs idées. J'avois refusé avec constance de reparoître à la Cour, & dans tous les lieux où je ne me croyois invitée que pour être donnée en spectacle. Cecile n'étoit pas sortie de mes bras, & toutes les instances que j'avois essuyées de la part même de la Princesse, n'avoient pu me faire relâcher de ma résolution. Enfin, je m'étois proposé de ne me livrer au Public, qu'après avoir acquis une parfaite connoissance de la langue, & m'être procuré quelques lumiéres sur ma situation.

Je parvins à ce but plus promptement que vous ne sçauriez le croire. L'étonnement de ceux qui vivoient avec moi, augmentant à mesure que mes discours devenoient plus clairs & plus libres, je me vis bien-tôt assiégée d'une multitude curieux que leur témoignage attiroit pour m'entendre. Ma premiére attention fut d'éviter toutes les ouvertures auxquelles ils s'efforçoient de m'engager. Je pensois à me faire un mérite auprès du Prince, de la confiance que je ne voulois avoir que pour lui ; & ne doutant point qu'il ne fût sensible à cette préférence, ma réponse aux questions importunes qui m'étoient renouvellées à tous les momens du jour, étoit tournée d'une maniére si propre à le flâter, qu'il m'en fit faire plusieurs

fois des remerciemens. Cependant j'eus soin dans cet intervale de démêler parmi ceux qui m'aprochoient, un homme assez sensé pour me donner de justes explications sur mille choses dont je brûlois d'être éclaircie. Voici le premier compte qu'il me rendit de l'origine & de l'état de sa Nation.

Il y avoit environ cent cinquante ans (& c'étoit remonter par conséquent fort près de la premiére découverte des Indes) qu'elle ressembloit, me dit-il, à celles de quantité de Sauvages qui habitoient encore les Païs voisins, & qui étoient menacés de conserver toujours leur ancienne férocité. Elle étoit comme les autres, sans loix, sans discipline, nuë, accoutumée à mener une vie errante, & à se nourrir, sans préparation, des animaux qu'elle tuoit dans les forêts. La couleur des deux sexes étoit olivâtre, & ce qu'il regardoit comme le plus triste état dont ces ancêtres eussent été délivrés, il n'y avoit parmi eux ni principes de Religion, ni régles de Morale.

Dans cet horrible aviliſſement, qui deshonoroit la nature, un Sauvage qui avoit disparu pendant plusieurs années, & qui avoit rejoint ses Compagnons lorsqu'ils ne s'attendoient plus à le revoir, entreprit de les faire changer de vie & d'inclinations, à l'exemple d'un autre peuple, avec lequel il se vantoit d'avoir vécu si heureusement. Il en avoit apris quantité de choses qui lui attirérent en effet l'admiration de tous les Sauvages; mais les ayant assemblés plusieurs fois pour leur proposer le changement qu'il desiroit, il ne pût faire gouter au plus grand nombre, des idées qui choquoient leurs anciens usages. Après bien des efforts inutiles, il resserra ses vuës à une seule Nation, qui avoit toujours été distinguée par sa douceur, & tâchant seulement de gagner parmi

les autres un certain nombre de particuliers qu'il trouva plus disposés à l'écouter, il composa de ce mélange un corps assez considérable, auquel il donna des loix qui se perpétuérent constamment.

Tels furent les premiers éclaircissemens que je reçus, & je les sépare de quantité de circonstances fabuleuses qu'il me fut aisé de distinguer dans le recit d'un homme simple, qui n'avoit point d'autres lumiéres que la tradition de ses peres. Je lui demandai le nom de sa Nation, & quelle étoit celle d'où leur Fondateur avoit tiré ses principes. Il ne put me faire connoître celle-ci; mais la sienne se nommoit les *Nopandes*. La ressemblance que j'avois trouvée d'abord entre quelques-uns de leurs usages & les nôtres, ne m'avoit pas laissé douter qu'elle ne leur fût venuë de quelque communication avec les Colonies de l'Europe. Ce que la connoissance de leur langue me fit découvrir de jour en jour, me confirma dans cette pensée, & mon opinion est encore que le Legislateur avoit passé les années de son absence dans quelque établissement Espagnol.

Sans être encore sortie de ma maison, chaque remarque que je faisois sur la conduite & les actions de mes Hôtes, contribuoit à me persuader qu'ils tenoient de l'Espagne jusqu'à leurs pratiques de Religion.

J'avois d'abord ignoré l'usage de quantité de petites figures que je leur voyois continuellement entre les mains; mais aprenant qu'elles servoient à leurs priéres, je conçus aisément, ce que je ne pus sçavoir d'eux-mêmes, parce qu'ils n'avoient jamais eu des idées de Religion assez nettes, pour me rendre compte de leurs principes, il me parut, dis-je, fort clair que ces figures étoient des images des Saints, ausquels ils adressoient leur culte

ſans les connoître. Toutes les maiſons en étoient remplies, & leur trouvant l'air auſſi ancien qu'informe, je jugeai que leur Légiſlateur en avoit fait d'abord une prodigieuſe quantité qui ſe conſervoit précieuſement dans la Nation. Mais il en étoit de même de la plûpart de leurs opinions & des objets de leur culte, qui me parurent viſiblement autant d'altérations des nôtres, ſoit que le tems ſeul eût été capable de produire ce changement, ſoit que le zèle du Fondateur eût manqué de lumiéres.

Je ne me crus pas plutôt en état de m'expliquer librement, que je fis demander au Prince, la permiſſion de le voir. Elle me fut accordée avec des circonſtances qui me firent connoître l'opinion qu'on lui avoit fait prendre de moi. Il envoya ſa propre voiture, accompagnée d'un de ſes principaux Officiers, & de quelques-uns de ſes Gardes. Dans une occaſion où je me figurai qu'il étoit important de ſoutenir ma réputation, je ne négligeai rien de ce qui pouvoit ſervir à me faire paroître avec avantage. On m'avoit fourni des habits en abondance. Sans m'écarter trop de l'uſage de la Nation, j'employai toute mon adreſſe pour leur donner un nouvel air de propreté & d'élégance. L'habillement de Cecile m'occupa particuliérement, & ſi l'on en excepte les ornemens précieux, dont la vanité des Nopan, n'avoient point encore découvert la ſource, je doute que dans la plus polie de toutes les Villes de l'Europe, on eût pu la parer d'une maniére plus galante. Nous fumes preſentées dans cet état au Prince & à la Princeſſe qui marquérent autant d'admiration à nous voir qu'à m'entendre. Ils accablérent Cecile de careſſes, & leur empreſſement pour aprendre de moi qui nous étions, ayant beaucoup augmenté par le ſilence que j'a-

vois affecté de garder jusqu'alors, ils me prirent à l'écart, en me témoignant la curiosité qu'ils avoient d'être éclaircis.

Je n'avois pas oublié ce qu'il nous en avoit coûté chez les Abaquis, pour obtenir de ce bon peuple la liberté de le quitter. Ce souvenir me faisant craindre de nous former trop aisément les mêmes liens chez les Nopandes, j'avois médité un discours dont j'attendois un effet tout opposé. En aprenant au Prince par quel enchaînement d'avantures nous étions tombés dans ses Etats, & de quelle reconnoissance je me croyois redevable à ses bienfaits, je confessai que le plus grand malheur que j'eusse à redouter, étoit d'y être arrêtée trop long-tems. Je ne me suis hâtée, lui dis-je, d'aprendre votre langue, que pour être plutôt en état de vous demander la seule faveur qu'il me soit permis de desirer; c'est celle de m'ouvrir incessamment la route de ma Patrie, & de me rejoindre, s'il est possible, à des personnes chéres, dont je pleure amérement l'absence. Quelques larmes qui me furent arrachées par un souvenir si tendre, firent tant d'impression sur le cœur du Prince, qu'il en versa lui-même en m'écoutant, & paroissant attendre plus d'explication, il me regarda d'un œil fixe, lorsque j'eus ajoûté quelques autres circonstances de mon malheur. Enfin, comme impatient de mon silence, il me demanda depuis quand j'étois séparée des personnes que je regrettois, & si elles avoient quelques marques ausquelles je pusse les reconnoître. Ce discours me causant une juste surprise, il continua de me dire que depuis environ quinze mois il avoit reçu dans sa Ville, deux Etrangers qui s'y étoient presentés, & qui y avoient fait quelque séjour; que malgré l'obscurité de leur langage, qui ne lui avoit pas permis

de les entendre, il avoit été si satisfait de leur figure & de leurs maniéres, qu'il ne les avoit pas vu partir sans regret; qu'il les avoit comblez de bienfaits, & qu'au moment de leur départ, lorsqu'il s'efforçoit de les retenir par de nouvelles caresses, l'un des deux fondant en larmes, l'avoit serré entre ses bras, & lui avoit presenté un paquet qu'il conservoit encore. J'en ignore l'usage, ajouta le Prince, & la tendre idée qui m'est restée de cette avanture, est le seul motif qui me l'a fait garder si précieusement. Mais seroit-il impossible que ces deux Etrangers fussent les amis que vous cherchez? Ils étoient à peu près de votre couleur, & quoiqu'ils ne fussent pas vétus plus richement que vous, ils n'avoient rien de ressemblant dans la figure & dans les mœurs aux Nations sauvages, dont ils avoient pris l'habillement.

Je me serois flâté de quelque espérance, s'il m'avoit parlé de deux personnes d'un sexe différent, & l'espace de quinze mois qu'il comptoit depuis leur départ, m'auroit parut une erreur de sa mémoire ou de la mienne; mais ayant pris soin de lui faire répéter que c'étoient deux hommes, & qu'ils n'étoient accompagnés d'aucune femme, j'aimai mieux renoncer à cette douce idée, que de m'y arrêter avec d'autres craintes qui l'auroient troublée cruellement, s'il avoit fallu supoſer qu'un sort encore plus terrible vous eût séparés l'un de l'autre. Cependant ma curiosité me faisant profiter de la disposition où je voyois le Prince, je le pressai de me faire voir ce paquet qu'on lui avoit laissé avec tant de larmes, & qui ne pouvoit avoir été abandonné sans dessein. Il ne fit pas difficulté de me le montrer. Je l'ouvris en tremblant. Il étoit d'une peau séche qui en enveloppoit une autre, & celle-ci étant pliée avec beau-

coup de soin, je me hâtai de l'ouvrir aussi. Ne me reprochez pas de vous avoir caché jusqu'aujourd'hui une circonstance si interressante. Il étoit peu nécessaire de vous rapeler des souvenirs douloureux, lorsque j'ai vû la fortune attentive à vous combler de faveurs; mais je suis dans un moment où le même silence coûteroit trop à mon cœur, & vous avez dû vous attendre à tout ce qu'il y a d'attendrissant dans mes avantures, lorsque vous en avez exigé le recit.

Cette peau, conservée si précieusement, ne renfermoit qu'un petit nombre de caractéres. N'ayant été tracés qu'avec un charbon, j'étois fort éloignée de les reconnoître. Mais je n'eus pas besoin de les lire entiérement, pour m'assurer de quelle main ils étoient partis. Ils étoient Anglois. Je n'en oublirai jamais les termes: » Si quelque » faveur du Ciel fait un jour tomber sur mes tra- » ces, mes chers enfans & ma chére amie; si » Cléveland, Fanny, & Madame Riding, sont » jettés par quelque hazard dans cette Nation » bienfaisante, qu'ils prennent confiance à leurs » Hôtes. J'y ai passé quelques semaines, & j'en » porte la reconnoissance pour l'accuëil que j'y » ai reçû. Je prens ma route directement vers le » midi, pour gagner l'Isle de Cube, d'où je tâ- » cherai de revenir ici sur mes pas avec des se- » cours qui me feront retrouver la Vallée des » Abaquis. Adieu mes chers Enfans.

Retenez vos larmes, reprit Madame Riding, en s'apercevant de l'impression que ce recit faisoit sur Fanny & sur moi, & ne pensez qu'à la satisfaction que je ressentis d'une si heureuse avanture. Ne m'interrompez pas, reprit-elle encore, pour prévenir les effusions de cœur, ausquelles Fanny paroissoit prête à s'abandonner; souvenez-vous que c'est à mon discours que vous devez votre at-

tention. Et feignant de nous croire dans la disposition qu'elle nous demandoit, je ne résistai point, continua-t'elle, aux transports de joye qui s'élevérent dans mon cœur. Le Prince, surpris de me voir lever les mains au Ciel avec mille marques d'attendrissement & de reconnoissance, s'imagina qu'il ne s'étoit point trompé dans les conjectures, & se félicitoit déja d'avoir rempli si heureusement mes desirs. Je le détrompai aussi-tôt. Après le bonheur que je cherche, lui dis-je, celui que votre générosité me procure aujourd'hui, est ce qui pouvoit arriver de plus doux pour mon cœur. J'aprens qu'un homme qui m'est aussi cher que moi-même, est échapé à de cruels dangers, où j'apréhendois qu'il n'eût été abandonné par le Ciel; mais il nous reste à craindre mille autres maux qu'il ignore, & dont tout le poids tombe sur moi qui les connoit. Je pris cette occasion de m'expliquer plus ouvertement sur le malheur que j'avois eu d'être séparée de vous, & m'efforçant de lui faire joindre au penchant qu'il m'avoit marqué pour Mylord, un peu de compassion pour l'infortune de ses enfans, je conçus l'espoir de l'engager peut-être à suivre les traces de votre pere & les vôtres. Il m'écouta néanmoins sans s'ouvrir, & n'osant rien conclure de l'attendrissement où je le voyois, je remis à le presser avec plus d'instances lorsque notre familiarité seroit mieux établie.

Nous fumes interrompus par les acclamations de plusieurs femmes, qui vinrent prier le Prince, avec des transports de joye, de rentrer dans l'apartement de sa femme. Il me fit signe de le suivre. J'avois laissé Cecile dans les bras de la Princesse; & croyant déja connoître assez la Nation pour vivre sans défiance, je ne voyois rien autour de moi qui fût capable de me causer de

l'inquiétude. Cependant le spectacle que j'eus en entrant, & les cris de joye qui redoublérent à la vuë du Prince, me jettérent dans quelque allarme. Je vis Cecile comme abandonnée aux caresses d'un jeune homme, qui la tenoit amoureusement sur ses genoux, & la Princesse qui aplaudissoit à ce spectacle avec toutes ses femmes. Ayant demandé l'explication de ce mistére, on m'aprit que le jeune homme, à peine âgé de douze ans, étoit le fils aîné du Prince, & qu'au premier regard qu'il avoit jetté sur Cecile, il avoit pris pour cette aimable Enfant une passion qui s'étoit déclarée par mille marques d'impatience & d'ardeur. Sa mere avoit eu la complaisance de la remettre entre ses bras pour le satisfaire, & dans le saisissement de son cœur il s'étoit placé sur une chaise avec elle, où il ne se lassoit point de l'embrasser avec des transports de tendresse & d'admiration. C'étoit ce spectacle qu'on avoit voulu procurer au Prince, & j'entendis répéter de tous côtés, que jamais le Ciel n'avoit marqué sa bonté pour la Nation par un augure plus favorable.

Je crus pénétrer le sens de cette félicitation; mais je la trouvai trop contraire à mes vuës pour y joindre la mienne. Quoiqu'à l'âge où étoit Cecile, toutes les caresses du jeune Prince dussent être regardées comme un badinage, la bienséance ne me permettant point de les souffrir trop long-tems, je repris ma chére fille avec une espéce de jalousie. On me pressa inutilement de la laisser passer dans d'autres mains. J'affectai cette rigueur, pour me délivrer à l'avenir de toutes les propositions qui m'eussent exposée un moment à me séparer d'elle. Le Prince aprouva ma conduite; & marquant de l'attention & du goût pour tous mes discours, il m'offrit un logement dans son Palais; mais je refusai par la même raison,

& la liberté que j'étois sûre de conserver dans ma retraite, me parut préférable à des honneurs qui pouvoient se changer en obstacles pour mes desseins.

Cependant l'intérêt même que j'avois à les ménager, m'obligeant de paroître souvent à la Cour, j'acceptai tout ce qui me parût propre à me donner quelque éclat extérieur, & à soutenir l'idée qu'on avoit de moi dans la Nation. Les presens que je reçus de la Princesse furent employés à ma parure. Le soin que j'avois de me conformer aux usages n'empêchant point que je n'accordasse quelque chose à mon propre goût, je donnai naissance à quantité de modes qui furent suivies avidement par toutes les femmes. On m'importunoit à tous momens par mille questions sur ma Patrie, & je remarquois que mes réponses n'étoient pas négligées. Le Prince en mit plus d'une à profit dans son Gouvernement. Avec plus d'ambition, ou plûtôt avec un souvenir moins pressant de la situation où je vous avois laissez, & moins d'ardeur pour vous rejoindre, j'aurois peut-être entrepris de communiquer à la Nation bien des lumiéres qui lui manquoient, & qui ne surpassoient pas les miennes. Mais la crainte de m'engager trop loin, se presentoit sans cesse à mon esprit; & dans le tems même que je m'efforçois de gagner la confiance du Prince pour la faire servir à mes vûës, j'aprehendois qu'elle ne devînt un lien trop difficile à rompre. La passion de son fils qui se fortifioit de jour en jour, jusqu'à la retenir continuellement chez moi, étoit un autre sujet d'allarmes. On paroissoit aprouver ses visites, & lorsque je tournois en raillerie cette tendresse extraordinaire pour un enfant, on me répondoit que dix ans qui manquoient à Cecile pour avoir le même

âge que son amant, n'étoient pas une espace infini. C'étoit m'annoncer clairement les vûës qu'on formoit sur elle. Je ne pouvois rien opposer d'ailleurs au prétexte que le jeune Prince employoit pour me voir. Il cherchoit, disoit-il, à s'instruire, & mes discours étoient autant de leçons dont il vouloit faire usage pour le bonheur de son peuple. Ainsi j'étois partagée entre mes propres intérêts, qui ne me permettoient point de répondre à ses empressemens, & celui d'une Nation douce & généreuse, à qui j'aurois rendu volontiers des services considérables, si je n'avois eu des motifs si pressans pour m'arrêter.

Il se presentoit tous les jours quelque occasion de leur faire ouvrir les yeux sur une infinité d'erreurs. Je balançois alors, avec une incertitude qui alloit quelquefois jusqu'au plus amer chagrin. La Religion même me faisoit souvent un scrupule de les laisser comme abîmés dans une multitude de superstitions, qu'il me paroissoit aisé de détruire. Mais je leur voyois attacher un si grand prix à mes moindres services, que dans le danger inévitable de ne jamais sortir de leurs mains si je me rendois trop nécessaire à leur instruction, toute la difficulté se réduisoit à sçavoir si leur intérêt devoit l'emporter sur le mien. Et dans les momens où le zèle de la Religion prévaloit sur mon propre bonheur, je me serois peut-être déterminée à leur en faire le sacrifice; mais ne me devois-je pas bien plus à Cecile & à vous, qu'à un peuple avec lequel la nature ne m'avoit donné aucune liaison.

Qu'auriez-vous fait, par exemple, si dans un Conseil, où je fus apelée, le Prince vous eût offert, comme à moi, de gouverner souverainement sous ses ordres? Cette proposition, qui pouvoit flâter la vanité d'une femme, ne se pre-

ſentant à mon eſprit que ſous les couleurs que je vous ai repreſentées, je la regardai comme un piége contre lequel je ne pouvois être trop en garde. Mon refus chagrina le Prince. Il me demanda quelle raiſon j'avois de mépriſer une Nation qui me marquoit tant d'eſtime. Cette queſtion augmenta mon embarras. Pour être ſincére, je devois répondre, que ne penſant qu'à m'éloigner, je ne pouvois me charger d'un emploi qui m'engageoit dans une captivité ſans fin; mais cette franchiſe avoit ſes dangers. Je commençai à craindre que ce ne fût pas la voye la plus ſûre pour faciliter mon départ, que d'en rapeler ſi ſouvent la penſée, & je ne me défendis que par les uſages de ma Patrie, qui diſpenſent les femmes du ſoin des affaires publiques.

La principale erreur dont j'aurois voulu guérir les Nopandes étoit l'opinion qu'ils s'étoient formés de l'Etre ſouverain ſur les prémiéres idées qu'ils en avoient reçû aparemment de leur Fondateur. Je ne trouvai perſonne dans la Nation qui pût me donner d'autres lumiéres ſur l'origine de leur Religion & de leur Gouvernement, que celles dont je vous ai déja entretenus; mais je n'eus pas beſoin de voir deux fois l'image ſous laquelle ils repreſentoient le Créateur du monde, pour m'aſſurer que l'idée leur en étoit venuë des Eſpagnoles. C'étoit une figure auſſi vénérable par la grandeur de ſa fraiſe, que par la blancheur de ſes cheveux & de ſa barbe. Ils l'adoroient comme le Dieu unique & tout-puiſſant, quoiqu'il fût accompagné ſur ſes Autels, de deux autres Figures auſquelles ils donnoient le nom de ſes enfans. Je reconnus aiſément dans ſes traces groſſiéres de notre Foi, les trois perſonnes qui compoſoient l'Eſſence Divine. Mais l'idée de ſpiritualité s'étant perduë ſans doute par la longueur

du tems, ils ne portoient pas leurs connoissances au-delà de ces representations. Mon étonnement étoit de leur voir attribuer une puissance & une sagesse infinie à des Statuës presque informes, dans lesquelles ils confessoient eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais découvert aucune marque de pensée ni de mouvement. C'étoit un mistére, disoient-ils, qu'il n'étoit pas permis à la raison d'aprofondir. Ainsi, employant à notre langage, mais confondant tous nos principes, ils n'avoient pas une seule notion qu'ils pussent expliquer nettement. Ils n'étendoient pas leurs vuës plus loin que la matiére; ils ne concevoient point d'autre état après la vie qu'un changement de forme, auquel ils donnoient le nom de résurrection. Quelquefois, en leur voyant baiser affectueusement les Images dont leurs Maisons étoient remplies, je leur demandois quelle idée ils attachoient à ce Culte. Ils me répondoient que ces petites Statuës étoient autant de Saints qui avoient merité autant de récompenses, & dont le bonheur consistoit à être baisés & caressés continuellement.

De quantité d'autres opinions que le tems ou l'ignorance avoient altérées parmi les Nopandes, j'admirai quelle force ils attribuoient encore à celle de la Justice Divine, même en la défigurant. Si l'on aimoit mieux l'attribuer à la politique de leur Fondateur, qui n'avoit peut-être rien imaginé de plus propre à soutenir l'ordre qu'il avoit établi parmi eux, il faudroit prendre une assez haute idée de sa prudence. Je vous ai fait remarquer que le Terrain qu'ils habitoient étoit défendu dans quelques endroits par des murs, & dans d'autres par des montagnes & par des lacs sans que j'aye pu m'assurer exactement de l'étenduë qui étoit renfermée dans cette enceinte. Mais

il s'y trouvoit un Rocher fort élevé, au pied duquel étoit une valée profonde, ou plutôt un affreux précipice, dans lequel on ne pouvoit descendre que par une voye étroite & escarpée. L'avenuë en étoit bouchée par un mur fort épais, & la porte gardée continuellement. Ceux qui étoient chargés de cette garde, passoient dans la Nation pour des saints Ministres de la vengeance Divine, & se consacroient à cette fonction dès leur jeunesse. Mais ce n'étoit que le premier degré de leur Sainteté, car la perfection consistoit à se dévoüer au ministére intérieur de ce terrible lieu. On n'y étoit reçu qu'après de longues épreuves, & ceux qui avoient le courage ou la folie de s'y engager une fois, n'en sortoient jamais. A quelque distance de la premiére porte, & dans l'endroit où le chemin commençoit à se resserrer, on en trouvoit un autre qui étoit encore plus impénétrable. C'étoit l'entrée des Ministres intérieurs. Ils habitoient le fond du précipice. Leur emploi étoit d'y entretenir perpétuellement un grand feu, dont les flâmes s'élevoient assez pour être aperçuës au-dehors. Ce feu se nommoit l'Enfer, & les ministres portoient le nom de Diables.

Vous concevez que cet apareil redoutable étoit destiné à la punition des crimes. Mais il y en avoit peu qui fussent jugés dignes d'un châtiment si terrible. C'étoient seulement ceux qui blessoient la Majesté Divine, l'autorité du Prince, & la sureté publique. Ainsi la profanation, le parjure & le blasphême, la révolte & la trahison; le meurtre, le vol & la calomnie, passoient pour les seuls attentats qui méritassent l'Enfer. Il n'y avoit point de grace à espérer. La conviction du fait portoit avec soi la Sentence. On conduisoit le Criminel à la premiére porte, où il

étoit livré aux Gardes qui l'occupoient. Elle étoit ouverte pour le recevoir, & le peuple avoit la liberté de le suivre jusqu'à la porte intérieure. L'espace qui étoit entre les deux portes avoit assez d'étenduë pour contenir un grand nombre de spectateurs, & la disposition du terrain, qui alloit en descendant, laissoit voir par-dessus le second mur jusqu'au fond du gouffre. Le feu qu'on ne manquoit pas de redoubler dans ces occasions funestes, rendoit le spectacle d'autant plus affreux, que c'étoit toujours la nuit qu'on choisissoit pour l'exécution. En livrant le Criminel aux Ministres intérieurs, on l'accabloit d'imprécations, comme une victime dévoüée à la colére Divine; & la porte se fermant aussi-tôt, on redoubloit l'horreur des cris, jusqu'au moment où l'on ne pouvoit douter qu'il ne fût consumé par les flâmes.

Je n'ai jamais pu démêler, dans les explications des Nopandes, s'ils regardoient ce suplice comme une simple Image du châtiment qui attend le crime après la vie, ou s'ils croyoient effectivement que c'étoit l'Enfer même qui se trouvoit placé dans l'enceinte de leurs murs. Leurs idées avoient les mêmes bornes que leurs sens. Et ce n'étoit pas dans leur seule Nation que ces flâmes dévorantes étoient redoutées: tous les Sauvages voisins trembloient au seul nom de l'Enfer. J'ai vu plusieurs fois ces Barbares amener leurs criminels au Prince des Nopandes, lui exposer leurs crimes, & les abandonner à sa justice. Il consentoit à se charger de leur punition, autant pour l'exemple de son propre Peuple, que pour la terreur de ses voisins. Si quelque chose a pu me persuader qu'il étoit entré plus de politique que de superstition dans la plûpart de ces établissemens, c'est le soin avec lequel on s'étoit efforcé de soutenir tous ceux qui pouvoient contribuer

particuliérement au bon ordre de la société, & au maintien de l'autorité souveraine.

Avec quelle joye n'aurois-je point entrepris d'inspirer des idées plus justes à ce bon Peuple, si je n'eusse été retenuë par des craintes que l'expérience grossissoit à tous momens ? Je voyois leur affection & leur zèle augmenter pour moi de jour en jour par l'utilité qu'ils tiroient quelquefois de mes conseils. Leur tendresse croissoit encore plus pour Cecile, & l'assiduité du jeune Prince ne diminuant point auprès d'elle, on ne dissimuloit plus l'espérance commune à toute la nation de la voir, dans quelques années, la Princesse des Nopandes. Ils croyoient mon ambition flâtée par cette attente, & j'en recevois continuellement des félicitations. En vain, dans les visites familiéres que je rendois au Prince, avois-je tenté mille fois de faire tourner nos entretiens sur la nécessité où j'étois de partir, & sur les secours que j'attendois de lui pour mon voyage. Il avoit détourné ce discours avec si peu de ménagement, qu'il avoit quelquefois paru offensé de me les entendre renouveler. La compassion qu'il m'avoit marquée pour le sort de votre pere, & que je m'efforçois souvent de faire renaître, ne me paroissoit plus capable de le toucher. S'il écoutoit une partie de mes plaintes, il se hâtoit bien-tôt de les interrompre, pour exagérer les raisons qui devoient me faire renoncer à l'espérance de trouver une route certaine dans des deserts dont il ignoroit lui-même l'étenduë & qui n'avoient peut-être jamais été pénétrés. Sans m'avoir déclaré nettement qu'il fût résolu de m'arrêter malgré moi, il m'avoit accoutumé à lui voir rejetter si brusquement tout ce qui pouvoit l'engager là-dessus dans quelque explication, qui m'avoit ôté la hardiesse de lui en parler ouvertement.

Enfin le tems qui s'écouloit ſans m'amener rien de plus favorable, l'ennui de mon eſclavage, & l'impatience de mes deſirs, me firent rapeler toute ma fermeté pour lui ouvrir naturellement mon cœur. Je lui parlai du deſſein qu'il avoit de nous arrêter, comme d'une faveur qui méritoit ma reconnoiſſance ; mais inſiſtant avec force ſur mes inclinations autant que ſur mon devoir, je lui proteſtai que s'il s'obſtinoit à me refuſer le moyen de les ſuivre, le parti auquel j'étois fixée inviolablement, étoit de partir avec ma fille dans le même état où j'étois venuë ; c'eſt-à-dire, ſans guide, ſans ſecours, ſeule, nuë, s'il m'y forçoit, plutôt que de manquer à tout ce qui m'étoit cher & ſacré dans la vie. La fatigue, la miſére, rien ne m'étonne, lui dis-je, & les épreuves par où j'ai paſſé m'ont apris à ne rien redouter. Il parut ſurpris de cette chaleur ; mais comptant ſans doute ſur les moyens qu'il avoit de s'opoſer à mon départ, il ſoûrit enſuite de mon emportement.

Ce fut alors que n'eſpérant plus rien de ſes diſpoſitions, & me ſentant plus preſſée que jamais de vous chercher, je méditai ſur toutes les voyes qui pouvoient faciliter mon évaſion. Entre une infinité de moyens extrêmes, qui ſe preſentérent à mon eſprit, la vuë du jeune Prince qui continuoit toujours de nous rendre des ſoins, me fit naître l'envie de le faire ſervir à mes deſſeins. Je l'avois entretenu cent fois de ma Patrie, & je m'étois aperçû que la deſcription de nos richeſſes & de nos uſages, avoient fait une vive impreſſion ſur lui. Je ne deſeſpérai pas de l'engager à nous ſuivre ; & chéri comme il étoit dans toute la Nation, je me figurai qu'il ſe feroit accompagner aiſément d'un certain nombre de gens d'élite qu'il pouvoit prendre pour les compagnons

de sa fortune. Je regardois déja ce projet comme infaillible, lorsqu'un nouvel accident auquel je ne m'attendois pas, vint le rendre encore plus facile.

En sortant de la Barbarie, les Nopandes avoient conservé un usage cher à leur Nation, & pratiqué si constamment, qu'il n'avoit jamais été interrompu depuis l'origine de leur Monarchie. Tous les ans, au milieu de l'Automne, il se faisoit un détachement considérable de leurs plus habiles Chasseurs, pour se répandre dans les forêts voisines, où ils passoient environ trois semaines à faire la guerre aux bêtes sauvages. Outre le fruit de leur chasse, qui étoit toujours assez abondant pour leur servir de principale nourriture pendant l'hyver, ils avoient pour but de se soutenir dans une certaine réputation de force & d'adresse parmi les Sauvages voisins. Ils ne manquoient point d'ailleurs d'animaux domestiques, qu'ils élevoient avec beaucoup de soin ; mais ce mélange d'alimens rendoit leur table plus abondante ; & sans sçavoir d'où ils tiroient leur venaison, j'avois été surprise d'en voir servir une prodigieuse quantité, qu'ils avoient l'art de conserver pour toutes les saisons.

Le tems de cette expédition aprochoit, & j'attendis le jeune Prince qui avoit obtenu, pour la premiére fois de son Pere, la permission de se mettre à la tête des Chasseurs, parler beaucoup de l'agrément qu'il s'y promettoit. Hélas ! lui dis-je sans affectation, vous ne nous reverrez plus ; car le parti que j'ai pris de m'éloigner est invariable, & je l'exécuterai avant votre retour. Vous nous aimez, ajoutai-je en remarquant son étonnement, & vous êtes capable d'un secret. Recevez nos adieux. J'emporterois trop de regret s'il falloit partir sans vous donner cette marque

de reconnoiſſance & d'eſtime. Mais gardez-vous de trahir ma confiance en révélant mon deſſein. Il parut mortellement affligé de cette déclaration ; & n'oſant me menacer d'en avertir ſon Pere, il me proteſta que pour s'opoſer à mon départ, il alloit renoncer à la chaſſe. Je ſçavois combien il avoit d'ardeur pour cette partie : S'il eſt vrai, repris-je, que notre départ vous chagrine, qui vous empêche de lever vous-même les raiſons qui m'y forcent ? Je n'ai point d'autre vuë que de chercher des perſonnes dont je ne puis ſuporter l'abſence ; le Pere, la Mere de Cecile qui vous eſt ſi chére. Je vous ai raconté vingt fois leur funeſte avanture. N'en avez-vous pas été touché ? Le Ciel réſerve peut-être leur ſalut à votre ſecours. Votre chaſſe n'eſt-elle pas le plus heureux moyen que je puiſſe deſirer pour détruire leurs traces ? Il reçut cette ouverture avec un tranſport de joïe, & me promettant d'employer toutes ſes forces à vous chercher, il oſoit déja m'en garantir le ſuccès. Mais je l'arrêtai encore : non, non, lui dis-je, je ne me fie à perſonne d'une ſi importante entrepriſe. Vous pourriez les rencontrer ſans les connoître, ſans vous faire entendre d'eux, ſans leur perſuader de vous ſuivre. Je veux être avec vous pour ne rien laiſſer au hazard.

Quoique ma propoſition ne fût pas ſans difficultés, & que le jeune Prince les ſentit preſqu'auſſi vivement que moi, il les crut beaucoup moins terribles que le danger de perdre Cecile. Cette aimable enfant, qui commençoit à peine à faire uſage de ſes forces pour marcher, ſembloit l'inviter par ſes tendres ſouris à négliger les craintes communes pour la ſervir. Il me promit de tout oſer. Je lui traçai le plan qu'il devoit ſuivre : c'étoit de s'aſſurer de vingt de ſes Chaſ-

seurs, qu'il laisseroit derriére lui, à quelque distance de l'enceinte. Ayant la liberté de me promener avec peu de suite, je comptois de me rendre deux jours après son départ, au lieu où ses gens seroient à m'attendre, & de le rejoindre aussi-tôt avec eux. Ces deux jours d'intervale me parurent nécessaires pour détourner les soupçons du Prince son Pere, & pour lui faire prendre d'autres idées de ma fuite.

Projet téméraire, mais le seul qui s'offrit à mon choix. Et trop heureuse de trouver tant de facilité à l'exécuter. Les vingt Chasseurs du jeune Prince étoient autant d'amis fidéles, qui lui étoient attachés jusqu'à tout entreprendre pour lui. Je reconnus cette disposition au premier compliment qu'il me firent de sa part. Ils m'aprirent qu'ayant fait avancer le gros de sa troupe, il étoit demeuré lui-même à nous attendre, & que nous le rejoindrions avant la fin du jour. Une voiture commode, qui me fut presentée aussitôt, acheva de m'aprendre qu'il n'avoit rien négligé.

Nous ne fûmes pas long-tems à l'apercevoir. Son impatience ne lui avoit pas permis de s'éloigner beaucoup. Il m'aborda avec des témoignages de satisfaction, qui me répondirent des sentimens de son cœur, & je fus surprise de lui entendre tenir un langage auquel je n'avois jamais osé m'attendre. Il m'a semblé, me dit-il, qu'il serviroit peu pour notre dessein, de nous unir au gros des Chasseurs, d'autant plus que c'est leur usage de se séparer ensuite, lorsqu'ils arrivent dans l'épaisseur de la forêt. Nous n'en serons pas moins exacts ni moins ardens dans nos recherches, & nous aurons la liberté de conserver entre nous notre secret. Mais j'ai porté mes vuës plus loin, ajouta-t'il, & s'il est vrai qu'en

marchant vers le Midi, suivant les lumiéres que vous avez tirées de l'Ecrit de Mylord, nous puissions espérer de nous rendre au lieu où il peut être déja parvenu, pourquoi ne prendrions-nous pas directement cette route ? Si nous sommes assez heureux pour y arriver après lui, nous nous serons épargné les pèines d'une longue incertitude, & nous nous aplaudirons d'avoir choisi la voye la plus courte ; ou si d'autres obstacles le retiennent encore en chemin, nous serons les maîtres de revenir sur nos pas ; avec l'espérance de le rencontrer, telle que nous l'avons aujourd'hui.

Je trouvai ce raisonnement si sage, qu'après avoir fait réflexion que vous n'auriez pas manqué vous-même de prendre le chemin de la Havana, j'ajoutai aux motifs du Prince tous ceux qui pouvoient redoubler son ardeur. Oüi, lui dis-je, c'est le Ciel qui vous inspire ce dessein, autant pour votre satisfaction que pour la mienne. Vous aurez celle de voir ces Nations policées dont je vous ai tant de fois fait l'éloge. Vous donnerez au Pere de Cecile un témoignage de zèle & d'amour, qui le rendra peut-être favorable à tous vos desirs, & ne doutez pas que de façon & d'autre, il ne vous donne des marques de reconnoissance qui surpasseront votre attente. Votre Pere même, qui fait tant de cas de mes foibles conseils, sera charmé de vous voir revenir avec les lumiéres qu'il cherche en moi, & que vous aurez puisées dans leur source.

Il ne fut question, après cette courte délibération, que de chercher les moyens de suivre constamment la route du Midi. Le Prince dépêcha un de nos Compagnons vers la Troupe des Chasseurs, pour les avertir du dessein qu'il avoit de s'écarter avec ceux qui étoient à sa suite. Cette

précaution m'avoit paru néceſſaire. Nous attendîmes le retour de ce Courier, trop interreſſés à ne pas diminuer le nombre de nos Défenſeurs ; & n'ayant pû nous former d'autre guide que le Soleil, nous nous mîmes en marche ſur les ſeules lumiéres que nous tirâmes de ſon cours.

Je ne vous dirai point par quels détours nous marchâmes l'eſpace de trois ſemaines au travers d'un païs couvert de forêts, & ſouvent coupé par des marais, ou par des montages qui allongeoient ſenſiblement notre route. La fatigue n'étoit que pour nos Chaſſeurs, qui étoient à pied, & qui s'efforçoient ſans ceſſe d'écarter tout ce qui pouvoit nous être incommode. Dans une voiture aſſez legére, nous n'avions point d'autre peine que celle de régler notre voyage par des comparaiſons & des calculs continuels. Le Prince entroit dans mes réflexions avec une prudence & des vuës qui me cauſoit de l'admiration à ſon âge. Il entroit encore plus dans les ſoins que je prenois de Cecile. Une mere tendre n'auroit pas été capable de tant d'attention. Il partageoit avec moi, pendant le jour, la peine de la porter ; une contrainte à laquelle il s'offroit avec tant de plaiſir, méritoit même un autre nom. J'admirois cette ardeur de ſentimens, qui ne lui permettoit pas d'être un moment tranquile, s'il n'étoit ſûr que Cecile n'étoit gênée de rien ; & quelques charmes que je découvriſſe déja dans ma fille, ne pouvant expliquer naturellement une paſſion ſi vive pour un enfant de cet âge, je l'attribuois à la Providence qui nous l'avoit menagée comme une derniére reſſource. Les nuits nous cauſoient encore moins d'embarras. Le zèle du Prince redoubloit pour les faire paſſer tranquilement à Cecile. Ses gens ne manquoient point de commodités qui convenoient à nos beſoins, & prenant ſoin

chaque jour de tuer une certaine quantité de gibier, nous nous trouvions le soir dans le repos & dans l'abondance.

Une partie du tems se passoit à nous entretenir de nos espérances. Je prévenois le Prince sur toutes les douceurs auxquelles il devoit s'attendre, si nous étions assez heureux pour arriver au terme de tant de fatigues & de desirs. Mes discours l'enflammoient jusqu'à lui faire oublier sa Patrie. Il protestoit qu'il n'y en auroit jamais d'autre pour lui que celle de Cecile. Sa crainte étoit que votre famille, dont je lui avois peint la grandeur & l'opulence, n'aprouvât point ses sentimens. Il me conjuroit de prendre ses intérêts auprès de vous, & de faire valoir le zèle qui l'avoit porté à me suivre. Je lui répondois que vous seriez sensible à la reconnoissance, & qu'il ne devoit pas douter que vous ne prissiez pour lui toute la tendresse qu'on a pour un bienfaiteur & pour un fils.

Le vingt-troisiéme jour de notre marche, lorsqu'impatiente d'une si longue course, je commençois à sentir que mon cœur se serroit d'inquiétude & d'ennui, j'aperçus du sommet d'une colline, une vaste plaine que je reconnus aussitôt pour la mer. Mes compagnons, qui n'avoient jamais vû d'eau plus étenduë que les petits Lacs dont leur habitation étoit bordée, parurent saisis d'admiration. Je leur expliquai ce qu'ils devoient penser de ce spectacle, & m'étant prosternée pour remercier le Ciel, je ne balançai point à les assurer que nous touchions à la fin de nos peines.

Il ne m'en restoit pas en effet le moindre doute, & persuadée que nous avions suivi la direction de Mylord, comme je l'étois qu'elle n'avoit pû me tromper, je me croyois du moins sur

quelque côte méridionale, d'où il ne pouvoit rester jusqu'à l'Isle Cuba, qu'un trajet assez court. Suivant les idées mêmes que j'avois conservées de nos anciens voyages, je me figurai que je n'avois rien à risquer en côtoyant le rivage à ma gauche, & qu'ayant pour bornes la pointe de Tégeste dont j'avois entendu le nom tant de fois, je ne pouvois manquer de tomber en chemin dans quelque Port Espagnol, où je trouverois des facilités pour le passage. Mes espérances redoublérent, & je ne pensai qu'à les communiquer à mes compagnons. Nous prîmes au long du rivage, avec moins de commodité que nous n'en avions eu dans la plaine, mais soutenus par la joye que j'inspirois à toute ma troupe. Le jeune Prince ne pouvoit contenir ses transports. Il m'embrassoit comme s'il eût déja commencé à vous apercevoir, & que dans la défiance de l'accueil auquel il devoit s'attendre, il eût imploré timidement mon secours pour obtenir votre amitié.

Nous continuâmes de marcher pendant trois jours, sans apercevoir aucune trace d'habitation; mais en jettant les yeux vers la mer, je crus découvrir un vaisseau qui cinglоit à pleines voiles, en côtoyant le rivage à la même distance; & si j'eus d'abord quelque peine à me persuader que je ne m'abusois point, il me devint clair peu à peu que je ne pouvois plus me tromper. Je priai mes compagnons de s'arrêter, & leur ayant fait apercevoir ce spectacle, qui leur causa d'abord moins de satisfaction que d'effroi, je les pressai d'allumer aussi-tôt un graud feu. Mon dessein étoit de nous faire remarquer par l'Equipage; & je ne pouvois trop me hâter, dans la crainte qu'étant favorisé par le vent, il m'échapât avant le soir à ma vûë. Le Ciel permit que

les

les premières flammes frapassent les yeux du Capitaine, & je ne fus pas long-tems sans m'apercevoir qu'il avoit tourné ses voiles vers le rivage.

Le saisissement de ma joye fut si vif à cette heureuse vuë, qu'ayant à peine la force de me soutenir, je m'étendis à terre, en considérant d'un œil passionné le vaisseau que je regardois déja comme l'instrument de ma délivrance. Il s'aprochoit avec viteſſe. Je ne distinguai point le Pavillon, mais ne pouvant méconnoître l'habillement de l'Europe, je vis toutes mes espérances agréablement confirmées. Je me levai pour descendre au rivage, & j'invitai le Prince à me suivre, avec autant de confiance que si j'eusse déja reçu la parole du Capitaine.

La côte, quoique douce & unie, ne permettant point au vaisseau de s'avancer jusqu'à nous, & la prudence même demandant toujours des précautions avec les peuples de l'Amérique, je ne fus point surprise de voir jetter l'ancre à la portée du canon. Le Capitaine se mit dans sa chaloupe avec quelques gens armés. Il fut à nous dans peu de momens. Je l'excitois par mes signes, & je le saluois à la maniére de l'Europe, pour lui inspirer un peu d'empressement à me joindre. Enfin le Ciel m'accorda tout ce que j'avois souhaité. C'étoit un Anglois. Je n'en pus douter aux premiers mots que j'entendis. Je serois morte de joye si la cause même de mes transports n'eût été le plaisir que je trouvois en quelque sorte à revivre.

J'apris en peu de mots au Capitaine le besoin que j'avois de son secours. Il me le promit généreusement. Mais en répondant à mes questions, il ajouta deux choses qui changérent toute ma satisfaction en tristesse. Cette mer que

je prenois encore pour le golfe du Méxique, étoit la grande mer d'Occident, & le païs desert que j'avois traverſé étoit la Florinde. Ainſi, loin de me trouver dans le voiſinage de l'Iſle de Cube, j'en étois ſéparée par des eſpaces immenſes, & ce que j'avois de plus proche de moi ſur la gauche, étoit la Virginie. Le Capitaine avoit fait voile de Reſwey, Port Anglois, où je me ſouvenois d'avoir relâché avec vous. Sa route étoit bien au Midi, mais elle devoit ſe terminer à *** petite Colonie des François Proteſtans, avec laquelle la ſienne étoit en commerce. Il m'aſſura que ſans un de ces hazards extraordinaires, ſur leſquels il faut peu compter dans ces Mers, je ne pouvois eſpérer d'occaſion pour gagner les Colonies Eſpagnoles.

Avec cette triſte nouvelle, il me déclara que ſon Vaiſſeau étoit chargé de marchandiſes, & trop foible pour ſoutenir un poids plus conſidérable, il ne pouvoit ſe rendre à la propoſition que je lui faiſois de me recevoir avec mes compagnons. Toute la faveur qui dépendoit de lui de m'accorder, étoit d'en prendre deux avec ma fille & moi ; ſon inclination à m'obliger, que je crus ſincére, le porta d'ailleurs à m'offrir toutes ſortes de ſervices.

Je ſentis tout-d'un-coup entre quelles difficultés j'allois être partagée. Il falloit me réſoudre à laiſſer mes compagnons derriére moi, ou renoncer aux offres du Capitaine pour demeurer avec eux. Mon penchant n'étoit point incertain. L'eſtime, la reconnoiſſance, tout me faiſoit ſouhaiter de ne pas abandonner le Prince, & j'avois trouvé cent fois de la douceur à penſer que vous vous feriez vous-même une joye ſenſible de recevoir notre Libérateur & notre ami. Mais pouvois-je rejetter auſſi la ſeule oc-

caſion qui ſe fut offerte depuis ſi long-tems de me délivrer de mes peines ? Qui me promettoit d'en trouver une autre ? Et quelque lumiére que je puſſe me procurer ſur la ſituation des lieux, que voyois-je devant moi, que de l'incertitude & de l'obſcurité. Il ſe preſentoit à la vérité un autre parti. C'étoit de prendre avec nous le Prince, & de renvoyer ſes gens dans leur patrie. Mais je ne pouvois me flâter qu'ils conſentiſſent à quitter leur Maître ; & combien y auroit-il eu de cruauté d'ailleurs à le dérober à ſon pere, au peuple qu'il devoit gouverner, à des amis fidèles qui n'avoient conſulté que leur affection pour le ſuivre, & qui méritoient eux-mêmes une juſte part à ma reconnoiſſance ? Ces idées n'avoient pas fait d'impreſſion ſur moi, lorſqu'étant accompagné de ſes gens, je ne doutois pas que dans quelqu'endroit de l'Univers qu'il plût au Ciel de nous jetter, il ne pût regagner ſon Païs avec une ſi bonne eſcorte : mais l'emmener ſeul ou ſi mal accompagné, c'étoit le ravir pour toujours à ſa famille & à ſa Nation.

Cependant un regret encore plus tendre me faiſoit conſidérer quel alloit être ſon deſeſpoir en voyant diſparoître ma fille. Le Capitaine à qui j'avois communiqué toutes mes réflexions, me conſeilloit, ſans balancer, de prendre le tems de la nuit pour gagner le Vaiſſeau. J'évitois par-là toutes ſortes d'obſtacles ; & je prévoyois déja que ce ſeroit le ſeul parti auquel je ſerois obligée de m'arrêter. Mais aimant tendrement le jeune Prince, & connoiſſant quelle étoit la force de ſa tendreſſe pour Cecile, mon cœur ſaignoit de la tromperie cruelle que je lui préparois ; & quand je me rapelle des circonſtances ſi douloureuſes, je doute que ſes tourmens ayent ſurpaſſé les miens. Il fallut ſe rendre néanmoins

à des motifs plus puissans qu'une vaine compassion. Je convins avec le Capitaine qu'il retourneroit au Vaisseau jusqu'à la nuit, & qu'après avoir soupé sans affectation avec le Prince & ses gens, je m'aprocherois du rivage, où il viendroit me prendre dans l'obscurité. Que d'artifices il me fallut employer pour déguiser mon dessein, & combien de fois le Prince auroit-il dû s'en apercevoir à ma rougeur, si la simplicité & la candeur de son naturel ne l'eussent rendu incapable de défiance! Notre entretien n'eut point d'autre sujet que l'espérance qu'il avoit de vous voir. Il comptoit de s'embarquer le lendemain. Je fis violence à ma sincérité, jusqu'à lui répondre continuellement dans cette supposition ; & le soir, avant que de s'éloigner de moi pour se livrer au sommeil, il m'embrassa tendrement, dans la satisfaction qu'il avoit d'emporter une pensée si douce. Je lui rendis les caresses, mais les larmes aux yeux, & le cœur pénétré d'amertume. Embrassez ma fille, lui dis-je, & puisse le Ciel vous accorder tout le bonheur que vous méritez. Il l'embrassa avec un transport de joïe. Ce furent les derniers mots qu'il entendit de ma bouche. Je saisis le moment où je le crus enséveli dans le sommeil, & gagnant le rivage, j'y trouvai le Capitaine qui me reçut dans sa Barque.

De tous les malheurs de ma vie, je vous confesse que c'est le seul qui m'ait laissé quelques remords. Mon trouble fut si grand pendant tout le reste de la nuit, qu'il ne me permit point de fermer l'œil ; & le jour suivant, quoique le vent nous eût été si favorable que nous étions déja fort éloignés de la Côte, je demeurai tristement enfermée dans un coin du Vaisseau, comme si j'eusse apréhendé, en tournant les yeux vers la terre, d'entendre les cris, ou de rencontrer les

regards de l'aimable Prince des Nopandes. Dans quelque lieu du monde que le sort l'ait conduit, qu'il y vive heureux, & que le Ciel lui rende le bien qu'il nous a fait !

Il ne me reste rien de plus touchant à vous raconter que mes incertitudes. Le Capitaine Anglois, à qui je m'ouvris d'une partie de mes vûës, me répéta qu'à moins de gagner par terre la pointe de Tégeste, voyage aussi pénible, & aussi incertain que celui que je venois d'achever, je ne devois attendre que du hazard l'occasion de passer dans l'Isle de Cube. Nous arrivâmes à *** où l'on me tint le même langage, & le Capitaine d'un Vaisseau François que nous trouvâmes dans ce Port, ajouta, que pour le dessein même que je marquois, la voye qu'il croyoit la plus courte & la plus sûre étoit de retourner en Europe avec lui. Quel changement dans mes espérances ! Je balançai mille fois si je ne reprendrois pas le chemin de Terre avec tous les risques ; & dans les tendres mouvemens qui me portoient sans cesse vers vous, je n'aurois pas suspendu un moment cette dangereuse entreprise, si ma santé ou ma vie eussent été les seuls biens que j'avois à ménager. Mais la conservation de Cecile, & votre intérêt même que je considérois dans tous les soins que je rendois à cette chére Eléve, me firent prendre le seul parti dont la prudence m'ordonnoit le choix. J'acceptai les offres du Capitaine François, & sans autre secours qu'une somme fort médiocre, que la nécessité me força d'emprunter, avec l'espoir de la restituer quelque jour en Angleterre, je pris la route du Havre de Grace, où le vent nous conduisit heureusement.

Les principales circonstances de cette narration regardant Cecile, nous avions eu les yeux pres-

qu'auſſi ſouvent attachés ſur elle que ſur Madame Riding, pendant un ſi long recit de leurs peines. Il n'y eut perſonne qui ne fût agité d'une vive inquiétude en ſe la repreſentant au milieu de ces vaſtes ſolitudes, qui avoient été ſi long-tems ſon ſéjour, ou dans cette extrémité de miſére, dont la peinture étoit ſi touchante, & nous donnâmes tous des larmes de tendreſſe au jeune Prince de Nopandes, qui méritoit ſi bien, par la bonté de ſon naturel, d'être né dans un climat moins barbare. Cecile même n'avoit point entendu cette partie de ſes avantures ſans reſſentir quelque émotion. Elle ne put le déſavoüer, lorſque nous la preſſâmes de confeſſer ce qui s'étoit paſſé dans ſon cœur. Dom Thadéo fut le ſeul qui garda le ſilence, & qui ſe retira ſans l'avoir rompu.

Il étoit ſi tard, que chacun ne penſa qu'à ſe livrer au ſommeil : mais ce ſombre Eſpanol attendoit Madame Riding hors de l'apartement de Fanny, & la prenant à l'écart, il lui demanda quelques momens d'entretien. Après un diſcours vagues ſur différentes circonſtances de ſon recit, il la ſuplia de lui dire naturellement ſi c'étoit la premiére fois qu'elle eût parlé du Prince des Nopandes à Cecile, & depuis quand elle l'avoit informée de cette étrange avanture. Madame Riding, ſans chercher à pénétrer le motif de cette queſtion, lui répondit que juſqu'à l'éclairciſſement de la naiſſance de ſa fille, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'heureuſe rencontre de ma femme à Quevilly, elle n'avoit donné à perſonne des lumiéres qui auroient pû nuire à ſes deſſeins ; mais que depuis ce tems-là, s'il ne lui étoit point encore arrivé de s'expliquer avec l'étenduë qu'elle venoit de donner à ſon recit, elle n'avoit pas laiſſé de nous raconter diverſes parties de ſon Hiſtoire, parmi leſquelles il étoit impoſſible qu'elle n'eût

parlé quelquefois du Prince des Nopandes. Cet aveu fit une impreſſion étonnante ſur Dom Thadéo. Il n'ajouta rien aux queſtions, & s'étant retiré d'un air affligé, il pouſſa une infinité de ſoupirs, que Madame Riding entendit dans l'éloignement.

Elle ſe hâta le lendemain de m'informer de cette bizarre converſation. J'en compris le ſens au premier mot. Il n'étoit pas douteux pour moi que Dom Thadéo ne brûlât d'une vive tendreſſe pour Cecile, & j'étois raſſuré là-deſſus par mes réflexions. Cependant comme je ne ſouhaitois pas ſeulement de donner un mari tendre à ma fille, & que je ne lui deſirois pas moins un homme ſenſé, je réſolus d'aprofondir tout à la fois avec plus de ſoin, & le caractére de ſon amant, & le miſtére d'une paſſion dont j'ignorois encore le ſuccès. Premiérement, je voulus ſçavoir de Madame Riding même ce qu'elle penſoit des inclinations de Cecile. Vous êtes-vous aperçuë, lui dis-je, qu'elle ſoit ſenſible aux empreſſemens de Dom Thadéo, & voyez-vous entr'eux quelque marque d'intelligence? La réponſe de Madame Riding fut tout-à-fait ſurprenante pour moi. J'ai eu deſſein plus d'une fois, me dit-elle, de vous conſulter ſur mes propres doutes. Mes yeux ſont frapés depuis long-tems de la paſſion de notre Eſpagnol, & je penſois la croire comme vous qu'elle ne ſeroit pas ſi tranquile, ni peut-être ſi conſtante, s'il ne trouvoit quelque aparence de retour dans le cœur de Cecile. Cette penſée m'a fait obſerver curieuſement toutes les démarches de ma fille. Je lui voyois quelquefois un air de mélancolie, qui me paroiſſoit apartenir de bien près à l'amour, s'il n'en étoit pas déja l'effet; & cela étoit porté juſqu'à lui faire chercher la ſolitude. Un jour, vers le ſoir, je la vis deſcendre ſeule

au Jardin. Peut-être aurois-je étouffé mes soupçons si je n'avois vû Dom Thadéo prendre ensuite le même chemin. L'obscurité devenoit épaisse. Je me déterminai à les suivre. Comme le Cabinet de verdure est le seul endroit où l'on puisse se tenir à couvert, je craignois déja de les y trouver ensemble. Mais dès le premier pas que je fis au Jardin, j'aperçus Dom Thadéo assis sur un banc, & se baissant à mon passage pour se dérober dans les ténébres. Je feignis de ne l'avoir point remarqué; son dessein, sans doute, étoit d'échaper à ma vûë, puisqu'il prenoit ces précautions; cependant, par l'inconstance des desirs ordinaires aux amans, il vint aussi-tôt après moi, & m'arrêtant par le bras: Vous allez causer, me dit-il d'une voix basse, un chagrin mortel à Cecile. Elle est dans le Cabinet avec une de ses femmes, & un homme qu'elle entretient depuis un quart d'heure. J'en suis sûr, ajouta-t'il; j'ai vû l'homme arriver, & s'introduire ici secrettement.

Je reconnus dans le ton de Dom Thadéo, un violent dépit qui se cachoit sous une modération forcée. Cependant une juste précaution pour l'honneur de Cecile, me fit prendre le parti de lui répondre que je sçavois dequoi il étoit question, & que je le trouvois indiscret d'être venu se mêler dans une affaire d'importance où il n'étoit point apelé. Comme il est respectueux, il se retira sans repliquer. Ma défiance & ma curiosité n'ayant fait qu'augmenter, je m'aprochai si doucement du Cabinet, que je ne fus point entenduë. Les premiers mots qui frapérent mes oreilles furent une peinture touchante de la misére de quelques personnes que je n'entendis point nommer. Voici tout ce qui me reste, interrompit Cecile; mais j'espére que sous divers prétextes, j'obtiendrai de mon pere la somme dont vous avez besoin. Elle

lui marqua un autre jour pour se rendre dans le même lieu, & paroissant craindre qu'on ne s'aperçût de son absence, elle reprit seule le chemin de la Maison.

Ce ne fut pas sans peine que j'évitai sa rencontre; mais concevant que l'inconnu qu'elle venoit d'entretenir, demeuroit entre les mains de sa femme de chambre, qui devoit aparemment le conduire à la porte, je ne pus résister à l'envie d'en aprendre davantage de la bouche de ces deux personnes. Je continuai de les écouter. Leur discours fut un éloge admirable du caractére de Cecile. Quoiqu'en retraçant des faits qui leur étoient familiers, ils n'en répétassent point toutes les circonstances, il leur en échapa assez pour me faire comprendre que toute son occupation étoit d'exercer la tendresse & la générosité de son cœur. L'inconnu étoit un honnête Ministre qui s'étoit ouvert depuis quelque tems cet accès auprès d'elle. Le sujet particulier pour lequel ils étoient convenus d'un autre rendez-vous, regardoit une malheureuse Dame, dont la fortune avoit été si dérangée par la perte de son Mari, que se trouvant mere de deux jeunes filles qui demeuroient sans espérance d'éducation, elle avoit recours aux libéralités secrettes des gens de bien, pour leur procurer une retraite convenable à leur âge; & Cecile, après les avoir secouruës jusqu'alors de sa bourse & de ses propres habits, vouloit leur faire une somme qui les mît pour toujours à couvert des dangers dont leur innocence étoit menacée.

Mais, continua Madame Riding, je prêtai mon attention avec bien plus d'ardeur à l'éclaircissement qui suivit ce discours. Le Ministre qui n'ignoroit pas que votre Epouse est Catholique, & qui craignoit aparemment que son exemple n'ins-

pirât du goût à Cecile pour la Religion Romaine, ayant demandé s'il s'étoit fait quelque changement dans ses dispositions, la femme de chambre lui répondit qu'elle lui conseilloit peu de la chagriner sur cet article ; que votre dessein étant de la marier à un Espagnol, elle seroit forcée sans doute d'embrasser la Religion de son Mari. Mais à quoi pense Monsieur Cléveland, lui dit le Ministre, de vouloir donner sa fille à un Etranger, qui ne sera que trop capable de lui faire cette violence ? C'est un mistére, reprit-elle, que le hazard m'a fait pénétrer. J'ai trouvé une lettre du Gouverneur de la Corogne à Dom Thadéo, qui est son fils, par lequel il lui accorde son consentement pour ce mariage. Elle ajouta que l'ayant fait voir à Cecile, elle n'avoit remarqué sur son visage aucune marque d'étonnement, d'où elle avoit conclu qu'elle n'ignoroit pas mon dessein, & que si elle ne le goûtoit pas, elle avoit assez de complaisance pour s'y soumettre.

Voilà, reprit Madame Riding, la seule réponse que je puisse faire à vos questions. C'est de vous-même, que j'aurois attendu plus de lumiére, & je vous avouë qu'en faisant quelquefois réflexion sur ce que je vous ai raconté, j'étois surprise de vous voir pour moi si peu d'ouverture & de confiance.

Je la priai de me pardonner une réserve qui venoit moins de ma défiance que de mon indétermination ; & lui communiquant les vuës que j'avois formée pour l'établissement de Cecile, je l'assurai que ne m'y étant jamais arrêté comme à des résolutions qui ne pussent changer, j'avois toujours attendu du tems des motifs plus forts que ceux qui me les avoient d'abord inspirés. Tels seroient, lui dis-je, l'inclination de ma fille, s'il étoit vrai qu'elle en eût conçu pour Dom Thadéo.

Je ne vois pas même qu'elle eût à craindre la violence dont on la croit menacée pour sa Religion, parce que la premiére loi que j'imposerois à son Mari, seroit de fixer sa demeure à Londres avec moi. Mais ce que je veux pénétrer d'abord, ajoutai-je, c'est le penchant de Cecile, & le caractére de son amant. Je vais sur le champ m'expliquer avec ma fille.

Le ton ferme & décisif dont je parlai à Madame Riding, & la priére que je lui fis de m'amener aussi-tôt Cecile, l'empêchérent de s'ouvrir davantage. Elle me quitta pour m'aller chercher son Eleve. Je dois avoüer qu'avec les raisons qui m'avoient fait pancher jusqu'alors pour Dom Thadéo, j'en avois une plus forte, qui étoit l'inclination de Fanny. Souvent, en me racontant dequoi l'amour l'avoit rendu capable pour elle-même, autant dans les excès où il s'étoit emporté à la Corogne, que dans la force d'honneur & de vertu avec laquelle il avoit surmonté ses sentimens, lorsqu'il avoit apris de Monsieur des Ogéres qu'il ne pouvoit les conserver sans crime, elle m'avoit marqué de l'admiration pour un cœur si noble, & elle m'avoit répété plusieurs fois qu'elle souhaitoit un mari de ce caractére à sa fille. Cependant je n'étois pas disposé à me livrer sans précautions, & je voulois des preuves de son mérite dont je pusse me faire le Juge.

Cecile parut avec Madame Riding. Je la caressai beaucoup, & pour préparer son cœur à des ouvertures qui ne sont jamais plus naturelles que dans la joye, je pris prétexte de quelques ajustemens qui lui manquoient pour lui faire present de cinq cens loüis d'or. En les recevant, elle me dit sans affectation, qu'elle tâcheroit d'en faire un bon usage. Ils sont à vous, lui répondis-je, pour lui donner la liberté de suivre ses

vuës, & vous n'en rendrez compte qu'à vous-même.

Vous m'êtes si chére, repris-je, & sans parler de la force de sang, je me suis fait une si douce habitude de vous aimer, que je n'aurai jamais de soin plus pressant que celui de votre bonheur. Il m'occupe uniquement. Mais que puis-je entreprendre pour le hâter, lorsque j'ignore dequoi vous le faites dépendre? Et si vous ne me faites pas connoître vos goûts, la crainte même de les blesser ne fera-t'elle pas toujours capable de me tenir suspendu? Je m'étois imaginé, par exemple, que vous pouviez être sensible à l'inclination de Dom Thadéo, & j'avois pensé que vous n'auriez point de répugnance à recevoir sa main. L'accord en seroit déja fait, si j'avois osé m'en raporter à mes conjectures. Mais je ne sçai ce qui me rend aujourd'hui plus incertain. Comme je n'ai en vuë que la satisfaction de votre cœur, je veux qu'il s'explique par votre bouche, & j'ai souhaité de vous voir ici pour connoître vos sentimens.

Elle tenoit la vuë baissée pendant mon discours, & je ne pouvois découvrir sur son visage si elle trouvoit de la douceur à m'écouter. Elle demeura même quelques momens en silence, après m'avoir entendu, & levant les yeux sur les miens, elle parut y chercher timidement quelle confiance elle devoit prendre à mes instances. Enfin, revenant de cette incertitude, qui pesoit sans doute à la tendresse de son cœur, elle se leva pour m'embrasser. Vous êtes trop sûr de mon respect & de ma soumission, me dit-elle d'un air fort sérieux, pour avoir besoin de les mettre à l'épreuve; & quand vous en exigerez quelque témoignage, la peine du sacrifice n'égalera jamais la douceur que je trouverai à vous obéir. Souf-

frez, ajouta-t'elle, que je vous en donne tout-d'un-coup pour exemple la patience même avec laquelle j'ai souffert les soins, ou plutôt les persécutions de Dom Thadéo ; je n'ai respecté en lui que vos volontés, & je reçois comme le plus grand bonheur de ma vie la liberté que vous m'accordez de lui refuser mon cœur. Cette réponse dont le ton sérieux ne venoit que de l'importance du sujet, & qui me parut même accompagnée d'une espéce de tremblement, tel qu'une joye inespérée le produit à la fin d'un grand danger, me fit naître une extrême curiosité d'aprendre ce que c'étoient que les persécutions de Dom Thadéo, & que mes volontés. Je pressai ma chére Fille de s'expliquer.

Elle me dit, que l'ignorance où elle me voyoit là-dessus lui donnant plus de hardiesse, elle ne pouvoit me dissimuler que depuis notre séjour à Paris, elle avoit gémi sous une tyrannie insuportable : que Dom Thadéo prenant droit de la déclaration qu'il lui avoit faite de son amour à Queville, & faisant passer le silence de mon Epouse pour un consentement formel, auquel il ne se croyoit pas moins sûr que j'avois joint le mien, n'avoit pas cessé d'exiger d'elle une complaisance & des assujettissemens qui ressembloient au plus dur esclavage : qu'elle ne l'accusoit pas de manquer de vertu & d'honneur, mais qu'il étoit sujet à tant d'inégalités, dominé par tant d'humeurs & de caprices, si jaloux, si inquiet, si soupçonneux, qu'elle avoit eu besoin de toute la soumission qu'elle devoit à sa Mere & à moi, pour conserver de la patience dans une si dure contrainte : plaintes, reproches, menaces, loix gênantes & bizarres, elle avoit tout souffert & tout dévoré par ce motif. Enfin depuis quelques jours il lui avoit amené cette même Dame, dont la vuë

avoit causé tant d'émotion à sa Mere ; & lui expliquant le dessein où elle étoit de passer en Angleterre, il lui avoit recommandé de se lier d'avance avec elle, comme une femme dont il se proposoit de lui faire quelque jour une compagne, & qu'il vouloit me présenter dans cette vuë.

Il m'a fait promettre, continua Cecile, de ne jamais suivre les usages de Londres, où il prétend que la conduite des Femmes est trop libre, & me présentant le Livre des Evangiles, il m'auroit forcé de m'y engager par un serment, si je n'eusse rapelé assez de courage pour lui répondre que cette cérémonie devoit être remise avec celles de l'Eglise.

Un détail si étrange m'ayant jetté dans un juste étonnement, je reprochai à l'innocente Cecile de s'être sacrifiée elle-même à de frivoles imaginations, & d'avoir mal jugé de la tendresse de sa mere & de la mienne, si elle nous avoit cru capables de faire la moindre violence à son cœur. Ensuite, malgré mille distractions que son discours m'avoit fait naître, je voulus profiter de ce moment d'ouverture pour tirer un aveu libre de ses inclinations, & sçavoir d'elle-même, si de tant de François aimables qui avoient marqué de l'attention pour ses charmes, il n'y en avoit pas un pour qui elle eût pris les sentimens qu'elle refusoit à Dom Thadéo. Je la pressai longtems sans rien obtenir. Les instances de Madame Riding n'eurent pas plus de force. Elle s'obstina à nous répondre que tous ses desirs se bornoient à mener une vie douce, sous l'empire d'un Pere & d'une Mere qu'elle aimoit uniquement. Nous jugerons de votre sincérité, lui dis-je, par le changement que vous nous ferez voir dans votre humeur. Si les importunités de Dom Thadéo,

étoient la seule cause de votre mélancolie, vous devez reprendre votre enjouëment naturel lorsque je vous aurai délivrée de cette persécution.

Mon dessein étoit en effet de m'expliquer sans détour avec cet étrange Amant, & de le disposer du moins à prendre des voyes toutes différentes pour s'insinuer dans un cœur dont il s'étoit fermé si malheureusement l'entrée. J'allois sortir de ma chambre pour communiquer mes idées à Fanny, lorsque Dom Thadéo, se presentant à ma porte, me demanda la liberté de m'entretenir un moment. Il paroissoit agité. Son compliment fut court. Il me dit qu'il se regardoit comme le plus malheureux de tous les hommes, & que si j'avois jamais connu le pouvoir de l'amour, je lui devois autant d'indulgence que de pitié. Un discours si triste me fit deviner une partie de la vérité. Il avoit observé Cecile, & s'étant aproché d'elle au moment qu'elle sortoit de chez moi, il n'avoit point été écouté avec la complaisance qu'elle avoit cru lui devoir jusqu'alors. Elle l'avoit prié de la délivrer pour jamais de ses importunités, & de finir un langage qu'elle étoit réſoluë de ne plus souffrir.

Mais comme il ne s'étoit point encore ouvert à moi, & que j'étois bien-aise de prendre cette occasion pour m'expliquer, je l'engageai dans un détail qui me procura d'autres lumiéres. Après m'avoir confessé qu'il brûloit d'une passion immortelle pour ma fille, & qu'il s'étoit flâté que n'ayant pû l'ignorer non plus que mon Epouse, nous ne lui faisions pas un crime de ses sentimens, puisque nous avions paru les autoriser par notre silence, il se plaignit amérement de l'opinion que j'avois marqué de lui à la Dame Espagnole. Elle me l'a déclaré elle-même, ajouta-t-il, en me voyant donner quelques marques de

surprise, & quoiqu'elle se promette de vous faire prendre de moi des idées plus favorables, je n'espére pas de ses soins ce que je n'ai pû obtenir par la droiture de mon cœur, & par l'honnêteté de mes intentions. D'ailleurs, reprit-il, avec un profond soupir, je ne vois que trop de liaison entre ce que j'ai apris d'elle, & ce que je viens d'entendre de la bouche même de Cecile.

La vivacité de sa douleur, l'obscurité de son discours, & peut-être encore plus, le jugement que je portois de son esprit, auquel je n'avois jamais attribué qu'une étenduë médiocre, me firent soupçonner quelque chose d'extraordinaire dans le sujet de ses plaintes, & former tout-d'un-coup une conjecture assez juste sur le caractére de Dona Cortona. Je ne doutai point qu'elle ne se fût joüée de sa crédulité pour la faire servir à ses vuës. Sans répondre directement à ses plaintes, je le pressai instamment de m'aprendre ce qu'il avoit à démêler avec elle. Il me promit d'être sincére. En lui parlant, me dit-il, du séjour qu'il faisoit à Paris, il ne lui avoit pas caché qu'il y étoit retenu par l'amour. Elle lui avoit promis son assistance, & quoiqu'il l'eût connuë à Madrid pour une Femme galante, à laquelle il n'auroit point confié alors un secret d'importance, il s'étoit imaginé que liée comme elle étoit avec un homme dont le commerce l'avoit renduë plus sage, il pouvoit tirer du moins quelqu'avantage de son esprit. Il me l'avoit presentée dans cette espérance. Elle avoit été fort humiliée de l'accuëil qu'elle avoit reçu de mon Epouse, mais oubliant cette disgrace pour continuer de le servir, elle s'étoit flâtée que si elle pouvoit se ménager avec moi un moment d'entretien, elle me disposeroit à satisfaire prompte-

ment ses desirs en terminant son mariage. Elle avoit pris la résolution de m'écrire sous un autre nom, pour me demander une entrevuë. J'avois eu la bonté de l'accorder. Elle s'étoit efforcée de me persuader qu'il y avoit quelqu'avantage pour moi à lui donner ma Fille, & j'avois fait connoître par ma réponse, que je n'avois point de lui l'opinion qu'elle avoit voulu m'inspirer. Il s'en étoit aperçu lui-même, continua-t'il, au silence que j'avois gardé dans mon caroſſe en retournant chez moi avec lui, & la rigoureuse sentence qu'il venoit de recevoir par la bouche de Cecile, en étoit une confirmation trop claire. Cependant loin de se rebuter, Dona Cortona venoit de l'assurer, par un Billet, que s'il pouvoit m'engager à la revoir chez elle, il lui étoit survenu d'autres moyens de me vaincre, dont elle croyoit l'effet infaillible. Mais lui, qui dédaignoit au fond toutes les voyes qui pouvoient être différentes de celles de la sincérité & de l'honneur, & qui, en préférant le cœur de Cecile à sa vie, étoit disposé aussi à préférer la mort au desespoir de ne pas l'obtenir de son inclination & de mon consentement, il aimoit mieux me faire naturellement cet aveu, & remettre son sort entre mes mains, que de s'arrêter à de vaines promesses qui blessoient également son honneur & son amour.

C'en étoit assez pour me faire connoître qu'il n'y avoit point d'injustice dans mes soupçons. J'exhortai Dom Thadéo à prendre moins de confiance aux offres de son amie; & sans m'arrêter à lui en aprendre les raisons, je passai tout-d'un-coup à l'explication que je m'étois proposée. Si quelqu'un, lui dis-je, vous a parlé de l'estime que j'ai pour vous comme d'un sentiment douteux, il vous a trompé. La franchise

avec laquelle je veux vous ouvrir mon cœur me servira de garant. J'ai remarqué les soins que vous avez rendus à ma fille, & vous ne vous êtes point aperçu que je les aye condamnés. Sa mere est dans les mêmes dispositions. Nous consentirions tous deux à vous donner Cecile, si nous ne consultions que notre penchant pour vous, & l'opinion que nous avons de votre caractére; mais le bonheur de cette chére fille nous est précieux. Elle est à vous si vous pouvez la rendre heureuse. A quoi tient-il continuai-je en le regardant avec affection, que vous ne trouviez le chemin de son cœur? Je la connois: Elle est tendre, douce, complaisante. Tout ce qui lui sera presenté sous ces trois aparences est sûr de lui plaire; & comme c'est principalement par ces trois aimables qualités qu'elle est capable de faire la félicité d'un honnête homme, il est naturel qu'elle souhaite de les trouver dans un Mari pour la sienne. Je ne vous reproche rien, ajoûtai-je, c'est à vous-même à vous rendre justice, mais je suis persuadé qu'on ne gagnera jamais le cœur de ma fille que par cette voye.

Dom Thadéo ouvrit les yeux à ce discours; & paroissant découvrir dans lui même ce qu'il n'y avoit jamais aperçû, il confessa que sa conduite à l'égard de Cecile avoit été quelquefois dure & tyrannique. Mais, hélas! s'écria t'il, n'a-t'elle pas dû comprendre que c'est à l'excès de ma passion qu'elle devoit imputer mes fautes, & si son cœur est tendre, a-t'elle pû ne les pas pardonner à une si belle cause? Ravi néanmoins que je ne lui ôtasse point l'espérance de réussir mieux par d'autres voyes, il me conjura, les larmes aux yeux, de rapeler toute ma bonté pour lui, & de seconder les efforts qu'il alloit faire pour rendre l'amour plus favorable à ses

soins. Je lui promis ce service, mais sans espérer qu'il changeât si facilement de caractére, & sans m'engager à faire la moindre violence aux inclinations de ma fille, s'il se laissoit prévenir par quelque amant plus habile ou plus heureux. Je le priai aussi de renoncer à l'amitié de Dona Cortona, qui me paroissoit aussi peu convenable à ses vûës qu'à ses principes, & je lui donnai, avec ce motif, celui de plaire à Fanny, qui ne lui pardonneroit jamais de se lier trop étroitement avec une femme de ce caractére. En un mot, joignant ainsi les conseils de la prudence aux plus sincéres témoignages d'estime & d'amitié, j'en fis assez pour me mettre à couvert de toutes sortes de reproches dans les suites funestes où l'amour entraîna ce tendre & malheureux Espagnol.

Au milieu des sages réfléxions qui me rendoient ainsi capable de régler la conduite d'autrui, il me vint quelques remords sur la foiblesse dont j'avois eu peine à me défendre avec Dona Cortona. J'admirai la trahison de mes sens, car je n'avois rien à reprocher à mon cœur, & je n'eus pas besoin d'efforts pour m'exciter au mépris que je devois à une femme sans pudeur. Mais je n'ouvris pas si aisément les yeux sur la vie voluptueuse que j'étois résolu de continuer. En revoyant Fanny, que son incommodité devoit retenir quelques jours dans son apartement, je l'accusai agréablement d'ignorer le prix des plaisirs qu'elle nous faisoit interrompre; & lui ayant fait aprouver la conduite que j'avois tenuë avec Cecile & Dom Thadéo, je revins à le presser de se guérir, pour reprendre le cours de nos amusemens & de nos Fêtes. Elle ne condamna point mon goût, mais loin de répondre à mon empressement, elle me fit entendre

qu'elle n'eſpéroit pas ſi-tôt de ſe trouver aſſez bien rétablie pour ſe livrer à la diſſipation ; ce qui ne devoit pas m'empêcher, ajoûta-t'elle, de revoir mes amis, & de me procurer avec eux tous les plaiſirs que je paroiſſois deſirer. Non, lui dis-je, ils ſeroient peu touchans pour moi ſi vous ne les partagiez, & je ne donnerai jamais le nom de biens qu'à ceux que je goûterai avec vous.

Ce que je lui diſois étoit certain, quoique l'expérience ne m'en eût point encore fait ſentir toute la vérité. Cependant les viſites continuelles de mes amis, & l'impatience qu'ils me témoignoient de recommencer nos aſſemblées & nos feſtins, me firent conſentir à leur donner quelquefois cette ſatisfaction. Fanny m'en preſſa elle-même, & je pris ſes inſtances pour une marque qu'il lui tardoit auſſi de reparoître avec nous. La joye reprit bien-tôt ſon regne avec la magnificence & la bonne chére. L'intervale qui avoit paru la ralentir, n'ayant ſervi qu'à m'attirer de nouveaux amis, en donnant le tems à mes anciens Convives de répandre le bruit de ma généroſité & de mes largeſſes, je vis ma table plus brillante & mieux remplie que jamais. C'étoient les perſonnes les plus célébres de toutes ſortes de rangs. C'étoit la Cour & la Ville. Je ne ſçaurois me plaindre que le goût de la bonne chére manque à Paris parmi les gens de mérite. L'eſprit & la politeſſe répondoit dans mes Convives, à la délicateſſe & à l'abondance des ſervices. J'étois comblé d'éloges, & comme adoré par cette foule de Courtiſans. Je ne le deſavouërai point ; mon cœur étoit ſenſible à leurs flâteries. Eſtimant peu les richeſſes en elles-mêmes, je croyois mes profuſions trop bien payées par des careſſes & des loüanges qui me paroiſſoient d'un autre prix. Il

ne me manquoit que la presence de ma chére Epouse. Je ne pouvois revenir un moment de l'espéce d'yvresse où j'étois, sans m'apercevoir que Fanny étoit absente, par l'inquiétude & les desirs que je sentois naître aussi-tôt. Mais l'espérance de lui voir partager ma satisfaction dans peu de jours, me soutenoit contre cette distraction. J'attribuois moins l'inégalité de mon esprit à la foiblesse des plaisirs que je goûtois, qu'à l'absence d'un bien qui n'étoit pas éloigné, & qui reparoîtroit bien-tôt pour mettre le comble à mon bonheur.

Dans une de ces délicieuses Fêtes, la conversation tourna un jour sur le sujet qui semble le moins propre à la dissipation de la table, mais qui fut amené si naturellement par l'enchaînement de quantité d'autres discours, qu'il ne pouvoit être accusé d'indécence. Un homme célébre par son esprit se hazarda négligemment à décider, que de tous les sentimens qui ont partagé jusqu'ici les Philosophes, celui de l'immortalité de l'ame est le moins Philosophique, c'est-àdire le plus dépourvû de raison : car est-il sensé, ajoûta t'il de s'attacher à une opinion qui manque par le fondement ? On croit l'ame immortelle, & l'on attend encore une bonne preuve de son existence.

Il fut arrêté par celui auquel il avoit paru s'adresser. Vous êtes bien difficile en preuves, lui dit modestement celui-ci, si vous n'en trouvez pas une qui vous satisfasse en faveur de l'existence de l'ame. Je vois bien, ajouta-t'il, qu'il ne faut point vous alléguer la différence essentielle de la matiére, & que vous êtes persuadé avec quelques Anglois que la pensée peut convenir à toutes sortes de substances. Mais en passant même sur les preuves de cette nature, parce qu'on ne peut forcer personne de confesser ce qu'il voit

le plus clairement, a-t'on jamais fait une objection sérieuse contre les preuves morales ? Que pensez-vous de nos desirs & de nos craintes, de nos espérances, de l'idée que nous avons de l'avenir, & de ce sentiment ineffaçable qui nous fait regarder l'anéantissement comme le plus grand des malheurs ? Ce que j'en pense ? repliqua l'autre : Mais .... j'apelle nos desirs & nos craintes, des mouvemens purement matériels, qui ont leur source dans la chaleur du sang, ou dans une provision d'esprits animaux un peu plus ou moins abondante. L'idée que nous avons de l'avenir, est l'image du passé, que nous prenons plaisir à éteindre devant nous ; & cette horreur de notre destruction, que vous nommez un sentiment ineffaçable, n'est qu'une propriété commune aux Etres les plus vils, qui se retirent & se resserrent à l'aproche de ce qui est capable de les blesser & de les détruire. Et si vous croyez, ajouta t'il, qu'on n'a jamais pû faire d'objection sérieuse contre l'existence de l'ame, je répéte qu'il est encore plus difficile de la prouver.

Sophisme ! reprit l'autre, car il y a mille choses dont l'existence est sûre, sans qu'elle puisse être démontrée. On ne doute point, par exemple, qu'il n'existe des corps, & je soutiens qu'il est impossible de le prouver par une démonstration. Arrêtez, interrompit l'adversaire de l'ame, de ce qu'on ne doute point d'une chose, ne concluez point qu'on en soit sûr. Ce qu'il y a de sûr, & qui porte trop legérement à ne pas douter de l'existence des corps, c'est une action sensible dont on ne peut nier effectivement la réalité : mais on en concluroit mal qu'elle supose nécessairement des corps, puisqu'il est certain qu'elle pourroit être produite autrement. De même on ne vous niera point tous les effets qui vous

ſont croire qu'il exiſte des ames : nous penſons, nous deſirons, cela eſt clair ; mats il n'eſt pas beſoin de ſupoſer des ames pour des effets qui peuvent exiſter ſans elles.

Je ſuis de bonne foi, repliqua l'autre, & voici ce que je veux bien vous accorder. Peut-être n'eſt-on pas encore parvenu à démontrer l'exiſtence de l'ame, c'eſt-à-dire, à former une méthode de preuves qui puiſſent porter la lumiére & la conviction dans l'eſprit de ceux qui les entendent. Mais c'eſt une vérité dont chacun trouve évidemment la preuve en ſoi-même : & de-là ſeulement, il s'enſuit que les Philoſophes qui ont crû l'immortalité de l'ame, ont pû ſupoſer raiſonnablement ſon exiſtence bien établie, puiſque tous les hommes ſe reſſemblant par les principes de la raiſon comme par la figure du corps, chacun peut conclure avec ſûreté que ce qui eſt prouvé pour lui, l'eſt auſſi pour les autres. Mais s'il reſte quelque embarras là-deſſus, ajouta le Partiſan de l'ame, il tourne à l'avantage de la Religion, en ſervant à nous faire connoître combien la révélation Divine étoit néceſſaire pour jetter du jour ſur nos ténèbres. Et moi interrompit l'adverſaire, je crois, par la même raiſon qu'elle étoit inutile. Cette diſpute fut beaucoup plus longue ; l'un, s'efforçant avec chaleur de ramener tout à un matérialiſme groſſier, qui ne nous laiſſe rien à prétendre au-de-là de la durée de nos corps ; & l'autre, traitant cette opinion de criminelle chimére, qui eſt démentie par les lumiéres naturelles, autant que par celles de la Religion.

Je prêtai fort attentivement l'oreille à des diſcours dont le ſujet ne s'étoit jamais preſenté à mon eſprit. Mes principes étoient toujours ceux que j'ai expoſés dans une autre Partie de cette Hiſtoire. L'exemple & les leçons de ma mere avoient ſervi

plus que mes propres recherches à m'y attacher conſtamment ; & lorſque je les avois traité d'inutiles, dans un excès de douleurs auſquelles ils n'avoient pû ſervir de remède, je ne les avois pas moins regardés comme des vérités ſpéculatives dont le ſeul foible étoit de ne pouvoir ſervir à régler les ſentimens du cœur. Mais commençant à former mille doutes ſur ce qui m'avoit paru le plus certain, je trouvai dans le ton déciſif de celui qui avoit combattu l'exiſtence de l'ame, & peut-être encore plus dans la nouveauté de cette opinion, des motifs de m'y arrêter, du moins pour l'aprofondir. Je tins ma curioſité ſecrette ; & faiſant avertir le Philoſophe matérialiſte que je ſouhaitois de l'entretenir à l'écart, je lui marquai un rendez-vous, où je lui propoſai mille queſtions.

Il y répondit auſſi légérement que s'il ſe fût préparé à les entendre. Après m'avoir expliqué ſon ſiſtême : vous êtes, me dit-il, un homme d'eſprit, à qui je n'ai pas fait difficulté de m'ouvrir librement. Les ſentimens que je vous propoſe ſont aujourd'hui ceux de tous les honnêtes gens. On abandonne au peuple toutes les chimères. Ce frein eſt néceſſaire pour le contenir. La convenance des choſes, le goût de l'ordre, & les loix de la ſociété, ſont les ſeules régles de l'homme d'honneur & du Philoſophe. Sa naiſſance l'attache à une condition. Son propre bien, qui eſt dépendant de celui du public, l'oblige d'en remplir les devoirs ; & s'il trouble l'ordre en s'en écartant, il ſent lui-même qu'il eſt juſte qu'on l'en puniſſe. C'eſt une branche qui bleſſe la ſimétrie dans un Quinconce ou dans une Allée, & qui doit être retranchée ſans pitié.

Je ne fais pas beaucoup d'honneur à ma raiſon, en confeſſant la facilité avec laquelle je me laiſſai entraîner par de ſi miſérables principes. Mais ſi l'on

l'en considére qu'après avoir comme renoncé à mon ancien goût pour l'étude, & m'être livré à celui du plaisir, je n'avois rien de plus fort que l'exemple pour me déterminer, on sera moins surpris que je n'aye point demandé d'autres preuves de sa Doctrine à mon Précepteur, que le grand nombre d'honnêtes gens dont il m'avoit fait valoir l'autorité. Je sens, lui dis-je, la hardiesse de vos décisions, mais je ne trouve point sans force le raisonnement que votre adversaire a fondé sur la conviction personnelle. Pour me la faire regarder comme un vain préjugé, il faut me mettre dans quelque liaison avec cette multitude de gens d'esprit qui pensent comme vous, & je verrai ce que je dois recueïllir de leur témoignage. Il me promit que cette satisfaction ne seroit pas long-tems différée.

Dès le jour suivant il me procura la visite de plusieurs Philosophes (c'est le nom qu'il affectoit de leur donner) à qui je trouvai effectivement tout l'esprit & toutes les lumiéres qu'il m'avoit vantés. Il m'en nomma d'autres, qui étoient d'un rang trop considérable pour être amenés si familiérement chez moi. Je ne fis pas difficulté de les prévenir, & de rechercher leur amitié. Je me liai ainsi dans l'espace de peu de jours avec quantité de personnes dont le mérite & le nom étoient également célébres, & ma curiosité n'excepta pas même l'ordre Eccléfiastique. J'observai dans la plûpart les mêmes procédés; beaucoup de réserve, & peu d'ouverture dans nos premiers entretiens: mais la confiance naissant bien-tôt avec un peu de familiarité, j'admirai effectivement avec quelle chaleur ils étoient livrés à leurs opinions, & avec quel zèle ils s'efforçoient de me les inspirer. Je me serois figuré qu'ils avoient quelque intérêt pressant pour motif, si le soin qu'ils prenoient

de se déguiser au Public, ne m'eût fait juger qu'ils ne se proposoient aucun avantage dans cette vie, & s'il n'eût été clair, par le fond même de leurs principes, qu'ils n'en espéroient point d'autre.

Malgré cette réflexion, qui me laissoit bien des doutes sur la vérité d'une Doctrine si peu utile, le plaisir d'être associé à une secte distinguée par l'esprit, & d'y être considéré même, avec cette flâteuse prévention qui est commune en France pour les Etrangers qui y aportent quelque réputation de mérite, me fit étouffer mes anciennes lumiéres, pour embrasser une pernicieuse nouveauté. Je ne puis attribuer ces égaremens qu'à la molleſſe où je vivois. L'esprit perd sa force en s'assujettissant trop à l'empire des sens, & cet affoiblissement volontaire l'accoutume à ne juger de la vérité que par les impressions qu'il reçoit des organes du corps. A mesure même que je me confirmai dans cette disposition par l'habitude, je sentis croître mon goût pour des opinions que je n'avois pas embrassées d'abord sans quelques difficultés ; & le peu de vigueur qui restoit à ma maison, je l'employois à justifier mon erreur. J'ai choqué la nature, disois-je, quand j'ai cherché à me rendre heureux par des routes vaines & stériles. Que pouvois-je attendre de mes idées, puisqu'elles ne sont rien sans mon corps qui les produit ? J'étois bien insensé de mépriser la matiére, elle par qui j'existe, par qui je sens, & sans laquelle, en un mot, je ne serois rien ; car n'est-ce point par elle que je suis capable de plaisir & de peine ? Et que reste-t'il dans moi à quoi je puisse donner le nom d'Etre, lorsque tous mes sens sont occupés par quelque chose qui les blesse ou qui les flâte ? Le sentiment de mon existence dure-t'il plus long-tems que le composé auquel je donne le nom de mon corps ? Ne vois-je point qu'il croît par la force & l'em-

bonpoint de mes membres, tandis qu'il s'altére, & qu'il diminuë par leur dépériſſement & par leurs maladies.

Les aſſemblées qui continuoient de ſe faire chez moi, devinrent plus ſérieuſes par le nouveau tour que cette manie fit prendre à nos converſations. J'avois ſoin du moins de faire inviter ſouvent les plus célébres de nos Philoſophes, en obſervant ces jours-là de n'admettre perſonne qui ne fut initié à nos miſtéres; & dans ces Parties Philoſophiques, tous les ſecrets de notre ſecte étoient diſcutés & aprofondis. On nous aprit un jour, qu'un des plus zèlés Partiſans de notre Doctrine étoit mort d'une maladie de langueur. La curioſité devint extrême parmi les aſſociés, pour ſçavoir de quelle maniére il s'étoit conduit dans ſes derniers momens. On prit des meſures certaines pour s'en éclaircir, & le raport fut tel qu'on ſe l'imaginoit. Le Philoſophe avoit ſoutenu conſtamment ſon rôle. Quoiqu'il eût déféré à l'opinion vulgaire en s'aſſujettiſſant aux cérémonies ordinaires de l'Egliſe, il parut certain par d'autres circonſtances, qu'il étoit mort tranquile dans nos principes.

Après avoir donné des aplaudiſſemens à ſa conſtance, quelqu'un propoſa de tirer un fruit conſidérable de ces ſortes d'accidens. Voici de quelle maniére il nous expliqua ſa penſée: S'il y avoit, nous dit-il, la moindre vraiſemblance dans les préventions populaires, il faudroit ſupoſer que ce qu'on apelle l'ame, n'auroit jamais plus de force qu'au moment qu'elle ſe ſépareroit du corps, par les liens duquel j'entends dire tous les jours qu'elle eſt apeſantie. Je voudrois, continua-t'il, qu'il ſe trouvât parmi nous un caractére aſſez ferme pour entreprendre cette ſorte d'expérience; c'eſt-à-dire, que le premier d'entre nous qui ſera menacé de la mort, voulût faire avertir ſes amis,

& leur confeſſer de bonne foi de quelle maniere il ſe trouvera diſpoſé lorſqu'il ſe croira prêt à rendre le dernier ſoupir.

Cette propoſition charma ceux qui l'entendirent. Il n'y eut perſonne qui n'y conſentît avec ardeur, & j'en vis plus d'un, qui dans l'impatience d'obtenir un éclairciſſement dont on ſe promettoit des fruits merveilleux pour la propagation de notre Doctrine, auroit ſouhaité d'être promptement le Héros d'une ſi belle avanture. Le Ciel permit que tous ces ſouhaits ne fuſſent point inutiles. Avant la fin de la même ſemaine, un de nos aſſociés qui ſe nommoit M. de Treville, homme riche & connu par ſon goût pour le plaiſir, fut atteint d'une pleuréſie violente qui le réduiſit en peu de jours à l'extrêmité. Par le penchant qu'on a toujours à ſe flâter d'une longue vie, il ne ſe figuroit pas que le danger fût auſſi grand qu'il l'étoit pour la ſienne; mais les Médecins en expliquérent autrement leur opinion. L'un de nos Philoſophes, attentif au progrès du mal, ne fit pas difficulté de l'avertir qu'il avoit peu de jours à vivre. Il lui rapela ſa promeſſe, en lui demandant s'il penſoit à l'exécuter; & ſoit que la penſée de la mort n'eût point encore agi ſur lui dans toute ſa force, ſoit que l'idée d'un frivole honneur continuât de l'emporter ſur d'autres craintes, il le fit conſentir à recevoir chez lui une partie de ceux qui avoient été témoins de ſon engagement.

Je fus de ce nombre. L'apareil de la mort étoit déja dreſſé dans l'apartement du Malade. Un Confeſſeur que la bienſéance avoit fait apeler, venoit d'en ſortir après avoir rempli les fonctions de ſon miniſtére. Nous nous aprochâmes du lieu de la ſcène, où le Philoſophe mourant paroiſſoit conſerver encore toute la liberté de ſon

eſprit. Sa voix étoit éteinte, mais il entendit nos queſtions. Nous en fîmes un grand nombre, auſquelles il répondit par divers ſignes de tête, & quelquefois par une ou deux paroles qui ſortoient difficilement de ſa poitrine. C'étoit l'explication de ce qu'il ſentoit. Nous en recuëillîmes que ſa foibleſſe étoit extrême, & que ne s'apercevant d'aucune autre altération que celle de ſes organes, la mort alloit être pour lui, ſuivant notre opinion, une ſimple diſſolution des parties de la matiére.

Cependant, comme la force de notre expérience dépendoit des derniéres circonſtances de ſa vie, & de l'inſtant même où nous le verrions expirer, il étoit à craindre que ſon extinction de voix ne nous privât de la plus importante partie de notre attente. Nous lui propoſâmes, dans cette crainte, d'abandonner ſa main à l'un de nous qui la tiendroit dans la ſienne, & de nous faire connoître, en la ſerrant, s'il s'apercevoit de quelqu'autre ſimptôme que des mouvemens de la matiére. Il laiſſa prendre ſa main ſans réſiſtance, mais ſoit excès de foibleſſe ou refus de ſe prêter à nos vuës, il ne la ſerra point. Ses yeux qui rouloient au hazard, & ſa reſpiration qui commençoit à s'embarraſſer, nous parurent une marque plus certaine qu'il touchoit à ſa fin. Auſſi effrayés peut-être que las de ce ſpectacle, nous prîmes le parti de nous retirer.

Les réflexions que nous fîmes ſur notre avanture étant peu capables de nous aporter plus d'éclairciſſemens, il ne ſe fit aucun changement dans nos idées. Mais lorſque nous nous attendions à recevoir la nouvelle de ſa mort, nous aprîmes, avec ſurpriſe, qu'il étoit beaucoup mieux, & qu'on ne doutoit point de ſon rétabliſſement. Il n'y eut pas un ſeul de nous qui ne ſouhaitât de le re-

voir promptement, & dans l'impatience d'entendre ſes propres obſervations, nous n'attendîmes point ſa guériſon pour retoutner chez lui. On nous reçut civilement à la porte, mais ce fut pour nous déclarer qu'il ne pouvoit recevoir notre viſite.

Ce compliment nous auroit peu ſurpris, & nous l'aurions attribué au beſoin que le Malade avoit de repos, ſi quinze jours après, lorſqu'on parloit de ſa ſanté comme d'une choſe certaine, & que nous nous préparions à le faire inviter à une de nos aſſemblées, le bruit ne s'étoit répandu qu'il avoit quitté le monde pour ſe retirer à l'Oratoire. Nous aprîmes cette étrange nouvelle dans un dîner que je donnois chez moi, à un nombre conſidérable de Philoſophes. Les plus déterminés en firent un ſujet de raillerie, & plaignirent le bon ſens du pauvre Treville, qui ne s'étoit pas ſauvé heureuſement de ſa maladie. D'autres, frapés d'un événement ſi ſingulier, marquérent de l'embarras par leur ſilence.

Mais, comme ſi le Ciel eut pris ſoin lui-même de ménager les circonſtances, on m'avertit preſqu'au même inſtant qu'un Eccléſiaſtique demandoit à me voir de la part de M. de Treville. Cet accident ayant réveillé la curioſité de mes Convives, on me pria, ſi je n'attendois rien de ſecret dans cette viſite, de faire introduire l'Inconnu au milieu de l'aſſemblée. Il n'y eut perſonne qui ne s'attendît à quelque ouverture extraordinaire, & l'attente de perſonne ne fut trompée. Il l'étoit déja beaucoup que M. de Treville eut choiſi exprès le tems d'une de nos aſſemblées pour cette députation. C'eſt ce que ſon Meſſager ne fit pas difficulté de nous confeſſer d'abord. Il s'étoit informé du nom de mes Convives, & ſur les lumiéres qu'il avoit reçuës de

celui qui l'envoyoit, il avoit cru les circonſtances favorables à ſa commiſſion.

Son diſcours fut ſimple. Il étoit chargé de nous faire le recit des motifs qui avoient porté Monſieur de Treville à la retraite, & nous ne pouvions, nous dit-il, en eſpérer de perſonne un plus fidéle, puiſqu'étant ſon Confeſſeur il connoiſſoit ſes plus intimes ſentimens. Le caractére de Monſieur de Treville étoit connu du Public. Homme d'eſprit & d'honneur ſuivant les idées du monde, il avoit vécu ſans reproches. Madame l'avoit honoré d'une eſtime particuliére, & l'éclat de ſa douleur à la mort de cette grande Princeſſe avoit fait beaucoup d'honneur à la bonté de ſon caractére. Son ſeul défaut avoit été toute ſa vie de vouloir ſe diſtinguer par des opinions ſupérieures à celles du vulgaire, & de traiter de foibleſſe, ou de ſuperſtition, tout ce qui étoit reçu du commun des hommes. Il étoit capable de découvrir la vérité s'il s'étoit attaché ſimplement à la chercher, mais toujours ardent à ſe prévenir contre les opinions de la multitude, la ſingularité étoit un attrait auquel il ne réſiſtoit point, & qui ſupléoit dans ſon eſprit à la force des preuves. Avec cette diſpoſition il étoit toujours prêt à recevoir une Doctrine nouvelle, ſi elle lui étoit propoſée avec quelque air de miſtére, & le ſeul plaiſir de penſer comme le petit nombre, lui tenoit lieu de conviction.

Il n'avoit pas manqué de prêter avidement l'oreille à la nouvelle Doctrine qui étoit paſſée de Londres en France. Hobbes en avoit jetté les ſemences à Paris, pendant le ſéjour qu'il y avoit fait avec le Roi Charles. On a vû avec quel ſuccès elle s'y étoit répanduë, & j'avois toujours remarqué que Monſieur de Treville en étoit un des plus zélés défenſeurs.

Cependant comme la soumission extérieure aux usages établis étoit un autre point de cette créance, il ne refusa point d'écouter les Ministres de l'Eglise lorsqu'on lui proposa de les recevoir dans sa maladie. Son bonheur voulut que le Confesseur qui fut apelé, connût déja son caractére par le raport d'un de ses amis. Il ne fut point surpris de la douceur & de la tranquilité avec laquelle il lui vit accepter les secours ordinaires de la Religion, mais ce qui auroit satisfait un Directeur moins éclairé, n'ayant servi qu'à redoubler ses allarmes, il lui tint ce discours : Je ne suis point la dupe, Monsieur, de cette fausse résignation avec laquelle vous paroissez vous soumettre aux fonctions de mon ministére ; je vous aprens au contraire que n'ayant que peu d'heures à vivre, c'est vous-même qui êtes malheureusement trompé par une erreur dont il vous reste à peine le tems de revenir. Il est question, si vos opinions sont fausses, de passer à ce moment, dans les mains d'un vengeur terrible, qui ne peut réserver que d'affreuses punitions au mépris que vous avez fait de son culte. Comparez le malheur dont je vous menace aux raisons que vous avez de ne le pas craindre, & voyez s'il est sage d'en courir les risques.

Dans quelque épuisement que la maladie eut déja réduit Monsieur de Terville, la justesse naturelle de son esprit n'étant plus combattuë par la chaleur du sang ni par le goût d'une fausse gloire, il lui prit un tremblement qui se communiqua tout-d'un-coup à tous ses membres. Son visage se couvrit d'une sueur froide. Le voile qui cache les objets de terreur étant comme levé à ses yeux, il ne vit pendant quelques momens que le redoutable apareil du sort dont il étoit menacé. Sa frayeur lui auroit fait pousser des cris, si l'habile Con-

fesseur ne se fût hâté de la rassurer, en faisant changer de face à la scène. Il lui découvrit les ressources d'un cœur sincére, qui revient aux devoirs qu'il a négligés, c'est-à-dire, la bonté d'un Juge qui aime à se laisser fléchir, & qui ne punit jamais qu'à regret.

Entre les témoignages de repentir qu'un trouble si pressant lui arracha, il fit à son Directeur l'aveu des engagemens qu'il avoit avec nous. Le conseil qu'il reçut de lui, fut de nous admettre auprès de son lit, & de prendre cette occasion pour réparer le scandale de ses erreurs, en nous confessant le changement qu'il venoit d'éprouver; il y consentit: mais la force du mal s'opposant à ses résolutions, il tomba presqu'aussi-tôt dans l'état que j'ai representé, & qui lui ôta l'usage de la langue en notre presence. Ce desordre de ses sens fut une heureuse crise, qui lui rendit bien-tôt toute sa vigueur. S'il avoit refusé notre seconde visite, c'étoit pour prendre le tems de se fortifier dans ses nouvelles idées; & les ayant portées jusqu'à former la résolution de renoncer au monde, il n'avoit rien eu de plus à cœur, que de nous faire expliquer un miracle dont il souhaitoit que l'effet pût s'étendre jusqu'à nous.

Il parut, au compliment dont l'Ecclésiastique accompagna ce discours, que Monsieur de Tréville avoit gardé les mesures d'un galant homme, en lui cachant du moins ce qui pouvoit nous commettre & nous exposer peut-être aux persécutions d'un zèle indiscret. Cependant, soit que cette crainte eût d'abord saisi mes associés, soit qu'une conversion si étonnante, dans un Courtisan dont le mérite étoit aussi distingué que la naissance & la fortune, les frapât d'une véritable admiration, ils gardérent un silence qui les

auroit fait prendre pour une Troupe de coupables. J'adressai quelques civilités à l'Interprète de Monsieur de Tréville, pour empêcher qu'il ne s'aperçût de leur trouble, l'ayant chargé d'en faire beaucoup de ma part à celui qui l'avoit envoyé, je le conduisis jusqu'à son carosse. Cet excès de politesse étoit dans moi-même une marque d'embarras. Je voulois renvoyer l'Ecclésiastique satisfait, comme on tâche de se délivrer honnêtement d'un homme qu'on redoute. Ayant rejoint mes Convives, j'en trouvai plusieurs qui se disposoient à partir, & je ne les arrêtai point. Ceux qui demeurérent quelques momens de plus avec moi, soutinrent mieux un personnage qui n'étoit pas sans difficulté. La conversation étant retombée comme nécessairement sur Monsieur de Tréville, on mit en doute si une démarche aussi singuliére que la sienne ne se démentiroit pas tôt ou tard; & sans toucher aux raisons qui l'avoient engagé, on conclut de l'inconstance ordinaire des hommes, sur-tout à l'âge où il étoit, & avec les liens qui le rapeloient au monde, qu'il ne se sauveroit pas du ridicule d'y reparoître, après l'avoir quitté avec tant d'éclat. Les engagemens néanmoins qu'il prit bien-tôt à l'Oratoire, justifiérent parfaitement sa constance.

Je ne m'étois point attaché assez ardemment au système qu'il abandonnoit, pour en regretter un des plus ingénieux défenseurs; & je comprismême fort bien que si l'on pouvoit juger de la certitude d'une vérité par l'impression qu'elle fait sur ses Sectateurs, il y avoit des inductions plus favorables à tirer de la conduite de Monsieur de Tréville pour le sentiment qu'il venoit d'embrasser, que des raisonnemens vagues & du zèle aparent de quelques particuliers en faveur de l'opinion qu'il avoit abandonnée. En recevant cel-

le-ci, comme une idée Philosophique qui pouvoit être soutenuë avec quelque aparence de force, j'avois toujours été arrêté par l'étrange supposition qu'il m'avoit fallu dévorer. Il ne me paroissoit point aussi clair qu'à mes Associés, que la pensée pût convenir à la matiére ; & si j'étois forcé de confesser que je ne voyois pas plus clairement qu'elle ne pût pas lui convenir, il me sembloit que dans une incertitude dont les lumiéres naturelles ne pouvoient me faire sortir, le seul parti raisonnable étoit de reconnoître les bornes de mon esprit, & d'en demeurer au doute. Cependant j'avois jugé aussi que les lumiéres réünies de plusieurs personnes, dont la probité & le bon sens m'étoient connus, devoient être de quelque poids pour un homme qui balance ; & l'exemple, comme j'en ai déja fait l'aveu, avoit eu plus de force que mes propres vuës pour m'engager dans un principe où je trouvois toujours de l'obscurité. Il s'y étoit joint sans doute un peu de cette vanité badine qui fait trouver du plaisir à penser autrement que le vulgaire, & même un peu de cette fausse gloire qui porte à s'élever au-dessus des terreurs communes ; comme si notre maniére de penser sur les choses étoit capable d'en changer la nature, & de les rendre telles qu'on le desire ou qu'on se l'imagine. Mais à quelque autre source qu'on aime mieux attribuer mon erreur, il est certain qu'elle n'avoit jamais été jusqu'à s'assujettir entiérement à mon esprit.

Cette réflexion à laquelle je m'arrête avec plaisir pour m'en faire une excuse, auroit bien plus de force s'il me prenoit envie de l'apliquer à mes Associés ; c'est-à-dire, de mettre en doute, si c'étoit sincérement qu'ils s'étoient attachés à la Doctrine impie dont ils faisoient profession. J'au-

rois du moins de plus qu'eux, le droit de faire valoir l'ignorance où j'avois vécu jusqu'alors sur tout ce qui s'apelle lumiére de Religion. Mais élevés dans d'autres principes, par quels dégrés avoient-ils pû parvenir à les effacer dans leur cœur & dans leur esprit? Il m'arriva même, pendant que j'avois le plus de penchant pour leurs opinions, de me sentir quelquefois rapelé à des idées plus justes, par des réflexions qui sembloient se presenter d'elles-mêmes. Quoique j'évitasse avec soin de mettre Fanny sur ces matiéres, & que mon dessein fût toujours de la laisser libre dans ses principes de Religion, je ne pouvois me défendre d'ouvrir souvent les yeux sur l'exactitude avec laquelle je lui voyois remplir les devoirs du Christianisme; & j'admirois la satisfaction qu'elle paroissoit tirer de ses propres sentimens. Il ne faut pas douter que son caractére naturel, qui étoit la douceur & la tendresse, ne contribuât beaucoup à la mettre dans cette disposition. La vertu même prend toujours la teinture du tempéramment. Mais ce qu'il y a aussi de plus aimable & de plus parfait dans la nature se trouve donc malheureusement inutile, si le motif qui le produit n'est qu'une chimére, & ses effets les plus charmans, tels que la régularité des mœurs, la sagesse & la tranquilité, portent sur des fondemens trompeurs, dont il n'y a rien de solide à recueillir. Cette idée me choquoit quelquefois jusqu'à me dégoûter & de ma nouvelle Philosophie, & de ceux qui me l'avoient inspirée. Il faut porter l'incrédulité plus loin, ajoutois-je, & si le premier Etre a été capable de nous engager dans une erreur si cruelle, il faut s'en faire une image si odieuse qu'elle nous dispense du Culte; ou le regarder lui-même comme une autre chimére, dont l'existence renferme

bien plus de contradictions que celle de notre ame.

Cependant, soit que ce fût effectivement la crainte qui eût causé l'embarras de mes Associés, ou que la seule confusion qu'ils ressentoient de foiblesse de leur système leur fit éviter ma présence comme un reproche; je fus surpris les jours suivans de n'en pas voir un seul à ma table. Le goût que j'avois pris pour leur entretien, joint à l'absence de Fanny qui se prétendoit encore assez mal de son incommodité pour garder son apartement, m'avoit extrêmement refroidi pour les excès de bonne chére & de dissipation. Je ne cherchois pas encore plus loin la cause de mon changement; mais lorsque la compagnie de mes Philosophes vint à me manquer, & que ne croyant point devoir m'abaisser jusqu'à les faire presser de revenir, je me trouvai livré à une Société badine & voluptueuse qui ne m'entretint que de chansons & de contes à rire, je me sentis disposé fort différemment pour des plaisirs où j'avois trouvé quelque douceur, lorsque je les partageois du moins avec mon Epouse & ma Fille. Cependant cet ordre de vie se trouvoit trop bien établi dans ma maison pour être interrompu legérement. Je pressai Fanny de prendre quelque chose sur elle-même; & lui confessant que la table me devenoit fort ennuyeuse sans elle, je lui demandai en grace de ne pas faire durer éternellement une incommodité qui étoit en effet fort legére. Elle sourit de mes instances; n'en marquant pas plus de disposition à me satisfaire, elle se retrancha sur un nouveaux prétexte auquel je ne pus rien opposer. Ses deux fils étoient malades au Collége, & l'inquiétude qu'elle en avoit ne lui permettoit point de se montrer au Public.

La vie qu'elle menoit avec sa fille avoit d'ailleurs bien plus d'agrément que la mienne. Elle avoit sçû choisir parmi les Dames, dont je lui avois procuré la connoissance, deux amies dont elle avoit goûté le caractére, qui étoient pour elle avec Madame Riding, Madame des Ogéres & ma sœur, une compagnie fidèle dont elle faisoit ses délices dans toutes les heures qu'elle ne passoit pas avec moi. Ainsi, pendant que les engagemens que j'avois pris en quelque sorte avec le Public me tenoient occupé une partie du jour & de la nuit, elle se livroit à des plaisirs plus simples dans une société conforme à ses inclinations. Mais elle ne se bornoit point-là; & ce que la suite du tems me fit découvrir malgré elle, donnera sans doute une nouvelle admiration pour son caractére. Les amies dont elle avoit fait choix étoient non-seulement tendres & généreuses comme elle, mais faisant un devoir de joindre l'exercice de ces deux qualités au sentiment du cœur, elles employoient continuellement leurs soins & leurs richesses à l'exercice de toutes sortes de vertus. Si elles n'avoient pas eu besoin d'exhortation pour inspirer le même goût à Fanny, leurs secours lui avoient été utiles dans un Païs qu'elle ne connoissoit point, pour seconder ses intentions, & pour diriger ses bienfaits. Il n'y avoit plus de misérables aux environs de ma demeure, depuis que Fanny avoit trouvé le moyen de répandre secrettement ses largesses. L'infortune & la tristesse étoit un titre pour obtenir de l'accés auprès d'elle, & pour tirer de sa bouche & de sa main du soulagement, & des consolations. Je lui avois donné un empire absolu sur mes richesses, en lui faisant promettre qu'elle n'épargneroit jamais rien pour satisfaire ses moindres goûts. Quel char-

me pour mon cœur, si lorsque je lui reprochois de faire trop peu de dépense pour sa parure & pour ses commodités, elle m'eût fait du moins connoître à quels plaisirs elle sacrifioit des goûts si ordinaires à son sexe; & que je lui portai d'envie dans la suite en aprenant qu'elle avoit senti plutôt que moi la douceur qu'on peut trouver à faire le bonheur d'autrui! Le mérite qui languissoit sans secours, les talens qui demeuroient inutiles par l'indigence, la beauté qui manquoit d'apui & qui étoit exposée à devenir la proye du riche voluptueux; l'orphelin, la veuve, enfin tout pauvre & tout misérable qui n'étoit pas digne de l'être, eut part à l'attention & aux libéralités de Fanny. Ma Fille qui trouvoit dans son cœur le même penchant à faire du bien, ne se contenta point d'entrer par ses desirs dans les entrepriſes de sa mere. Elle s'ouvrit à part différentes voyes pour imiter son exemple; & dans le tems qu'elle la félicitoit d'être si bonne, en lui marquant une espéce de jalousie de ne pouvoir donner le même effort à ses sentimens, elle trouvoit le moyen d'en faire presqu'autant qu'elle, avec ce qu'elle déroboit secrettement à sa parure & à ses plaisirs.

C'étoit donc pur dégoût pour la compagnie tumultueuse, & pour le genre de vie dont je m'étois flâté de leur faire un bonheur, qui leur faisoit craindre de se rengager dans les repas & dans les fêtes où je les pressois continuellement de reparoître. L'ardeur avec laquelle je m'étois porté à ces frivoles occupations, leur avoit fait croire que j'y avois un penchant particulier, n'osant condamner ouvertement mon goût, elles en parloient quelquefois avec une complaisance qui entretenoit mon erreur. Le dernier prétexte que Fanny m'avoit aporté, devint encore plus

vraisemblable par l'augmentation réelle de la maladie de mes enfans. Ils furent saisis tous deux d'une fièvre maligne, qui se termina par un mal encore plus dangereux. La petite vérole se déchaîna sur eux avec toute sa fureur, & suivant l'ordre du Collége, ils furent transportés dans un autre lieu, pour sauver de la contagion une multitude de Pensionnaires. Les allarmes de Fanny ne peuvent être representées. Elle auroit voulu voir ses deux fils, leur donner tous ses soins, & ne les pas quitter un moment. Mais le Recteur nous rassura par l'éloge qu'il nous fit du Gouverneur qu'il avoit mis auprès d'eux. C'étoit un homme dont l'attachement & le zèle surpassoit toutes nos idées. Il s'étoit renfermé avec eux dès le commencement de leur maladie ; & lorsque la crainte éloignoit les plus téméraires, il avoit déclaré que la presence même de la mort n'étoit point capable de le refroidir. Je ne connoissois point encore ce Gardien fidèle. Sa modestie, son desinterressement, & cent vertus dont le Recteur me parloit avec admiration, lui avoient toujours fait éviter de paroître devant moi. Il s'étoit borné lui-même à des apointemens médiocres, & lorsque je l'avois fait presser de venir quelquefois à ma maison, il s'en étoit défendu, par la crainte, disoit-il au Recteur, que je ne le forçasse d'accepter des presens, ou d'autres liberalités qu'il étoit résolu de refuser. Un mérite si rare dans un homme à qui je ne supposois point d'autres motifs que les obligations de son emploi, m'inspiroit autant d'estime & d'affectation pour lui, que de reconnoissance pour le Recteur, de la main de qui je le tenois. Ma résolution étoit de lui faire quelque jour un sort digne de lui, en lui assurant des récompenses proportionnées à ses services, & ce desir s'accrut encore

par l'heureux succès des soins qu'il rendit à mes enfans. Ils réüssirent avec tant de bonheur, qu'il ne leur resta pas la moindre trace d'une maladie, dont l'effet le moins terrible devoit être de les défigurer entiérement. Le Recteur, en m'aportant cette heureuse nouvelle, se chargea de me les amener avec leur Gouverneur, aussitôt qu'ils auroient repris leurs forces; mais il ne put le faire consentir à cette visite. La crainte de mes bienfaits devint un prétexte encore plus naturel, après le service signalé qu'il m'avoit rendu. Envain le fis-je solliciter en effet de recevoir un present convenable à ma reconnoissance; il le refusa avec la même noblesse, & mes instances furent une autre raison de laquelle il prit comme droit de nous fuir, lorsque je paroissois au Collége avec mon Epouse.

Quoique ce desinteressement fût poussé jusqu'à l'affectation, il ne me vint aucun soupçon de la verité, & je remerciois le Ciel qui prenoit soin de favoriser ainsi tous mes desirs. D'un autre côté les Lettres que je recevois de M. & Madame de L*** m'aprenoient qu'ils étoient tranquiles à Londres, & que les affaires de Mylord Clarendon y prenoient une face plus heureuse. Il m'avoit écrit lui-même que sa fille étoit revenuë de ses allarmes, & qu'après une longue explication qu'elle s'étoit ménagée avec le Roi, ce Prince l'avoit traitée avec des marques de bonté & de confiance, qui la faisoit mieux espérer de l'avenir. Charles étoit peu dissimulé, & le Comte de Clarendon connoissoit assez son caractére pour se reposer sur sa parole, ce qui lui restoit de défiance ne venoit que de la malignité d'un certain nombre d'ennemis qu'il s'étoit fait dans son ministére, & dont il croyoit la haine incapable de se rallentir. La réconcilia-

tion de la Ducheſſe d'Yorck avec le Roi, avoit été ſuivie d'une faveur ſi éclatante, qu'elle auroit dû calmer entiérement les inquiétudes du Comte, s'il ne l'avoit regardé comme un nouveau motif de jalouſie pour ceux qui le haïſſoient. Mylord Cornburi ſon fils aîné, avoit obtenu la Charge de Grand Ecuyer, & le Roi avoit témoigné, en le revêtant de cette dignité, qu'il prétendoit récompenſer les ſervices du pere. Mais auſſi foible que ſincére, il étoit toujours à craindre qu'il ne ſe laiſſât ſurprendre aux inſpirations de ceux qui l'aprochoient, & que ſes aparences de bonté ne cédaſſent encore à ſes anciens reſſentimens.

Cependant le preſent étant capable de nous raſſurer; je fis part de ces agréables événemens à Fanny, & me croyant mieux que jamais avec la fortune, je lui renouvellai mes inſtances pour l'attirer de cette vie ſimple & retirée, dans laquelle elle paroiſſoit s'oublier. Tous les prétextes étoit levés. Je lui propoſai une fête délicieuſe, où je l'invitois à reparoître aux yeux d'une infinité d'honnêtes gens qui continuoient de ſe trouver à ma table, & qui ſe plaignoient de ne l'y pas voir depuis ſi long-tems. J'avois formé avec eux le projet d'un divertiſſement magnifique dans mes Jardins de S. Cloud, & rien n'y devoit être épargné pour le plaiſir & pour l'éclat. J'en fis la deſcription à Fanny. Elle l'écouta attentivement, & je me figurai que l'embarras dont je lui voyois donner quelques marques, étoit une maniére d'aplaudir à mon deſſein, en portant l'admiration juſqu'à l'étonnement. Mais la réponſe qu'elle me fit, me força de changer d'idée.

Vous ne me reprocherez jamais, me dit-elle, de condamner vos plaiſirs, & c'eſt une ſatis-

faction continuelle pour mon cœur de vous voir goûter quelque chose avec cette ardeur & cette joye. Mais si vous permettez que je vous parle avec la confiance que je dois à votre affection, je m'afflige pour moi-même de ne me pas trouver les mêmes goûts. Je cherche quelquefois comment il s'est pû faire que la conformité qui est dans nos caractéres ne s'étende point jusqu'à nos plaisirs, & cette différence m'humilie. Je vous avouë continua-t'elle, que ne pensant qu'à vous plaire, je me suis efforcée long-tems de porter un visage tranquille à vos fêtes, & de vaincre l'ennui qui m'y a toujours affiégé le cœur. Je vous promets encore la même complaisance, si vous m'en faites une loi. Mais lorsque je vous vois attentif à prévenir tous mes desirs, & que je ne puis douter du sentiment qui vous fait souhaiter de me rendre heureuse, je ne dois pas vous déguiser comment je puis l'être. Ce ne sera jamais par la dissipation & le tumulte. J'aime la paix de l'imagination, sans laquelle je ne me figure ni liberté d'esprit, ni tranquilité du cœur. Mes malheurs & mes fautes ne sont venuës que de mon trouble. Je veux que l'amour ou la vertu n'ayent rien qui les contraignent, ou qui les suspendent un moment dans mon ame. Ils suffisent pour l'occuper seuls. Je n'ai pas besoin d'autres sources de joye. Joüissez de vos plaisirs, & donnez-moi les restes de votre tems dans ma solitude, où je serai trop contente lorsque vous viendrez passer avec moi quelques momens.

Je l'écoutois avec une attention qui me faisoit remarquer jusqu'à ses moindres mouvemens. Comme elle s'étoit fait quelqu'effort pour m'expliquer ses sentimens avec cette liberté, son visage s'étoit couvert d'une aimable rougeur, & je lisois dans ses yeux qu'elle n'étoit pas sans quelque crainte de me trouver opposé à ses vuës. J'é-

tois sûr de lui plaire par ma réponse. Eh ! quelle autre vuë étois-je capable de me proposer que celle de lui plaire ? Je me hâtai de lui dire : Vous m'assurez donc que vous êtes sans goût pour les plaisirs que j'ai voulu vous procurer ? Jugez si j'en conserverai beaucoup moi-même après cette déclaration, lorsque le Ciel m'est témoin que dans tout ce que vous m'avez vû rechercher le plus ardemment, je n'ai pensé qu'à satisfaire le vôtre. Quelle idée avez-vous de mon amour, si vous me croyez sensible à quelque plaisir qui ne puisse pas vous toucher ? L'ardeur de vous rendre heureuse m'a fait illusion. Mais puisque je me suis trompée si malheureusement dans le choix de ce qui pouvoit vous plaire, c'est à vous-même que je l'abandonne désormais, & je commence non-seulement par rompre la partie de S. Cloud, mais encore par réformer absolument ma table.

Elle s'opposa à cette résolution. La bienséance, me dit-elle avec beaucoup de douceur, ne vous permet pas de faire ce changement tout-d'un-coup. Votre table est établie ; le projet de votre fête est répandu, & vous en avez ordonné les préparatifs. Il n'y a point de prétexte qui puisse vous tenir lieu d'excuse. D'ailleurs il est difficile, ajouta-t'elle en souriant, que vous renonciez sans quelque regret à des amusemens, dont votre imagination s'est entretenuë avec plaisir, & lorsque vous avez tant d'indulgence pour mes goûts, je n'en suis que plus obligée de souhaiter la satisfaction des vôtres. Je vous accompagnerai à S. Cloud : Vous continuërez de recevoir ici vos amis ; & vous m'accorderez à l'avenir la liberté de suivre mes inclinations.

Je l'assurai qu'elles décideroient des miennes. J'ignorois en effet jusqu'où la forme de vie que

j'avois embraſſée convenoit à mes propres penchans. Les raiſonnemens vagues qui m'y avoient déterminé, n'étoient point encore éclaircis par l'expérience. J'avois conclu de ce qui s'étoit paſſé dans mon cœur, que le bonheur ne pouvoit conſiſter que dans le plaiſir ; mais le ſoin du bonheur d'autrui, auquel j'attachois la meilleure partie du mien, m'avoit toujours ôté la penſée d'examiner ſi c'étoit de l'eſpéce de plaiſirs dont j'avois fait choix, que je devois attendre pour moi-même une véritable ſatisfaction ; & celle que j'y avois trouvée juſqu'alors, étoit moins venuë de mon propre goût, que de l'eſpérance où j'avois été de ſatisfaire effectivement celui de mon Epouſe & de ma fille ; ſans jetter encore les yeux plus loin, je demandai à Fanny ; ſi elle croyoit Cecile auſſi mal diſpoſée qu'elle, pour les amuſemens que je leur avois procurés ? Sa réponſe me cauſa une autre ſurpriſe.

Vous me parlez de Cecile, me dit-elle, & j'étois étonnée que depuis l'entretien que vous avez eu avec elle, vous n'ayez fait attention au changement qui ſe fait tous les jours dans ſon humeur. Je ne m'en ſuis pas trop allarmée lorſque j'ai cru que l'amour y pouvoit contribuer, & le conſentement que vous accordiez à ſon mariage avec Dom Thadéo, me faiſoit penſer avec plaiſir qu'elle étoit aſſez touchée de ſon mérite pour ſe croire heureuſe de recevoir ſa main. Mais elle vous a découvert le fond de ſon cœur, & j'ai tiré d'elle pluſieurs fois les mêmes aveux. Si elle eſt poſſédée de quelque paſſion, ce n'eſt pas pour cet amant. Je lui trouve néanmoins plus de langueur & de mélancolie que jamais. En vain je la preſſe de s'ouvrir. Elle me prie d'être tranquille ſur ſon compte, & dans le tems qu'elle s'efforce de me déguiſer ce qui l'a-

gite, elle se trahit quelquefois par des larmes. Il me naît un soupçon, continua Fanny, & je n'ai différé à vous le communiquer que pour me donner le tems de l'éclaircir. Ne seroit-ce pas le Duc de Montmouth qui lui auroit gagné le cœur par l'éclat de sa figure ? Elle s'est informée cent fois si nous n'avions pas eu de ses nouvelles ; & quand je lui demande quel intérêt elle y prend, sa seule réponse est qu'il lui semble étrange qu'après avoir marqué tant d'ardeur pour moi, il garde un silence qui ne s'accorde point avec une passion si vive. Cette inquiétude, ajouta Fanny, n'est pas une marque d'indifférence, & je suis trompée si Cecile n'aime le Duc. Quelle aparence, lui répondis-je sans balancer, qu'une fille si sage & si retenuë, se fut livrée à des sentimens dont elle n'a pas le moindre fruit à prétendre ? Le Duc est libre à la vérité, & je me figure bien qu'après avoir marqué si peu de fierté dans son premier mariage, il pourroit penser à ma fille sans s'avilir. Mais elle, qui nous a tant de fois entendu blâmer son caractére, & qui n'ignore pas la seule ardeur qu'il a conçuë pour vous, comment pourroit-elle espérer quelque fruit raisonnable de ses sentimens ? Vous n'avez pas sçu, interrompit Fanny, que le penchant du Duc a balancé d'abord entre ma fille & moi ; & me racontant tout ce qu'elle s'étoit imaginée chez Mylord Clarendon, elle me parut persuadée que les soins extérieurs du Duc & tous les empressemens qu'il avoit marqués pour elle-même, n'avoient été qu'une feinte, qui lui avoient servi fort heureusement à déguiser sa véritable passion.

L'air de vraisemblance qu'elle donna par d'autres réflexions à cette étrange conjecture, me la fit regarder à la fin d'un autre œil ; & quoique le

caractére de Cecile, que je connoissois par tant d'épreuves, me parût supérieur à tant de foiblesses, je n'eus pas de peine à me persuader qu'un cœur aussi plein de sentimens que le sien, échauffé encore par les exemples de tendresse qu'elle avoit continuellement devant les yeux, pouvoit s'être rendu aux séductions du Duc. Je raisonnois sur la foiblesse ordinaire de son sexe, car en attribuant à ma Fille cette espéce de corruption, j'avois regret de changer quelque chose à l'opinion que j'avois toujours euë de sa délicatesse. Sans lui faire un crime de son inclination, j'aurois souhaité qu'elle ne se fût point aveuglée jusqu'à ne découvrir que des vertus, dans un homme que je ne l'aurois pas cruë capable d'aimer si elle avoit ouvert les yeux sur la plus legére partie de ses défauts. Un emporté, un imprudent, un présomptueux, ne me paroissoit pas digne du cœur de Cecile. Et puis je trouvois qu'après avoir eu de si justes raisons de se défier un peu de l'amour, c'étoit manquer de prudence que de s'être engagé si legérement.

Une découverte de cette nature, que nous aurions eu raison de traiter d'importante, si elle avoit été fondée sur des preuves plus certaines que de simples soupçons, nous parut demander beaucoup de conduite & de ménagement. Je recommandai à Fanny la vigilance qui convient à une mere, & portant l'injustice jusqu'à chercher tous les moyens d'arracher son secret à ma chére fille, je renouvelai plusieurs fois les efforts que j'avois déja faits pour le tirer de sa bouche. Elle crut que mes questions regardoient encore Dom Thadéo. En confessant qu'il avoit changé de méthode, elle ajouta qu'elle ne se sentoit pas plus de penchant pour lui, & que si j'aimois son repos, elle me demandoit en grace de la délivrer de ses importu-

nités. Vous ſerez ſatisfaite, lui dis-je, ſi je l'eſtime aſſez pour avoir aprouvé les ſoins qu'il vous a rendus, ma tendreſſe pour vous y mettra des bornes lorſqu'ils commencent à vous paroître ſi fatiguans. Mais vous flâtez-vous de me déguiſer long-tems que vous avez une autre paſſion au fond du cœur? Vous croyez-vous capable de me tromper, ajoutai-je en la regardant tendrement; vous Cecile, dont j'ai ſi bien connu l'ame, dans le tems d'une erreur innocente, & ſi chére encore, que je ne crains pas de la rapeler. Ah! chére fille, repris-je, avec la même ardeur, vous êtes faite pour l'amour. On n'eſt pas dure quand on eſt né d'un Pere & d'une Mere ſi ſenſibles. Puiſſiez-vous devoir toute la douceur de vos jours à une paſſion ſage & heureuſe! Mais pourquoi faites-vous difficulté de vous ouvrir à moi? Je n'attens que le nom de votre amant pour employer tous mes ſoins à vous unir avec lui.

Elle baiſa affectueuſement mes mains, & la maniére ardente dont elle les preſſoit avec ſes lévres, me faiſoit connoître qu'il y avoit plus d'agitation dans ſon cœur qu'elle n'en marquoit dans ſon diſcours, & que je ne pouvois en démêler ſur ſon viſage. Mais s'obſtinant à ſe taire, elle me laiſſa dans la même inquiétude où j'étois, c'eſt-à-dire, preſque certain qu'elle étoit preſſée de quelque trouble extraordinaire, & ſans aucune lumiére pour en pénétrer la cauſe. Elle tient de vous, dis-je à ſa mere, qui attendoit impatiemment le ſuccès de cet entretien. Souvenez-vous combien de tems vous avez porté un fatal ſecret, qui vous a brûlé le ſein ſans pouvoir vous arracher un ſeul cri, & dont vous n'avez pas même conçû que la flâme ſe communiqueroit tôt ou tard juſqu'à moi. Fanny, allarmée effectivement de ce ſouvenir, reſolut plus fortement que jamais de ſe faire jour

dan

dans le cœur de sa fille. J'ajoûtai que perdant toute espérance pour Dom Thadéo, je ne croyois pas que la bienséance nous permît de le retenir plus long-tems avec nous. Elle fut du même avis, & je me chargeai de lui expliquer là-dessus nos sentimens.

Ce n'étoit pas une entreprise où je pusse me dispenser de quelques ménagemens. Je priai Dom Thadéo de passer avec moi dans mon apartement, & redoublant les civilités avec lesquelles j'étois accoutumé de le traiter, je lui demandai d'un ton fort ouvert, s'il commençoit à se loüer un peu de la complaisance de Cecile. Je voulois connoître par son propre aveu le dégré de ses espérances. Il me confessa que l'amour ne lui avoit jamais été moins favorable, & que loin d'avoir gagné quelque chose à suivre mes conseils, son silence & ses soins respectueux n'avoient servi qu'à reculer ses progrès. Il étoit au point d'expliquer ses sentimens, & s'ils n'étoient pas écoutés avec bonté, on se faisoit violence du moins pour les entendre; au lieu que le parti qu'il avoit pris de ne faire parler que ses yeux & ses soins, le réduisoit à douter si l'on y faisoit la moindre attention, & lui ôtoit en même-tems la hardiesse de renouveller un langage dont il craignoit qu'on ne pût s'offenser. Il ajouta mille réflexions chagrines, qui marquoient le desespoir de son cœur, & parmi lesquelles je crus entrevoir les mouvemens d'une violente jalousie.

J'entendois quelque éclaircissement, & je l'excitai par mes discours à s'ouvrir davantage; mais s'étant réduit à me demander par de nouvelles instances ma compassion & mon secours, je pris ce moment pour lui témoigner le regret que j'avois de ses peines, en lui déclarant que je n'espérois plus moi-même de le voir réüssir dans

une entrepriſe dont j'avois ſouhaité le ſuccès autant que lui. Ma fille étoit à vous, lui dis-je, ſi vous aviez pû lui inſpirer le moindre ſentiment de tendreſſe. Mais ſon repos m'eſt cher, & lorſqu'elle deſire abſolument de ne plus entendre parler d'amour, je ne puis me refuſer à ſes inſtances. L'abſence, ajoutai-je, aura bientôt ſon effet ordinaire pour la guériſon de votre cœur.

Il comprit trop aiſément ma penſée pour me demander d'autres explications. Je fus touché de la douleur qu'il me laiſſa voir dans ſes yeux. Les circonſtances de ſon départ ne me furent pas moins ſenſibles. Il n'ajouta pas un ſeul mot qui regardât Cecile. Le cœur ſerré, & la voix preſqu'éteinte, il me remercia en peu de mots des témoignages d'amitié qu'il avoit reçus dans ma Maiſon. Etant allé du même pas dans l'appartement de Fanny & dans celui des autres Dames, il leur fit ſes remercimens & ſes adieux, avec le même air de triſteſſe. Je ne m'informai point s'il avoit vû Cecile; mais ne doutant point que ſa réſolution ne fût de ſe retirer dès le même jour, je lui envoyai quelques preſens qu'il accepta avec beaucoup de politeſſe & de reconnoiſſance.

Loin de me défier du noir orage qui étoit prêt à ſe former ſur ma tête, je me crus heureux d'avoir pû me dégager ſi honnêtement d'un eſpéce de lien, que je craignois de ne pas trouver ſi facile à rompre. J'en parlai dans ce ſens à mon épouſe, & je félicitai Cecile de ſa liberté. C'étoit une nouvelle ſatisfaction pour moi, de les croire toutes deux contentes de la complaiſance que j'avois euë pour leurs deſirs. L'une obtenoit ce qui étoit, diſoit-elle, le plus conforme à ſes inclinations. L'autre étoit délivrée de l'uni-

que sujet de peine, dont j'avois pu lui arracher l'aveu. Je regrettai si peu ces deux changemens, que je crus au contraire mon repos mieux établi que jamais, par la tranquilité des deux chers objets dont je le faisois dépendre. Il ne me restoit qu'à prendre un nouvel arrangement pour moi-même. Devant quelque chose au Public, depuis que je me trouvois lié avec tant d'honnêtes gens, je ne pouvois penser à réformer si brusquement ma table. Quoique je ne me fusse jamais senti une inclination bien ardente pour ce genre de plaisir, j'y avois pris assez de goût, pour m'imaginer du moins qu'en prenant tôt ou tard le parti d'y renoncer, ce seroit un sacrifice que l'amour me feroit faire à Fanny : mais elle reconnoissoit elle-même que la bienséance m'obligeoit à quelques égards pour mes amis. Ainsi, m'attachant à peu-près au plan qu'elle m'avoit tracé, je me flâtai que mon tems seroit fort heureusement employé, lorsque je le partagerois entr'elle & les plaisirs dont je commençois à me faire une habitude.

Je n'ai jamais si bien reconnu que dans cette occasion, combien nous devenons obscurs & impénétrables à nous-mêmes, aussi-tôt que l'imagination se livre à de frivoles amusemens, qui ôtent à l'esprit le pouvoir de s'exercer par ses réflexions. Je m'étois abandonné jusqu'alors aux plaisirs, dans la seule vuë que j'ai raportée ; & n'ayant rien de certain que mes motifs, j'avois peu examiné la nature d'une multitude d'occupations legéres, dont l'exemple d'autrui & ma propre expérience me faisoient juger tous les jours que j'avois en effet de la douceur à recuëillir. Le goût de Fanny ne décidoit point absolument de leur force. J'ai fait remarquer mille fois que son caractére la portoit à la mé-

lancolie, & le penchant qu'elle pouvoit avoir pour une autre sorte d'amusement, n'empêchoit pas que ceux dont je lui avois fait faire l'essai, ne fussent capables de satisfaire un caractére plus vif. Il est vrai que pour moi, qui ne me proposois point d'autre bonheur que le sien, tout ce qui n'étoit pas propre à lui plaire ne pouvoit jamais faire une forte impression sur mon cœur. Mais aussi long-tems néanmoins que je pouvois trouver quelque agrément dans ce qui n'étoit point contraire à cette vuë dominante, pourquoi me serois-je refusé un plaisir qui pouvoit se concilier avec tous les devoirs de ma tendresse ?

C'est ainsi que faute de réflexion sur les véritables mouvemens de mon cœur, j'avois pris la satisfaction que j'avois quelquefois trouvée à table, & dans la dissipation de mes autres amusemens, pour un goût que j'attribuois à mon caractére, & que je les croyois capables de satisfaire par leur nature. La nouvelle expérience que j'en fis, ne tarda guéres à me détromper. Je ne fus pas plutôt à table, avec la pensée que je ne devois plus y avoir Fanny & Cecile, que la langueur & l'ennui prirent la place de l'enjouëment que j'y avois toujours porté. Leur absence n'étoit auparavant qu'un mal passager, que je suportois par la certitude de le voir finir. Mais la conversation la plus vive, & tous les rafinemens de la bonne chére, me devinrent un suplice, lorsque je fus assuré que je ne les partagerois plus avec elle. Ce ne fut pas néanmoins tout-d'un-coup que je reconnus ce changement. Je m'efforçai même assez long-tems de surmonter une pesanteur qui ne m'étoit pas ordinaire, & que je crus pouvoir attribuer d'abord à quelque altération de santé. Elle n'étoit que dans le fond de mon cœur, dont le trouble se communiquoit à mon esprit. Enfin, continuant

de reconnoître qu'elle me poursuivoit de même, dans toutes les parties de dissipation où je me laissois encore entraîner par mes amis, j'ouvris les yeux sur la cause de cette incommode agitation. Plaisirs frivoles! amusemens sans force! m'écriai-je un jour en portant de plus près mes réflexions sur moi-même, vous n'êtes pas faits pour remplir mon cœur. Je sens quel est le seul bien qui puisse m'attacher sans dégoût, & je me fais un tort cruel d'en troubler la joüissance par de si misérables diversions

En m'arrêtant encore à cette seule idée, j'aurois abandonné sans balancer toutes les sociétés où le seul goût de l'amusement m'avoit engagé, si la crainte de m'exposer à quelque raillerie par un changement trop brusque, n'eût toujours été assez forte pour me retenir. J'étois d'ailleurs à la veille du divertissement que j'avois fait préparer à Saint Cloud, le sentiment de Fanny même, étoit que je ne pouvois rompre une partie annoncée depuis si long-tems. Mais je lui fis l'aveu de mes nouvelles dispositions, ou plutôt, en examinant avec elle ce qui s'étoit toujours passé dans mon cœur, je lui confessai que j'avois été trompé par de fausses espérances; je lui confessai que tous les plaisirs dont je m'étois fait une si douce idée, ne me paroissoient plus qu'une honteuse illusion. Elle reçut ce discours avec une joïe modeste, qui n'exprimoit pas toute la satisfaction qu'elle en ressentoit. Mais après m'avoir regardé un moment, comme pour attendre si je n'avois rien à lui dire de plus: J'ai prévu, reprit-elle, que vous porteriez tôt ou tard ce jugement de vos projets de vie heureuse. On n'entendroit pas tant de plaintes sur la misére de notre condition, si des biens qui dépendent de la fortune, & que tout le monde peut se procurer avec un peu de bonheur & d'industrie, étoient capables de faire régner dans

le cœur une véritable paix. Ils méritent pourtant le nom qu'on leur donne, puisque leur privation est accompagnée de mille autres sortes de peines. Mais sçavez-vous, ajouta-t'elle, en quoi je m'imagine que l'erreur consiste? C'est précisément dans les deux excès, dont il semble que vous ne reconnoissez l'un que pour vouloir déja vous précipiter dans l'autre. Se faire un objet unique des biens sensibles, ou les croire si mépriſables qu'il n'y ait rien à se promettre d'eux pour la douceur de la vie, je crois que c'est ignorer également leur nature & la nôtre.

Cette réflexion fut interrompuë par une visite importante, qui ne nous permit point de continuer notre entretien; mais elle demeura gravée dans ma mémoire. Je connoissois le caractére judicieux de Fanny, & j'avois trouvé dans son discours une vrai-semblance dont j'étois frapé. Les aveux que j'ai faits dans vingt endroits de cette Histoire, doivent avoir accoutumé mes Lecteurs à l'humble opinion que j'avois de moi-même. Un dégoût insurmontable pour mes anciens principes, m'ôtoit jusqu'à la pensée de les rapeler pour en faire usage; & me défiant de tout ce qui m'étoit suggéré par ma raison, il ne me restoit guéres d'autres régles de conduite que le sentiment. Je n'exagére point, si j'ajoûte que dans la facilité avec laquelle j'avois prêté l'oreille au matérialisme, il étoit entré moins de lumiére & de conviction, que d'envie d'humilier mon ame en la rabaissant au plus vil état dont j'eusse idée, & de tirer une sorte de vengeance des mauvais offices qu'elle m'avoit rendus. Mon cœur étoit heureux par l'amour, j'avois comme renoncé à l'être par la sageſſe, & je commençois à la redouter au contraire comme l'ennemie de mon bonheur. Cependant la malheureuse expérience que je venois

de faire des plaisirs, le souvenir même de ma foiblesse, dans une occasion que je ne me rapelois pas sans honte, & qui me faisoit éviter jusqu'au nom de la Comédienne Espagnole, enfin, des semences d'inquiétude, qui me laissoit dans l'esprit un vuide déja commencé par la résolution où j'étois d'abandonner mes frivoles occupations, me firent recevoir avidement de la bouche de Fanny, le nouveau plan de conduite qu'elle sembloit me tracer.

Mais en concevant que ce qui ne me paroissoit peut-être ennuyeux que par sa continuité, pouvoit devenir plus agréable lorsqu'il seroit pris avec quelque mélange, il me restoit à chercher un fond d'occupations moins badines pour remplir les intervales. Ce soin, dont je m'occupai quelque-tems, m'entraîna malgré moi dans une réflexion fort amére sur le malheur de la condition humaine, qui n'offre presque rien dont on puisse se faire une ressource assurée contre l'ennui. L'amour même, dont je faisois mon suprême bonheur, me laissoit cent momens qui demandoient d'être autrement remplis. Je ne pouvois être sans cesse avec mon Epouse, sans m'exposer peut-être au danger de la fatiguer par mes caresses mêmes, ou du moins sans me couvrir du ridicule que le monde attache aux empressemens excessifs d'un mari. Ce ne fut qu'après une longue méditation, que je me déterminai enfin pour un parti qui ne paroissoit pas demander tant de recherches, mais que je donne néanmoins, après mon expérience, pour le seul dont il y ait quelque satisfaction solide à espérer dans l'ordre naturel, pour un homme capable de réflexion & de sentiment.

Après m'être convaincu plus fortement que jamais par une courte revuë du passé, que la véri-

té & la sagesse Philosophiques sont des chimères de l'imagination, je me figurai que l'étude de la nature ayant du moins un objet réel & sensible, elle pouvoit attacher l'esprit avec d'autant plus de satisfaction, qu'elle roule sur les objets qui nous environnent; sans compter que les erreurs où elle peut conduire ne sont jamais assez importantes pour altérer notre tranquilité ni celle d'autrui. Dans cette idée, je pensai à recueillir tout ce qui avoit été composé de plus estimable sur cette matiére, & j'y compris avec ce qui porte le nom de Physique, cette multitude de sciences qui sont renfermées sous celui de Mathématiques. Loin de m'effrayer à l'entrée d'une carriére si vaste, son étenduë même fut une autre raison de m'y engager, parce qu'elle me découvroit une espace où je ne devois pas craindre de rencontrer trop-tôt des bornes. Je ne me proposai point d'autre objet pour l'esprit; & si je ne donnai point d'exclusion absoluë au reste des sciences & des arts, ma résolution fut de ne les admettre qu'à la même condition que les plaisirs, c'est-à-dire, par intervales, & comme de simples délassemens.

Je n'avois rien à desirer pour le cœur, aussi long-tems que l'amour y régneroit avec le même empire. Cependant je conçus par la satisfaction que Fanny & Cecile prenoient à faire du bien, que c'étoit une douceur innocente à laquelle je pouvois encore prétendre. Mon propre penchant m'en faisoit déja former cette idée, & je n'eus d'embarras qu'à chercher par quelles lumiéres je devois régler mes bienfaits. Mes premiers mouvemens me firent penser au mérite négligé, & à la vertu maltraitée par la fortune. J'avois observé toute ma vie, avec quel étrange caprice la Nature distribuë ses faveurs. Il semble qu'elle

affecte de les répandre parmi les indigens, comme si ne songeant qu'à sa propre gloire elle affectoit de montrer que son pouvoir est indépendant des richesses ; & la Fortune qui en a mérité le titre d'aveugle, ne s'empresse guéres de réparer les injustices de la Nature. Il me parut beau de donner quelques exemples d'un meilleur ordre, en choisissant à Paris ou à Londres quelques Infortunés d'un mérite éclatant, pour les mettre dans l'abondance. Je n'excluois pas néanmoins de mes libéralités les Malheureux sans mérite, parce que leur misére est d'autant plus à plaindre, qu'ils n'ont que les motifs de l'humanité qui plaident en leur faveur. Les offices de la civilité & de l'amitié devoient apartenir aussi à ce projet, comme dépendans des mêmes principes. Enfin, c'est sur ces fondemens que mon nouveau sistême fut établi, & je me persuadai en l'aprofondissant d'avance, que c'étoit le seul qui convint à mes inclinations. Il me parut vraisemblable que les spectacles, les assemblées & les plaisirs même de la table, cesseroient de me paroître ennuyeux, lorsque je les ferois servir quelquefois d'intermédes à des occupations si sérieuses. Fanny, qui n'avoit d'éloignement que pour les excès, fut la premiére à souhaiter que les spectacles fussent exceptés de cette réformation. Elle me promit de m'y accompagner souvent ; & quand je me retranchois d'ailleurs les festins prolongés, & les assemblées tumultueuses, je ne renonçois ni au commerce d'un certain nombre d'amis d'élite, ni aux agrémens d'une table bien servie, où je voulois toujours être en état de recevoir quelques honnêtes gens avec ma famille.

La Fête que j'avois préparée fut un prétexte si naturel pour commencer ce nouvel ordre de vie, que mon changement ne fut point remarqué du

Public. Une interruption de quelques jours dans l'usage où j'étois de recevoir toutes les personnes de quelque nom qui se presentoient à ma table, me rendoient la liberté de le finir sans éclat. Et la seule magnificence avec laquelle je traitai mes amis à Saint-Cloud suffisoit pour arrêter les bruits fâcheux qui naissent toujours à l'occasion d'un changement tel que je le méditois. Le bon goût relevoit la richesse & la profusion dans toutes les circonstances de ma Fête. On me dispensera d'une description qui ne feroit honneur qu'à deux François à qui j'en avois abandonné la conduite. Les événemens qui prirent naissance dans ce grand jour, se saisissent déja de mon imagination, & m'obligent à des éclaircissemens qui demandent toutes les forces de mon esprit & de ma plume.

J'avois négligé de suivre les avantures de Dona Cortona; & ne rapelant son idée qu'avec confusion, j'aurois prié ceux qui m'eussent parlé d'elle, de choisir une autre matiére d'entretien. Dom Thadéo, sans avoir pénétré les raisons qui m'avoient conduit chez elle, & qui m'en avoient fait sortir avec les distractions dont il s'étoit aperçu, n'avoit pas moins jugé que j'avois eu quelque vuë extraordinaire dans ma visite, & la réponse que j'avois faite à ses plaintes, ne lui avoit pas ôté cette pensée. Il s'étoit efforcé d'obtenir d'autres lumiéres de l'Espagnole; mais plus artificieuse que lui, elle avoit tiré avantage de sa curiosité pour le faire expliquer lui-même sur l'intérieur de ma famille, & par degrés elle l'avoit engagé dans un détail qui ne lui avoit laissé rien ignorer. Peut-être remit-elle là-dessus à prendre ses résolutions en Angleterre. Il lui suffisoit d'avoir apris que j'y avois des biens considérables, dont j'abandonnois le soin & l'usage à M. de L***, & qu'on étoit persuadé dans ma famille que le Duc

de Montmouth étoit passionné pour Fanny. Dans la passion où elle étoit de se venger, non-seulement de mon Epouse, mais de moi-même, dont elle avoit pû prendre le silence & la froideur après les avances qu'elle m'avoit faites, que pour un mépris plus piquant encore que celui de Fanny, elle crut que ces connoissances seroient plus utiles à son ressentiment que tous les avantages qu'elle pouvoit tirer à Paris de l'ingénuité de Dom Thadéo.

En quittant la France, sous le prétexte qu'elle avoit d'abord aporté, elle avoit eu soin de lui faire demander par son Amant une Lettre de recommandation pour M. de L***. Dom Thadéo n'avoit pû refuser ce service à son ancien ami, & n'ayant plus la hardiesse de m'en parler, il s'étoit flâté d'être assez connu de M. de L*** pour en obtenir quelque chose sur ses seules instances. En effet, M. & Madame de L*** qui sçavoient avec quelle considération je l'avois reçû chez moi, & qui n'ignoroit pas que je l'y retenois encore, eurent pour sa priére autant d'égard qu'ils en auroient eu pour la mienne; Dona Cortona se fit un nouveau mérite auprès d'eux du dessein où elle étoit de vivre en Angleterre, & d'y embrasser peut-être la Religion protestante. Elle s'insinua dans leur confiance jusqu'à se rendre nécessaire à Madame de L*** qui fut charmée de s'être fait une amie si agréable dans un païs où elle étoit encore sans habitudes.

Il n'en coûta pas davantage à cette adroite créature, pour se ménager la faveur du Duc de Montmouth, & celle même de la Ducheſſe d'Yorck. Avec les lumiéres qu'elle avoit reçûës de Dom Thadéo, il lui fut aisé de feindre des liaisons & des correspondances qui la firent passer pour

une des meilleures amies de Mylord Clarendon & des miennes. J'ignore quelles avoient été ses premiéres vûës, mais tant de circonstances favorables la mettant en état de former à son gré, elle commença par le Duc de Montmouth, dont elle empoisonnoit l'esprit de mille chimères. Sans affecter pour moi d'autres sentimens que ceux de l'amitié, elle trouva le moyen, par des ménagemens qui ne paroissoient pas les blesser, de faire connoître au Duc que je l'estimois peu, & mettant dans ma bouche ce quelle avoit entendu dire à Dom Thadéo de son caractére, elle irrita jusqu'à l'excès l'ancienne prévention où j'ai fait remarquer qu'il étoit déja contre moi.

Aussi n'étoit-ce pas la qualité de mon amie qui avoit ouvert à Dona Cortona un accès si libre auprès de lui. Mais une passion qui étoit plus vive que jamais dans son cœur, lui fit saisir avidement l'occasion d'aprendre quelques nouvelles de ce qu'il aimoit. S'il ne fit pas d'abord l'ouverture de ses sentimens, il s'informa de tout ce qui regardoit ma famille, avec une ardeur que l'indifférence n'inspire point à une personne de son rang, & qui ne pouvoit être un langage obscur pour l'habile Espagnole. Elle se crut si certaine de ce quelle avoit apris de son amour, que dans l'espérance d'en tirer un nouveau degré de considération, elle se hazarda d'avance à prendre le ton d'intime amie de mon Epouse, & s'expliquant de l'air d'une confidente, qui dissimule une partie de ses lumiéres pour cacher des choses trop flâteuses à un amant, elle s'efforça de faire entendre au Duc qu'il avoit autant de raisons d'aimer Fanny, qu'il en avoit de me haïr. Cette affectation de confidence produisit même un embarras dont elle auroit eu peine à se tirer avec un homme moins rempli

de ce qui l'occupoit. Quoi ! lui dit il, Madame Cléveland eſt donc perſuadée que je l'aime ? Hélas ! elle méritoit bien mon cœur s'il n'étoit à ſa fille. Soit indiſcrétion dans le Duc, ſoit deſſein volontaire de ſortir d'une contrainte qui commençoit à lui peſer, il fit ainſi l'aveu de ſes véritables ſentimens ; & la Cortona qui comprit par ces deux mots le fond du myſtére, ſe remit aſſez habilement pour en tirer le même parti que de ſes premiéres ſupoſitions. Loin de ſe rétracter ſur les ſentimens qu'elle avoit eu l'audace d'attribuer à Fanny, elle continua de les repreſenter comme une paſſion formée, dont elle avoit connu tous les progrès par les confidences de mon Epouſe ; & les réponſes du Duc ayant facilité l'éclairciſſement qu'elle vouloit ſe procurer par cette ruſe, elle changea de projet tout d'un coup. Si les chagrins qu'elle s'étoit propoſé de me cauſer, en contribuant à la ſéduction de mon Epouſe, euſſent été plus flâteurs pour ſa haine, parce qu'elle me les auroit crû plus ſenſibles, elle eſpéra que le malheur de ma fille ne me coûteroit guéres moins de larmes, & ſa cruauté ne la fit plus penſer qu'à réüſſir de ce côté-là. Elle flâta la paſſion du Duc, aplaudiſſant à ſon choix ; & lui parlant du ſuccès de ſes deſirs comme d'une choſe qui ſouffroit peu d'obſtacles, elle l'engagea à s'expliquer plus ouvertement ſur ſes deſſeins. Il lui confeſſa qu'il adoroit Cecile, & que cette paſſion troubloit ſon repos. Mais il étoit partagé entre ce qu'il devoit à ſon rang, & le reſpect dont il ne pouvoit ſe défendre pour une fille qui poſſédoit autant de vertus que de charmes. L'un ne lui permettoit pas de penſer à faire ſon épouſe de la fille d'un proſcrit, qui n'étoit d'ailleurs que le fils naturel de l'Uſurpateur : l'autre ſouf-

froit encore moins qu'il entreprit de suborner par des voyes basses la plus parfaite & la plus aimable fille qu'il eût connuë dans tout le cours de sa vie. C'étoit cette incertitude, autant que la difficulté de faire connoître ses sentimens à Cecile, qui lui avoit fait prendre le parti de feindre de l'amour pour sa mere. Il avoit espéré qu'en se procurant le plaisir de la voir librement sous ce voile, il trouveroit le moyen de s'ouvrir à elle, & peut-être tôt ou tard celui de concilier son honneur avec ses desirs. Mais les précautions qu'on avoit prises pour la dérober à ses yeux, & l'ordre qu'il avoit eu de retourner en Angleterre, l'avoit tellement éloigné de ses espérances, qu'il avoit vécu malheureux depuis son départ de Paris, sans sçavoir quelle seroit la fin de tant de tourmens. Il se proposoit néanmoins de repasser incessamment en France avec le dessein d'abandonner son entreprise au sort & de prendre ses résolutions suivant les événemens.

Il en falloit bien moins à une femme telle que la Cartona pour former un plan qui répondît à toutes ses vuës, ce mélange incertain de vertu & de foiblesse, qui paroissoit à découvert dans le discours du Duc, ne la menaçoit pas d'une forte résistance à ces conseils. Aussi furent-ils peu déguisés. Elle s'efforça d'augmenter par diverses raisons la délicatesse qu'il marquoit sur une alliance disproportionnée à son rang, & levant au contraire tous les scrupules qui l'arrêtoient de l'autre côté, elle lui representa que l'honneur d'être aimée d'un homme de la sorte, joint à tous les bienfaits qu'il pouvoit répandre sur une fille dont il seroit sa maîtresse, étoit une compensation suffisante pour les charmes de Cecile & même pour sa vertu : que le meilleur fruit d'ailleurs que son sexe eût à tirer de toutes ses

perfections, étoit de s'en faire autant de moyens pour parvenir à une vie heureuse, & qu'ayant le pouvoir de faire le bonheur de Cecile en mille maniéres, il ne lui dévroit rien lorsqu'il auroit payé d'un tel prix le don de son cœur & de sa personne.

Ces horribles inspirations ne furent reçuës que trop avidement. Le seul embarras qui parut rester au Duc regardoit les difficultés d'une entreprise éloignée, & pour laquelle il ne voyoit encore nulle ouverture. Mais c'étoit le triomphe de sa nouvelle confidente, qui ne tarda point à lui proposer les moyens, après lui avoir fait goûter si heureusement la fin. Et pour donner à ses motifs un air d'intérêt, sans lequel il lui auroit été difficile de les déguiser, elle mit le succès de son intrigue à prix, en exigeant pour récompense de son zèle, quelqu'emploi qui pût la faire vivre à Londres avec son amant, qu'elle faisoit passer pour son mari. Le marché ayant été scellé de la parole du Duc, elle se chargea elle-même de rendre dans l'espace de trois mois ma fille en Angleterre, & elle prit sur elle tous les risques de l'événement. Cette téméraire confiance ne le rassura pas néanmoins jusqu'à lui faire perdre si long-tems de vuë une expédition qui lui paroissoit dangereuse. Il résolut de la suivre en France, soit pour se rendre témoin seulement de ses démarches, soit pour les séconder. Avant que de repasser la mer, l'esprit artificieux de cette misérable Espagnole lui fit imaginer deux autres moyens de faciliter ses desseins. S'étant ouvert avec le même succès une entrée fort libre chez la Duchesse d'Yorck, elle eut l'adresse de tirer d'elle une Lettre pour Mylord Clarendon, où cette fille si précieuse à son pere, & si sûre d'en obtenir tout ce qu'elle pouvoit lui demander, le prioit d'accorder son amitié & sa protection à celle

qui s'étoit chargée de la lui remettre. D'un autre côté, abusant des droits les plus saints de la familiarité & de la confiance, Dona Cortona découvrit le lieu où M. & Madame de L*** tenoient renfermé l'Acte important par lequel Mylord Tervill avoit reconnu entre les mains du feu Madame, qu'il n'avoit été que le dépositaire de la succession de Mylord Axminster, & qu'il en étoit comptable à mes enfans. Cet ami fidèle étoit mort depuis quelque mois. J'avois confié son écri à Monsieur de *** comme une piéce nécessaire pour entrer en possession de nos biens. L'infâme Courtisane s'imagina que le moindre fruit qu'elle devoit se promettre de ce vol, étoit de me tenir dans sa dépendance, par les ménagemens ausquels je serois forcé pour tirer de ses mains une piéce si essentielle à ma famille ; & munie de tant d'armes pour entreprendre l'ouvrage de ma ruïne, elle monta sur un vaisseau que le Ciel devoit abîmer en sortant du Port.

Elle sçavoit peu la langue Françoise, & c'est une autre de ses perfidies d'avoir sçu pousser sa malignité si loin dans un Royaume étranger, où elle étoit sans habitude & sans protection. Mais de quoi la vengeance n'est-elle pas capable dans le cœur d'une Espagnole sans vertu ? Elle étoit soutenuë sans doute par les richesses du Duc de Montmouth, qui la mirent en état de payer libéralement les Ministres de ses desseins. Le premier qu'elle s'associa, fut un Domestique qui m'avoit servi, & dont j'avois soupçonné la fidélité dans plus d'une épreuve. Ce malheureux, peut-être le seul homme du monde qui fût capable avec elle de nuire volontairement à Cecile, lui promit toutes sortes de services, & les fit bien acheter. Il avoit conservé quelques liaisons avec mes autres Domestiques, & l'on n'étoit pas sur-

pris de le voir quelquefois à ma porte. Perſonne ne pouvoit mieux informer Dona Cortona de ce qui ſe paſſoit dans ma maiſon. Elle aprit de lui que je faiſois les préparatifs d'une fête qui devoit être célébrée à S. Cloud. Les circonſtances, telles qu'on les annonçoit déja, lui parurent propres à l'exécution de quelque partie de ſon deſſein. Mais n'ayant point négligé dans l'intervale, d'aſſurer ſes démarches par d'autres informations, elle ſçut encore que l'inclination bienfaiſante de ma fille la portoit ſouvent à ſecourir les miſérables, & qu'elle prenoit plaiſir à les recevoir & à les entendre, pour juger elle-même de la grandeur de leurs beſoins & de la nature de leurs peines. Quels projets ne forma-t'elle pas ſur ces deux fondemens ? Elle écrivit d'abord au Duc de Montmouth, que dans le deſſein où il étoit de faire le voyage de Paris, il devoit s'y rendre avant la célébration de ma fête. Les eſpérances qu'elle lui faiſoit concevoir de cet incident, le déterminérent auſſi-tôt à partir. Il ſe mit en chemin avec ſi peu de ſuite & tant de ſecret, qu'il lui fut aiſé de faire paſſer ſon abſence pour une partie de promenade dans ſes terres. Mais en attendant ſon arrivée, Dona Cortona eut la hardieſſe de faire le voyage de Roüen, & de ſe preſenter au Comte de Clarendon, avec la recommandation de la Ducheſſe d'Yorck. Elle en fut reçuë ſi humainement, que prenant occaſion de ſa bonté pour lui faire cent fauſſes confidences, elle obtint de lui, ſous prétexte de quelques affaires qui l'apeloient à Paris, deux Lettres, l'une pour Fanny, & l'autre pour Cecile, par leſquelles il leur recommandoit affectueuſement cette infâme, comme une perſonne de mérite qui lui étoit adreſſée par ſa fille.

Elle ſe hâta de revenir à Paris, avec ces deux

garants du favorable accueïl qu'elle devoit attendre de Cecile ; & se faisant presenter à elle sous un déguisement qui ne m'auroit pas permis à moi-même de me remettre son visage, elle lui offrit la Lettre du Comte, qu'elle la pria d'abord de lire pour lui inspirer de la confiance au discours qu'elle avoit médité. Lorsqu'elle la vit prête à l'écouter, elle ne lui cacha point qu'elle étoit chargée d'une seconde Lettre pour Fanny ; mais quoique le devoir l'obligeât, continua-t'elle, avec quelques larmes affectées, de se presenter à la Mere avant que de se procurer un entretien avec la fille, la confusion qui est inséparable de l'infortune, lui avoit fait prendre le parti qui coûtoit le moins à sa timidité. Elle avoit connu par divers éloges, la douceur & la générosité de Cecile. Elle espéroit même en lui ouvrant son cœur, que ses tristes avantures demeureroient enfermées dans son sein, & n'attendant que d'elle le secours qu'elle avoit besoin pour paroître avec un air de bienséance aux yeux de mon Epouse, elle se flâtoit que la considération de la Duchesse d'Yorck & du Comte de Clarendon, lui feroit obtenir ce qu'une malheureuse Etrangére ne pouvoit mériter autrement.

Comme elle s'étoit couverte en effet d'un habit fort vil, & que la Lettre du Comte, joint à l'air composé dont elle sçavoit se parer aisément, ne laissoit aucun doute à Cecile de la sincérité de ses larmes ; à peine eut-elle fini son discours, que cette tendre fille s'efforça de la consoler par ses caresses, & ne ménageant rien dans une occasion où le seul nom du Comte étoit un motif de générosité, elle la pria de recevoir sa bourse, qui contenoit environ cent pistoles. Ce present fut accepté avec des transports de reconnoissance. La perfide feignit qu'il ne lui restoit

plus d'inquiétude que pour le secret, & la conjurant d'avoir cet égard pour sa confusion, elle lui promit de n'être pas deux jours sans paroître avec plus de décence aux yeux de mon Epouse.

Il s'en passa plusieurs, pendant lesquels Cecile fut fort fidéle au secret qu'elle avoit promis. Il lui paroissoit étrange, néanmoins, que cette inconnuë tardât si long-tems à presenter la Lettre du Comte à sa mere; lorsqu'elle reçut d'elle une Lettre qui contenoit de nouvelles plaintes de la fortune, avec la relation d'une incommodité dangereuse qui lui étoit survenuë le même jour qu'elle étoit venuë à ma maison. Elle conjuroit Cecile en finissant, de mettre le comble à ses bienfaits par une visite d'un moment. Croyant toucher à sa derniére heure, elle avoit des secrets d'importance à laisser après elle, & c'étoit encore dans le sein de sa Bienfaitrice qu'elle vouloit les déposer.

Cecile ne crut pas qu'une proposition de cette nature l'obligeât à la même discrétion que tout ce qu'elle nous avoit caché avec tant de soin. Elle la communiqua à sa mere, en donnant à la premiére partie de cette avanture un tour qui ne blessoit point l'engagement où elle s'étoit mise d'être secrette. Fanny ne lui permit point de s'exposer aux dangers d'une visite qui lui parut suspecte; mais craignant aussi d'avoir à se reprocher quelque dureté pour une femme malheureuse, elle prit le parti de dicter une réponse à sa fille, par laquelle elle lui faisoit marquer à son inconnuë, que dans la dépendance où elle étoit d'un pere & d'une mere, elle ne pouvoit la voir chez elle, si elle ne lui permettoit d'y aller avec quelque suite. Cependant elle accompagna cette Lettre de plusieurs presens auxquels Fanny joignit

les siens. Le Messager qui étoit venu avec la Lettre, & qui avoit été chargé de la réponse, revint une heure après, avec un billet fort court, mais conçu dans les termes les plus naturels d'une vive reconnoissance, par lequel on remercioit Cecile de son excessive bonté, & l'on refusoit sa visite aux conditions qu'elle proposoit.

Le silence qu'elle continua de garder sur les premiéres circonstances de cette avanture, nous empêcha de juger les autres assez importantes pour mériter d'être aprofondies. Cependant il étoit déja question de son enlévement, qui n'auroit pu manquer d'être exécuté avec une facilité extrême, dans la visite secrette à laquelle on avoit espéré de l'engager. Le Duc de Montmouth étoit arrivé à Paris. Dans l'impatience de satisfaire ses desirs, il avoit concerté cette noire trahison avec la Cortona. Le premier but de cette misérable, en liant connoissance avec ma fille, n'avoit été que de jetter les fondemens d'une autre entrepriſe, qu'elle réservoit pour la fête de Saint-Cloud. Comme le jour en aprochoit, elle consola le Duc par l'espérance de réüssir mieux dans l'obscurité d'une nuit tumultueuse, qui lui laisseroit, avec la même certitude de succès, le choix de l'adresse ou de la violence.

Quand je me rapelle les circonstances de cette nuit, & l'étrange révolution qui se fit dès lors dans mes idées & dans mes sentimens, j'admire que ces événemens imprévus, qui viennent troubler si souvent les prospérités les mieux établies, & qui laissent nécessairement tant d'inquiétude & d'amertume après eux, ne suffisent pas pour ouvrir les yeux d'un homme sensé, sur la vanité de tout ce qu'on honore du nom de repos & de bonheur. Quoi ! nous apelons tranquile & heureuse une vie qui est dépendante à tous mo-

mens des passions déréglées d'autrui, & l'on prendra la moindre confiance dans un calme trompeur où l'on ne seroit jamais sans crainte si l'on en connoissoit tous les dangers ? Quel moment la fortune choisit-elle pour renouveler ses perfidies ? Nous étions dans le sein de la joye. Une assemblée nombreuse, & composée de ce qu'il y avoit de plus aimable à Paris dans les deux sexes, avoit fini un souper où toutes les délices de la table avoient été prodiguées. Le bal étoit commencé, & l'usage des Mascarades régnant en France, comme Mylord Clarendon me l'avoit raconté de l'Angleterre, il m'étoit déja venu de Paris quantité de Masques, qu'on n'avoit pas fait difficulté de recevoir à ma porte, sur la déclaration d'un seul nom connu, qui sembloit répondre suffisamment pour chaque bande. Mes apartemens en étoient remplis, & le jardin étant une autre scène de joye par la liberté qu'on avoit de s'y promener à la faveur d'une infinité de flambeaux, il n'y avoit point un seul endroit de ma maison qui ne fût l'empire du plaisir. Mon Epouse & ma fille s'étoient efforcées elles-mêmes de contribuer à la fête par l'enjouëment de leur humeur, autant que par l'élégance de leur parure. Tout le monde s'étoit masqué après le repas, suivant l'usage du tems ; & quoique mes amis, sous le nom desquels je comprens toutes les personnes invitées, eussent le visage découvert, il n'y en avoit pas un qui ne fût muni d'un habit galant, pour paroître au bal dans un autre ajustement que celui du souper.

De mon côté je n'avois rien négligé pour me faire autant d'honneur de ma gayeté, que de ma libéralité & de ma politesse. J'étois entré dans le détail de tout ce qui étoit capable de plaire & d'amuser, & j'avois la satis-

faction d'entendre de tous côtés retentir mon éloge. Cet exercice m'ayant un peu fatigué, j'invitai Fanny à descendre un moment au jardin, pour y respirer l'air. Je la trouvai disposée à me suivre par un autre motif. Je ne regrette point, me dit-elle, lorsqu'elle se vit seule avec moi, les efforts que j'ai faits pour soutenir ici mon rôle, & je ne desavouërai pas même que je n'aye pris plaisir à quantité de circonstances de cette fête. Mais convenez aussi, reprit-elle, que cela est bien long & bien tumultueux. Le repos me conviendroit mieux à present que la danse, & c'est l'inconvénient que je trouve à tous les amusemens dont on n'est pas libre de régler la durée. Je lui répondis que je sentois ce desagrément comme elle. Les plaisirs, lui dis-je, dont la longueur fait perdre le goût, deviennent sans doute un ennuyeux fardeau. Je l'éprouve autant que vous. Mais comme on ne peut les goûter seul, il faut nécessairement s'assujettir à l'inclination de ceux qui les partagent, & la régle doit être prise du plus grand nombre. Je suis ravi seulement, ajoutai je, que tout ne vous ait pas déplu dans une fête où je n'ai pas eu d'autre objet que vous, & je conçois mieux que jamais comment il faut que les amusemens soient ordonnés pour vous satisfaire. Au lieu de me reposer sur le premier banc, comme je me l'étois proposé, ces idées nous conduisirent au bout de de l'allée où nous nous étions engagés, & la fraîcheur d'un bosquet voisin nous y fit entrer, pour continuer pendant quelques momens notre entretien. Nous vîmes passer plusieurs Masques, qui cherchoient comme nous, à se délasser dans la solitude. Mais l'attention que je faisois aux réflexions de Fanny, joint à la liberté que j'avois établie moi-même pour ceux qui préféroient la

promenade à la danſe, m'empêcha de chercher à les reconnoître. Enfin, nous étant aſſis dans un endroit où le mur ſe baiſſoit aſſez pour nous laiſſer la vuë & l'air de la campagne, nous tombâmes inſenſiblement dans des conſidérations ſi ſérieuſes, qu'elles achevérent de diſſiper l'impreſſion de joye que nous avions aportée de la table & de la danſe.

Ce fut la ſeule obligation que j'eus à la fortune. En s'occupant de la trahiſon dont j'étois menacé, elle préparoit du moins mon cœur à recevoir ſes coups, car il eût été beaucoup plus terrible encore qu'elle m'eût ſurpris dans quelqu'épanchement de tendreſſe & de joye. Au milieu d'une réponſe que je faiſois tranquillement à quelques réflexions de Fanny, j'entendis un cri perçant, qui frapa ſes oreilles comme les miennes; & quoiqu'il n'y eût point d'aparence que j'euſſe pû rien diſtinguer dans un certain éloignement, ma tendreſſe pour Cecile, ou la force de la nature, ſi l'on aime mieux l'attribuer à cette cauſe, me fit croire que c'étoit la voix de ma Fille que j'avois entenduë. Heureuſement qu'elle ne fit pas naître la même crainte à Fanny. Demeurez, lui dis-je, je vous l'ordonne abſolument. Et prenant ma route vers l'endroit d'où le cri m'avoit ſemblé partir, je n'eus pas fait vingt pas ſans entendre le cliquetis de deux épées, qui n'étoit accompagné d'aucun autre bruit. Je quittai l'allée où j'étois pour traverſer quelque feüillages qui la ſéparoient d'une autre, & je reconnus bien-tôt que je ne m'étois pas trompé en croyant prendre le chemin le plus court. En ſortant du feüillage, je vis un Maſque étendu vis-àvis de moi qui me reconnut tout-d'un-coup à la lumiére des flambeaux, parce que j'avois le viſage découvert. Un autre Maſ-

que fuyoit l'épée à la main vers le mur qui étoit à l'extrêmité de l'allée. Quoique ſans armes, mon premier mouvement me portoit à le ſuivre; mais une voix languiſſante qui m'apeloit par mon nom, & que je diſtinguai tout-d'un-coup pour celle de Dom Thadéo, m'ôta l'envie d'aller plus loin. Je m'aprochai de lui avec tout l'effroi qu'un ſi triſte événement pouvoit m'inſpirer. Prenez ſoin de Cecile, me dit-il; elle eſt ſans connoiſſance dans une allée voiſine.

Je donnerois une foible idée de mon tranſport ſi je m'arrêtois à l'exprimer. L'épée de Dom Thadéo étoit à terre auprès de lui. Je m'en ſaiſis, & courant devant moi ſans ſçavoir quel chemin je devois choiſir, un heureux inſtinct, plutôt qu'aucune lumiére, me fit entrer dans une route où j'aperçus ma fille. Le trouble de mes ſens ſe calma un peu à cette vuë. Je la voyois étenduë contre une charmille, mais on ne m'avoit parlé que d'un évanoüiſſement, & n'apercevant perſonne autour d'elle qui pût me faire redouter d'autres périls, je ne penſai qu'à détacher un flambeau qui étoit ſuſpendu à peu de diſtance, pour m'aſſurer d'abord de l'état où elle étoit. Je l'avois cruë immobile dans l'obſcurité, mais la lumiére que je tirois du flambeau me fit voir un ſpectacle digne de pitié. Sans conſerver la moindre connoiſſance, cette tendre fille étoit dans une agitation convulſive, qui ne laiſſoit en repos aucun de ſes membres, & qui me l'auroit fait croire dans l'accès d'une de ces maladies terribles qui inſpirent autant de frayeur que de compaſſion, ſi je ne l'euſſe vuë un moment auparavant dans la plus parfaite ſanté, & ſi je n'euſſe aſſez connu ſon tempéramment pour n'en rien craindre de ſi funeſte. Toutes les parties de ſon corps étoient

tremblantes,

tremblantes, & ſes yeux ouverts ne laiſſoient apercevoir preſqu'aucun reſte de ſes prunelles. O ! malheureuſe Cecile, m'écriai-je, en tâchant de la ſoulever ! Quel poiſon vous a fait oublier votre devoir & juſqu'au ſoin de votre vie ? J'étois injuſte de l'accuſer. Elle parut revenir un peu à elle-même, & chaque degré de mouvement paroiſſoit la ſoulager. J'avois ſur moi quelques eſprits de liqueurs, qui achevérent de lui rendre ſes forces. Elle ſe leva elle-même, en marquant une extrême ſurpriſe de m'apercevoir auprès d'elle.

Dans ſans premiére conſternation, elle paroiſſoit prête à ſe précipiter à mes pieds. Je l'arrêtai. O ma chere fille, lui-dis-je ! que dois je penſer de l'état où je vous trouve ; & ſi vous ne m'aprenez promptement le fond d'une ſi étrange avanture, quel raport ai-je à faire à votre mere ? Ne me deguiſez rien, ajoûtai-je en l'embraſſant, ſongez à quel pere vous ouvrez votre cœur, & ne vous figurez rien qu'il ne puiſſe entendre. Il ſortoit de larmes de mes yeux en lui faiſant ces inſtances, & jattendois ſa réponſe avec une frayeur mortelle. Sa langue étant encore embarraſſée, elle me conduiſit juſqu'au premier banc ſans ouvrir la bouche, & ne pouvant éviter mes regards qu'elle paroiſſoit ſuporter avec peine, elle me pria de l'écouter en jettant ſur moi un œil troublé par la crainte.

Sa peine ne ſervant qu'à m'attendrir, je la preſſai encore de s'expliquer, & je lui promis un inviolable ſecret pour la rendre ſincére. Elle me dit enfin : Hélas ! quelle idée vous formerez-vous de moi ! Je me trouve ſeule au fond du Jardin. J'y ai vû des horreurs que vous aurez peine à croire, & que je tremble encore à vous raconter. Cachez-les à ma mere, que mon ſeul recit

feroit mourir d'inquiétude. Et me demandant si j'avois entendu parler d'une Etrangére qui s'étoit adreſſée à elle trois ſemaines auparavant pour en tirer quelques ſecours avec la recommandation du Comte de Clarendon, elle m'aprit que cette même femme, dont elle n'avoit eu depuis aucune nouvelle, s'étoit preſentée à elle dans la ſalle du Bal au même moment que j'en étois ſorti avec ſa Mere. Le nouveau déguiſement où elle étoit l'avoit d'abord empêché de la reconnoître, mais quelques mots d'explication ayant rapelé toutes ſes idées, elle avoit cru lui devoir les mêmes civilités qu'elle m'avoit vû faire à tous les Maſques de l'Aſſemblée. Cette Femme s'aprochant de ſon oreille l'avoit remerciée tendrement de ſes bienfaits, & lui avoit marqué une envie preſſante d'être preſentée à mon Epouſe; mais elle avoit ajouté qu'elle n'étoit pas ſeule, & qu'ayant amené ſa Fille avec elle, ſa paſſion étoit de la lui faire voir, pour l'interreſſer de plus en plus à ſa fortune, en lui montrant une jeune perſonne qui n'étoit pas ſans mérite. Elle eſt dans l'aſſemblée, lui avoit-elle dit, mais aïant ajouté que ce n'étoit pas un lieu propre à lier un moment d'entretien, elle l'avoit preſſée de deſcendre avec elle au Jardin ſans défiance au milieu de ma maiſon, & dans un tems où tout le monde ne penſoit qu'à la joye, la crédule Cecile avoit conſenti à ſe dérober un inſtant pour les ſuivre. Elles étoient deſcenduës toutes trois au Jardin. La Fille avoit obſervé beaucoup de modeſtie & de ſilence juſqu'au bout d'une des allées qui conduiſoient au bois, & laiſſant parler ſa Mere qui n'avoit pas manqué de matiére pour ſoutenir l'entretien, elle avoit affecté des airs d'embarras & de timidité capables d'en impoſer au plus habile. Mais après avoir fait quel-

ques pas dans les bois, elle avoit ouvert la bouche sans rien changer à la douceur de ses maniéres; elle s'étoit fait connoître pour un Amant passionné qui cherchoit depuis long-tems avec une mortelle impatience l'occasion de lui faire connoître ses sentimens; enfin, ce Masque perfide se flâtant peut-être que son silence, qui venoit de sa frayeur & de sa surprise, étoit une marque d'aprobation, lui avoit confessé qu'il étoit le Duc de Montmouth, & qu'il venoit recevoir d'elle l'arrêt de sa vie ou de sa mort. Cette déclaration avoit été soutenuë de toutes les images de grandeur & de félicité qui peuvent faire impression sur l'esprit d'une Fille de son âge. Elle devoit être la premiére Dame d'Angleterre après la Reine & la Ducheſſe d'Yorck. Je ſerois charmé moi-même de lui faire un établiſſement ſi digne d'elle, & j'aprouverois infailliblement des offres ſi honorables pour ma Famille. Mais il ne vouloit être redevable qu'à elle de ſon eſtime & de ſon affection, & il la conjuroit au nom du Ciel, d'aprouver l'innocent artifice dont il s'étoit ſervi pour lui déclarer ſes ſentimens.

Cecile reprit haleine, après une ſurpriſe qui lui avoit ôté la reſpiration. Sa réponſe fut telle qu'elle la devoit à l'honneur & ſes ſentimens particuliers. Mais le Duc & ſa Confidente n'étoient pas venus ſans la réſolution de tirer un autre fruit de leur entrepriſe. J'ai toujours conçu que s'ils euſſent trouvé dans ma Fille une certaine diſpoſition à les écouter, l'eſpérance de la faire entrer volontairement dans leurs vuës, les eût contenus peut-être dans les bornes de la flâterie & de la complaiſance. Le Duc de Montmouth noublia point, après ſa déclaration, de ſe faire voir à viſage découvert, dans la penſée ſans

doute que la beauté naturelle de ſa phiſionomie ajouteroit quelque choſe à la force de ſes perſuaſions. Mais la raiſon & la vertu de ma chère Fille prenant enfin le deſſus ſur ſa crainte, elle lui fit une réponſe aſſez ferme pour le faire rougir de ſes intentions. Ce qui le devoit couvrir de honte, ne ſervit qu'à irriter ſes deſirs. Il changea de ton, pour lui déclarer que l'aimant juſqu'à tout riſquer pour elle, il étoit déterminé à ſe procurer par la violence, ce qu'il auroit ſouhaité d'obtenir de ſon conſentement, & lui prenant une main tandis que l'infame Cortona ſaiſiſſoit l'autre, il ſe diſpoſoit à la traîner malgré elle juſqu'au mur, où ſes gens l'attendoient avec ſa chaiſe. Ainſi, l'innocence alloit être la proye d'un téméraire, lorſqu'un Maſque qui s'étoit tenu caché dérrriére la charmille, s'avança fiérement, en levant la voix: C'étoit Dom Thadéo. A moi! dit-il, au Duc, & ſonge que je ne ſuis point du ſexe que tu outrages. L'impétueux Montmouth s'arma auſſi-tôt d'une épée qu'il portoit ſous ſa robe. Dom Thadéo qui avoit auſſi la ſienne, fut reſpectueux juſques dans ſon tranſport. Quatre pas nous mettent à l'écart, ajouta-t'il; & ſi tu n'es le plus brutal de tous les homme, tu ménageras les yeux d'une femme. Il paſſa dans l'allée voiſine, & le Duc ne balança point à le ſuivre. Dona Cortona prit le parti de la fuite; mais Cecile, qui étoit déja pénétrée d'une mortelle frayeur, n'entendit point le bruit des épées ſans tomber dans l'état où je l'avois trouvée.

Ce recit fut ſi court, que Fanny n'eut pas le tems de s'allarmer beaucoup de mon abſence. Diviſé comme j'étois entr'elle & ma fille, j'avouë que je perdis un moment le ſouvenir de Dom

Thadéo. Le Ciel a pris votre défense, dis-je à Cecile, & je crois votre Ravisseur éloigné. Remettons l'éclaircissement de cette malheureuse avanture à des momens plus tranquiles. Votre Mere, ajoutai-je, est à m'attendre dans le Bois. Notre soin doit être de lui cacher le péril dont vous sortez. Tâchez de gagner la Maison sans qu'elle vous aperçoive, & ne tardez pas à vous faire donner tous les secours qui peuvent vous être encore nécessaires. Je vous suivrai des yeux tandis que vous traverserez le Jardin. Elle essaya ses forces, & se trouvant en état de marcher, elle me quitta en jettant quelques soupirs.

Je rejoignis mon Epouse, que je trouvai heureusement sans autre inquiétude que celle de mon retardement. Cependant l'épée que j'avois encore à la main lui faisant juger qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire, je changeai de dessein où j'étois de la reconduire au logis avant que de porter quelque secours à Dom Thadeo. L'état où je l'avois laissé m'avoit paru dangereux, & dans quelque intention qu'il fût venu au Jardin, je lui devois trop de reconnoissance, après les services qu'il avoit rendus à ma Fille, pour négliger le soin de sa vie. Je déclarai en deux mots à Fanny le malheur qui venoit d'arriver, & sans nommer le Duc de Montmouth ni Cecile, je la pressai de retourner seule au logis, & de m'envoyer dequoi secourir un homme que je croyois mourant. Je ne pus l'engager à me laisser après elle. Il passa heureusement quelques Masques que je chargeai d'avertir mes domestiques, & forcé de recevoir avec moi Fanny qui voulut absolument me suivre, je retournai au lieu où Dom Thadéo se défendoit encore contre la mort. Il nous reconnut tous deux. Mais la force lui manquoit pour par-

ler. Il prit ma main tandis que je m'occupois à chercher ses blessures, & la serra tendrement. Fanny s'agitant aussi pour arrêter son sang qui couloit en abondance, ce soin parut le ranimer. Je suis trop heureux, nous dit-il, que mon accident vous sauve un mortel chagrin, & peut-être l'honneur à Cecile. Je ne cherchois ici que le plaisir innocent de la voir, & je ne me croyois pas réservé au bonheur de mourir pour elle. C'est un sort si heureux, qu'il ne me laissera point de regret pour la vie. Il expira en finissant ces derniers mots.

Cette mort précipitée me causa moins d'effroi qu'à Fanny; mais le chagrin de voir périr si tristement un homme à qui je devois de l'estime & l'amitié, me laissa un remords cuisant d'avoir tardé trop long-tems à le secourir. Il est vraisemblable qu'une assistance un peu plus prompte, qui l'eût empêché de perdre autant de sang qu'il eût le tems d'en répandre, auroit pû lui prolonger la vie, du moins de quelques momens; car de deux blessures qu'il avoit reçuës, l'une étoit trop profonde pour faire espérer qu'aucun secours eût pû le sauver. Je demeurois encore avec le regret d'ignorer par quel hazard il s'étoit trouvé si proche du Duc de Montmouth; quoique je me fois toujours imaginé qu'étant entré dans le Sallon du Bal, à la suite de quelques Masques connus, il suivit aparemment Cecile lorsqu'il la vit descendre au Jardin avec deux personnes qu'il ne connoissoit pas.

Il me fut difficile de répondre aux questions de Fanny, sans lui faire entrevoir quelques marques d'embarras qui excitérent ses soupçons. Elle me pressa de lui aprendre ce que j'avois pû découvrir d'une si tragique avanture, & j'eus besoin d'élu-

der la vérité par mille réponses équivoques, pour éloigner d'elle la pensée que sa fille eût été mêlée dans les circonstances que je fus forcé de lui raconter. Il ne me fut pas plus aisé d'étouffer cet accident entre les Domestiques que je chargeai de lever le corps de Dom Thadéo. Le bruit s'en répandit sourdement, & je m'en aperçus moi-même au murmure qui se fit dans l'assemblée quelques momens après mon retour. Mes principaux amis me conseillérent de prendre des mesures du côté de la Justice, & M. Briand partit sur le champ pour mettre le Bailly de S. Cloud dans mes intérêts. J'en fus quitte pour quelques libéralités, que j'accordai volontiers à la mémoire d'un homme que j'avois tant de raison d'estimer. Le Duc de Montmouth fut redevable à ma discrétion de la tranquilité dans laquelle il continua de vivre à Paris. Il se flâta sans doute que dans le déguisement où il étoit, ni son adversaire, ni moi qu'il avoit vû aprocher sans me reconnoître, n'avions pû distinguer son visage, & qu'en supposant que Cecile découvrît sa témérité, on ajouteroit peu de foi à la déposition d'une personne de son âge. D'ailleurs étant arrivé secrettement à Paris, & s'y étant logé dans un Hôtel où il n'étoit pas connu, il avoit effectivement peu de raisons de craindre que la justice ne le poursuivît avec une certaine rigueur.

Une Fête qui avoit commencé avec tant d'agrément, se termina ainsi par l'événement le plus fâcheux du monde, & par la tristesse dont il ne pût manquer d'être suivi. L'impression m'en demeura au fond du cœur, quoique fort éloigné encore d'en redouter toutes les suites. Cecile, pour entrer dans mes vuës, avoit feint d'ignorer ce qui s'étoit passé à ses yeux. Elle avoit

soutenu le reste de la Fête avec un courage qui avoit demandé tous ses efforts, & m'étant aproché plusieurs fois d'elle pour m'informer de sa santé, elle m'avoit répondu d'un ton assez ferme qu'elle me prioit d'être sans inquiétude : cependant à peine fûmes-nous dégagés d'une partie de l'assemblée, qu'elle marqua de l'empressement pour se retirer. Le sommeil étoit un prétexte naturel, après les fatigues du plaisir. Cependant elle eut une foiblesse, en se faisant deshabiller, qui fut assez longue pour nous allarmer beaucoup. J'aurois souhaité de l'entretenir dès le même soir, si je n'eusse suivi que mon ardeur ; & d'un autre côté j'aurois prêté l'oreille à de longs entretiens, si j'eusse écouté les instances de sa Mere. Mais des raisons d'une force presqu'égale, me firent éviter avec le même soin ces deux sortes d'explications.

Je pensai moins à me ménager moi-même, & si je feignis de m'endormir, ce fut pour me livrer plus librement à mes réflexions. De Combien de craintes ne me trouvai-je pas le cœur assiégé ! Celles qui me restoient du sort funeste de Dom Thadéo, n'étoient pas les plus fortes, & j'étois bien plus sensible à la perte d'un si galant homme, qu'aux chagrins dont elle pouvoit devenir une nouvelle source pour moi, si la malignité de quelque ennemi eût empoisonné cette avanture. Il étoit mort à mes yeux. Quel malheureux prix de tant de services & d'amour ! Et comment justifier la Providence, qui sacrifioit ainsi la vertu pour assurer l'impunité au crime ? Mais que devois-je penser de l'entreprise de son meurtrier ? S'il aimoit Cecile, quelle voye prenoit-il pour gagner sa tendresse ? Ignorant les vuës odieuses qu'il avoit formées sur elle, & n'en

jugeant encore que par les discours qu'elle m'avoit raportez, pourquoi chercher à l'enlever, disois-je, lorsqu'il se propose de lui faire une condition si heureuse? S'il l'aime assez pour élever sa fortune jusqu'à lui, peut-il douter que je ne souhaite le bonheur & la gloire de ma fille? Cette pensée, qui se presentoit si naturellement, me conduisit à quelque défiance de la sincérité de Cecile. Le recit qu'elle m'avoit fait, n'étoit-il pas une Fable de son invention, pour couvrir quelque rendez-vous accordé au Duc, & troublé peut-être par l'arrivée importune de Dom Thadéo? ou, s'il avoit été question d'enlévement, n'étoit-ce pas de concert avec elle que cette résolution s'étoit formée; & le tour qu'elle avoit donné à son discours, n'étoit-il pas un artifice par lequel elle avoit assuré sa justification contre le témoignage du malheureux Espagnol qui l'avoit surprise avec son amant? Je me rapelois sa mélancolie, son goût pour la solitude, son insensibilité pour les soins de Dom Thadéo, & de plusieurs jeunes François qui s'étoient efforcés de lui plaire. Cette conduite à son âge, pouvoit-elle avoir une autre cause que l'amour? Elle aimoit sans doute le Duc autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit d'intelligence avec elle qu'il avoit feint d'aimer sa mere; & nous voyant fort prévenus contre le caractére de cet amant, la crainte de nous trouver opposés à son inclination, lui avoit fait prendre le parti de quitter sa famille, pour se retirer en Angleterre avec lui. L'obstination qu'elle avoit euë à nous cacher le sujet de sa tristesse, & à refuser un Mari de sa main, achevoit de donner tant de vraisemblance à toutes ces conjectures, que passant bien loin au-delà du doute, je crus devois

à ma pénétration des connoissances dont je ne devois pas tarder à faire usage ; & l'impatience banniſſant de mes yeux toute diſpoſition au ſommeil, je me levai pour aller promener mes inquiétudes au Jardin. Drink, qui avoit ſon lit dans un Cabinet voiſin, & qui ne faiſoit que s'y mettre après avoir établi un peu d'ordre dans la maiſon, m'entendit ſortir de ma Chambre, & ſe ſentit porté par ſon zèle à me ſuivre. Il me demanda ce qui m'obligeoit de quitter ſi-tôt mon lit, & lui ayant confeſſé que j'étois agité d'une inſomnie cruelle, je le preſſai en vain de me laiſſer ſortir ſeul. Il prit auſſi-tôt ſes habits, pour marcher ſur mes pas à quelque diſtance, & pour ſe trouver prêt à me répondre au moindre ſigne. Je m'enfonçai dans le bois. Mes réflexions devinrent encore plus amères, à la vuë du lieu où j'avois vû expirer l'infortuné Thadéo. Cependant en me repreſentant auſſi le triſte état où j'avois trouvé Cecile, & ces marques naturelles de conſternation & de douleur que l'art a tant de peine à contrefaire, je revenois à douter de l'explication que j'avois donnée un moment auparavant à ſes diſcours & à ſa conduite. Combien d'artifice, diſois-je, ne faut-il pas que je lui attribuë, pour la croire capable de cet excès de diſſimulation ? Eſt-ce-là le caractére de cette Fille tendre & aimable, à qui je n'ai jamais remarqué un deſir ni un mouvement contraires à ſon devoir ? Elle a le cœur plus ſenſible qu'une autre ; mais n'eſt-elle pas auſſi plus douce, plus modeſte, plus généreuſe ? Et pourquoi lui ſupoſerois-je des vices auſſi grands que ſes vertus ? Enfin, plus je revins à m'occuper d'elle & à réünir tout ce que je me ſouvenois d'avoir vû moi-même ou d'avoir apris de ſes ſentimens & de ſes inclinations, plus je trouvai de

foibleſſe & d'injuſtice dans les raiſonnemens qui m'avoient conduit à tant de noirs ſoupçons. Je m'excitai à demeurer ferme dans une prévention ſi favorable à ma chére Fille, & n'attendant que ſon réveil pour m'expliquer avec elle, je brûlois déja de l'embraſſer avec toute la tendreſſe de mon cœur.

HISTOIRE
DE
Mr. CLÉVELAND.

LIVRE QUINZIÉME.

CE changement d'idées rendit un peu de tranquilité à mon esprit. Je pensois à regagner mon apartement, lorsque j'entendis la voix de Drink, qui me prioit d'un ton fort empressé de venir à lui. Je fis quelques pas sans le découvrir, mais en tournant le coin d'une allée d'où je jugeois que son exclamation étoit partie, je le vis aux prises avec un homme qui s'efforçoit de s'échaper de ses mains, & que je reconnus aussi-tôt pour un de mes anciens Domestiques. C'étoit celui sur la trahison duquel j'ai déja prévenu mes Lecteurs, en racontant ses liaisons avec Dona Cortona. Il parut encore plus effrayé de ma presence, qu'il ne l'avoit été de se voir arrêté par Drink. Celui-ci l'avoit vû monter sur le mur qui est à l'extrêmité de l'allée, &

se glisser ensuite dans le bois avec des précautions qui lui avoient rendu ses desseins suspects ; il s'étoit rangé sous quelques feüillages, pour continuer de l'observer, & se défiant de tout, après l'événement funeste qui étoit arrivé la même nuit, il s'etoit crû obligé, pour notre sûreté, de l'arrêter au passage.

Les circonstances que j'ai raportées m'étoient encore inconnuës, & quoique j'eusse assez mauvaise opinion d'un homme dont je ne m'étois défait que sur des fautes bien éclaircies, il ne me seroit jamais venu à l'esprit qu'il fût mêlé dans notre avanture. Cependant Drinck, qui jugeoit aussi mal de son dessein par sa frayeur que par la voye qu'il avoit prise pour s'introduire chez moi, le pressoit sans ménagement de confesser ses intentions, & parloit de le mettre sur le champ entre les mains de la Justice, Je joignis mes instances à cette menace. Enfin la parole que je lui donnai en même-tems de lui rendre la liberté s'il vouloit être sincére, le détermina à me promettre une confession sans réserve. Il commença un reçit dont chaque mot me frapa d'étonnement & d'horreur. Le seul nom de la Cortona auroit été capable de m'en inspirer ; que fût-ce d'aprendre qu'elle étoit à la tête de mes ennemis, & qu'elle avoit juré ma ruïne ? Elle avoit eu tant de confiance pour ce malheureux, qu'il étoit instruit de son entreprise depuis l'origine. Il ne m'en déguisa aucune circonstance, & voici ce qu'il ajouta à celles que j'ai déja raportées. Le projet du Duc de Montmouth étant de repasser aussi tôt en Angleterre avec ma fille, la seule difficulté qui l'avoit effrayé, regardoit la route & l'embarquement, qu'il étoit presque impossible de faire réüssir sans bruit, si des deux partis auxquels ses espérances étoient bornées,

il étoit obligé de prendre celui de la violence. Dona Cortona l'avoit délivré de cette peine, en faisant servir le Comte de Clarendon au succès de son entreprise. Ce Seigneur étant assez considéré à Versailles, pour obtenir du Ministre certaines faveurs personnelles qui n'avoient point de raport aux intérêts de l'Etat, il ne fit point difficulté de s'employer pour Dona Cortona, lorsque sous prétexte d'avoir quelque chose à redouter en France de la part de l'Espagne, elle le pressa au nom de la Duchesse sa fille, de faciliter promptement son retour à Londres. Elle le conjura de lui faire obtenir un passe-port de la Cour, sous le nom d'une Dame Etrangére attachée à la Duchesse d'Yorck, avec un ordre au Commandant de Calais, de lui fournir en arrivant dans cette Ville, tout ce qui pouvoit précipiter son passage. Elle se flâta qu'avec ces deux secours, il lui seroit aisé de gagner le bord de la mer sans avoir de compte à rendre de son voyage, & sans être exposée même à rien craindre du ressentiment de Cecile. Ainsi la perfide employoit le meilleur de mes amis pour me percer le cœur. Elle obtint ce qu'elle s'étoit promis du crédit de Mylord Clarendon, toutes ses mesures étant prises pour partir, & avec ma fille au moment qu'elle l'auroit enlevée, elle étoit munie des deux pieces, qu'il lui avoit fait remettre avec autant de diligence & de soin, que s'il eût crû rendre service à sa fille ou à la mienne.

A l'égard du motif qui amenoit chez moi le traître, c'étoit seulement pour observer quel effet l'attentât du Duc y avoit produit, & si Dom Thadéo étoit mort de ses blessures. Surpris de lui entendre nommer Dom Thadéo, je lui demandai s'il étoit connu du Duc, & sa réponse dévoila un autre mystére, que j'apris avec d'au-

tant plus de chagrin, qu'il étoit propre à diminuer beaucoup la compassion que je croyois devoir à ce malheureux Espagnol. Mais il servit d'un autre côté à justifier à mes yeux la providence, dont la rigueur m'avoit déja porté indiscrétement à quelques murmures. Dona Cortona n'avoit pas été long-tems à Paris sans aprendre qu'il avoit quitté ma Maison. La curiosité d'en sçavoir la cause, ou l'esperance de l'employer à ses desseins, lui avoient fait trouver le moyen de le rejoindre, & dans les entretiens qu'elle avoit eus avec lui, elle n'avoit pas eu de peine à tirer d'un Amant desespéré la confession de ses peines. Ces nouvelles lumiéres lui firent naître d'autres idées. Elle conçut qu'en lui inspirant comme au Duc de Montmouth le desir d'enlever ma fille, elle auroit deux utilités à tirer de cette fourberie : l'une, de le faire servir aux intérêts du Duc, par les moyens mêmes qu'il employoit pour le sien, & d'assurer ainsi le succès d'une affaire où elle ne pouvoit le faire entrer autrement sans se trahir : l'autre, de tourner à son profit les dépenses dans lesquelles il lui seroit aisé de l'engager. Si elle trouva des obstacles dans la vertu de Dom Thadéo, qui se révolta contre ses premiéres insinuations, elle sçut lui representer si adroitement que la premiére loi est de se satisfaire, & qu'il ne se proposoit d'ailleurs qu'un mariage honnête, pour lequel il avoit même obtenu mon consentement, que la délicatesse & le respect furent étouffés dans son cœur par de si flâteuses espérances. Après l'avoir séduit, elle n'eut pas de peine à lui faire suivre toutes ses impressions. Il devint sa dupe, avec les circonstances les plus humiliantes pour un homme à qui l'honneur avoit toujours été cher ; & le jour même qui précéda sa mort, il avoit remis une somme considérable à cette in-

fâme, pour acheter mille choſes dont elle lui avoit perſuadé que Cecile auroit beſoin ſur la route d'Eſpagne.

Drinck étoit d'avis de livrer ſon Priſonnier à la Juſtice de Saint-Cloud. C'étoit le ſeul moyen, me diſoit-il, d'inſpirer aſſez d'effroi au Duc pour lui faire repaſſer promptement la mer avec ſa compagne. Ce conſeil étoit ſage. Mais outre que j'étois lié par ma promeſſe, je conſidérois qu'au milieu de mes juſtes reſſentimens j'avois des meſures à garder avec un eſprit capable des extrêmités les plus violentes. L'intérêt de la Ducheſſe d'Yorck, à qui il avoit rendu effectivement des ſervices eſſentiels, le mien même, & celui de ma famille, étoient de trop fortes raiſons de le ménager. Je ne pouvois faire arrêter ſon Emiſſaire; ſans l'expoſer lui-même aux pourſuites de la Juſtice, qui ſe réveilleroit malgré moi à la moindre dépoſition. Enfin, réſolu d'accorder la liberté à ce miſérable, je l'obligeai ſeulement de m'aprendre la demeure de ceux qu'il ſervoit avec tant de zèle. J'affectai de prendre un crayon pour l'écrire en ſa preſence; dans la penſée que faiſant ce raport à ſes Maîtres, il leur cauſeroit aſſez d'inquiétude pour leur faire prendre le parti de ſe mettre à couvert par ſa fuite. Eloignez ce monſtre de mes yeux, dis-je à Drink, qui n'avoit pas ceſſé de le tenir au collet. Qu'il aille raconter à ceux qui l'employent, que leur nom m'eſt connu, & qu'après avoir trahi & maſſacré un honnête homme, on n'eſt pas tranquile ſi l'on n'a quelque charme pour endormir la Juſtice.

Je donnai avis ſur le champ à Mylord Clarendon de l'indigne abus qu'on avoit fait de ſa confiance, & ne m'en fiant point à la Poſte, je fis partir un de mes gens pour lui porter ma lettre. Dans la diſpoſition où j'étois à m'affliger, je lui

reprochois tristement d'être si long-tems à revenir à Paris après me l'avoir promis plusieurs fois par ses lettres, & dans un tems où ses lumiéres & ses consolations m'étoient si nécessaires. Vous serez surpris, lui disois-je, de me voir prendre un ton si différent de celui que vous admiriez dans mes letrres ; mais sçais-je à quoi le Ciel me destine ? Et lui exposant ma situation, je lui demandois ce que je devois penser des menaces du sort qui sembloit n'en vouloir rien moins qu'à ma fille, après l'avoir épargnée dans mes plus grandes disgraces, & qui m'affligeroit bien plus en me la raviſſant, qu'il ne m'avoit consolé lorsqu'il me l'avoit renduë. Le Duc de Montmouth ayant continué depuis son départ de Roüen, d'entretenir un commerce de lettres avec lui, je le priois d'employer le pouvoir qu'il avoit conservé sur son esprit, pour lui inspirer des projets plus convenables à son honneur & à mon repos ; ou s'il n'espéroit pas de faire ce miracle sur un caractére si difficile à gouverner, d'obtenir secrettement par le crédit du Duc & de la Ducheſſe d'Yorck, qu'il fût rapelé à la Cour de Londres. Enfin, cherchant un titre qui répondit aux sentimens de mon cœur, je le nommois mon pere, & je l'avertiſſois que si ses affaires continuoient de le retenir à Roüen, je pensois à l'aller surprendre avec toute ma famille. L'édifice de mon bonheur, ajoutois-je, menace ruïne à Paris, & je veux essayer si le changement de lieu n'y aportera point quelque remède ; sûr du moins que votre presence & votre amitié en seront toujours un plus solide que tous ceux de la fortune.

La mélancolie qui m'inspiroit des expreſſions si triſtes n'alloit pas encore jusqu'à me faire craindre les malheurs qu'elles sembloient annoncer. Je m'étois rassuré au contraire, par mes réfle-

xions, contre les événemens qui paroiſſoient les plus capables de m'allarmer. Quand le Duc de Montmouth & ſa Confidente auroient eu la témérité de ne pas s'éloigner, & celle de reprendre leurs deſſeins avec de nouvelles eſpérances, j'étois dans une ſituation qui ne me permettoit point de les redouter. Un péril de cette nature n'eſt grand que tandis qu'on l'ignore. J'avois plus de monde avec moi que le Duc n'en eut jamais oſé raſſembler dans le voiſinage de Paris & de la Cour; & ſi la confiance que j'avois dans mes gens me rendoit tranquile contre la violence, je me répondois bien qu'avec toutes les lumiéres que je m'étois procurées, ma propre vigilance me mettroit à couvert de toutes ſortes de trahiſons. Il ne me reſtoit qu'un doute, que tant d'éclairciſſemens n'avoient pas été capables de diſſiper, & que je ne pouvois entretenir ſans conſerver quelque défiance au milieu de toutes les raiſons qui ſervoient à me raſſurer. Dans les diſcours de Cecile, je n'avois pas bien démêlé, ſi elle étoit ſans inclination pour le Duc, & par conſéquent ſi elle n'étoit pas juſqu'à un certain point dans ſes intérêts, du moins par les deſirs ſecrets de ſon cœur. Cette Comédie joüée avec tant d'art & long-tems ſoutenuë par un eſprit auſſi boüillant que le Duc, me paroiſſoit un myſtére où j'appréhendois qu'elle n'eût trempé. Si ſon cœur étoit d'intelligence avec ſon Amant, je ne prévoyois que trop l'inutilité de mes ſoins. Mais pourquoi me refuſer auſſi un aveu que je lui avois demandé avec tant d'inſtances, & par quel caprice ſe ſeroit-elle obſtinée à me cacher ſes ſentimens, lorſque je ne lui marquois d'ardeur que pour les ſatisfaire. Le rang du Duc, & la connoiſſance de ſon caractére encore plus que ſon rang, ne m'auroient jamais permis à la vérité de

penſer à lui pour ma Fille ; mais en ſupoſant qu'il y penſât lui-même, & que malgré tant de vices que j'aurois cru peu compatibles avec les inclinations de Cecile, il eût trouvé le moyen de lui plaire, il n'eſt pas moins certain que paſſant ſur mes répugnances, je me ſerois réduit à l'avertir que l'amour lui faiſoit bien des illuſions, & je n'en aurois pas été plus difficile à me rendre. Peut-être l'aurois-je ſoupçonnée d'accorder quelque choſe de plus à l'ambition qu'à la tendreſſe, & j'aurois confeſſé que l'honneur de devenir la Belle-fille d'un grand Roi, pouvoit être acheté par quelques ſacrifices.

Toutes ces conſidérations ſupoſoient l'ignorance où j'étois encore du plus odieux complot du Duc, car le Traître qui venoit de me faire ſa confeſſion, n'avoit pû m'aprendre là-deſſus ce que je me figure qu'il ignoroit lui-même. Je pris, ſur ces raiſonnemens, une réſolution qui pourra ſembler étrange après ce qui s'étoit paſſé chez moi la même nuit, mais qui achévera de faire voir avec quelle paſſion je deſirois le bonheur de ma Fille. Ce fut de me procurer une entrevuë avec le Duc de Montmouth, pour aprendre de lui-même le fond de ſes ſentimens, & ſes progrès dans le cœur de Cecile. Cette explication étoit l'affaire d'un moment. S'il me faiſoit la moindre ouverture qui pût me faire voir plus clair dans les inclinations de ma chére Fille, j'étois déterminé à la lui offrir ſur le champ, avec tous les avantages que ma fortune me mettoit en état de lui aſſurer, & ſans rejetter bien loin ce qui pouvoit être exécuté dans l'eſpace de quelques jours, je ne l'aurois aſſujetti qu'à prendre le tems néceſſaire pour obtenir le conſentement du Roi ſon Pere. Quelque diſtance qu'il y eût entre

sa naissance & la mienne, le nom de Mylord Axminster, & l'ancienne bonté du Roi pour mon grand-Pere maternel & pour moi-même, me faisoient espérer qu'il passeroit sur un défaut qui se trouveroit encore réparé par mes richesses.

Je m'arrêtai avec tant de complaisance à toutes les parties de ce projet, que sans attendre le réveil de Fanny, je fis partir Drinck, pour aller proposer civilement au Duc de Montmouth de recevoir ma visite. Les nouvelles que j'apris de la santé de Cecile m'auroient causé quelque allarme, si je ne m'étois flâté d'avoir entre les mains un reméde infaillible pour toutes ses peines. Les femmes qui étoient demeurées auprès d'elle, ne s'étoient point aperçuës qu'elle eût goûté un moment de repos. Elle avoit paru continuellement agitée par de sombres méditations, qu'il avoit été impossible d'interrompre. Elles finiront, dis-je en moi-même; car en rendant justice au caractére de ma Fille, que je croyois effectivement supérieur à toutes sortes de soupçons, je commençois à ne plus douter, que soit ambition, soit amour, elle n'eût le cœur possédé d'une violente passion pour le Duc.

Sa Mere, que l'inquiétude avoit déja réveillée, & qui attendoit de ses nouvelles au moment que j'entrois dans sa chambre, me conjura de lui donner quelques lumiéres sur tout ce qui étoit arrivé la nuit dans le bois. Je l'avois forcée de se retirer avant que sa curiosité eût été satisfaite, & mes réponses avoient peut-être calmé une partie de ses allarmes; mais les réflexions auxquelles elle s'étoit livrée en se mettant au lit, avoient troublé son sommeil. Je persistai à lui cacher le fond de l'avanture, & ne pouvant éluder néanmoins la force des rai-

ſonnemens dont elle apuyoit ſes conjectures, je lui confeſſai que c'étoit de la main du Duc de Montmouth que Dom Thadeo avoit reçu le coup mortel. En même-tems, pour arrêter les préventions que ce malheur auroit pu lui inſpirer contre le Duc, j'ajoûtai qu'aimant tous deux Cecile, il n'étoit pas ſurprenant que la jalouſie les eût armés l'un contre l'autre, & que ſi le Ciel avoit réſolu la mort de l'un, il étoit aſſez heureux pour ma fille que ce fut celui pour lequel nous lui avions reconnu le moins de penchant. Et ſuivant cette idée, qui ne pouvoit lui paroître nouvelle après les ſoupçons qu'elle avoit été la premiére à former, je lui apris ſans affectation que je me croyois certain de l'amour du Duc pour Cecile, & que je doutois preſque auſſi peu du retour qu'elle avoit pour lui. Voilà le miſtére éclairci, ajoûtai-je; & je continuai de lui aprendre mes projets, aſſez ſûr qu'elle ne balanceroit pas à les aprouver.

Ses objections ne furent priſes en effet que de l'obſtacle qu'elle apréhendoit de la part du Roi d'Angleterre. Je la vis même flâtée des ſentimens que j'attribuois au Duc, & prête à faire l'éloge d'un homme de qui elle n'avoit redouté pour ſa fille que la legéreté ordinaire à ſon âge, & à ſon rang. L'ayant raſſurée par les mêmes eſpérances dont ma propre imagination s'étoit remplie, je ne penſai plus qu'à prendre le chemin Paris pour m'ouvrir au Duc; & lorſque je revis Cecile, dont la ſanté me parut réellement altérée, je ne lui demandai point la cauſe d'un mal que je croyois pénétrer auſſi-bien qu'elle.

A peine Drinck fut-il de retour, que ſans m'arrêter à la deſcription qu'il me fit de l'embarras du Duc, je ne pris de ſa commiſſion

que ce qui étoit favorable à mes vuës. Il l'avoit trouvé seul dans son apartement, & le compliment qu'il lui avoit fait de ma part l'avoit troublé beaucoup ; mais après s'être un peu remis, il avoit répondu que je le trouverois toujours disposé à me servir, & qu'il recévroit ma visite avec plaisir. Drink n'avoit pu distinguer, en l'observant, s'il s'étoit deja informé du malheureux succès de ses derniers ordres ; & songeant à ma sureté, il me conseilla de ne point entrer chez lui sans être bien accompagné ou bien armé.

Je rejettai ce conseil avec dédain. Ce n'étoit point des trahisons de cette nature que j'avois à redouter du Duc de Montmouth, & si je lui ai donné quelquefois le nom de perfide, je n'ai pas confondu dans ce reproche ses sentimens d'honneur avec ses principes de galanterie. Je serois entré seul chez lui, sans crainte & sans défiance. D'ailleurs les questions que j'avois à lui faire n'étoient pas propres à l'offenser. Cependant si je refusai de prendre d'autres armes que mon épée, mon train ordinaire étoit assez nombreux pour ne pas craindre le reproche de m'être exposé legérement. J'arrivai, sans doute, beaucoup plûtôt qu'il ne s'y attendoit, car je le surpris avec le confident qu'il avoit envoyé le matin chez moi, ou du moins j'aperçus ce malheureux qui sortoit de sa chambre au moment que je m'y faisois annoncer, qui ne put se dérober assez habilement pour éviter ma vuë. Je feignis de ne le pas remarquer. Il étoit allé, à son retour, chez Dona Cortona, qui ne l'avoit envoyé chez le Duc qu'après l'avoir entretenu long-tems sur les circonstances de son avanture. Il avoit été sincére dans ce recit. Le Duc l'avoit écouté, & par un caprice difficile à expli-

quer pour ceux mêmes qui en seroient capables comme lui dans les mêmes circonstances, après avoir manqué de délicatesse jusqu'à tout entreprendre pour ravir & pour corrompre une fille aimable & vertueuse, il en eut assez pour être sensible au procédé généreux que j'avois gardé avec son Emissaire. Le refus que j'avois fait de le livrer à la Justice, & les termes que je l'avois chargé de répéter à ses Maîtres, avoient fait impression sur ce naturel emporté, mais noble & généreux. Cet entretien l'avoit disposé à me recevoir avec d'autres sentimens, que ceux qu'il est naturel de conserver pour un homme à qui l'on a voulu faire un outrage. S'il donna quelques marques de confusion en me voyant paroître, elles furent effacées presqu'aussi-tôt par l'air de politesse qui leur succéda.

Ma résolution étoit d'éviter tout ce qui avoit quelque raport au malheur de Dom Thadéo. Je pris mon exorde du sujet même de ma visite. L'amour, lui dis-je, exerce son pouvoir dans tous les rangs, & ma fille étant aimable, je ne serois point étonné qu'il vous eût inspiré quelque penchant pour elle, si je concevois comment une si belle passion peut s'accorder dans le cœur d'un galant homme, avec le dessein de faire insulte à ce qu'il juge digne d'être aimé. Mais je vous avouë que cette conciliation est impossible dans mes idées. Aimez-vous ma fille ? ajoutai-je en le regardant d'un air ferme, mais honnête & serain. Cette question parut l'embarrasser. Cependant n'apercevant point de colére dans mes yeux, il prit ma main qu'il porta jusqu'à sa bouche, & son cœur vint, si j'ose parler ainsi, sur ses lévres, pour me protester qu'il adoroit Cecile. Il reste à m'expliquer, repris-je, par quel oubli de vous-même vous avez pû former le des-

sein de l'enlever. Un cœur noble employe-t'il la violence pour se rendre heureux ? Et quand il auroit assez d'ascendant sur ce qu'il aime pour lui faire regarder un enlévement d'un autre œil, quel goût trouvera-t'il jamais dans un bonheur qu'il doit à des voyes si basses ? J'aurois pu continuer long-tems sans apréhender d'être interrompu. Il tenoit la vuë baissée, & sa hardiesse naturelle paroissoit l'avoir abandonnée. Je repris encore ; l'honneur même est-il bien à couvert dans une entreprise qui blesse tant de droits sacrés, & s'il y a quelque différence entre le voleur & le ravisseur, n'est-elle pas à l'avantage de celui qui n'enléve qu'une somme d'argent, ou quelqu'autre partie mépriſable du bien d'autrui ? Cette comparaison le piqua. J'avois eu dessein, en le voyant si consterné, d'éprouver en effet s'il étoit capable de reconnoître ses fautes. Ah ! s'écria-t'il en rougissant, vous n'êtes donc ici que pour m'insulter ? Non, repris-je aussi-tôt, j'ai assez bonne opinion de vous pour me figurer que la générosité, la justice & l'honneur, sont des qualités qui vous sont chéres ; mais je ne vous déguise point que la chaleur de votre passion vous les a fait oublier. Voyez, à votre tour, continuai-je, si vous les reconnoîtrez dans mon procédé. Ma fille vous aime, sans doute, car ce seroit vous insulter effectivement que de vous supposer d'autres idées. Si elle vous aime.... Il m'arrêta par la vivacité du mouvement avec lequel il quitta sa chaise. N'achevez pas, me dit-il, que vous ne m'ayez entendu. On ne m'a pas trompé, je le vois bien, lorsqu'on m'a dépeint la noblesse de votre caractére, & l'honnêteté de vos sentimens. J'ouvre les yeux sur mon injustice, & je ne veux pas que vous m'expliquiez vos vûës avant que de connoître les miennes.

J'aime

J'aime votre fille, reprit-il d'un air plus moderé, & je la crois digne du premier Roi du monde. Cependant des idées mal entenduës de grandeur, soutenuës par le pernicieux conseil d'une femme pour laquelle j'ai d'ailleurs peu d'estime, m'avoient fait craindre que mes sentimens ne fussent point aprouvés du Roi mon pere & du Public. Ne me demandez point à quel parti je m'étois arrêté. Je vous le confesserai quelque jour pour m'en punir. Mais vos procédés me persuadent à ce moment qu'il n'y a rien de supérieur à l'honneur & à la vertu. Je vous demande Cecile, comme je vous demanderois un riche tresor, & je ne prens que l'espace nécessaire pour faire le voyage de Londres, où je me flâte d'arracher au Roi son consentement par mes instances.

Je l'embrassai tendrement après ce discours, & renonçant à porter mes questions plus loin, je me livrai à la joye de voir prendre un si heureux tour à la fortune de Cecile. Il ne me vint pas même à l'esprit qu'elle pût recevoir autrement qu'avec transport ce que je supposois qu'elle desiroit uniquement. Si j'évitai d'aprofondir davantage les engagemens qu'elle pouvoit avoir pris sans ma participation, ce fut pour ménager sa modestie. La satisfaction du Duc parut encore surpasser la mienne, lorsque je l'assurai que dans le discours qu'il avoit interrompu, j'allois lui offrir ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me demander. Comme son intérêt devenoit le mien & celui de ma fille; en lui confessant que je sentois tout le prix de son alliance, je lui representai ce qui pouvoit diminuer les obstacles qu'il craignoit de l'autorité du Roi & du jugement du public. Ma fille étoit l'unique reste du sang de Mylord Axminster, & l'héritiére de tous ses

biens. La tache de ma propre naiſſance étoit réparée par l'honneur que le Roi Charles m'avoit fait de me créer Chevalier de la Grande-Bretagne à Bayonne ; & quoique le fils naturel d'un ſimple Gentilhomme ne tire pas un grand luſtre de ſon origine, il y avoit peut-être quelque diſtinction à faire en ma faveur, lorſque je me trouvois le fils d'un homme qui avoit joüi longtems de l'autorité ſouveraine. J'ajoûtai les raiſons que j'avois d'eſpérer de la bonté du Roi un peu de reconnoiſſance pour l'attachement de mon Grand pere, & j'étois informé depuis mon ſéjour en France, que ce bon homme, au lit de la mort, avoit demandé pour derniére faveur à ſon Maître, de prendre ſoin de ma fortune ſi le Ciel me ramenoit en Angleterre.

Le Duc de Montmouth, me traitant déja de pere, auroit ſouhaité de ne pas quitter Paris ſans avoir fait éclater ſes tranſports aux pieds de Cecile ; mais ſans condamner ce deſir, que j'aurois trouvé de la douceur moi-même à ſatisfaire, je lui repreſentai qu'après le funeſte accident dont je ne voulois plus rapeler autrement le ſouvenir, la prudence ne lui permettoit pas de paroître à Saint-Cloud. Sa ſeule preſence y pouvoit faire naître des ſoupçons que j'avois heureuſement prévenus. Partez pour Londres, lui dis-je, & repoſez-vous ſur moi de tout ce qui dépendra de mes ſoins. Ainſi preſqu'auſſi touché que lui de l'heureuſe concluſion d'une avanture ſi délicate, je me diſpoſois à porter promptement à Cecile des nouvelles que je croyois plus propres à rétablir ſa ſanté que tous les remédes, lorſqu'en me levant pour quitter le Duc, j'entendis un des gens qui lui annonçoit la viſite de Dona Cortona.

Ce nom que j'avois tant de raiſons de dé-

tester, m'auroit fait précipiter mon départ, si le Duc n'eût souhaité, pour me donner une nouvelle confirmation de sa droiture, que je fusse témoin du remerciement qu'il destinoit à cette infâme Confidente. Il la fit introduire. Elle fut extrêmement allarmée de me voir, & toute son effronterie ne la servit point assez bien pour rassurer sa contenance. Cependant ayant accepté un Fauteüil que le Duc lui fit aprocher, elle écouta avec beaucoup de modestie les reproches qu'il lui fit de l'avoir engagé dans une entreprise dont il rougissoit. Il lui conseilla, si elle retournoit à Londres de ne se presenter jamais devant ses yeux, & de craindre sur-tout d'exercer ses honteuses pratiques dans les lieux où il auroit quelque pouvoir. J'attendois curieusement quelle seroit sa réponse; mais rien ne peut être égal à ma surprise, lorsque lui ayant vû verser quelques larmes, & se servir de son mouchoir pour les essuyer, je l'entendis se plaindre amérement d'avoir cédé elle-même à des instances auxquelles une soumission nécessaire l'avoit forcée de se rendre. Elle dépendoit d'un homme qui n'avoit trouvé que cette voye pour se procurer un établissement à Londres, & qui s'étoit servi des derniéres violences pour l'engager dans une entreprise dont elle avoit mille fois gémi. Elle étoit trop heureuse que je me trouvasse present, moi qui pouvois rendre justice à sa sincérité par mon témoignage; car je sçavois quels étoient ses sentimens pour moi & pour tout ce qui m'étoit cher. Elle se souvenoit de me les avoir fait connoître avant que de passer en Angleterre, & je ne me persuaderois jamais, qu'avec cette disposition à m'aimer, elle eût pu former le dessein de me causer un chagrin mortel, si elle n'y avoit été contrainte par la violence qu'on avoit

faite à ſes inclinations. Enfin, le ton & les geſtes dont elle accompagna ce diſcours, firent ſur moi tant d'impreſſion, que me laiſſant entraîner par les aparences, j'aurois exhorté le Duc à la traiter avec moins de dureté ſi ce qu'elle ajoûta dans l'eſpérance d'augmenter la pitié dont elle me voyoit ſaiſi, n'eût allumé au contraire mon indignation. Elle conjura le Duc de rendre témoignage à ſon tour qu'elle l'avoit exhorté à faire des conditions avantageuſes à Cecile, & à lui marquer des attentions qui ne fuſſent guéres différentes de celles qu'on a pour une Epouſe. Ce que j'avois affecté de ne pas vouloir éclaircir, ceſſa ainſi d'être obſcur par la hardieſſe qu'elle eût de me l'expliquer ouvertement. J'en aurois fait des reproches amers à l'un & à l'autre, ſans la conſidération de ma fille, que j'aurois crû bleſſer en renouvelant ces fâcheuſes idées. Cependant le Duc attribuant mon trouble au chagrin que j'avois de voir un objet odieux, lui ordonna bruſquement de ſe retirer. Je partis peu de momens après elle. Une témérité incroyable l'avoit fait demeurer au bas de l'eſcalier, où j'eſſuyai encore une multitude d'impoſtures qu'elle avoit arrangées ſur le champ avec de nouveaux artifices. Elle compta ſur ma crédulité juſqu'à me propoſer de la prendre dans mon Caroſſe, & de la remettre chez elle; mais après l'avoir écoutée en ſilence, je lui tournai le dos tout d'un-coup, après un remerciement ironique, qui acheva de lui mettre la rage & la confuſion dans le cœur.

Au milieu de la joye que j'emportois à S. Cloud, il m'étoit difficile de ne pas ſentir d'indécence des premiéres vûës du Duc, & de n'en être pas beaucoup plus offenſé que d'un ſimple projet d'enlévement où j'avois pû ſoupçonner

ma fille d'avoir trempé, & sans lui supposer d'autre dessein qu'un engagement légitime. Mon soin fut d'écarter les conclusions chagrinantes qu'il auroit fallu tirer malgré moi de ces idées ; & trop satisfait des arrangemens que j'avois pris avec le Duc, j'arrivai chez moi avec beaucoup d'impatience de les communiquer à Fanny. Je la trouvai avec Cecile, qui s'étoit levée, quoique dans un état fort languissant, mais qui accourut à moi les bras ouverts, au premier pas qu'elle me vit faire dans la chambre de sa mere.

Elles avoient eu, pendant mon absence, des explications qui avoient éclairci bien des mistéres. Fanny, mortellement affligée de la langueur où elle l'avoit trouvée à son réveil, l'avoit excitée, par de nouvelles instances, à lui ouvrir son cœur. Elle n'avoit pas réüssi à tirer d'elle le secret de peines ; mais étant persuadée comme moi que nous l'avions heureusement pénétré, elle lui avoit parlé du Duc de Montmouth & de la pensée où nous étions qu'elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit cette déclaration qui avoit échauffé Cecile jusqu'à lui faire quitter aussi-tôt son lit, où elle étoit encore, & où sa santé demandoit peut-être qu'elle demeurât. Elle s'étoit plainte, avec une abondance de larmes, de l'opinion que nous avions d'elle; & lorsque sa mere, qui ne prenoit encore ce langage que pour une véritable dissimulation, eût ajoûté que j'étois allé à Paris pour conclure peut-être son mariage avec le Duc, elle étoit tombée dans des agitations qui s'étoient terminées par un profond évanoüissement. Enfin, elle n'en étoit revenuë que pour protester avec la même chaleur, qu'elle n'avoit jamais senti le moindre penchant pour le Duc, qu'elle avoit eu la veille les premiéres nouvelles du sien ; & que loin de mettre son bon-

heur à l'épouser, il étoit de tous les hommes du monde celui pour lequel l'amour étoit le moins capable de la toucher. Dans l'inquiétude qu'elle avoit ressentie, & n'osant douter de notre tendresse pour elle*, elle auroit souhaité de me dépêcher quelqu'un sur le champ pour me faire changer de dessein ; mais DRINK qui sçavoit seul la demeure du Duc, étant à ma suite, elle avoit attendu mon retour avec des craintes inexprimables, & elle se jettoit dans mes bras en me voyant paroître, pour me conjurer de ne pas faire servir les droits que j'avois sur elle à son malheur & à son désespoir. Fanny, persuadée par ses pleurs, joignit aussi-tôt la même priére à la sienne.

Je les regardai toutes deux avec étonnement ; & mon embarras croissant par l'idée presente de la démarche que je venois de faire, je les priai de s'asseoir pour raisonner plus tranquilement. Il est certain, ma fille, dis-je à Cecile, que si quelqu'un est coupable ici d'une imprudence, ce n'est pas votre mere ni moi, qui ne respirons que votre bonheur, & qui cherchons depuis si longtems à découvrir ce qui peut flâter vos desirs & vos goûts. Est-il besoin que je vous rapele mes efforts ? Mais tandis que vous nous voyez uniquement livrés à ce soin, vous vous obstinez à garder un silence qui nous afflige, & vous nous mettez dans la nécessité de deviner vos inclinations pour les satisfaire. Elle m'interrompit, les larmes aux yeux. Hélas ! si vous permettez que je me justifie, ne vous ai-je pas juré mille fois, me dit-elle, que je n'aspirois point à d'autre bonheur qu'à vivre auprès de ma mere & de vous ? Vous me l'avez juré, repris-je. Mais d'où vient donc cette tristesse qui vous devore ? Est-on plongée dans une profonde mélancolie, quand

on joüit du bonheur où l'on aſpire ? Vous nous trompez. Je vous ai vuë l'humeur fort différente ; & vous ne me perſuaderez jamais qu'un changement de cette nature puiſſe être l'effet du hazard à votre âge.

Ecoutez, repris-je, en affectant un air plus ſévére : voici ce qui me reſte à faire pour vous. Comme il eſt tems que je penſe à l'établiſſement de votre fortune, & que la bienſéance même ne permet point à une fille de rejetter des propoſitions avantageuſes ſans donner quelques juſtes raiſons de ſon refus, je fais dépendre votre mariage avec le Duc de Montmouth de l'ouverture que vous aurez pour moi. Tout autre goût ſera une juſte raiſon ; mais je demande à le connoître : ſans quoi, ma fille, vous devez ſentir que plus je vous aime, plus je dois inſiſter ſur une alliance qui vous rend la premiére Dame d'Angleterre, & qui ne peut manquer d'être auſſi fort avantageuſe à vos freres. Je vous laiſſe quelques jours, ajoutai-je, pour adoucir la loi que je vous impoſe. Songez d'où je la prens moi-même : c'eſt de ma tendreſſe autant que de la raiſon.

Il m'en avoit couté beaucoup pour prendre un ton ſi ferme avec ma fille. J'étois accoutumé à la traiter avec la tendreſſe & la familiarité d'un frere. Auſſi me retirai-je après ce diſcours, pour éviter des attendriſſemens qui m'auroient porté peut-être à me démentir. En me relâchant ſi-tôt des promeſſes que j'avois faites au Duc, je ne penſois pas à l'en avertir avant ſon départ. Outre le reproche de legéreté que je me ſerois attiré juſtement, j'aurois apréhendé quelque nouvelle entrepriſe de ſa paſſion ; & de quelque maniére que les inclinations de Cecile puſſent tourner, j'étois bien aiſe qu'il eût le tems de s'éloigner, & ſur-tout de perdre de vuë ſa Confidente. Mais s'il

arrivoit que je fusse obligé de rompre avec lui ; je me proposois de lui écrire à Londres. Une Lettre porte des explications & des ménagemens que la chaleur d'un entretien rend quelquefois difficiles. J'avois compté sur le penchant de Cecile, & mes promesses ne rouloient que sur cette supposition : j'étois libre sans doute de les rétracter, lorsqu'elles manquoient d'une condition si nécessaire.

Avant la fin du jour il me vint deux Messagers, qui me causérent un embarras presque égal. L'un, de la part du Duc, qui m'écrivoit dans les termes les plus tendres avant que de quitter Paris, & qui envoyoit des présens considérables à Cecile. Son Courier avoit ordre de les remettre à elle-même, avec un compliment tel que la politesse & l'amour peuvent le dicter. Dans les sentimens où j'avois laissé ma fille, je n'espérois pas qu'elle reçut cette galanterie avec beaucoup de complaisance. M'étant fait informer de ses dispositions, j'apris fort à propos qu'un reste d'abattement l'avoit forcé de se retirer dans sa chambre, où elle paroissoit dormir depuis quelques heures. Cette excuse satisfit le Courier, qui se reposa sur moi de sa commission. Mais à peine étoit-il éloigné de quelques pas, qu'un inconnu me remit une autre lettre sans pouvoir m'expliquer de qui il l'avoit reçuë. Il avoit été libéralement payé, me dit-il, pour me l'aporter à Saint-Cloud, mais ignorant de qui elle étoit, il ne me demandoit aucune réponse. Je lui laissai la liberté de me quitter. Le caractére Espagnol & le nom de Cortona me firent juger aussi-tôt que c'étoit quelque nouvelle imposture de cette malheureuse femme, & je balançai si je ne la devois point jetter au feu sans la lire. Cependant un autre mouvement l'emporta. Je voulus voir à quel excès la malignité & la vengeance peuvent se porter.

Ce n'étoit plus contre moi qu'elles sembloient vouloir s'exercer. La haine de Dona Cortona paroissoit tournée contre le Duc de Montmouth ; dont elle prétendoit me révéler les tromperies & les noirs desseins. C'étoit un perfide, si je voulois l'en croire, dont toutes les offres & les promesses avoient été autant d'artifices pour arriver à son premier but. Il en vouloit non-seulement à l'honneur de ma fille, mais à celui de ma femme, & sa passion étoit enflammée au même degré pour l'une & pour l'autre. Une accusation si peu vraisemblable, & revêtuë des termes les plus outrageans, m'inspira tant d'horreur pour cette affreuse lettre, que je sentis renaître la premiére pensée que j'avois eûë de la brûler. Le motif qui m'en avoit empêché, me retint encore. Après quelques réflexions sur le déréglement de cœur que l'Espagnole attribuoit au Duc, je trouvai, en continuant de lire, qu'il se proposoit de se défaire de moi, pour se procurer plus sûrement la possession de ce qu'il aimoit ; & la preuve de cette résolution étoit dans les presens qu'il envoyoit à ma fille, où j'en trouverois un marqué de mon nom, & destiné pour moi, qui contenoit un poison si subtil, qu'elle craignoit que sa lettre ne me fût pas renduë assez promptement pour m'en faire éviter l'effet. Elle ajoutoit, qu'elle en avoit été informée par un des gens du Duc, qui avoit pour elle une vive passion.

Une si affreuse lecture me fit tomber cette fatale lettre des mains ; car de quelque côté que se portassent mes craintes, je voyois dans le crime ou dans l'accusation le plus noir complot dont on n'ait jamais eu l'exemple. Je ne balançai pas long-tems à faire tomber tous mes soupçons sur la Courtisane Espagnole. Cependant il étoit vrai que le Duc m'annonçoit dans sa lettre une con-

fection admirable pour l'estomac, que je devois trouver entre les presens qu'il envoyoit à Cecile, & qu'il me prioit d'accepter comme une marque de l'intérêt qu'il prenoit à ma santé. C'étoit, me disoit-il, un des plus précieux Elixirs de l'Europe, qu'il avoit vérifié depuis long-tems par son propre usage. J'avois vis-à-vis de moi la Caisse où les presens étoient contenus. Je me hâtai de l'ouvrir, & j'y aperçus celui qui m'étoit destiné. Quel jugement devois-je porter dans une si étrange incertitude ? L'expérience pouvoit elle servir à me procurer le plus de lumiére ? Au hazard, je me fis amener un de mes chiens, & m'étant enfermé seul, je lui fis avaler quelques goutes de ce funeste breuvage. En moins d'un quart d'heure je le vis s'assoupir par degrés, & mourir à la fin sans aucun effort violent. Ce tems m'avoit suffi pour me déterminer. Je pris ma plume, & sans marquer au Duc la moindre défiance de ses intentions, je lui écrivis toutes les circonstances d'une avanture qui rendoit encore ma main tremblante en écrivant. Je lui envoyois en même-tems la Lettre de la Cortona, & les propres presens, qu'il n'étoit pas convenable que je gardasse chez moi, de quelque main qu'ils eussent été empoisonnés.

Drink que je choisis pour cette commission, mais sans lui en expliquer le mistére, reçut ordre d'observer le visage du Duc à la reception de la Caisse, & sur-tout à l'ouverture de ma Lettre. Je lui recommandai aussi d'affecter une profonde ignorance de ce qu'il étoit chargé d'exécuter, & de ne répliquer rien à tout ce qu'il pourroit entendre de piquant & d'injurieux contre moi.

Avec quelque soumission & quelque exactitude qu'il fut accoutumé à m'obéir, sa curiosité fut excitée par des ordres si extraordinaires. Il

porta ma lettre au Duc, qui se préparoit à prendre la route de Londres dès la même nuit. Il l'observa, & ne lui vit d'abord que de simples marques d'étonnement, mais sa fureur s'allumoit à mesure qu'il lisoit la Lettre qui étoit enveloppée dans la mienne. Elle éclatoit déja dans ses yeux & dans tous ses mouvemens, lorsque DRINK effrayé & prêt à sortir il lui donna ordre de demeurer. L'expérience que j'avois faite, & dont il venoit de lire le recit, lui fit d'abord naître la pensée de la renouveller. Il se fit amener un chien, sans expliquer son dessein, & l'ayant fait mourir en peu de momens aux yeux de DRINK, qui admiroit ce spectacle : demeurez, lui répéta-t'il, vous raporterez à votre Maître que j'ai vengé mes injures & les siennes. Les ordres qu'il avoit donnés pour partir la même nuit, furent avancés, & sa Chaise prête en un moment. Il se fit conduire dans le même Carosse avec DRINK, chez Dona Cortona, tandis que sa Chaise & ses gens, à la réserve de son Valet de Chambre, allérent l'attendre à Saint Denis. Cette femme étoit sans inquiétude, parce que le sçachant prêt à partir, elle ne s'étoit pas figuré que sa trame pût être si-tôt démêlée, & qu'elle se promettoit au contraire de lui donner encore plus de vraisemblance après son départ. Je ne sçai comment elle auroit pû concilier le Voyage qu'il alloit faire à Londres, avec les espérances qu'elle lui suposoit, mais le Duc lui trouva peu de marques de trouble & d'embarras lorsqu'il entra chez elle. Il prétexta, pour se faire annoncer une affaire legére dont il l'entretint un moment, & feignant tout-d'un-coup d'avoir quelque ordre à faire donner chez lui, il la pria de lui prêter un homme qui la servoit. Son Valet de Cham-

bre, à qui il l'envoya, étoit chargé secrettement de le retenir. Enfin, n'ayant plus d'autre témoin que Drink, il changea de visage & de ton, pour la traiter avec un emportement de fureur & de mépris qui la fit trembler.

Elle conçut aisément pas ses premiers reproches, que l'intrigue étoit découverte, & qu'il étoit inutile de dissimuler. Son recours fut d'abord aux larmes; & rapelant néanmoins toutes les ressources de son esprit, elle eut encore la hardiesse de répondre qu'il ne devoit pas lui faire un crime de ce qu'elle avoit entrepris pour le servir; qu'après l'honneur qu'il lui avoit fait de lui accorder sa confiance, le voyant penser à un mariage qui n'étoit propre qu'à ruïner sa fortune, elle n'avoit rien imaginé de plus propre à le rompre que le moyen qu'elle avoit employé: qu'elle confessoit à la verité qu'il s'y étoit mêlé un peu de haine pour ma famille; mais que ce n'étoit pas lui qui devoit s'en offenser, lorsque malgré la dureté qu'il avoit euë pour elle, sa principale vuë étoit de le convaincre de sa fidélité & de son zèle.

L'artifice étoit grossier. Aussi le Duc ne repliqua-t'il que par de nouvelles marques d'indignation, & revenant aux circonstances de sa noire entreprise, il voulut absolument qu'elle les confessât sans exception. Ce détail ne pût être arraché de sa bouche, que par un renouvellement continuel d'injures & de menaces. Elle nomma un des gens du Duc qui l'avoit instruit de l'envoi des presens, & qui ayant en effet de la tendresse pour elle, s'étoit laissé engager par diverses promesses, à mêler dans l'élixir le poison qu'elle lui avoit confié. Son inquiétude n'étoit pas qu'il eût un effet trop prompt, parce que ma mort n'auroit fait que hâter sa

vengeance ; mais elle avoit souhaité néanmoins que je n'eusse que la frayeur du péril, avec la honte de me croire joué par le Duc, & de perdre toutes les espérances de grandeur que j'avois conçuës pour ma fille. Tu as donc compté pour rien, interrompit furieusement le Duc, de me faire passer pour un traître & pour un lâche empoisonneur ? Et comme si cette idée eût redoublé son transport : tien, ajoûta-t'il, en lui enfonçant son épée dans le sein : voilà le juste prix de tes crimes. Il te sera plus honorable de mourir de ma main, que de celle d'un Bourreau. L'épée fut tirée avec tant de vîtesse ; & le coup porté si brusquement, que Drink n'eut pas le pouvoir de l'arrêter. La malheureuse Cortona tomba sans connoissance, & perdit au même moment la parole & la vie.

Drink demeura saisi d'etonnement. Mais le Duc paroissant plus tranquile après cette exécution, se tourna vers lui d'un air satisfait, je crains moins, lui dit-il, le reproche d'avoir trempé mes mains dans le sang d'une infâme, que celui d'avoir épargné un monstre qui n'auroit vécu que pour multiplier ses fureurs. Retournez à votre Maître, & dites-lui que je ne lui refuserois pas des justifications s'il en devoit attendre d'un homme tel que moi. Vous lui raconterez ce que vous avez vu. Je pars pour Londres, ajoûta-t'il, & si les deux accidens qui me sont arrivées, ne me permettent point de passer si-tôt en France, je me flâte que sur les heureuses nouvelles que j'aurai soin de lui communiquer, il aura la complaisance de me venir joindre en Angleterre. Drink vouloit se retirer. Non, reprit le Duc, je ne veux point vous exposer aux suites de ce qui vient d'arriver ; & fermant soigneusement la porte de la Chambre,

où il laissoit le corps de Dona Cortona, il le fit remonter avec lui dans le Carosse qui les avoit amenez, pour le conduire au coin d'une ruë éloignée. Je parts de ce pas, lui répéta-t'il; assurez votre Maître que j'aurois été moins ardent, si je n'avois eu que mes injures à venger. Il ne s'éloigna qu'après avoir vû monter Drink dans un autre Carosse, & qu'après lui avoir recommandé de quitter cette Voiture à la sortie de la Ville, pour couper toute voye aux soupçons qui auroient pû tourner du côté de Saint-Cloud.

Sa vengeance n'étoit satisfaite qu'à demi. Il lui restoit à punir le Valet infidèle qui avoit prêté ses mains à la Cortona, pour mêler son poison dans l'élixir. J'ai sçu dans la suite que l'ayant fait partir pour Saint Denis avec sa Chaise, il avoit eu la constance de ne lui donner aucune marque de ressentiment jusqu'à Calais. Son voyage se fit avec tant de diligence qu'il arriva le lendemain au soir dans cette Ville. Il s'y procura sur le champ un Vaisseau de passage, où il ne reçut que ses gens; & lorsqu'il se vit au milieu du Canal, il les fit monter avec lui sur le Tillac, sans avoir laissé échaper un seul mot qui pût leur donner quelque défiance de son dessein. Là, prenant une contenance furieuse, il reproche au perfide l'abus qu'il avoit fait de sa confiance. Il n'écouta ni ses justifications, ni ses cris, & lui ayant percé le cœur d'un coup de poignard, il le précipita d'un coup de pied dans la mer.

J'attendois Drink avec tant d'inquiétude, que dans la crainte de trahir par ma contenance ou par mes discours, je demeurai enfermé dans mon Cabinet jusqu'à son arrivée. L'air dont il s'aprocha de moi, & le soin qu'il eut de fermer sur lui ma porte, m'annoncérent une partie de ce

qu'il avoit à me raconter. Il étoit revenu à pied, suivant le conseil du Duc. Je l'écoutai avec la surprise que son recit étoit capable de me causer. J'étois vengé de mes ennemis, & délivré de toutes les menaces de leur haine : c'étoit une douceur, mais à laquelle je m'arrêtai bien moins qu'à l'admiration de la malignité des hommes, qui va jusqu'à leur faire un bonheur de leurs crimes, au milieu même des tourmens qui sont inséparables des remords. Eh quoi ! m'écriai-je, il ne suffit pas à un honnête homme de n'avoir plus à combattre contre la fortune, & de travailler à établir la paix dans son propre cœur ? Il est en guerre avec les passions d'autrui, lorsqu'il se flâte de pouvoir calmer les siennes ; & pour vivre tranquile, il faudroit qu'après s'être réglé lui-même, il vint à bout de communiquer le même goût d'ordre & de tranquilité à toutes les Créatures de son espéce ; qui osera tenter ce prodigieux effort, ou qui se flâtera d'y réussir après l'avoir entrepris ? Cependant voilà le sort, ajoûtai-je, auquel la perfection même de ce qu'on apelle sagesse & vertu, est sans cesse exposée. Que sert-il donc d'y prétendre ; & de quelle utilité peut-elle être pour rendre le cœur heureux : je m'abandonnois d'autant plus volontiers à ces plaintes, qu'elles me sembloient justifier de plus en plus le dégoût que j'avois conçu pour toutes les spéculations Philosophiques, & n'étant pas plus satisfait des autres systêmes auxquels je m'étois attaché, je penchois à croire dans ce moment, que le repos de l'esprit & du cœur après lequel je cherchois, n'étoit au fond qu'une chimére. Drink qui me voyoit dans une méditation si profonde depuis son recit, demeuroit vis-à-vis de moi pour attendre mes ordres. Un coup d'œil, jetté sur lui, servit à me réveiller.

Entre mille questions que je lui fis sur ce qu'il avoit entendu, je lui demandai comment le Duc s'étoit expliqué sur la passion qu'on lui attribuoit tout à la fois pour mon épouse & pour ma fille. Il avoit gardé un silence qui me fit naître de nouvelles réflexions. Seroit-il possible, disois je, que le cœur fut capable de ce bizare partage ? N'en doutons point, c'est un ridicule artifice de la calomnie. Mais quelle aparence aussi, reprenois-je, que la Cortona se fût arrêtée à des imaginations si étranges, si elles n'avoient plus de vérité que de vraisemblance ? Fanny s'est cruë long-tems aimée du Duc. Il lui a tenu le langage de l'amour. Il a marqué de l'obéïssance & de l'ardeur pour toutes ses volontés. Peut-être ne s'est-il fixé à ma fille, que dans le desespoir de ne pouvoir attendrir la Mere ; & je conçois sans peine que se promettant de la facilité à séduire une jeune personne qu'il a supposée sans engagement, il a tourné enfin de ce côté-là toutes les inclinations de son cœur. La misérable Cortona lui a prêté le furieux dessein de me les ravir toutes deux ensemble : mais il lui avoit confessé qu'il aimoit l'une & l'autre, & c'est là-dessus qu'elle a fondé sa détestable accusation.

Ainsi, en rendant justice au Duc, je me persuadai qu'il avoit long-tems nourri pour mon épouse les mêmes sentimens qu'il marquoit pour ma fille ; & cette pensée s'accordoit fort bien avec l'idée que je me formois plus que jamais de son caractére : un jeune impétueux, avec de la générosité & de l'honneur ; mais né tel, & élevé ensuite sans autres principes ; sujet par conséquent à toutes les variations qui peuvent venir de la chaleur du sang ou de la force des circonstances : enfin, un mélange inconstant de vices & de vertus. Tel qu'il étoit, je me serois

obſtiné à paſſer ſur toutes mes répugnances, ſi le cœur de ma fille eût été touché en ſa faveur ; mais l'image ſanglante du meurtre de la Cortona, ou la barbarie de l'action me frapoit beaucoup plus que la juſtice du châtiment, donna dans mon eſprit une nouvelle force aux derniéres déclarations de Cecile, & je ne penſai plus qu'à trouver quelque moyen de rompre honnêtement avec lui.

Il ne falloit pas eſpérer que tant d'événemens extraordinaires puſſent demeurer entiérement cachés à Fanny. Le ſeul moyen de modérer ſes allarmes étoit de la prévenir par un recit dont j'étois le Maître d'adoucir les circonſtances. J'exécutai dès le lendemain une entrepriſe ſi délicate, & je ne réüſſis pas mal à calmer ſon imagination. Cependant il lui reſta de notre entretien, une frayeur ſecrette qui étoit augmentée à tous momens par l'abattement de ſa fille. La ſanté de notre chére fille commençoit viſiblement à s'altérer de jour en jour. Ce n'étoit plus cette vivacité riante qui étoit naturelle à ſes yeux, ni cet éclat qui auroit fait admirer ſon teint au milieu des fleurs les plus vives. Elle pâliſſoit à vuë d'œil, & ſes lévres même perdoient tous les jours quelque choſe de leur couleur. Sans rien perdre de leur douceur, ſes regards devenoient ſombres & penſifs. Si ſa complaiſance lui faiſoit prêter attention à quelque trait par lequel on s'efforçoit de la divertir, elle l'aprouvoit par un ſouris tendre & gracieux ; mais tout le monde s'apercevoit que l'impreſſion n'alloit pas juſqu'au cœur. Son dégoût pour toutes ſortes d'amuſemens devint ſi invincible, qu'elle nous conjura à la fin de ne lui en plus propoſer. Elle ne ſe plaiſoit que dans la ſolitude ; ou ſi elle cherchoit la compagnie de ſa mere & la mienne, c'étoit moins

pour nous parler, que pour demeurer assise entre nous, en s'occupant de ses méditations sans ouvrir la bouche. Elle nous regardoit quelquefois l'un après l'autre, & d'un air si tendre, que sa Mere qui étudioit tous ses mouvemens, ne pouvoit retenir ses larmes. Je l'excitois à parler par diverses questions : une courte réponse étoit tout ce que je pouvois obtenir d'elle. Je ne réüssissois pas mieux, lorsque je l'obligeois à quelque exercice que je croyois capable de lui causer de la dissipation. Elle se soumettoit à mes ordres, mais je voyois ce qu'il en coutoit à son cœur, & par pitié autant que par tendresse, je lui laissois la liberté que ses yeux me demandoient.

Il n'y eut point de Médecin célébre à Paris qui ne fût consulté sur une maladie si étrange, ni peut-être un remède qu'on ne lui proposât d'éprouver. Mais quelle espérance de la guérir, lorsqu'elle paroissoit aimer son mal, & qu'à toutes les questions qu'on lui faisoit sans cesse, elle répondoit qu'elle étoit sans la moindre incommodité ? Les Médecins ne lui connoissoient rien eux-mêmes à quoi ils pussent donner ce nom, & je démêlois aisément que c'étoit au hazard qu'ils lui proposoient des remédes. J'en étois moins pressant à la solliciter de les prendre. Quelque idée que je me formasse de sa situation, je ne pouvois me persuader qu'elle fût dangereuse. Son âge & l'excélence de son tempéramment étoient de trop fortes raisons de me rassurer. Cependant les frayeurs de Fanny me jettoient quelquefois de secrettes allarmes dans le cœur. Elle me disoit la larme à l'œil : je perdrai ma fille, j'en ai un pressentiment que je ne sçaurois éloigner. Ciel ! ajoutoit-elle, avec un effroi dont elle paroissoit pénétrée, que me donneriez-vous jamais, qui

pût me consoler de sa perte, & m'empêcher de la suivre au Tombeau ! Je m'efforçois de lui inspirer de meilleures espérances. Ne trouvant aucun penchant à Cecile pour retourner à Paris, elle lui proposa de changer du moins de situation, en se logeant dans le Pavillon du Parc. Outre l'agrément de la variété, elle pensoit à la réjoüir par quelques divertissemens champêtres, dans une saison où la Vendange qu'on alloit commencer dans les campagnes voisines, invitoit tout le monde au plaisir.

Je n'avois point négligé dans cet intervale, de communiquer au Duc de Montmouth le changement qui s'étoit fait dans mes résolutions. La crainte qu'il ne trouvât dans le Roi son Pere autant de complaisance que nous l'avions espéré, & qu'il ne devînt plus difficile de me dégager lorsqu'il auroit obtenu son consentement, m'avoit fait prendre un parti qui avoit coûté quelque chose à ma sincérité naturelle. Au lieu de lui marquer directement ma pensée, j'avois engagé Mylord Clarendon à faire prévenir le Roi par le Duc d'Yorck, sur un mariage qui convenoit aussi peu à son fils qu'à ma fille, & j'avois attendu pour écrire au Duc, que le refus du Roi l'eût disposé à s'étonner moins de me voir changer de sentiment sur un prétexte si juste. Il n'eut point en effet d'autre surprise en recevant ma lettre, que de me voir déja instruit de la réponse de son pere. Mais son chagrin n'en étant que plus vif, il me le marqua dans les termes les plus capables de m'attendrir : Sa vie dépendoit du bonheur dont je l'avois flâté. Il me conjuroit de suspendre mes résolutions, & de lui laisser le tems de renouveler mille fois ses efforts auprès du Roi. Il étoit impossible qu'un pere dont il étoit aimé, persistât long-tems à le desespérer. Et si le pen-

chant que j'avois marqué pour lui étoit sincére ; manquois-je de moyens pour les rendre heureux malgré tous les obstacles ? Il étoit prêt à quitter l'Angleterre, & à se former un établissement en France avec Cecile. Il n'attendoit là-dessus qu'un signe de consentement, & les vuës qu'il avoit déja pour l'échange secret de ses biens, lui paroissoient infaillibles.

J'ai toujours ignoré jusqu'à quel point toutes ces protestations étoient sincéres ; mais il est vrai que s'étant ouvert à M. de L*** avec lequel il n'avoit pas manqué de lier connoissance, il trouva le moyen de le mettre dans ses intérêts. Des avances si pressantes de la part d'un homme en qui tous les avantages de la fortune & de la nature étoient réünis, furent regardées de M. & Madame de L*** comme le plus grand honneur qui pût arriver à leur chére fille. Ils s'en expliquérent avec moi dans ses termes. Je fus même surpris d'aprendre d'eux que M. le Duc d'Yorck, en leur confiant ce qu'il avoit fait auprès du Roi pour répondre au desir du Comte de Clarendon, leur avoit marqué quelqu'étonnement de me voir craindre une alliance qui auroit dû piquer toute mon ambition. Outre la considération qu'elle m'assuroit tout-d'un-coup en Angleterre, que pouvois-je desirer de plus heureux pour ma fille ? Il me faisoit recommander par M. de L*** d'y faire plus d'une fois réflexion ; & le Roi, ajoutoit-il, n'ayant point marqué d'autre répugnance à ce mariage que celle qu'il lui avoit inspirée, il se flâtoit, pour peu que je m'y sentisse d'inclination, de le faire réüssir aussi facilement qu'il l'avoit détourné.

C'étoit Mylord Clarendon qui avoit fait prendre au Duc d'Yorck ces sentimens de bonté pour ma famille ; & lui-même n'avoit point apris que

les vuës du Duc de Montmouth s'étoient tournées vers Cecile, sans me representer que je devois moins songer à les combattre, qu'à profiter d'une occasion si heureuse pour l'établissement de ma fille. Mais je lui avois fait entendre aisément que l'ambition n'étoit pas le premier ressort de mon cœur, & que n'ayant d'autre passion que mon bonheur & celui des personnes qui m'étoient chéres, je ne donnois le nom de grandeur & de fortune qu'à ce qui étoit capable de me conduire à ce but. La maniére dont il pensoit lui-même sur tout ce que le monde considére d'un autre œil, l'avoit fait revenir à mes maximes, & j'avois reçu ses félicitations sur ce qui m'avoit d'abord attiré ses reproches.

Quoique j'eusse renoncé à tout espoir de guérir la froideur de Cecile, je lui communiquai la Lettre de M. de L*** & celles de son amant. Elle les lut sans émotion, & le seul sentiment qu'elle fit paroître, en fut un de reconnoissance pour le soin que j'avois pris de la délivrer de cette inquiétude. Elle en prit occasion de me dire qu'il étoit bien injuste dans la plûpart des hommes de troubler par leurs importunités le repos d'une femme qu'ils aiment, & de croire que leur amour est un droit pour exiger d'être aimés. Je conçois bien, ajouta-t'elle, qu'il seroit monstrueux de haïr un amant, & que ses persécutions mêmes peuvent tirer de leur cause un nom plus favorable. Mais quelle loi nous impose la tendresse d'autrui, lorsque loin d'avoir cherché à la faire naître, nous avons déclaré qu'elle nous fatigue & qu'elle nous chagrine.

Il n'arriva point de changement considérable dans notre situation, jusqu'au tems où Fanny avoit fixé la célébration de la Fête. Les Dames habitoient le Pavillon du Parc. Elles y étoient fort à l'étroit, mais l'occasion de se voir conti-

nuellement, ou plûtôt la néceſſité d'être ſans ceſſe enſemble, ne ſervoit qu'à rendre le commerce plus animé. On eût pu s'en promettre quelqu'avantage pour Cecile, ſi les amuſemens euſſent été pour elle un reméde. Pour moi qui commençois à regarder ſa langueur comme une maladie d'imagination, dont il ne falloit eſpérer la guériſon que du tems, je m'apercevois bien que la contrainte où ce nouvel ordre de vie la tenoit du matin au ſoir, augmentoit plûtôt ſes peines, qu'elle ne ſervoit à les diminuer. Pendant ce tems-là je faiſois l'eſſai du nouveau ſyſtême que je m'étois formé dans mes derniéres réflexions. L'étude de la nature occupoit tout le tems qu'il m'étoit libre d'y employer dans mon cabinet. J'en donnois une partie à la lecture & à la méditation des principes, l'autre à la pratique des expériences, & s'il me naiſſoit des doutes, je n'avois pas honte de les communiquer aux plus célébres Philoſophes d'un ſiécle fécond en grands hommes. Je voyois familiérement le Pere Merſenne qui faiſoit ſa demeure à Paſſy. Sa méthode & ſes ſoins m'épargnérent bien des difficultés & des longueurs. Tous les amateurs de la Phyſique qui s'étoient fait quelque réputation à Paris, du moins ceux qui joignoient aux lumiéres de l'eſprit un peu d'agrément & de politeſſe, me virent chercher leur connoiſſance & cultiver leur amitié.

Un nombre médiocre d'amis cenſés & vertueux, mais plus propres aux fonctions communes de la ſociété qu'à l'étude des ſciences profondes, me compoſoit une autre ſorte d'occupation dont je ne goûtai pas moins la douceur. Fanny, & Cecile même, ne marquoient plus de répugnance pour des amuſemens ſi modérés. Elles écoutoient nos diſcours, elles y prenoient

part fort souvent par leurs réflexions ; & ma tendre complaisance, qui n'étoit pas capable de se relâcher un moment pour elles, me faisoit recueillir autant de fruit de leur satisfaction que de la mienne.

J'étois un matin dans mon cabinet, occupé de mes études ordinaires, & peut-être plus tranquille que jamais, par la disposition de ma santé qui avoit souffert quelques atteintes dont j'étois bien rétabli ; lorsque Fanny entra seule, & d'un air si abattu, que j'en eus quelque inquiétude pour la sienne. Elle se faisoit violence néanmoins & la moitié de sa douleur ne paroissoit pas sur son visage. Mais à peine se fut-elle aprochée de moi, qu'elle perdit la fermeté qu'elle affectoit encore. Au lieu d'ouvrir la bouche pour m'aprendre ce qui l'amenoit, elle se mit à verser un ruisseau de pleurs, accompagné de sanglots, qui coupérent le passage à sa voix. Je me levai avec une vive allarme. Hé ! qu'allez-vous m'aprendre, lui dis-je en l'embrassant ! Elle me tint encore quelques momens suspendu. Enfin, son cœur s'ouvrant avec mille soupirs : Ah ! s'écria-t'elle, je perdrai ma fille. Je suis condamnée à perdre Cecile. Je ne la conserverai pas deux jours. Regardez-moi comme déja morte avec elle, ajouta-t'elle en m'embrassant elle-même, car je ne veux pas lui survivre un moment.

Avant que d'entreprendre de la consoler, je lui demandai le sujet d'une crainte à laquelle je ne connoissois encore aucun fondement. Elle m'aprit, avec moins de mots que de soupirs, qu'ayant été apelée dans la chambre de sa fille par les femmes qui la servoient, elle l'avoit trouvée dans un état dont la seule idée la faisoit trembler, brûlante d'une fiévre affreuse, dont elle lui avoit confessé qu'elle avoit été tourmentée toute

la nuit avec des remarques si visibles d'un mortel abattement, qu'elle apréhendoit que les Médecins qu'il falloit apeler de Paris, ne la trouvassent expirante à leur arrivée. Je lui ai fait des reproches, ajouta Fanny, d'avoir dévoré son mal pendant la nuit, & de n'avoir pas même demandé le secours de ses femmes : elle m'a répondu que pour le peu de tems qui lui reste à vivre, ce n'épas la peine qu'elle causât de fatigue à personne.

Ce langage m'allarma beaucoup plus que la description de sa maladie. Les objets grossissent en passant par les yeux d'une mere ; mais des paroles, qui sont répétées par une bouche fidèle, ne s'altérent pas si aisément, & je croyois voir, dans celles de ma fille, un témoignage d'abattement qui me paroissoit plus dangereux que sa fiévre. Je me gardai bien de communiquer cette remarque à Fanny, & faisant au contraire un effort pour la consoler, je me rendis ensuite avec elle au Pavillon du Parc, où j'étois presque le seul qui n'y eût pas pris un logement. L'état dans lequel je trouvai Cecile ne me permit plus de regarder le recit de sa mere comme une exagération. Malgré l'ardeur de la fiévre qui soutenoit encore la couleur de son visage, je remarquai tant d'altération dans ses yeux & jusques dans le son de sa voix, que j'eus besoin moi-même de toute ma fermeté pour cacher ma consternation. Je donnai ordre aussi-tôt qu'on apelât les plus habiles Médecins, & m'employant à tout ce qui pouvoit la soulager, j'attendis, près de son lit, que l'accès qui me parut tirer vers sa fin, fût passé tout-à-fait, avant que de l'engager dans aucun entretien. Elle me serroit la main, pour me marquer le regret qu'elle avoit de ne pouvoir me remercier autrement de mon affection. Enfin, je vis sa couleur qui s'abattoit par

dégrés ;

dégrés : Ses yeux devinrent plus tendres en se remettant de leur agitation ; & son poulx, que je consultois de tems en tems, reprit des battemens plus réglés. Quelques rafraîchissemens qu'elle accepta de ma main achevérent de la rendre tranquille. Je crus le péril passé, & tandis que sa mere alloit se faire habiller, je demeurai près d'elle pour l'entretenir dans le même calme.

En l'interrogeant sur les causes particuliéres de cette nouvelle maladie, il étoit impossible de ne pas mêler à mes questions quelques-uns de mes anciens reproches sur son humeur mélancolique qui étoit visiblement la premiére source de toutes les altérations de sa santé. J'avois comme renoncé à la presser de ce côté-là, moins par le refroidissement de ma curiosité, que par la crainte de lui rendre à la fin mes instances importunes. Cependant le cours naturel de mes idées, & peut-être encore plus, la vuë d'un lieu aussi cher à mon souvenir qu'on a pû le trouver remarquable dans mon Histoire, ne me permit point d'étouffer mille sentimens qui s'élevérent en confusion dans mon cœur. Chere Cecile ! lui dis je après avoir rêvé quelques momens, par quelles fatales raisons vous obstinez-vous à me refuser votre confiance ? Vous nourrissez dans le fond de votre cœur un poison qui vous consume. Votre vivacité & votre enjouëment sont éteints. Vos forces diminuent sensiblement, & votre vie même n'est que trop menacée de quelque accident funeste. Enfin, vous périssez d'un mal que j'ignore. Qui peut vous inspirer cette haine de vous-même, & vous donner, à vôtre âge, de si cruelles préventions contre mille choses que vous devriez aimer ? Cependant si la vie a des avantages qui puissent quelquefois la rendre douce, il me semble qu'on ne les trouve guéres mieux

rassemblés qu'autour de vous. Que vous manque-t'il pour être heureuse ? Dites, parlez, repris-je avec plus de force en lui voyant baisser ses yeux ; est-ce quelque infirmité sans remède ? Est-ce une passion sans espérance ? Un profond soupir, qui parut lui échaper malgré elle, me fit interrompre mon discours. J'attendis ce que cet effort alloit produire. Hélas ! me dit-elle, je n'ai pas d'autre infirmité que celle que vous me connoissez ; si j'ai quelque passion, elle m'est inconnuë à moi-même.

Je crus pénétrer quelque chose dans cette réponse, & qu'un redoublement d'instances pourroit lui faire développer ses sentimens. Ah ! Cecile, repris-je, je me souviens d'un tems où vous auriez eu moins de peine à m'ouvrir votre cœur. Le nom de Pere m'a fait perdre votre confiance. Regardez le lieu où vous êtes. Rapelez-vous des circonstances qui ne peuvent être entiérement effacées de votre mémoire. Vous ne vous seriez pas fait presser alors pour me faire le confident de vos peines. Je vous avois donné des exemples de sincérité & d'ouverture qui vous avoient touchées. Est-il possible que la nature soit moins tendre que l'amour ? car vous m'aimiez alors, & vous n'auriez pas voulu d'une autre main que la mienne pour essuyer vos pleurs. Je ne lui avois jamais rapelé si ouvertement nos anciennes foiblesses. Mais j'avoüerai qu'en songeant combien elle avoit été sensible aux témoignages de mon aveugle passion, il m'étoit venu quelque défiance qu'elle avoit pû conserver pour moi un reste de tendresse, qui étoit combattuë dans son cœur par la nature & par la raison. Après tant d'efforts pour découvrir ses douleurs secrettes & la cause de ses résistances à toutes nos propositions, je ne voyois que cette raison à laquelle

je puſſe m'arrêter. Je me le perſuadai même encore plus, lorſqu'ayant levé les yeux ſur elle, je vis les ſiens tout en pleurs ; l'impreſſion qu'elle paroiſſoit reſſentir de mon diſcours, me fit attendre plus d'éclairciſſement que je n'en avois jamais obtenu.

Elle ouvrit en effet la bouche, & ſes premiéres expreſſions répondant moins à ſa penſée qu'à ſes ſentimens, je n'y pûs rien démêler au travers de mille ſanglots qui les étouffoient à leur paſſage. Le nuage enflé, ſi cette expreſſion m'eſt permiſe, par un ſilence ſi opiniâtre & par tant de ſombres méditations, crevoit avec autant d'amertume que de violence. Peut-être que ma propre émotion m'empêcha de diſtinguer ſes premiéres paroles : mais celles que je commençai à démêler, & dont le ſouvenir eſt gravé pour jamais dans mon cœur, en ſupoſoient quelques-unes qu'il m'avoit été impoſſible d'entendre. La mort en ſera le reméde, me dit-elle, ſans que je puiſſe deviner encore de quelle ſorte de peine elle vouloit être délivrée, & je la deſire avec tant d'impatience, qu'il n'y a deſormais que ſon retardement qui puiſſe m'affliger. Je ne vous dirai point, reprit-elle, que l'amour ait été un malheur pour moi. Faite comme je ſuis, j'aurois reſſenti infailliblement les mêmes amertumes ſans l'avoir éprouvé. J'en ai penſé dans mon enfance ce que j'en penſe aujourd'hui. Je l'ai cru néceſſaire au bonheur dont j'avois déja l'idée, & me trompant peut-être en ce que je me figurois toutes les femmes auſſi tendres que moi, je m'occupois, dès ce tems-là, de mes imaginations & de mes deſirs. Les difficultés ne m'échapoient pas : outre cent recits que j'entendois faire de l'inconſtance & de la mauvaiſe foi des hommes, je preſſentois qu'un compoſé réel de

tout ce que je rassemblois dans mes idées, n'existeroit peut-être jamais hors de mon imagination ; & cependant, soit que j'aye pris le mouvement de la nature pour un goût de tendresse, soit que me paroissant tel en effet que je desirois un amant pour lui donner mon cœur, vous m'aviez inspiré une véritable passion, il est vrai que je vous ai adoré aussi long-tems que je l'ai pû sans reproche, & que l'aprobation même de M. & de Madame de L*** ont autorisé mes sentimens. Je passe rapidement sur une erreur si charmante. Il ne m'en est resté qu'une délicieuse idée, à laquelle je me suis fait néanmoins un scrupule de m'arrêter, & que j'aurois sacrifiée à la seule considération de ma mere, quand je n'aurois pas eu mille autres devoirs pour motifs. Ces explications, continua tristement ma chére fille, étoient nécessaires pour jetter quelque jour sur ce que vous voulez entendre. Vous allez concevoir qu'au milieu de la langueur où je suis, j'ai pu vous répondre mille fois, sans vous tromper, que je ne me connoissois point de passion dont j'eusse dessein de vous faire un mistére. Hélas ! j'aurois été trop heureuse d'en avoir un de cette nature à vous révéler ; j'aurois vu plus clair dans mes propres sentimens, j'aurois trouvé la confirmation de ce qui étoit encore douteux pour moi-même ; ou plutôt, vous n'auriez jamais eu d'inquiétude sur ma situation, ni moi de confidence à vous faire, puisque ce secret même, cette passion que je suppose, m'auroit garantie de toutes les extrêmités où je me suis laissé emporter. Figurez-vous donc, pour vous aprendre ce que j'y ai démêlé de moins obscur, qu'après avoir été reconnuë de ma mere à Quevilly, & m'être livrée pendant quelques jours aux premiéres tendresses de la nature, je n'ai pas été long-tems à ressen-

tir le vuide qui s'étoit fait dans mon cœur, par la ruïne d'une paſſion à laquelle tout mon bonheur avoit été attaché. Je n'étois pas capable d'une indulgence qui pût la faire renaître, & d'ailleurs le nom de pere étoit ſans ceſſe un préſervatif qui m'en auroit fait triompher. Mais tous mes ſentimens n'en ſubſiſtoient pas moins après la perte de leur objet. J'en avois la ſource dans le fond d'un caractére fort tendre; avec quelle force ſe firent-ils ſentir, lorſqu'enflâmés comme ils étoient par quelques mois d'exercice, ils furent forcés de ſe contraindre; que toute leur action ſe renferma dans mon cœur. Je ne ſçai où je trouvai dès lors aſſez de vertu pour réſiſter à mes peines. J'ignore auſſi ſi c'eſt à la faveur du Ciel, ou à la ſeule agitation d'un eſprit gêné qui cherche à ſoulager, que je dûs une reſſource preſqu'auſſi douloureuſe à la vérité que mes maux, mais capable néanmoins de ſoutenir ma vertu, par une eſpéce de diverſion qu'elle fit naturellement aux combats que j'avois à ſoutenir. Le recit des infortunes de ma famille, & l'image de tant de triſtes avantures, dont ma vie n'avoit pas été plus exempte que celle de toutes les perſonnes auſquelles j'apartenois par le ſang, me fit naître des ſentimens auſſi ſombres que ces tragiques idées. Je m'y livrai avec complaiſance, parce qu'ils devinrent comme un voile ſous lequel tous les autres mouvemens de mon cœur commencérent bien-tôt à ſe déguiſer. C'eſt de ce mélange que s'eſt formée inſenſiblement ma diſpoſition habituelle. J'y ai trouvé de la douceur, & je n'y ai rien admis qui me parût bleſſer le devoir. En changeant mon humeur, il peut avoir altéré ma ſanté; mais vous voyez que loin de mériter le nom d'opiniâtreté que vous avez donné à mon ſilence, je n'ai jamais rien eu à

vous expliquer qui fût clair pour moi-même ; & peut-être avez-vous peine à comprendre ce que je tâche de vous repreſenter aujourd'hui.

Cependant, je dois ajoûter, reprit-elle en ſoupirant, que ſi le dérangement de ma ſanté peut-être attribué à ma mélancolie, c'eſt depuis que vos inſtances m'ont fait entreprendre de ſurmonter mes triſtes ſentimens. Vous m'avez propoſé de ſouffrir les ſoins de Dom Thadéo : j'ai fait mille efforts pour accoutumer mon cœur à les goûter, & je n'ai rien trouvé dans moi-même qui m'ait parlé en ſa faveur. La liberté que vous m'avez accordée de ſuivre mes inclinations parmi tant d'hommes qui ſe ſont preſentés à Paris, & qui ont paru s'attacher à me plaire, m'a donné quelque eſperance de me ſentir un jour attendrie. Je me ſuis prêtée à cette imagination. J'ai cherché à m'aveugler ſur le merite qui leur manquoit, & j'ai voulu leur ſupoſer des qualités qui étoient propres à me toucher. Eſt-il poſſible, diſois-je, que le Ciel qui m'a fait telle que je ſuis par le cœur, n'ait rien produit qui me reſſemble, ou qu'il n'ait mis ce qui s'accorde avec mes inclinations que dans le ſeul homme du monde à qui il me fait un crime d'accorder mon amour ? En me plaignant moi-même de cette malheureuſe délicateſſe qui m'a fait regarder tous les hommes que j'ai connus avec le même dégoût, j'ai demandé mille fois ſi tout le reſte de leur ſexe étoit ſemblable, ſi la vanité, l'amour propre, la legéreté des ſentimens, l'oubli des maximes eſſentielles de la juſtice & de la bonté, & ſur-tout un miſérable air de ſuffiſance, ſi opoſé à la droiture & à la ſimplicité de cœur, étoient le partage de tout le ſexe qui ſe préfére au nôtre. C'étoit à ma Mere, à Madame Riding, à ma Tante, que je faiſois cette queſtion.

Elles m'ont répondu, comme de concert que la différence n'étoit que du plus au moins, & qu'en général il y a peu de fond à faire sur le caractére de la plûpart des hommes. Je n'ai point apelé d'une déciſion qui s'accordoit avec toutes mes lumiéres. J'ai renoncé à l'eſpoir de trouver dans un amant les qualités que je deſirois, & ſans leſquelles il ne m'étoit pas libre d'aimer. Ainſi, lorſque vous me preſſiez de vous aprendre quelle paſſion j'avois dans le cœur, j'étois ſincére en vous proteſtant que je n'accordois à perſonne la tendreſſe que je refuſois à Dom Thadéo.

Mais voilà le point, ajouta-t'elle, où je confeſſe que les tourmens de mon cœur ont pu m'altérer le ſang, & me jetter par degrez dans l'affoibliſſement où je ſuis. L'amertume de mes réflexions n'a fait qu'augmenter depuis avec celle de mes ſentimens. J'avois commencé à me regarder comme l'objet de la haine du Ciel, puiſqu'il ſembloit me condamner à porter toute ma vie, au fond de mon cœur, un penchant qu'il m'ôtoit le moyen de ſatisfaire, & je me ſuis cruë plus malheureuſe par cette penſée, que vous ne l'avez jamais été par toutes les perſécutions de la fortune. Je me ſuis aperçuë de jour en jour que mon ſang s'aigriſſoit dans mes veines. Mon miroir ne m'a pas averti plus fidèlement du changement de mon teint, & de la pâleur de mon viſage. Vous me parlez des douceurs qui ſont attachées aux circonſtances de mon ſort: Eh! quel goût ſuis-je capable d'y prendre, lorſque tout eſt triſte & ennuyeux pour moi dans la vie? Le bonheur d'autrui eſt-il autre choſe qu'un ſuplice, pour ceux qui ne peuvent l'obtenir, & qui le voyent d'un œil d'envie? Vos fêtes & vos amuſemens m'ont jetté dans une contrainte inſuportable. La paſſion du Duc de Montmouth eſt venuë

mettre le comble à mon deſeſpoir. Je n'ai pu l'entendre parler de ſa tendreſſe, & vous voir admirer vous-même dequoi elle le rend capable pour me plaire, ſans ſouhaiter qu'avec tant d'amour & tant d'autres qualités brillantes, il eût celles qui peuvent faire impreſſion ſur mon cœur. Je l'adorerois s'il étoit aimable. Mais malgré cette aparence de penchant, je ne le puis ſouffrir. Je n'aimerai jamais un orgueïlleux & un brutal; c'eſt un monſtre à mes yeux.

Ou peut-être en ſuis-je un moi-même aux vôtres, reprit-elle, en revenant un peu de cette chaleur. Hélas! vous êtes témoin de la vie que j'ai menée depuis l'avanture du Bal. Le malheur de Dom Thadéo, les violences du Duc, & les amuſemens mêmes par leſquels vous vous êtes efforcé de diſſiper mes chagrins, ont eu ſur moi l'effet d'un poiſon funeſte. Tout prend cette mortelle qualité dans un eſprit auſſi malade que le mien. Je n'y réſiſte plus. Ma mort, que je ne crois pas fort éloignée, me délivrera de tant de tourmens, & vous ſoulagera vous-même d'un fardeau qui trouble la douceur de votre vie. Cachez cette converſation à ma mere, ajouta-t'elle; j'avois réſolu de me taire juſqu'au tombeau, & le diſcours mal conçu dont je viens de vous fatiguer, ne vous a rien apris que je n'euſſe pû vous cacher ſans manquer à la ſoumiſſion que je vous dois. Mais je ne ſçai quel pouvoir m'a délié la langue malgré moi. Attribuez le moins ſi vous voulez, à l'autorité paternelle, qu'au reſte de ces ſentimens que vous avez fait naître le premier dans mon cœur, & que vos diſcours ont eu la force de réveiller autant que la vuë de ce lieu.

Je ne lui laiſſai point le tems de tomber dans les réflexions qui pouvoient venir à la ſuite de cette ouverture, & quoique les larmes que je

voyois couler de ſes yeux fuſſent plus propres à redoubler la tendre compaſſion que j'avois reſſentie en l'écoutant, qu'à me faire prendre le ton qui convient à la joye, je me hâtai de l'embraſſer avec des témoignages de ſatisfaction dont elle fut ſurpriſe. Je triomphe, lui dis-je d'un air riant, & je payerois volontiers d'une partie de mon ſang ce que je viens d'obtenir. Que vous êtes coupable, Cecile! ajoutai-je en la regardant tendrement, de m'avoir fait acheter cet éclairciſſement par des délais ſi cruels! Non: le devoir peut-être ne vous oblige pas d'avoir cette ouverture pour un pere; mais combien de raiſons devoient vous faire céder à des motifs plus tendres? Va, chére fille, repris-je en recommençant à l'embraſſer, les ſentimens que j'ai conſervez pour toi, ne ſont guéres différens de l'amour. Si le Ciel ne t'offre pas un mari qui ſoit capable de répondre à la perfection des tiens, je te promets que tu trouveras dans le fond inépuiſable de mon cœur de quoi remplir toute l'étenduë de tes deſirs. Et loin d'avoir à craindre une Rivale dans ta mere, je te garantis qu'elle y mettra du ſien pour te convaincre que je ſuis le plus paſſionné de tes Amans.

Mais, continuai-je d'un ton plus tranquile, en reprenant ma place auprès d'elle, ſi les loix de la terre & du Ciel nous forcent de ne rien ajouter à cette qualité, pourquoi perdrions-nous l'eſpoir de vous trouver un Mari digne de vous, & tel que vous le deſirez pour être heureuſe? Les vertus qui peuvent vous toucher ſont moins rares dans notre ſexe, que vous ne vous l'êtes figuré. Vous vous défiez trop des aparences. Souvent l'homme le plus aimable aux yeux même de la raiſon, ſe trouve forcé par la tyrannie de quelques modes frivoles, à prendre un extérieur qu'il condamne le premier, & par lequel on lui

ſeroit tort de juger de ſes principes & de ſes ſentimens. Les déciſions vagues auſquelles vous vous en êtes raportée, celles même de votre Mere, ſont un langage ordinaire aux femmes, & qui n'eſt pas plus ſérieux que les railleries dont vous voyez notre ſexe s'armer quelquefois contre le vôtre. Enfin, ſi c'eſt ma droiture, ma complaiſance, ma ſenſibilité de cœur, quelqu'autres avantages dont je ne me défens point, qui vous ont fait ſouhaiter un Amant qui me reſſemblât, je m'engage à le découvrir, dans quelque lieu de la terre qu'il ſe tienne caché, & comme je crois impoſſible que les mêmes raiſons qui vous le feroient trouver aimable, ne vous aſſuraſſent bien-tôt toute ſa tendreſſe, je prens le Ciel à témoin que tout bien & ma vie même, ſeront employés, s'il le faut, pour rendre votre bonheur infaillible.

J'employois ainſi toute mon adreſſe à calmer ſon eſprit, & l'intention de mon cœur répondant à mes promeſſes, je n'ai jamais douté qu'elles n'euſſent fait quelqu'impreſſion ſur le ſien. J'oſois même en juger déja par l'ardeur avec laquelle je lui vis prendre ma main pour la ſerrer entre les ſiennes, lorſque les Médecins, arrivés de Paris avec la derniére diligence, vinrent troubler un entretien dont je commençois à me promettre tant de fruit. Un preſſentiment ſecret m'avoit fait apréhender d'être interrompu. J'avois écarté d'un ſigne de main quelques Domeſtiques qui s'étoient preſentés à la porte de la chambre, & Fanny qui étoit plus empreſſée que perſonne de nous rejoindre, avoit compris fort habilement, ſur leur raport, que je ne ſouhaitois pas ſans raiſon d'être ſeul avec Cecile. Cependant l'impatience avec laquelle j'avois envoyé chercher les Médecins, fit juger à mes gens qu'ils ne pouvoient trop promptement les introduire. Cette précipi-

tation qui les empêcha de reconnoître le Duc de Montmouth dans le déguiſement où il étoit, fut une imprudence fatale, dont le ménagement que j'ai pour mes propres douleurs ne me permet point encore de nommer le triſte effet. Le Duc, à qui j'avois marqué ſans obſcurité que mes promeſſes avoient ſupoſé non-ſeulement le conſentement du Roi ſon Pere, mais encore celui de ma Fille, & que deſeſpérant d'obtenir l'un & l'autre, je le priois de ne pas s'offenſer du parti que je prenois de rompre mes engagemens, n'avoit pas reçu cette nouvelle ſans ſe livrer à tous les tranſports d'une paſſion deſeſpérée. N'ayant point de troiſiéme voye à choiſir entre les ſuplications & la violence, il s'étoit déterminé à revenir à Paris, malgré tous les riſques auſquels il pouvoit être expoſé, en remettant à prendre ſes réſolutions ſuivant les circonſtances. Il ne s'étoit fait accompagner que d'un Domeſtique, dont la fidélité & le courage étoient éprouvés, mais ayant fait partir avant lui quelques autres gens de confiance, auſquels il avoit marqué le lieu de leur demeure à Paris, il étoit ſûr de les retrouver au beſoin. A ſon arrivée, ayant pris facilement des informations ſur l'état de ma Fille, il avoit apris ſa langueur, & l'uſage qu'elle commençoit à faire du ſecours de la médecine. C'étoit ſur cette connoiſſance qu'il avoit arrangé ſes projets. Au lieu de chercher à me voir, il s'étoit figuré que le parti le plus ſûr étoit de ſe procurer la vuë de Cecile, pour s'efforcer de l'attendrir; ſans compter que l'ardeur de l'amour lui faiſoit regarder cette ſatisfaction comme le bonheur ſuprême. Le prétexte de la Médecine lui parut également favorable pour ce deſſein, & pour la néceſſité où il étoit de ne ſe faire voir en France

qu'avec quelque ménagement. Il chargea sa mémoire de quelques termes de l'art, & se déguisant sous un habit & sous un nom conforme à ses vuës, il prit le titre de Docteur Anglois, à la faveur duquel il trouva peu de difficulté à se mettre en liaison avec quelques-uns des Médecins qui voyoient Cecile.

Ses libéralités & ses flâteries furent sans doute auprès d'eux une recommandation plus forte que son sçavoir. Mais ayant eu l'adresse de les engager à lui parler de ma Fille, & de les faire raisonner sur la nature de sa maladie, il obtint tout d'un coup deux avantages qui flâtérent extrêmement ses espérances; l'un réel, en leur faisant promettre qu'ils le prendroient avec eux la premiére fois qu'ils seroient apelés chez moi; l'autre, aussi chimérique que ses prétentions, qui fut d'expliquer la maladie de Cecile en sa faveur, & de se croire l'objet de cette mélancolie, qu'il entendoit attribuer à quelque passion violente. Avec cette présomptueuse idée, il eut peine à se modérer jusqu'au jour où les Médecins le firent avertir que je les demandois. Il se mit avec eux dans le Carosse que je leur avois envoyé, & s'il comptoit de n'être reconnu de personne dans son déguisement, ses compagnons ne doutérent point que je ne visse volontiers un Médecin de ma Nation, qui paroissoit conduit chez moi par le seul zèle de me servir.

J'étois auprès de ma Fille, dans la situation que j'ai representée; & voyant entrer quatre Médecins, que je pris pour mes Consultans ordinaires, je me retirai à quelque distance pour leur laisser de la liberté dans leurs premiéres observations. L'empressement avec lequel on les avoit amenés, ne leur permit pas non plus de s'arrêter d'abord à me faire un compliment. J'en-

tendis les questions qu'ils firent à Cecile, & rien ne me parut nouveau dans tout leur procédé. Cependant le Duc, émû aparemment par la vuë de ce qu'il aimoit, s'étoit saisi de la main de ma Fille, sous prétexte d'observer son poulx, & laissoit à peine aux autres le tems de la prendre à leur tour. Il gardoit le silence; mais lorsque les autres eurent cessé leurs interrogations, & qu'ils parurent prêts à s'éloigner du lit pour se communiquer leurs raisonnemens, il en fit un assez mauvais, dont la conclusion fut que le siége de la maladie étant à son avis dans l'estomac, qui lui paroissoit faire mal ses fonctions, d'où s'en suivoit nécessairement un mauvais chyle qui corrompoit ensuite toute la masse du sang, il souhaitoit de voir la conformation de celui de Cecile, pour juger mieux de ses affections intérieures par la disposition du dehors. Ainsi ce caractére leger & inconsidéré s'abandonnoit à ces voluptueuses impressions, à la vuë d'un objet charmant, qui devoit lui inspirer autant de respect que de tendresse. Je fus la dupe de son artifice, comme je l'étois encore de son déguisement. Malgré les résistances de la modeste Cecile, j'exigeai qu'elle se soumit à cet ordre cruel. Ses femmes lui épargnérent la confusion de l'avoir exécuté de ses propres mains. La passion déréglée du Duc fut satisfaite sans doute, d'un spectacle qui n'étoit fait que pour le bonheur d'un Amant vertueux. Son ravissement ne s'exprima que par son silence. Il se retira avec les autres dans un coin de la chambre, sous ombre d'entrer en consultation, & dans la persuasion, où je suis qu'il abusoit de leur bonne foi, je ne doute point qu'il ne soutint l'imposture par un verbiage médité. Mais devenu plus téméraire par le succès, il leur témoigna que puisque

je ne m'étois point aperçu qu'il fut étranger, il étoit inutile de me faire faire cette attention, & de le presenter à moi avec plus de cérémonie. Il obtint facilement d'eux cette complaisance, & formant un autre dessein, il retourna au lit de Cecile, tandis que les autres s'aprochérent de moi pour me rendre compte de sa situation. Ayant repris sa main sur laquelle il porta inconsiderément sa bouche, il crut ne rien risquer à lui dire : Que le Duc de Montmouth seroit heureux s'il avoit la moindre part à l'état où vous êtes, & qu'il payeroit volontiers de tout son sang un seul moment de la tendre mélancolie qu'il vous auroit causée ! Cecile n'entendit point ce nom & le ton passionné du discours qui l'accompagnoit, sans pénétrer une partie du moins de la vérité. Si elle ne reconnut pas le faux Médecin, elle le prit pour un Emissaire du Duc, & l'imagination remplie de l'outrage qu'il avoit fait à sa modestie, elle jetta un cri aigu, qui dans la foiblesse où elle étoit, fut presque le dernier de sa vie.

Il fut suivi d'un profond évanoüissement. Ce fut un bonheur pour sa Mere, que dans la crainte où j'étois de recevoir quelque prédiction funeste de la bouche des Médecins, je l'eusse conjurée de ne pas paroître pendant la consultation. Elle ignora cette étrange avanture. Et moi, qui ne m'en défiois pas encore, je me précipitai vers le lit de ma fille, où la trouvant pâle & sans mouvement, je demeurai persuadé pendant quelques momens qu'elle venoit d'expirer. Les trois Médecins me rassurérent un peu, par le battement qu'ils trouvérent encore à son pouls. Ils parurent comme effrayés eux-mêmes d'un accident si imprévû. Mais tandis qu'ils lui donnoient tous leurs soins, & que je m'agitois moi-même avec

un trouble inexprimable, le Duc de Montmouth qui commença peut-être à mal augurer de son entreprise, se déroba de l'Apartement. Il gagna la premiére cour, où son Valet, dont il avoit eu la précaution de se faire suivre avec un cheval de main, lui procura aussi-tôt le moyen de s'éloigner. Le Ciel connoît seul de quelle modération il m'auroit rendu capable dans une occasion de cette nature; mais je ne puis rapeler l'horreur & l'indignation dont je fus saisi en dévoilant bientôt une scène si odieuse, sans me persuader que soit par mes mains, ou par celles de mes gens, le Duc l'auroit payée sur le champ de sa vie.

Cecile ne revint à elle-même que pour se plaindre de son sort avec la derniére amertume. Eh quoi! me dit-elle, toujours la victime des passions d'autrui, tandis que le travail de toute ma vie est de régler les miennes. Elle me raconta ce qu'elle venoit d'entendre, & son discours me fit passer par tous les degrés de l'indignation & de la fureur. Je donnai ordre que le faux Médecin fût arrêté. On m'aprit, après quelques recherches, de quelle maniére il s'étoit échapé. J'interrogeai pendant ce tems-là ses trois Compagnons, qui ne paroissoient pas moins irrités que moi d'avoir été trompés par un Imposteur. Ils ne purent m'aprendre que les circonstances par lesquelles j'ai commencé ce recit, & leur propre étonnement, joint à l'estime où ils étoient parmi les honnêtes gens, ne me permit point de porter plus loin mes soupçons. Mais quoiqu'ils ne m'aprissent rien qui me fit reconnoître le Duc, & que Cecile ne se fût pas remis son visage, un souvenir confus qui me restoit du son de sa voix, me convainquit dès le premier moment de ce qu'il eut bien-tôt la hardiesse de me confesser lui-même.

Le plus terrible effet de cette avanture fut le redoublement de la fiévre de Cecile, & par conséquent le coup funeste qui ne tarda guéres à nous percer le cœur ; mais si je dois avoüer qu'au moment qu'elle poussa son cri, les Médecins m'avoient déja déclaré qu'ils croyoient sa fiévre maligne, il n'est pas moins certain, qu'un trouble si subit en augmenta le poison, & qu'il en précipita malheureusement l'effet. L'ardeur du mal, & les marques de sa malignité devinrent en peu de momens si sensibles, que les Médecins m'en firent apréhender la contagion pour Fanny. Elle étoit demeurée heureusement dans un cabinet, d'où je lui avois fait promettre de ne pas sortir avant mon retour. Il n'étoit pas aisé de lui interdire la vuë de sa fille, & je craignois déja que la loi que je lui avois imposée ne lui eût paruë trop dure. Cependant ç'en étoit une si absoluë pour moi de sauver du naufrage une partie du moins de mes espérances, que si je balançai quelques momens, ce ne fut que sur les moyens que ma tendresse m'obligeoit d'employer. Je laissai Cecile dans les agitations de son mal, mais avec d'autant moins de peine à m'éloigner d'elle, que les Médecins ne lui jugeoient rien de si nécessaire que le repos. La grandeur de mes offres les fit consentir à passer le reste du jour & la nuit suivante dans sa chambre, tandis que je prendrois soin moi-même de conduire mon Epouse à Paris. Je prévoyois les difficultés que j'allois avoir à combattre ; mais j'étois résolu d'employer toute mon autorité pour la forcer de me suivre. D'ailleurs Madame Riding qui étoit d'un âge à craindre peu les maladies de la jeunesse, me promettoit de ne pas perdre de vuë sa chére éleve.

Avant que d'annoncer mes résolutions à Fan-

ny, j'ordonnai que les chevaux fussent mis sur le champ à mon carosse. Mon dessein étoit d'emmener avec elle ma belle-sœur & sa fille, autant pour les éloigner elles-mêmes du péril, que pour lui faire trouver son absence plus suportable. Je les fis avertir de se préparer à notre départ, & m'étant séparé de Cecile avec quelques mots d'exhortation, auxquels je lui défendis de répondre, je me hâtai de rejoindre sa mere.

Le trouble des grandes craintes & des grandes douleurs tient quelquefois lieu de constance, par la confusion même qu'il répand dans l'esprit, & qui le fait agir avec une espéce d'emportement qui a toutes les aparences de l'insensibilité. Telle étoit précisément ma disposition. J'entrai d'un air ferme dans le cabinet de Fanny, & si je mis de la douceur dans mes termes pour ne pas lui causer trop d'effroi, je lui parlai de la maladie de ma fille comme d'un accident que tous nos regrets & toutes nos larmes ne pouvoient empêcher : j'ajoutai, que si j'en croyois les Médecins, il étoit plus dangereux pour nous que pour elle-même. A cet âge, lui dis-je, on a des ressources toujours certaines dans les forces de la nature, qui croissent continuellement, mais le nôtre ne nous permet rien de plus que ce que nous possédons déja, & chaque diminution, au contraire, est une perte qu'on n'est pas sûr de réparer. Enfin, je lui fis entendre que c'étoit la petite vérole que les Médecins apréhendoient pour Cecile, & que l'usage n'étant nulle part de s'exposer inutilement à cette sorte de péril, il falloit partir absolument pour Paris.

Je la vis trembler pendant mon discours. Elle sembloit en prévoir la conclusion. Aussi n'en parut-elle pas plus émuë, que de mes préparations. Moi, Cléveland ! me répondit-elle en me regar-

dant d'un œil fixe, moi quitter ma fille dans l'état où vous me la repreſentez vous-même ! Et c'eſt vous qui m'en donnez le conſeil ! Ah ! les plus affreuſes craintes ne m'y feroient pas conſentir ; & quand j'y verrois la mort certaine, pourroit-elle jamais ſe preſenter à moi ſous une face plus douce ? Non, non, reprit-elle en faiſant un mouvement pour ſortir du cabinet, je ne veux plus m'éloigner un moment de ſon lit. Eh ! dans quel tems me ſera-t'elle plus chére que lorſque je ſuis juſtement allarmée pour ſa vie ? Je l'arrêtai. Ses larmes qui commencérent auſſitôt à couler, & l'effort qu'elle faiſoit pour s'échaper de mes bras, me firent craindre une ſcène beaucoup plus embarraſſante, ſi je tardois plus long-tems à m'expliquer d'un autre ton. Je ne ſuis point ici, repris-je, pour conſulter vos inclinations. Les miennes ne ſont pas plus écoutées. Nous partirons à ce moment. Repoſez-vous ſur les meſures que j'ai priſes pour la conſervation d'une fille qui m'eſt ſans doute auſſi précieuſe qu'à vous, & ne m'expoſez pas au chagrin de vous avoir ordonné quelque choſe que vous faſſiez difficulté d'exécuter.

Jamais le cœur de la triſte Fanny, n'avoit eſſuyé de plus cruelle épreuve. Je ne pénétrois le fond de ſon ame au travers de ſes yeux. Elle eût préféré la mort dans cet inſtant à la néceſſité de s'éloigner de Saint Cloud. Peut-être balança-t'elle à m'accabler de reproches & d'injures. A moi, qui connoiſſois ſi bien ſon caractére, ſon ſilence en diſoit plus que n'auroit fait un torrent d'expreſſions. Elle reprit ſa chaiſe, en fondant en larmes, & tenant ſa tête apuyée ſur une de ſes mains, elle ne paroiſſoit pas ſe diſpoſer beaucoup à me ſuivre. Je la pris par la main que je voyois libre ; & je lui répétai que je comptois

d'être obéi. Elle se laissa moins conduire que traîner. Quoi ! Je ne la verrai pas du moins un instant ? Je ne l'embrasserai pas avant que de partir ? Etes-vous son pere ? Voulez-vous être son Bourreau ? Mille plaintes de cette nature, qu'elle m'adressa, en sanglotant jusqu'au carosse, purent bien me toucher moi-même jusqu'aux larmes, mais elles ne me firent rien relâcher de ma résolution. Nous trouvâmes Madame Bridge & sa fille, à qui je n'eus point d'explication à donner, parce que je les avois déja fait avertir de mon dessein. Le tems fut employé bien tristement sur la route. Aussi tremblant & aussi affligé que Fanny, de quels efforts n'eus-je pas besoin pour me rendre propre à la consoler.

Toute sa tristesse ne lui fit pas perdre, en arrivant à Paris, une pensée qu'elle ne me communiqua point, mais que je n'aurois pas condamnée si elle m'eût consulté pour l'exécuter. Elle fit avertir le Pere Recteur du Collége, de l'état où nous avions laissé Cecile, & elle le fit prier de se rendre incessamment à S. Cloud. Cette précaution, dont je ne fus informé que le lendemain, lui rendit un peu de repos pendant le reste du jour. J'avois espéré qu'elle en auroit assez pour me laisser la liberté de retourner à S. Cloud vers le soir. Mais l'aproche de la nuit parut redoubler ses allarmes. Elle me seroit échapée mille fois, & la longueur du chemin ne l'auroit pas empêchée de l'entreprendre à pied, si je n'eusse veillé sans cesse sur tous ses mouvemens. Quoique j'eusse laissé ordre à quelques-uns de mes gens, de m'aporter des nouvelles de ma fille au moindre changement de sa situation, je fis partir Drink, en lui recommandant de se faire instruire de tout ce qui s'étoit passé dans mon absence,

& de revenir au même moment s'il étoit arrivé quelque chose qui pût augmenter mes craintes ou mes espérances. Deux heures s'étant passées sans que j'entendisse parler de son retour, je commençai à tirer d'heureux présages de ce retardement, & je communiquai mes idées à Fanny. Cependant la nuit continuant de s'avancer, je m'étonnai ensuite de ne voir arriver personne, & je tombai dans des inquiétudes que j'eus une peine extrême à déguiser. Je fis partir un autre Domestique, qui ne fut pas de retour non-plus, deux heures après avoir reçu mes ordres. J'en dépêchai successivement deux autres, & quoique je leur eusse commandé avec le dernier soin de retourner aussitôt sur leurs pas, dans quelque situation qu'ils pussent trouver ma fille, j'eus le chagrin de les attendre aussi vainement que les premiers. Irritié d'être si mal obéï, & troublé de mille pensées cruelles, j'aurois volé moi-même à Saint-Cloud, si les agitations où je voyois Fanny, ne m'eussent fixé auprès d'elle par des craintes qui me paroissoient encore plus pressantes. Enfin, vers la pointe du jour, j'entendis le bruit d'une chaise dans ma cour. Je fis espérer à Fanny d'heureuses nouvelles, & lui recommandant de m'attendre avec ma Sœur, que je laissai auprès d'elle, je me hâtai d'aller moi-même au-devant du coup dont j'étois menacé.

Le Messager qui arrivoit chez moi, étoit le Pere Recteur, dont la bonté & le zèle ne peuvent être trop relevés dans cette triste occasion. Il m'aperçut en mettant pied à terre. J'étois descendu seul, un flambeau à la main. La même discrétion qui lui avoit fait arranger tous les événemens de cette funeste nuit, le fit venir jusqu'à moi sans aucun signe de trouble & d'émotion,

Il m'embrassa d un air tendre, & me connoissant l'ame trop forte, me dit-il, pour regarder les disgraces de la nature du même œil que le vulgaire, il me félicita d'avoir une chére fille dans le sein de Dieu.

Ce langage étoit trop clair. Je lui saisis le bras : Quoi ! ma fille est morte ? lui dis-je d'un ton à demi étouffé par le serrement de mon cœur, & si chancelant sur mes jambes, que je serois tombé infailliblement sans l apui qu'il me prêtoit. Hé ! quelle affreuse Sentence du Ciel me réduit au dernier desespoir ! il m'interrompit : votre chére Cecile a prévu vos douleurs, me dit-il, elle s'en est occupée en expirant, & ses derniers desirs, que je vous aporte, auront été formés inutilement, si vous vous abandonnez à des regrets qui ne peuvent servir de rien pour son bonheur. J'ai la même déclaration à faire à votre Epouse. Vous allez rendre ma commission trop difficile, ajouta-t'il, si vous m'arrêtez dès le premier pas, par des obstacles que je n'apréhendois que de la part de Madame Cléveland. Quelle constance aurois-je droit de lui demander, si vous ruïnez l'effet de mes soins par votre exemple ?

La sincérité & la douceur, qui accompagnent le langage de la vertu, ont plus de force que tous les raisonnemes pour se faire entendre. Leur impression pénétra dans mon cœur au travers des nuages épais dont il s'étoit envelopé tout-d'un-coup. Je compris, malgré mon trouble, que les derniers desirs de Cecile, & l'intérêt de Fanny, étoient pour moi des loix inviolables, ausquelles toutes les révoltes de mes sens & de ma raison devoient être sacrifiées. Je vous promets de la constance, dis-je au Recteur d une voix tremblante, mais aprenez-moi le détail de mon mal-

heur, avant que nous le communiquions à mon Epouse.

Il me répondit qu'il m'accordoit d'autant plus volontiers cette satisfaction, que j'y trouverois de nouveaux motifs de patience & de force. Fanny l'ayant fait avertir la veille de se rendre à Saint-Cloud, il s'étoit hâté de lui marquer son obéïssance & son zèle par le plus vif empressement. Il avoit trouvé Cecile dans l'état où je l'avois laissée, c'est-à-dire, avec une fiévre violente, mais assez forte encore, au témoignage même des Médecins, pour ne rien faire apréhender de trop fâcheux dans un espace si court. La connoissant Protestante, & n'ignorant pas que sa Mere l'avoit entretenuë souvent des matiéres de Religion, il n'avoit pensé d'abordqu'à découvrir à quel point de lumiére elle étoit parvenuë. Avec l'innocence de cœur & les principes de charité qu'il lui avoit trouvés dans ses réponses, il avoit conçû qu'elle ne pouvoit être fort éloignée de la voye du Ciel, & qu'un Dieu dont la bonté est le plus cher de tous ses attributs, ne demande point de lumiéres si étenduës ni si parfaites à cet âge. Mais qu'avoit-ce été, lorsqu'aprofondissant de plus en plus ses dispositions, il avoit découvert un cœur digne de Dieu même, par l'ardeur étonnante de ses sentimens. A la vérité l'objet en étoit incertain pour elle-même. Elle tendoit au bonheur d'aimer sans bornes & sans mesures, & les ténébres des sens lui avoient caché jusqu'alors où ses desirs devoient se porter pour être heureusement satisfaits. Mais à peine avoit-il dévoilé à ses yeux les véritables sources de l'amour, que son cœur s'étoit enflammé d'une ardeur qui sembloit surpasser les forces de la nature; & ne respirant que la possession d'un bien qu'elle regrettoit amérement d'avoir connu trop tard, elle n'avoit plus eu de pensées

ni de desirs qui ne se fussent raportés à cette heureuse fin. Il n'avoit plus été difficile de faire goûter la vérité à un cœur si bien disposé par l'amour. Sa fiévre, que les Médecins avoient commencé à juger mortelle, avoit paru redoubler les transports de cette sublime passion, en redoublant la chaleur de son sang. Elle s'étoit entretenuë dans ce céleste état jusqu'au dernier instant de sa vie, & déja moins semblable à une créature mortelle qu'à ces bienheureux esprits dont la substance est toute composée d'amour, son dernier soupir n'avoit été que l'élancement passionné d'une amante, qui se précipite dans le sein de ce qu'elle aime, pour y rassasier à jamais la fureur qu'elle a d'aimer & d'être aimée.

Elle étoit morte à quatre heures du matin. Le P. Recteur ayant sçû des Médecins, après l'arrivée de Drink, qu'ils commençoient à craindre sérieusement pour sa vie, n'avoit pas jugé à propos de le laisser retourner vers moi avec une si fâcheuse nouvelle. Il connoissoit le cœur de mon Epouse, & sans compter l'espérance qu'il avoit encore de voir revenir ma fille d'un si grand péril, il avoit mieux aimé, en supposant même qu'il eût bien-tôt à lui annoncer sa mort, qu'elle reçût tout-d'un-coup ce funeste éclaircissement de sa bouche, que de l'exposer à mourir mille fois de ses agitations & de ses craintes, sur le recit mal conçu d'un Domestique. J'ai pris tout sur moi, ajouta-t'il, & je me persuade que vous aprouverez mes intentions. Votre fille elle-même, à qui l'on n'a pû cacher qu'on demandoit des nouvelles de sa situation par vos ordres, a souhaité qu'on déguisât à sa mere le danger où elle se voyoit; & en me recommandant de vous aporter les derniéres tendresses de son cœur, elle m'a conjuré de vous demander à l'un & à l'autre une modération

dans vos regrets, qu'elle regardera du haut du Ciel, comme la plus haute preuve de votre affection.

J'écoutai ce discours sans l'interrompre, mais n'en prenant que ce qui étoit propre à justifier ma douleur, & regardant même le reste comme les imaginations d'un honnête & simple Ecclésiastique, je lui dis tristement : Allez, mon Pere, allez remplir votre commission d'une maniére qui réponde à l'opinion que j'ai de votre bonté & de votre zèle. Je ne me sens ni le courage d'annoncer notre malheur à mon Epouse, ni l'espérance de réüssir à le déguiser. Ménagez-la : au nom de Dieu, ménagez cette chére moitié de moi-même, puisque vos soins n'ont pû me sauver l'autre. Il monta seul dans l'apartement de Fanny. Je le suivis néanmoins, mais avec la résolution de demeurer assis dans l'anti-chambre, assez près d'elle pour voler à son secours, si elle se laissoit surmonter par la douleur ; mais trop abattu pour entreprendre de lui inspirer un courage dont je me sentois dépourvû moi-même. Que les tems étoient changés ! Quelle différence de cet abattement, à la force d'esprit qui m'avoit fait résister long-tems à mes anciennes infortunes, & qui m'avoit fait trouver assez de ressource dans moi-même pour soutenir toute ma famille par mes conseils & par mon exemple ! La vigueur de l'ame comme celle du corps, dépend de certains principes de vie & d'action qui doivent être employés sans cesse à l'entretenir & à la renouveler. Elle ne se répare point quand cette source de force est épuisée. Il ne me restoit rien de mes anciennes maximes ; & l'habitude que j'avois formée d'une si sensuelle & voluptueuse, avoit achevé de m'amolir. J'étois comme un foible roseau, qui céde au souffle de tous

les

les vents. Ma tendreſſe pour Fanny, le ſeul de mes ſentimens qui fut à l'épreuve de toutes ſortes d'altération pouvoit bien me faire partager ſes peines, & me les rendre même beaucoup plus douloureuſes que les miennes; mais je n'en étois que plus à plaindre, avec cette double ſenſibilité, qui m'expoſoit aux atteintes les plus redoutables, ſans me fournir les moindres armes pour m'en défendre.

J'ignore avec quelle précaution le Recteur entreprit de percer le cœur de Fanny, ou plutôt avec quel air il lui fit d'abord éviter la vûë & le ſentiment de ſa bleſſure. Je n'entendis ni les cris, ni les tranſports auſquels je m'étois attendu. Il ſe paſſa plus d'un quart-d'heure, pendant lequel je demeurai partagé entre le doute & l'eſpérance; heureux moi-même que cette eſpéce de diverſion m'empêchât de me livrer tout entier à mes noires agitations. Un cri néanmoins qui vint juſqu'à moi, & que je reconnus pour la voix du Recteur, m'obligea d'entrer dans l'Apartement. Il apeloit ma ſœur & les femmes de Fanny, qu'il avoit priées d'abord de paſſer dans un Cabinet voiſin. Je fus près de mon Epouſe auſſitôt qu'elles. Si l'adreſſe de mon conſolateur l'avoit ſoutenuë contre ſes premiers tranſports, il n'avoit pû élever la nature au-deſſus d'elle-même, ni lui fournir dequoi réparer les épuiſemens que cette contrainte même lui avoit cauſez. Fanny après avoir réſiſté à l'impétuoſité de ſa douleur, étoit tombée tout-d'un-coup ſans force & ſans connoiſſance.

Rapelez-la ſeulement de cette foibleſſe, me dit le Recteur, & comptez qu'avec les ſentimens de Religion que je lui connois, je parviendrai à calmer ſon eſprit & ſon cœur. Oh! vous l'avez tuée cruellement, lui répondis-je, ſans faire

attention à ſes promeſſes, laiſſez vos conſolations ; ſi elles ne ſont propres qu'à me ravir dans un même jour mon Epouſe & ma fille. Il ne ſe rebuta point de cet outrage. Nos ſecours, auſquels il joignit les ſiens avec le même zèle, rendirent enfin la connoiſſance à Fanny ; en revenant à elle, ſans retrouver encore aſſez de force pour ouvrir les yeux, elle prononça le nom de ſa fille, & cette tendre invocation fut auſſitôt ſuivie du mien, je me preſentai à elle. Rien ne peut être ſi touchant que les premiéres plaintes qu'elle m'adreſſa. Eſt-ce-là le bonheur dont vous m'avez flâtée ? Eſt-ce-là le fruit de tant de promeſſes & d'eſprances ? Il faut donc recommencer une malheureuſe vie, pour être condamnée à la paſſer dans l'amertume & dans les larmes ! Ne m'avez-vous pas dit cent fois, ajoutoit-elle, que j'étois à la fin de toutes mes peines, & qu'il ne me reſtoit qu'à faire un bon uſage de notre fortune ! O bonheur funeſte ! O cruelle erreur, falloit-il compter ſur des aparences ſi perfides ! La vuë du Recteur, qui avoit voulu laiſſer le paſſage libre à une partie de ſes gémiſſemens avant que de ſe raprocher d'elle, eut le pouvoir de les lui faire interrompre, & je remarquai au cours que la douleur avoit fait prendre à ſes premiéres réflexions, par quelles maximes il avoit entrepris de la conſoler : il reprit gravement ſe exhortations dans les mêmes principes ; c'eſt-à-dire, en lui repreſentant la vanité de tout ce qu'on apelle biens de la nature & de fortune, & l'imprudence d'un cœur qui s'y attache comme au bonheur ſolide. Tout ce qu'il lui dit étoit ſi juſte & ſi ſenſé, qu'il fit la même impreſſion ſur mon eſprit. Nous l'écoutâmes avec un ſilence dont il dut être ſatisfait, & Fanny même, ſans diſcontinuer de verſer des larmes parut ſenſible.

aux charmes de la vérité & de l'éloquence, qui se faisoient admirer également sur les lévres de cet honnête homme.

Elle l'interrompit néanmoins par quelques exclamations, qui échapoient peut-être malgré elle à la violence de ses sentimens. Au moment que je lui croyois le plus d'attention pour ce qu'elle paroissoit écouter, elle prononçoit le nom de sa fille avec un redoublement de larmes. Elle se leva plusieurs fois brusquement, en me conjurant de la conduire sur le champ à Saint-Cloud. Que je la voye du moins, me disoit-elle en joignant tendrement les mains; que j'aye encore une fois la douceur de la voir & de l'embrasser. Le zèlé Consolateur recommençoit ses instructions avec une nouvelle ardeur, & reprenoit assez d'ascendant sur elle pour lui rendre quelque aparence de calme & de resignation. Une partie du jour se passa dans ces alternatives Enfin je lui fis entendre que ma présence étant nécessaire à S. Cloud, elle me feroit manquer à tout ce que nous devions encore à Cecile, si elle ne me promettoit de demeurer tranquile à Paris jusqu'à mon retour; & ne pouvant arracher d'elle une promesse, qui lui ôtoit l'espérance d'embrasser pour la derniére fois sa fille, il me vint à l'esprit de lui faire prendre le change par des propositions qu'elle ne pouvoit manquer d'aprouver avidement. Il n'y a pas d'aparences, lui dis-je, qu'après le coup dont le Ciel nous afflige, vous puissiez trouver beaucoup d'agrémens à S. Cloud. Je prévois même que votre dégoût va s'étendre à toute la France, & je vous confesse que si le vôtre est encore à naître, le mien l'a déja prévenu. Je ne reverrai jamais d'un œil satisfait ce qui servira éternellement à me rapeler ma perte. En un mot je vous propose de passer ça

Angleterre ; & comme il nous en couteroit trop de laiſſer derriére nous le treſor dont nous pouvons conſerver les reſtes, j'aurai ſoin que notre chere fille ſoit précieuſement embaumée, pour être notre fidèle compagne juſqu'à Londres, d'où nous la ferons tranſporter à Devonshire dans le Tombeau de ſes peres. Cette eſpérance flâta la douleur de Fanny, & la fit enfin conſentir à me laiſſer monter ſeul dans ma Chaiſe.

Que Saint-Cloud me parut changé, à meſure que j'aprochai du centre de ma triſteſſe ! Cette retraite enchantée, ce délicieux ſéjour, où j'avois fait le plus doux uſage de ma fortune, & que j'aurois préféré quelques jours auparavant aux plus vaſtes poſſeſſions de la terre, ne me parut qu'une affreuſe demeure où la mort avoit étendu ſes voiles, & qu'elle ſembloit obſcurcir de ſes plus noires couleurs. Ce ſentiment ne fit qu'augmenter juſqu'à l'entrée de ma maiſon. Le triſte accuëil de mes Domeſtiques, les gémiſſemens de Madame Riding, le deſordre funèbre que je crus remarquer dans tout ce qui s'offroit à mes regards, ſervit encore à redoubler l'horreur qui régnoit dans le fond de mon ame. Madame Riding, dont j'entendois déja retentir les ſanglots, n'aprit point mon arrivée ſans ſe précipiter auſſi-tôt à ma rencontre ; & les bras ouverts, le viſage baigné de pleurs, elle me répéta mille fois le nom de Cecile en me ſerrant de toute ſa force, ſans pouvoir y joindre un ſeul mot d'explication. Drink, qui n'avoit pas quitté Saint-Cloud depuis que je l'y avois envoyé, vint mettre le comble à mon trouble, en m'aprenant que le Duc de Montmouth venoit d'arriver, & qu'il s'étoit introduit malgré lui dans la chambre où repoſoit le corps de ma fille. Mais ce qu'il ajouta auſſi-tôt, n'eut que trop de force

pour arrêter les mouvemens de colére & d'indignation qui s'élevoient déja au travers des nuages de ma triſteſſe. Ce jeune téméraire, indigne de poſſéder aucune vertu, ou digne en effet, par quelques-unes de ſes rares qualités, de n'être pas vertueux à demi, ne s'étoit pas éloigné aſſez de Saint-Cloud pour ignorer long-tems la mort de Cecile. Il étoit accouru avec tous les tranſports qu'on peut ſe figurer de l'impétuoſité de ſon caractére, & rien n'avoit pû l'empêcher de pénétrer dans la chambre de Cecile, & de ſe jetter à genoux devant le lit, où il étoit à verſer un torrent de larmes, avec des cris & des ſoupirs qui attendriſſoient tous mes Domeſtiques.

J'entrai ſans le faire avertir, partagé encore entre les divers mouvemens qui m'agitoient. Je le trouvai à genoux comme on me l'avoit repreſenté, la bouche collée ſur la bouche de ma fille, & s'épuiſant en gémiſſemens & en ſoupirs. Il m'aperçut. L'emportement de ſa douleur ne l'empêcha point de ſe lever, & prévenant le diſcours que je me diſpoſois à lui adreſſer : O Pere infortuné ! s'écria-t'il, malheureux gardien de mon bonheur & du vôtre, qu'avez-vous fait de votre fille ? Ah ! n'eût-elle pas été plus ſûrement entre mes bras ? N'aurois-je pas ſauvé ſa vie aux dépens de la mienne ? Vivez donc, ajouta-t'il, ſi vous en êtes capable après l'avoir perduë. Pour moi, je n'eſpére pas de lui ſurvivre.

Ces reproches, qui partoient d'un cœur pénétré, eurent de la douceur pour le mien. Je pouvois pardonner tout au deſeſpoir d'un amant. Mais le ſouvenir d'une témérité qui n'étoit pas éloignée, & dont je ne doutois pas que le reſſentiment n'eût précipité la mort de Cecile, me fit mettre plus d'amertume qu'il n'en attendoit dans

ma réponse. Il vous sied bien, lui dis-je la larme à l'œil, de rejetter sur le défaut de mes soins un malheur que vous m'avez attiré par vos outrages ? Et passant au lit de ma fille, sans prêter l'oreille à ses justifications, j'y pris la place & la posture qu'il avoit quittées.

Ce ne fut pas pour faire entendre mes cris, ni pour attendrir les spectateurs par mes larmes. Toute ma consternation se rassembla au fond de mon cœur. Je considérai, avec une morne avidité, ce composé de perfections & de graces, que la mort même n'avoit pas encore eu le pouvoir de défigurer. Triste joüet de la nature, qui n'avoit pris plaisir à le former que pour l'abandonner dans sa fleur à la plus cruelle ennemie de la jeunesse & de la beauté. Eh ! quel fond aije donc à faire sur la durée de ma vie, lorsque cet âge n'est pas à couvert des traits de la mort ? Mais je songe à la vie ! reprenois-je en moi-même. Hélas ! ce qu'elle me promet à l'avenir n'est-il pas plus cruel que le malheur de la perdre ? Que me sera-t'elle sans toi, chére Cecile ! Et que dois-je espérer desormais qui puisse remplir le vuide que tu laisses dans mon cœur. Je me serois oublié long-tems dans ces considérations lugubres, & je ne sçai comment de la tristesse même de mes idées & de la mortelle amertume qu'un tel spectacle répandoit sans cesse dans tous mes sentimens, il se formoit une situation où je trouvois des charmes. Mais le Duc de Montmouth qui s'étoit promené à grands pas dans cette intervalle, se raprochant du lit avec de nouveaux transports, je pensai que si Cecile pouvoit être encore sensible à quelque chose, elle regardoit cette familiarité d'un homme qui l'avoit outragée, comme une nouvelle insulte ; & le voyant recommencer à porter ses lévres sur un de

ſes bras, je regardai moi-même cette hardieſſe comme une profanation. Je me levai, je l'écartai de la main. Enſuite me courbant ſur le viſage de ma chére Fille, je lui donnai le baiſer d'une paix & d'une tendreſſe éternelle. Voilà pour moi, lui dis-je après avoir preſſé un moment ſes lévres, pour ton malheureux Pere, que tu n'as jamais bien connu, ſi tu as crû qu'il ait ceſſé un moment de t'adorer. Et voilà pour ta mere, repris-je en la baiſant encore une fois au même lieu; pour cette incomparable mere, qui auroit ici laiſſé ſon ame ſi je lui avois accordé la triſte ſatisfaction que je viens lui dérober. Cette penſée qui réuniſſoit comme au même point tous les mouvemens de mon cœur, me coûta un ſanglot ſi violent, que je crus mes forces prêtes à m'abandonner.

Je fermai auſſi tôt les rideaux du lit; & prenant le Duc par la main, pour l'engager à ſortir avec moi, j'ordonnai à Drink, en ſa preſence, de n'accorder l'entrée de l'apartement à perſonne. J'ajoutai à cet ordre celui de faire apeler promptement de Paris quelques Chirurgiens pour embaumer le corps de ma Fille avec les parfums les plus précieux, & la garantir de toutes ſortes de corruption. Le Duc prêta l'oreille à ce diſcours. Je fus ſurpris de le voir tomber à mes genoux, qu'il embraſſa d'un air paſſionné. Il me conjura par la mémoire d'une Fille ſi aimable & ſi chére, par la tendreſſe de mon Epouſe, enfin par tout ce qu'il put s'imaginer de ſaint & de propre à m'attendrir, de lui accorder le cœur de Cecile pour en faire toute ſa vie ſon Idole. Je lui refuſai cette faveur, en aſſaiſonnant néanmoins mon refus de toutes les civilités qui pouvoient l'en conſoler. Il ſe jetta ſur un tableau, où j'avois fait tirer la mere & la fille par un des meilleurs Peintres de Paris. Je lui conteſtai juſqu'à ce leger

preſent, & je fis toutes ſortes d'efforts pour le tirer de ſes mains. Mais ayant pluſieurs portraits de Cecile où elle n'étoit pas moins reſſemblante, je me laiſſai vaincre à la fin par ſon obſtination. Nouvelle ſource de traits empoiſonnés, que le ſort préparoit de loin contre le repos de ma vie.

M'étant repoſé ſur Drink de tous les arrangemens qui ne demandoient pas ma preſence, je comptois, en retournant le ſoir à Paris, de me faire accompagner de Madame Riding, & je lui ſupoſois autant d'empreſſement qu'à moi pour revoir mon Epouſe. Mais elle ſe défendit de quitter Saint-Cloud par deux raiſons. La réſolution, me dit-elle, que vous avez priſe de faire embaumer le corps de ma chére Eléve, & de le tranſporter avec nous en Angleterre, eſt tout ce que je pouvois ſouhaiter d'heureux dans l'affreuſe deſolation où ſa mort me condamne pour le reſte de ma vie. Si vous aviez pris le parti de l'enſévelir en France, je ne me ſerois jamais éloignée de ſon tombeau. La même raiſon m'empêchera de quitter ſon cercuëil juſqu'au moment de notre départ. A l'égard de Madame Cléveland, ajouta-t'elle, quoique je n'aye plus rien de ſi cher que cette tendre amie, je tremble à la voir, & je ne ſçai comment je ſerai jamais capable de ſoutenir ſa preſence après avoir ſi malheureuſement répondu à la confiance qu'elle a euë pour moi en me laiſſant ici ſa fille. Il me fut impoſſible de faire prendre d'autres idées à Madame Riding.

Je m'armai de tout ce qui me reſtoit de courage pour reparoître aux yeux de mon Epouſe. Les ſoins du Pere Recteur ne s'étoient point relâchés. Je le trouvai dans l'occupation où je l'avois laiſſé auprès d'elle, & l'on m'aprit à mon arrivée que s'il n'avoit pû lui communiquer la for-

te de retenir ſes larmes, il l'avoit garantie du moins de tous les excès que j'avois apréhendez. Le compte que je lui rendis de mon voyage, lui fit goûter auſſi une ſorte de douceur, qui ſe mêle quelquefois dans la plus grande triſteſſe. Si elle redoubla ſes pleurs au recit du dernier adieu que j'avois adreſſé de ſa part à Cecile, elle trouva une ſatisfaction ſenſible dans cette tendre image. Les ordres que j'avois donnez à Drink, la conſtance de Madame Riding auprès de ſon Eleve, la viſite même & les tranſports du Duc de Montmouth, tout ce qui étoit conforme en un mot à ſa tendreſſe & ſa douleur, eut quelque pouvoir pour apaiſer un peu le trouble de ſon imagination. Je prévis pour elle ce que je commençois à ſentir déja pour moi-même. Notre infortune n'ayant point été précédée de ces circonſtances éclatantes qui portent quelquefois autant de confuſion dans toutes les facultés de l'ame que le mal même dont elles ſont comme les avant-coureurs, elle étoit plus capable de ſe fixer dans la partie intime de notre cœur pour y laiſſer des traces ineffaçables, que de nous porter long-tems à ces grands mouvemens de deſeſpoir, dont l'excès même ſemble annoncer infailliblement la fin. Auſſi dès le premier moment que me trouvant ſeul avec mon Epouſe, nous commençâmes à réfléchir enſemble ſur notre cruelle diſgrace, toutes nos idées nous conduiſirent à un certain dégoût du monde & de tous ſes biens, qui eſt peut-être la plus ſûre marque des fortes impreſſions de l'adverſité. Nous ne ſommes pas faits pour ce que le commun des hommes apelle bonheur; telle fut notre premiére concluſion. Il eſt vrai, dis-je à Fanny qui venoit de finir ſon diſcours par cette remarque, que la fortune nous a accoutumés depuis notre enfan-

ce au langage & aux méditations de la triſteſſe. Lorſque nous avons voulu nous en écarter, nous ſommes entrés dans une carriére inconnuë. Les premiéres traces ſubſiſtent toujours. Les nouveaux objets ne ſont pas naître de nouveaux goûts en preſentant à l'eſprit de nouvelles images. On eſt rapelé ſans ceſſe à ſes habitudes ; & la différence même, ou plutôt l'opoſition totale qui eſt entre la triſteſſe & la joye, ne ſert qu'à rendre cette néceſſité plus ſenſible dans ceux qui croyent pouvoir ſe livrer aiſément au plaiſir, après s'être fait comme une ſeconde nature de tout ce qui lui eſt opoſé. A quoi ai-je donc penſé, continuai-je, lorſque j'ai fait choix d'un ſi miſérable ſiſtême, pour le faire ſuccéder à toutes les diſgraces que la fortune nous avoit fait eſſuyer ? Je me ſuis fait illuſion par quelques faux raiſonnemens, qui m'étoient peut-être reſtés de mon ancienne Philoſophie, & qui vous ont entraînée dans les mêmes erreurs. Mais non, vous vous en êtes défenduë mieux que moi, & je porte tout à la fois la faute de mes foibleſſes & celle des combats où je me reproche de vous avoir engagée. Dieu ! repris-je, eſt ce mon égarement que vous auriez eu deſſein de punir ? Vos châtimens ſeroient juſtes s'ils n'avoient point eu d'autre objet que moi. Ne pouviez-vous me rendre miſérable ſans enveloper dans cette punition des ames innocentes ? Mais c'eſt autant de raiſons qui m'obligent de me punir à mon tour. Je rentrerois par choix dans l'abîme de deüil où je ſuis, quand je n'y ſerois pas forcé par le funeſte cours qui m'en fait deſormais une loi néceſſaire. Fanny m'interrompit avec douceur. Livrons-nous à la triſteſſe, me dit-elle, mais par d'autres motifs. Notre perte ſuffit pour juſtifier nos pleurs, ſans en chercher une nouvelle matiére dans des

murmures qui en augmenteroient trop l'amertume s'ils nous rendoient auſſi coupables que nous ſommes malheureux. Affligeons-nous, parce que le Ciel même, en nous ôtant ce que nous avions de plus cher, nous impoſe la néceſſité de nous affliger. Renonçons à la voye, parce qu'elle eſt auſſi contraire à notre devoir qu'à notre goût. Rentrons, comme vous dites, dans un deüil qui ne finiſſe plus, & ne cherchons plus d'autres plaiſirs juſqu'au tombeau, que dans les ſentimens d'une douleur ſi juſte.

Nous ne ſoutînmes que trop religieuſement l'exercice de cette réſolution. Mais je dois confeſſer la différence qui étoit entre la triſteſſe de Fanny & la mienne. Son cœur ſolidement nourri par la Religion, ne vit peu à peu dans notre malheur que des raiſons de ſe fortifier dans le mépris des biens périſſables, & de ſoupirer après un autre bonheur dont elle croyoit déja ſa fille en poſſeſſion. Elle en devint plus ſombre & plus mélancolique, mais, c'eſt-à-dire, plus attachée à la méditation des vérités qu'elle connoiſſoit, plus ennemie des vaines occupations qui n'étoient propres qu'à la diſſiper, plus ardente pour tout ce qu'elle ſe propoſoit comme un devoir, plus tendre même & plus attentive pour moi, qu'elle regardoit deſormais comme le ſeul bien du monde qu'il lui fût permis d'aimer. Ainſi notre perte, du moins après les premiers mouvemens qui l'avoient forcé de céder à la nature, devint pour elle une ſource de lumiéres & de vertus; au lieu que de la maniére dont j'enviſageois ma ſituation, je n'y trouvois que des motifs d'une ſecrette horreur de moi-même, & d'un continuel deſeſpoir. Quelle reſſource me reſtoit-il, lorſque je ne voyois pas mieux où tourner mes deſirs que mes eſpérances? J'avois fait l'eſſai de tout ce qui

passe pour des plaisirs & des biens. Si j'en avois remporté si peu de satisfaction dans un tems où j'avois le cœur assez tranquile pour m'assurer qu'il n'y avoit que leur vanité qui eût pû m'en inspirer le dégoût, comment serois-je revenu à m'en former de meilleures idées, ou à m'en promettre plus de fruit pour mon repos, lorsque la douleur de ma perte m'avertissoit sans cesse que j'avois besoin des plus puissans remédes ? L'étude & le commerce de mes amis avoient eu pour moi quelque douleur ; mais je sentois encore que c'étoit l'amusement d'une ame libre : & le souvenir continuel de ma chére Cecile, dont la mienne étoit pénétrée, ne me laissoit guéres d'attention pour des traces si legéres. Je n'avois donc pour ressource que ma tendresse pour Fanny ; assez heureux sans doute par un sentiment si plein de charmes, si le vuide de mon esprit n'y eût toujours laissé place à de sombres méditations, qui communiquoient nécessairement leur poison jusqu'aux plus tendres mouvemens de mon cœur.

Le projet de notre départ ne s'étant point affoibli, je ne laissai pas de donner mes soins aux préparatifs d'un voyage qui n'étoit pas sans difficulté. Quelque sujet que j'eusse de me loüer des égards qu'on avoit eus pour ma famille depuis la mort de Madame, je me défiois que la résolution où j'étois de partir, pourroit y mettre quelque changement, du moins à l'égard de mes deux fils qu'on auroit peut-être peine à laisser sortir du lieu de leur éducation. Je ne m'en serois pas fait une de les confier aux Jésuites jusqu'à la fin de leurs études, si leur mere eût pu consentir à les voir si éloignés d'elle. Ne pensant qu'à la satisfaire, il me vint à l'esprit d'employer un innocent artifice pour nous délivrer de tous

les obſtacles que notre tendreſſe nous faiſoit craindre. Au lieu d'annoncer notre départ pour l'Angleterre, je ne parlai que d'un voyage de Roüen, où je feignis d'être apelé par des Lettres preſſantes du Comte de Clarendon. Un étrange hazard donna plus de vérité que je ne penſois à ce prétexte. Je n'avois pas écrit au Comte depuis la mort de ma fille, & quoique je n'euſſe point à eſpérer de plus parfaites conſolations que celle d'un tel ami, le trouble qui ne m'avoit pas encore abandonné, m'avoit fait négliger également mon intérêt & la bienſéance. En allant effectivement quelques jours chez lui, non-ſeulement je m'acquittois d'un devoir auquel je ne pouvois manquer plus long-tems, mais je m'imaginai qu'il me ſeroit facile d'y faire venir après moi mes enfans, & que paroiſſant ſouhaiter lui-même de raſſembler pendant quelque-tems toute ma famille, il me fourniroit ſans affectation le moyen de les faire paſſer ſecrettement en Angleterre. L'embarras de recuëillir tout ce que j'avois amaſſé de meubles & de livres dans le ſéjour que j'avois fait à Saint-Cloud & à Paris, étoit l'affaire de mes Domeſtiques.

Il s'en fallut peu néanmoins que dans les témoignages de reconnoiſſance que je crus devoir au Recteur des Jéſuites, je ne me trahiſſe par quelques expreſſions qui pouvoient lui faire pénétrer mon deſſein. La durée que je lui garantiſſois pour mes ſentimens, & les offres de ſervice que je lui fis dans ma Patrie, n'étoient pas le langage d'un homme qui penſe à ſon retour. Je joignis à ces politeſſes un preſent de mille piſtoles; & ſi quelque choſe a pû me perſuader que les craintes que j'avois pour la liberté de mes fils étoient injuſtes, c'eſt que ce Pere, à qui l'on ne peut ſupoſer aſſez peu d'eſprit pour ne m'a-

voir pas entendu, ne fit aucune opoſition à leur départ lorſqu'ils abandonnérent Paris pour me ſuivre. J'ai mieux aimé faire cet aveu de mon imprudence, que de faire ſoupçonner de quelque vuë violente une Société pour laquelle j'ai toujours conſervé de l'eſtime.

Madame Riding ayant été informée de nos réſolutions, ſe diſpoſa de ſon côté à prendre la route de Roüen, dans une voiture que je fis conſtruire exprès pour elle. Le fardeau précieux dont elle étoit chargée, l'obligeoit à bien des précautions. L'uſage de France eſt incommode pour le tranſport d'un cadavre. Quoique Cecile eût rendu les derniers ſoupirs entre les mains du Recteur des Jéſuites, elle avoit été attachée toute ſa vie à la Religion Proteſtante; & Madame Riding qui étoit toujours dans ſes anciens principes, n'auroit pas conſenti aiſément à la dépoſer, ſuivant l'ordre établi en France, dans toutes les Egliſes qui ſe trouvent ſur la route, ou à recevoir à prix d'argent la permiſſion d'un Curé pour paſſer ſans obſtacles. Le cercuëil pouvoit être dérobé à la vuë de la voiture que je lui envoyois. D'ailleurs j'avois penſé que chaque jour aportant quelque diminution aux plus violentes douleurs, c'étoit donner à la conſtance de Fanny quelque-tems de plus pour ſe fortifier, que de faire partir Madame Riding douze ou quinze jours après nous. Je lui recommandai même d'inventer quelque prétexte pour différer autant qu'elle pourroit ſon départ.

Si nous quittâmes Paris ſans regret avec les motifs qui nous portoient à nous retirer dans notre Patrie, ce ne fut pas ſans reconnoiſſance & ſans eſtime pour un grand nombre d'amis illuſtres dont la ſociété nous avoit été chére. Mais des cœurs enyvrés de triſteſſe étoient peu capables

d'être fort attendris par d'autres sentimens. N'ayant aucune raison de hâter notre marche, nous n'arrivâmes chez Mylord que le soir du second jour. Le premier spectacle dont nous fûmes frapés à sa porte, fut l'écusson de ses Armes, qui y étoit attaché en noir, suivant l'usage que les Anglois observent pendant le tems du deüil. J'avois laissé passer quelques semaines sans lui donner de mes nouvelles. Une mortelle crainte me fit imaginer aussi-tôt qu'il étoit lui-même l'objet de cette cérémonie funèbre. A peine osâmes-nous marquer ce doute au Portier. Mais Fanny ayant été reconnuë de plusieurs autres Domestiques, ils prévinrent nos questions en lui aprenant que le Comte & toute sa Maison pleuroient depuis trois jours la mort de sa chére fille, Madame la Duchesse d'Yorck. Quel surcroît d'affliction pour nous! La douleur de notre propre perte se renouvellant par l'idée de celle du Comte, nous descendîmes avec presqu'autant de consternation qu'à la premiére nouvelle de la mort de Cecile. Je défendis aux Domestiques de prévenir leur Maître sur notre arrivée, & nous faisant introduire aussi-tôt dans son cabinet, où l'on nous avoit dit qu'il étoit seul, nous y entrâmes les yeux couverts de larmes.

Il étoit assis au milieu de ses livres, une plume à la main; & tenant la tête panchée sur sa table, il paroissoit fortement occupé de ce qu'il alloit écrire, ou de ce qu'il avoit déja jetté sur le papier. S'étant tourné néanmoins au bruit qui venoit le troubler, il se leva en nous reconnoissant, & il vint à nous les bras ouverts. Ses regards étoient sombres, mais sa contenance me parut ferme & tranquile. Je crus remarquer seulement sur son visage un peu de pâleur, qui n'étoit point la couleur naturelle de son teint. Les

marques de notre affliction étant beaucoup moins mesurées, il s'imagina que c'étoit la seule compassion qui nous faisoit prendre un intérêt si vif à sa disgrace, & nous prévenant dans cette pensée : Vous vous êtes trop peu ménagés, nous dit-il d'un ton que la reconnoissance animoit plus que la douleur, & n'ayant pû recevoir que ce matin ma Lettre, l'amitié vous a fait faire une diligence dont votre santé peut se ressentir. Hélas! lui répondis-je en l'embrassant, votre Lettre n'est pas tombée entre mes mains. Nous aprenons à ce moment la premiére nouvelle de votre infortune ; & lorsque nous partîmes hier de Paris pour venir pleurer avec vous, c'étoit la nôtre seule que nous reprochions encore à la rigueur du Ciel! Les soupirs de Fanny augmentant à ce discours ; vous voyez, repris-je, les larmes de mon Epouse, & j'avouë que je me fais violence pour contraindre les miennes. Vous n'êtes pas le seul Pere malheureux. La mort nous a ravi notre chére Cecile.

Le Comte aussi frapé d'un accident si imprévû que la force de notre affliction, parut oublier quelques momens sa perte, pour ne s'occuper que de la nôtre. Il me pressa de lui aprendre les circonstances de la maladie de ma fille ; & moi, trop plein encore de ma douleur pour faire attention si la bienséance me permettoit de lui faire ce recit avant que d'avoir entendu le sien, je m'abandonnai au triste plaisir de lui representer Cecile mourante, & de lui peindre ma desolation. Revenant néanmoins à moi-même après un long détail : Ah ! Mylord, repris-je avec quelque confusion, j'oublie que je fatigue un Pere qui n'est pas moins à plaindre que moi. Mais c'est de votre douleur même que j'espére de l'indulgence pour la mienne. Il m'avoit écouté avec différen-

tes marques d'attendriſſement & de pitié. Cependant la ſérénité & la modération reprenant leur ſiége ſur ſon viſage, ſes premiers diſcours furent une exhortation à nous ſoumettre aux jugemens toujours équitables de la Providence. Enſuite ſe rendant à la priére que je lui fis de m'apprendre à ſon tour les circonſtances de ſa perte, il me raconta avec la même douceur & la même conſtance, ce qu'il avoit reçû de la bouche du Docteur Morley, que le Duc d'Yorck lui avoit dépêché après la mort de la Ducheſſe. Sa relation auroit mérité toute entiére de trouver place dans un autre lieu de mon Hiſtoire; mais ici, où l'intérêt même du plus cher de mes amis, refroidiroit la compaſſion que je demande pour le mien, je ne m'arrêterai qu'au petit nombre d'événemens qui ſont liez avec le fond de ma narration.

Le caractére foible & inconſtant du Roi Charles, n'avoit pas ſoutenu long-tems le retour de tendreſſe & de confiance qu'il avoit marqué pour le Duc & la Ducheſſe d'Yorck. Soit que les bons offices du Duc de Montmouth ſe fuſſent relâchés depuis que je lui avois ôté l'eſpérance d'obtenir ma fille, ſoit que les ennemis des Hydes euſſent acquis un nouveau degré de faveur, on avoit vû eſſuyer à la Ducheſſe des froideurs & des marques d'averſion qu'on avoit pris pour les préſages d'une haine ouverte, & d'une diſgrace abſoluë. Elle n'avoit eu qu'un enfant, qu'elle avoit perdu, mais ſa jeuneſſe lui en faiſoit eſpérer d'autres, & le ſouhait de la Nation étoit d'en voir du moins au Duc d'Yorck lorſque la ſtérilité conſtante de la Reine ne permettoit plus d'en attendre du Roi, les plus fidèles amis du Comte de Clarendon, perſuadérent à ſa fille que le ſeul moyen de réſiſter aux injuſtes perſécutions de ſes

ennemis, étoit de feindre une groſſeſſe avancée, qui interreſſeroit toute l'Angleterre à ſon honneur & à ſa conſervation. Elle céda à leurs conſeils. Le Duc d'Yorck fut trompé lui-même par des aparences qu'il eſt toujours facile à une femme de contrefaire. Il en marqua une joye qui ſe communiqua bien-tôt à toute la Nation; mais qui ne fit qu'itriter ſecrettement le Roi ſon frere en renouvelant toutes ſes prétentions. La Ducheſſe, ſous prétexte de ménager le précieux dépôt qu'elle portoit dans ſon ſein, évitoit de paroître à la Cour. Cette affectation ſervit encore de matiére à mille interprétations malignes. On la fit paſſer pour un commencement d'indépendance, qui aboutiroit après les couches de la Ducheſſe à des hauteurs dont le Roi même ne ſeroit point exempté. On fit craindre à ce Prince défiant & jaloux de ſon autorité, que les faveurs qu'il avoit prodiguées imprudemment aux deux fils du Comte, ne devinſſent pour lui des chaînes qui le rendroient infailliblement leur eſclave comme il l'avoit été de leur Pere. On lui fit même enviſager le rapel & le rétabliſſement de Mylord Clarendon comme une néceſſité à laquelle il ſeroit forcé de ſe rendre. Enfin la gloire des Hydes, & l'humiliation de la Maiſon Royale des Stuarts, furent repreſentées à Charles comme des conſéquences inévitables. Sa fierté ne put les ſuporter. On n'oſe penſer qu'elle l'ait pû engager dans des réſolutions qui jetteroient un oprobre éternel ſur ſa mémoire; mais une Cour diſſoluë où le vice ouvre le chemin le plus ſûr à la faveur, ne manque point de gens propres à tout entreprendre; & les ennemis du Comte, qui n'auroient été que trop capables d'un crime pour ſatisfaire uniquement leur haine, furent animés bien autrement par les marques de colére & de jalouſie que le Roi ne put déguiſer.

De quelque main que l'Enfer se soit servi pour exécuter un de ses plus noirs attentats, la Duchesse fut atteinte d'un mal si prompt & si violent qu'elle en reconnut tout d'un coup la nature. La grandeur de son ame lui fit dédaigner d'en pénétrer la source. Elle fit apeler le Docteur Morley, qui avoit depuis long-tems sa confiance; & lui découvrant son malheur, elle exigea de lui, pour ne point allumer de ressentiment inutile dans l'esprit de son mari, qu'il lui cachât éternellement la cause de sa mort; mais une juste précaution pour sa famille lui fit souhaiter que son Pere & ses deux Freres fussent informés d'un péril qui sembloit les menacer après elle. Entre les ouvertures qu'elle fit au Docteur, elle lui confessa, en gémissant, la supposition de sa grossesse, mais par une disposition du Ciel, qu'elle regardoit comme un châtiment, après avoir trompé quelque tems le Public par cette fiction, elle se croyoit réellement enceinte. C'étoit tout à la fois un nouveau crime pour ses ennemis, & pour elle un surcroît de douleur qui mit plus d'amertume dans ses derniers momens, que la perte de sa fortune & de sa vie. Morley, chargé de cette confidence, & de ses tendres sentimens pour un Pere qui n'avoit jamais rien eu de si cher qu'elle, étoit arrivé à Rouen trois jours avant nous. Il avoit cru devoir employer beaucoup de ménagemens pour aprendre une si triste nouvelle au Comte. Mais il ignoroit le fruit que ce Héros avoit tiré de ses disgraces. Le Comte, élevé à la perfection de la sagesse par les principes dont il s'étoit rempli dans sa solitude, avoit le cœur préparé à toutes sortes d'événemens. Sans affecter d'être insensible aux mouvemens de la nature, il avoit trouvé l'heureux art de les régler. Sa tendresse n'étoit pas diminuée pour sa fille;

mais portant ses vuës au-delà d'un espace dont le cours est borné, & dont il ne croyoit pas le terme éloigné pour lui-même, il ne s'affligea point d'un malheur qui la déroboit à la malignité des hommes, ni d'une séparation qui ne devoit servir qu'à lui assurer plutôt le plaisir de la rejoindre. Nous l'avions trouvé dans une méditation profonde des grandes vérités qui le consoloient de sa perte. Il écrivoit ses réflexions pour les graver dans son cœur, & pour les raprocher plus souvent de sa mémoire. La pâleur que que j'avois remarqué sur son visage, venoit moins de sa douleur que de la contention de son esprit, & de sa modération dans l'usage de tous les biens qui ne servent qu'à fortifier la tyrannie des sens.

Nous passâmes une partie de la nuit à nous entretenir de nos pertes; mais le ton que Mylord avoit pris, & qu'il soutint sans affectation, nous mit dans la nécessité de faire violence à nos sentimens. Fanny même se sentit encouragée par cet admirable exemple de constance. Nous nous retirâmes fort tard. Ma lassitude devoit me faire chercher naturellement un peu de repos dans le sommeil. Cependant l'impression qui me restoit des discours & de la fermeté du Comte, me mit le sang dans une agitation, qui ne me permit point de fermer les yeux. Je cherchois avidement dans quelle source il avoit puisé les principes d'une Philosophie si héroïque, & je me rapelois quelques legéres ouvertures qui lui étoient échapées dans d'autres tems. Mais des systêmes d'imagination, tels que je me figurois encore le sien, étoient-ils capables de soumettre les sens avec cet empire? Celle du Comte, disois-je, est peut-être plus vive & plus ardente que la mienne. Il se represente plus fortement ses propres chiméres, & cette illusion produit

l'effet d'une réalité. D'ailleurs, ajoûtois-je, quelle comparaiſon de ſon cœur au mien, & dois-je juger de ce qu'il éprouve par ce qui ſe paſſe au-dedans de moi-même ? Le Comte eſt un homme affoibli par l'âge. Peut-être a-t'il ignoré toute ſa vie ce que c'eſt qu'une paſſion violente ; je ſçai qu'il n'en a point connu de plus forte que l'ambition. Combien la vieilleſſe a-t'elle achevé de refroidir ſon ſang ? Il réuſſit à ſe vaincre, parce qu'il n'a rien dans lui-même à combattre. Ah ! s'il avoit eu pour ſa fille la moitié de notre tendreſſe pour Cecile, il ne raiſonneroit pas ſi tranquilement ſur ſa perte, & l'eſpérance de la rejoindre dans un avenir obſcur & incertain, ne ſuffiroit pas pour le conſoler.

Après avoir paſſé la nuit dans ces réflexions, je n'eus rien de ſi preſſant à mon lever que de revoir le Comte. Quelque idée qu'il fallût me former de cette ſageſſe prétenduë, dont il m'avoit dit tant de fois qu'il faiſoit ſon étude, & dont je voyois effectivement qu'il recuëilloit le fruit, j'étois réſolu d'aprofondir ſes principes. Sa tranquilité me cauſoit une eſpéce de jalouſie. Quoi ! diſois-je, la nature, la raiſon, la Religion ſi l'on veut ; car c'eſt un nom célébre, à quelque chimére qu'on le donne, auront des ſecours pour ſurmonter la douleur, des ſecrets pour rendre heureux, qui ne ſont peut-être inconnus qu'à moi, & que j'aurai deſirés toute ma vie, ſans pouvoir les découvrir ? Dans l'ardeur dont je me ſentis enflammer par cette penſée, auſſi preſſé par ſa curioſité que par le trouble & l'impatience de mes peines, j'allai droit à l'apartement du Comte, & le trouvant déja occupé de ſes études, je le conjurai de les interrompre pour m'écouter.

Votre tranquilité, lui dis-je, ou l'empire que

vous prenez sur vos agitations, dans le malheur le plus sensible qu'un Pere puisse avoir essuyé, me paroît un prodige qui surpasse toutes mes lumiéres. Je cherchois depuis le premier instant de ma raison ce port heureux où vous êtes parvenu. Après mille efforts j'ai desespéré de le trouver ; & lorsque je me suis flâté le plus témérairement d'en aprocher, un orage imprévu n'a pas manqué de me repousser dans le sein des tempêtes qui m'ont précipité aussi-tôt dans quelque nouvel abime. Le calme dont je vous vois joüir, est-il votre propre ouvrage, ou l'effet du hazard ? Est-ce un secret constant, qui puisse être communiqué sans perdre sa vertu ? ou n'est-ce qu'un bonheur aveugle & mal assuré, dont la source soit inconnuë à vous-même qui le possédez ? Pardonnez mes instances ; mais je ne puis vous voir si heureux sans envie. Vous avez plaint mes peines, vous m'avez vanté la paix dont vous jouissez : il seroit cruel de me refuser la communication d'un bien qui paroît vous coûter si peu.

Un air de complaisance & de bonté qui se répandit aussi-tôt sur le visage du Comte, fut comme l'aurore de tous les beaux jours que la faveur du Ciel me tenoit en réserve. Mais les ténèbres qui m'obscurcissoient les yeux, étoient trop épaisses pour se dissiper à cette lumiére. J'attendis la réponse du Comte, qui paroissoit chercher des termes au gré de la tendresse & de l'empressement de son cœur. Enfin, cédant au mouvement qui le pressoit ; cher Cléveland ! me dit-il, Ami, dont je connois la droiture, & dont j'ai plaint mille fois en effet les erreurs, que je sens de compassion pour vos peines, & quel surcroit de force pour ma propre consolation, si je pouvois me rendre propre à les adoucir ! Mais

autant que je connois vos principes, la guérison que vous desirez n'est pas une entreprise aisée. Vous vous êtes rempli dans votre jeunesse de mille maximes auxquelles vous avez donné le nom de principes, & qui vous ont soutenu dans plus d'une épreuve. Elles vous ont manqué. Mais je n'ai pas reconnu qu'en vous plaignant de leur foiblesse, vous ayez pensé à vous en former d'autres. Le discours que vous m'avez tenu à Saint Cloud, & le parti que vous avez pris presqu'aussitôt de vous livrer au tumulte du monde dans votre séjour à Paris, m'avoit fait juger que si vous n'étiez pas retombé dans vos anciennes erreurs, vous êtiez peut-être dans un état encore plus triste, qui est celui de renoncer à toute lumiére.

Non, non, Mylord, me hâtai-je de lui répondre, comptez qu'après avoir reconnu sensiblement la fausseté d'un principe, je ne suis pas capable de m'y tromper deux fois. Soyez sûr de même qu'ayant abandonné ceux qui m'avoient fait illusion, je n'ai pas cessé de sentir qu'il ne suffisoit pas de m'être délivré de ces malheureux guides ; & que dans le tems même où j'ai cru mon bonheur le mieux affermi, il manquoit quelque chose à la perfection de mon repos. Combien ce sentiment est-il devenu plus vif depuis que la mort de ma fille a rouvert les anciennes playes de mon cœur ? Mais un triste desespoir, effet aussi nécessaire de la vanité des biens dont j'ai fait l'essai, que de celle de toutes mes lumiéres, m'a fait regarder l'état tranquille où je vous vois avec les mêmes sujets de douleur, comme une perpective chimérique, à laquelle je ne pouvois tendre que par des impuissans desirs, dont l'inutilité auroit augmenté mes peines. Le témoignage même que mes yeux me rendent de votre égalité d'ame, ne suffira point pour me persuader

que cette heureuse situation n'est pas impossible pour moi, si vous ne m'ouvrez dès aujourd'hui quelque chemin sûr, dont la vuë commence à me rendre un peu d'espérance.

Vous me demandez, reprit le Comte, ce qui surpasse peut-être mes forces. Un Ministre d'Etat, accoutumé pendant le cours d'une longue vie au tumulte des affaires, est peu propre à la discution de tant de points importans auxquels je crois votre guérison attachée. La vérité même perd quelque chose de son éclat lorsqu'elle est mal établie. Cependant, continua-t'il, avec un homme accoutumé à faire usage de sa raison, & capable par conséquent de saisir toute l'étenduë d'un objet dont on lui découvre une partie, je ne crains pas de m'engager trop en mettant le pied dans une si belle carriére. J'entreprens de vous presenter un côté nud de la vérité, & levant vous-même le reste du voile, vous aurez la gloire de ne devoir qu'à votre pénétration le progrès de vos lumiéres. Je souhaiterois néanmoins, ajouta-t'il, avant que de vous demander de l'attention que vous paroissez disposé à m'accorder, que vous prissiez la peine de m'expliquer quelles sont précisément vos idées sur les principaux devoirs de l'homme, pour me faire connoître ce que j'ai à combattre dans votre esprit ou dans votre cœur, & de quel point je dois partir.

Cette proposition m'effraya. A quels retours ne m'obligeoit-elle pas sur moi-même, & quelle aparence de pénétrer tout-d'un-coup un cahos sur lequel j'avois évité de tourner les yeux depuis si long-tems ? Hélas, cher Comte ! lui dis-je, comment prétendez-vous que je puisse vous aprendre ce que je m'efforce continuellement d'ignorer ? Songez-vous que depuis plusieurs années

nées toute mon étude est de fuïr la vuë de moi-même, par la crainte d'y trouver sans cesse un ennemi, dont je n'ai pû obtenir presque un seul moment de composition. Que vous dirai-je de l'ordre de mes idées ! Je reconnois le pouvoir suprême de l'Etre infini à qui je dois l'existence. Mon culte est la bonté & la justice, par lesquelles je me suis toujours efforcé d'imiter ce grand modèle. La variété des établissemens humains qui portent le nom de Religion, m'a toujours ôté l'envie de les connoître ; & j'ai refusé même de prêter l'oreille aux éclaircissemens qu'on m'a proposés, par cette seule raison, que chaque secte condamnant sans pitié toutes les autres, j'ai toujours trouvé le plus grand nombre opposé à celle qu'on m'a pressé d'embrasser. Content du témoignage de mon cœur, qui n'a jamais été souillé par l'injustice ni par la haine, je n'ai pas porté mes vûës plus loin ; & si je m'y suis borné avec d'autant plus de confiance, que s'il y avoit quelque Religion utile ou nécessaire, ce ne pourroit être que par le raport qu'elle auroit à ce but. Un point m'a jetté dans quelque embarras : encore n'ai-je dû mes doutes qu'aux raisonnemens captieux d'une société de gens d'esprit, qui s'étoient fait comme honneur de m'entraîner dans leurs opinions. L'ame est-elle est une substance distinguée du corps, qui soit destinée à l'usage de ses facultés après cette vie mortelle? Ou n'est-ce qu'une modification de la matiére, qui rend le corps propre à des fonctions plus ou moins relevées, suivant la délicatesse de ses organes ; & dans cette supposition a-t'elle d'autre raport avec l'Etre qui l'a formée, que celui d'un hommage passager, qui doit finir avec son existence ? Toute la force des preuves qui m'ont jetté quelque-tems dans le doute, n'a pû prévaloir sur celle du sentiment;

Je suis revenu à penser malgré moi, que ce qui est capable de se replier sur soi-même par la force de la réflexion, n'est rien qui ressemble à la matiére. Enfin, mes lumiéres telles que je vous les explique, ont été constantes, & si quelque nuage a pû les obscurcir, il ne me les a jamais fait rejetter comme des notions dont j'eusse reconnu la fausseté.

Mais, repris-je avec un soupir, je m'arrête à vous exposer mes spéculations : Pourquoi, dans tous les objets dont l'état de ma fortune m'offre incessamment le choix, n'ai-je rien trouvé qui m'ait assez rempli pour m'occuper entiérement, & pour guérir mes distractions ? Je n'ai senti que de la langueur dans les plaisirs que je vois rechercher avidement à tous les hommes, dans la bonne chére, dans les Concerts, dans la continuité des Jeux & des Spectacles, dans tout ce qui passe aux yeux du monde pour le comble de la félicité. Suis-je donc le seul pour qui le plaisir se change en amertume ? Que dis-je ! J'ai vû naître dans mon sang une chaleur dont ma raison m'a fait honte, & qu'elle n'a pas eu le pouvoir d'arrêter : Au mépris de l'amour le plus tendre & le plus saint dont on ait jamais brûlé pour une Epouse, les charmes d'une Courtisane ont excité une révolte imprévuë dans mes sens, & ce que j'ose à peine vous révéler, leur trouble a fait passer un moment le poison dans mon cœur. Quelle situation funeste, de n'être ni content du plaisir, ni sûr de soi pour le devoir !

Mais j'arrive à la plus insuportable de mes peines. Le souvenir du passé n'est pas nécessaire ici pour grossir mon objet. J'ai perdu ma fille. La mort est un malheur attaché à la condition humaine, & je n'ai pas dû me promettre que la faveur du Ciel me dispensât de la loi commune.

Dites-moi seulement, continuai-je en redoublant la force de mes expressions avec l'ardeur du sentiment qui les animoit : Ah ! Mylord, dites-moi par quelle rigoureuse disposition de mon sort, la même puissance qui m'a formé avec un cœur si sensible, ne me fait pas trouver dans mes sens ou dans ma raison, sinon le remède absolu de mes douleurs, du moins un équivalent de consolation qui les balance, & qui arrête l'effet continuel de mon désespoir ? Je vous demande, Mylord, pourquoi je ne vous trouve rien de propre à me consoler, après avoir été capable de devenir malheureux ? C'est à cette question qu'il faut répondre, si vous voulez m'éclairer avant que de me guérir. Ne l'éludez pas, je vous conjure. N'ayez point recours à des suppositions vagues & incertaines. Oüi, Mylord, faites-moi découvrir dans les attributs du Souverain Etre ou dans les miens, dans les idées de la raison ou dans la nature des choses, une aparence de preuves, une couleur de justice, une ombre de vraisemblance, qui serve à me faire trouver moins de déréglement & de cruauté dans cette disposition. Vous augmenterez mes espérances ; je ne croirai rien d'impossible à votre Philosophie, si elle m'offre d'abord de quoi concilier une si affreuse contrariété.

Le Comte n'ayant pas besoin, pour ses vuës, d'une si longue exposition, sembloit en attendre impatiemment la fin. Il saisit l'occasion que je lui donnois de m'arrêter. Ce que vous me demandez pour prélude, me dit-il, & ce qui vous paroît si propre à jetter du jour sur vos difficultés, dépend de plusieurs autres explications. Ce seroit renverser l'ordre que de placer les conséquences avant les principes, mais défiez-vous à jamais de ma bonne foi, si vous me voyez éluder une

seule de vos objections. Ensuite, levant les yeux au Ciel comme s'il eût voulu l'interresser au succès de son entreprise : Je benis, continua-t'il, l'Etre souverain dont vous reconnoissez la puissance, de vous avoir fait conserver du moins une idée générale de la dépendance que vous lui devez. Je parle à un homme qui reconnoît un Maître, & qui n'a pas effacé dans son cœur les premiéres impressions de la nature. Il m'importeroit peu qu'il vous fût resté des doutes sur la spiritualité de l'ame, & sur son immortalité. C'est une question que j'abandonne à la Phisique. Supposez l'Ame immortelle par sa nature, vous ne contesterez point au Créateur le pouvoir de la détruire. Supposez-la périssable par elle-même, composée de partie matérielle, en un mot (si l'on peut se former cette idée sans contradiction d'une substance capable de penser & de réfléchir) vous confesserez de même que le Créateur tout-puissant dont elle a reçû l'Etre avec les facultés qu'elle possède, peut lui conserver éternellement ces avantages, c'est-à-dire, aussi long-tems qu'il joüira lui-même de sa puissance. La difficulté n'est qu'à sçavoir à quelle durée il la destine, & ce qu'il a décidé de son sort. Voilà le point sur lequel la raison est peut-être arrêtée, lorsqu'elle n'a pour guide que ses seules lumiéres.

En raportant les premiéres circonstances de l'entreprise du Comte, je ne veux pas faire attendre à mes Lecteurs une relation fort étenduë de tous nos entretiens. C'est assez que dans ces esquisses imparfaites on puisse prendre quelque idée de sa méthode. Il ne fit pas difficulté de me la déclarer d'abord. Tel, me dit-il, que vous venez de vous faire connoître, ai-je pû vous vanter trop un remède, auquel j'ai dû ma propre guérison par les mêmes degrés dont j'attens in-

failliblement la vôtre. Ecoutez mes promesses, ajouta-t'il, & dans le détail où je brûle d'entrer, si vous trouvez quelque terme obscur ou quelque idée qui vous blesse, ne craignez point d'exiger de moi tous les éclaircissemens qui peuvent vous satisfaire.

Encore une fois, c'est en peu de mots que je retracerai l'ouvrage de plusieurs jours & le sujet d'un grand nombre d'entretiens. Le Comte s'étoit proposé trois objets, qui se dévelopérent par degrés, & que l'Orateur le plus habile n'auroit pas representés avec plus de force sous leurs différentes faces. Dans son premier discours il me fit le plan de ce qu'il ne m'annonçoit encore que sous le nom de son reméde; & sa promesse étoit; qu'indépendamment même de mes maux, qui devoient me rendre ardent pour ma guérison, je ne verrois pas le tableau qu'il avoit à m'offrir, sans souhaiter qu'il fût la peinture d'un bien réel. En effet, la description qu'il commença de tous les avantages particuliers de la Religion me fixa bien moins par la nouveauté des images, que par les douceurs qu'il m'y fit voir attachées. Les idées de Christianisme que j'avois reçuës à Saumur, consistoient en un certain nombre de supositions tristes & rebutantes, qui n'avoient pû m'inspirer que du dégoût lorsqu'elles avoient été séparées de leurs preuves. Ici l'on m'offroit une face riante, & dont les charmes seuls étoient d'abord un soulagement pour mon imagination; des graces intérieures, des secours invisibles, des faveurs constantes qui n'avoient besoin que d'être demandées pour être obtenuës, une liaison anticipée de l'esprit & du cœur avec un ordre supérieur à la nature, & pour derniére perspective une éternité de bonheur & d'amour. Ce que je réünis dans un espace si court m'étant exposé

avec toute la force & toute l'onction d'une éloquence simple & naturelle, je ne pus retenir quelques soupirs, à la vuë de tant de biens qui flâtoient l'amertume de mon cœur.

Le Comte s'en aperçut. Je ne vous ai pas trompé, reprit-il, votre agitation décèle vos desirs. Mais si j'ai réüssi à vous faire souhaiter le remède que je vous propose, je vous forcerai de confesser à present que c'est le seul qui vous convienne, & qu'en consultant même les foibles moyens que la nature nous offre pour en juger, il n'y a rien qui s'accorde si bien avec la connoissance que nous avons de nous-mêmes & des objets qui nous environnent. Mon attention redoubla d'autant plus, que c'étoit la vraisemblance qui me paroissoit manquer à ses propositions. Il m'avoit vanté des biens dont je ne voyois pas la liaison avec notre condition presente. Qu'étoit-ce que des secours invisibles & des graces intérieures, pour des maux qui se faisoient sentir par l'ébranlement des organes ? Quelle ressource dans des consolations spirituelles contre des douleurs qui tourmentent les sens ? Et l'espérance même de ce bonheur si parfait, qui apartenoit à un autre état & à un autre tems, étoit-elle capable de diminuer le sentiment d'une misére actuelle qu'elle ne pouvoit nous faire éviter ? Ce point de vuë, vers lequel il avoit sçû tourner mes desirs, ne me paroissoit qu'un objet chimérique, & je revenois à croire, comme je l'avois déja pensé, qu'il ne se réalisoit dans son esprit, que par la force de son imagination.

Dans ces idées j'attendis impatiemment ce qu'il m'avoit promis pour un second entretien. L'air de confiance avec lequel il s'y presenta m'auroit disposé à l'écouter avec quelque espérance, si je n'eusse été rempli de mille réflexions, qui me

tenoient en garde contre tout ce qui pouvoit faire prendre le change à ma raiſon. Quel fruit aurois-je à tirer d'une nouvelle erreur ? & que me ſerviroit-il, diſois-je, de devoir peut-être quelques momens de repos à mon illuſion ? c'eſt ici que je regrette la loi que je me ſuis impoſée de ne faire entrer aucune de ces diſcuſſions dans mon hiſtoire. Ceux qui cherchant de bonne foi la vérité, n'attendent qu'un guide qui les éclaire, & ne demandent que de ſolides raiſons pour ſe rendre, trouveroient ici dans le diſcours du Comte, une ſource d'inſtructions & de lumiéres. Il fit une juſte impreſſion ſur mon eſprit. Si je ne pretens point que la vérité ait beaucoup d'honneur à tirer de cette victoire, parce qu'étant à l'épreuve de toutes ſortes d'objections, c'eſt toujours à nous-mêmes que nous devons imputer nos ténèbres, il y a du moins une gloire extrême pour le Comte à me l'avoir preſentée dans ce jour qui porte la lumiére juſqu'au fond du cœur, & qui ne laiſſe plus d'accès du moindre doute.

Je peſe avec raiſon ſur cette époque ou changement de mes principes, ou plutôt ſur ce renouvellement de mon ame, qui lui fit reprendre inſenſiblement toute la vigueur qu'elle avoit perduë dans un ſi long oubli d'elle-même, & qui l'éleva enfin au degré de connoiſſance & de force où le Ciel l'apeloit par tant d'épreuves. A l'eſprit juſte & ſincére qui s'eſt perſuadé une fois de la néceſſité de la Religion, par ſa convenance avec l'idée que nous avons des droits du Créateur, & avec celle que notre propre cœur nous force de prendre de la nature humaine, le chemin eſt court juſqu'à la conviction de toutes les autres parties de la vérité auſquelles le parfait repos du cœur eſt attaché. La créance des myſté-

res, celle des points hiſtoriques, la ſoumiſſion aux régles des mœurs & de diſcipline, ne ſont plus que des conſéquences qui ſortent d'elles-mêmes du principe. Cependant après m'avoir propoſé la Religion comme le bien le plus deſirable, & me l'avoir fait regarder comme la néceſſité la plus juſte, le Comte entreprit de me la prouver comme la vérité la plus réelle & la mieux établie.

Ses preuves n'eurent rien de nouveau que la méthode ; car je me ſouviens de les avoir reconnuës depuis, dans tous les ouvrages que je me ſuis procuré ſur cette importante matiére. Mais il avoit remarqué que l'incrédulité n'opoſe point d'armes plus fortes à la Religion, que la foibleſſe qu'elle prétend trouver dans chacun des argumens ſur leſquels on la fonde ; & n'oſant encore faire autant de fond qu'il l'auroit pû s'il eût conſulté mes ſentimens, ſur l'impreſſion que j'avois conſervée de notre ſecond entretien, il prit avec moi la méthode qu'il ſouhaitoit, m'a-t'il dit, mille fois dans la ſuite, qu'on prît toujours avec les incrédules. Au lieu de me prévenir ſur le deſſein qu'il avoit d'employer chaque argument comme une preuve, il éloigna de moi cette idée pour me faire recevoir ſon diſcours ſur le pied d'une diſcuſſion hiſtorique, dont il ſe réſervoit à m'aprendre l'utilité. Il m'en faiſoit examiner avec ſoin toutes les circonſtances ; & ſans pénétrer ſes vuës, j'obſervois que s'il ne laiſſoit rien échaper de la force des témoignages, il ne me déguiſoit pas non plus celle des objections. Après avoir fait paſſer ſous mes yeux tout ce qui apartient à la Religion par quelque raport, il me demanda ce que je penſois d'une vérité ſoutenuë de tant de preuves ? Je ne pûs refuſer une ſoumiſſion qui m'étoit comme arrachée. On éteint

d'un moindre souffle la lumiére d'un flambeau. Mais cent flambeaux réünis jette une clarté victorieuse, que tous les vents ensemble ne sçauroient affoiblir.

Quelle idée donnerai-je de la satisfaction de mon cœur, lorsqu'étant seul à méditer sur mes nouvelles connoissances, je trouvai dans mes réflexions un secours presqu'aussi puissant que les instances & les instructions du Comte ? Le prix du service qu'il m'avoit rendu, consistoit à m'avoir montré la carriére. J'y étois entré par ma propre ardeur, & je brûlois déja d'y courir. En un moment, je vis tomber le charme que ma raison seule n'avoit jamais eu la force de pénétrer. Les attachemens du monde, ses biens, leur durée, tout prit à mes yeux sa valeur réelle. Je n'estimai plus rien que par le raport de quelque chose avec les nouveaux objets de mon estime & de mon affection. Rien ne me parut grand que les vérités saintes dont j'étois pénétré, & rien d'important que ce qui dure toujours. Fanny s'aperçut bien-tôt de ce changement ; mais loin d'en prendre quelque sujet d'allarme, elle marqua de l'empressement à m'en féliciter. Il avoit fait depuis long tems l'objet de tous ses vœux. Sa modestie seule & le respect dont elle étoit remplie pour moi, l'avoit empêchée de me faire honte de mes égaremens, & de me proposer ses lumiéres. Avec quelle joye me vit-elle prendre volontairement le chemin qu'elle n'avoit osé me montrer ! Je reçus ses félicitations comme un surcroît de bonheur. Vous êtes donc aussi heureuse que moi, lui dis-je, puisque vous sentez le prix des biens dont je commence à joüir. Quoi ! repris-je avec étonnement, ce qui vous occupoit dans vos momens de solide, ce que vous nommiez vos exercices de piété, & que je re-

gardois comme un amuſement pardonnable à la foibleſſe de votre ſexe, étoit peut-être la méditation des profondes vérités que j'ignorois ? Le Ciel vous avoit favoriſé de cette connoiſſance, tandis que je languiſſois près de vous dans les ténèbres, ou que par un malheur encore plus affreux, je m'abandonnois imprudemment à l'erreur ! Hélas ! ajoutai-je, comment étiez-vous capable de cette indifférence pour mon repos ? Elle s'excuſa par la crainte où elle avoit toujours été de me voir condamner ſon zèle, & par l'idée même que je lui avois marquée pluſieurs fois de ſes occupations. Elle ne s'étoit pas trompée, continua-t'elle, puiſque j'en venois de faire l'aveu. Mais combien avoit-elle adreſſé de ſoupirs au Ciel pour obtenir de ſa bonté qu'il me deſſillât les yeux !

Une autre queſtion que je me hâtai de faire à Fanny, & qui formoit pour moi une difficulté conſidérable dans ma premiére ferveur, regardoit l'abattement où je l'avois vuë pour ſes anciennes diſgraces, & particuliérement pour la mort de ſa fille. Avec la force dont je me ſentois rempli par la conſidération des grandes vérités de la Religion, j'avois peine à comprendre qu'ayant depuis long-tems les mêmes ſecours, elle eût pu s'abandonner à tant de regrets dont j'avois été témoin, & paroître ſi ſenſible à des malheurs ou à des pertes qui ne me paroiſſoient plus capables de troubler la tranquilité d'un Chrétien. Ce que je n'avois pas compris dans la bouche du Recteur, lorſqu'il l'exhortoit à regarder la mort de Cecile comme une ſéparation de courte durée, & ne pas donner le nom d'infortune à ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour ſa fille, me devenoit ſi clair & ſi ſenſible que je concevois plus qu'elle eût pû penſer autrement

avec les mêmes principes. Je la preſſai de ſatisfaire à cette queſtion. Elle me répondit qu'il étoit ſans doute humiliant pour elle d'avoir marqué ſi peu de patience & de ſoumiſſion dans cette épreuve, & qu'elle étoit perſuadée que l'aſſiſtance du Ciel n'ayant pû lui manquer, c'étoit ſur elle-même que devoit retomber tout le blâme de ſa foibleſſe. Mais je ſuis mere, ajouta-t'elle, & naturellement la plus tendre de toutes les femmes. Les liens de nature ne ſont point détruits par les ſecours de la grace. J'ai apris de la Religion même, reprit-elle, que notre malheureuſe vie eſt une ſcène perpétuelle de miſéres, & cette vérité ne doit proprement s'entendre que des combats que nous avons à ſoutenir contre nos propres ſentimens. Tout ce qui ſe paſſe hors de nous, comme la perte des biens, & l'agitation des objets qui nous environnent, ne demande pas plus de patience & de courage qu'on n'en peut trouver dans les ſeules forces de la raiſon; & vous-même, ſi vous en rapelez la mémoire, vous n'avez pas eu beſoin juſques-là d'autres ſecours que votre fermeté naturelle. Où commencent donc les combats qui ſont les véritables épreuves d'un Chétien? C'eſt dans ces ſortes de diſgraces dont le ſentiment eſt ſi intime, que tous nos efforts ne peuvent ni le vaincre ni l'écarter. Le trait nous fuit malgré nous; & la patience qui ne vient que de la nature, eſt bien-tôt épuiſée. La grace eſt alors une reſſource qui ne manque point à celui qui la demande; mais ne la recevant même, dans la juſte meſure de nos beſoins, il arrive encore que la foibleſſe de la nature ſe fait ſentir. Elle joignit à cette réflexion quantité d'excellentes maximes, qui me parurent le fruit d'une vertu conſommée, & qui m'enflammérent d'une eſpéce d'émulation. Une femme, diſois-je avec ad-

miration, une créature foible & délicate a découvert un trefor inconnu aux hommes les plus éclairés ! Elle s'eſt aſſuré un bonheur que tant d'aveugles cherchent inutilement ; & dans la ſimplicité de ſon cœur, elle ſe trouve capable de communiquer ſes lumiéres à ceux de qui elle auroit dû les recevoir.

L'ardeur que je ſentis croître de jour en jour par ſes entretiens & par ceux du Comte, auroit peut-être emporté trop loin un cœur auſſi facile à émouvoir que le mien, ſi l'habitude que j'avois de raiſonner, ne m'eût fait découvrir dans leurs principes mêmes, autant de régles de modération, que de motifs de zèle. L'éloignement du monde & le goût de la ſolitude, qui avoient été les premiéres concluſions de ma nouvelle Philoſophie, me parurent bien-tôt des excès, quand je conſidérai, ſuivant les maximes de Fanny, que nos obligations ne ſont pas bornées à nous-mêmes, & qu'avec la reconnoiſſance des vrais principes, la Religion en demande la pratique, qui conſiſte dans l'exercice de toutes les vertus. Ainſi, loin de m'arrêter au ſentiment farouche qui m'auroit porté volontiers à rompre tout commerce avec les hommes, je conçus qu'il ne pouvoit venir que d'une coupable indolence, qui fait fuïr la peine de ſe rendre utiles aux autres par la force des leçons & des exemples ; ou d'une défiance outrée de ſoi-même, qui fait renoncer au mérite du combat pour ſe mettre lâchement à couvert du danger. En m'élevant même au-deſſus des biens du monde, & en aprenant à quels plaiſirs le nom de bonheur apartient, je démêlai au travers d'une infinité d'idées fauſſes & de raiſonnemens ſans juſteſſe, dont je voyois la plûpart des Livres de piété remplis, que l'Evangile ne peut accorder l'uſage des biens ſenſibles ſans

en permettre le goût, & par conſéquent que tout ſyſtême de morale où l'on fait un crime d'un attachement raiſonnable aux créatures, eſt un fanatiſme qui bleſſe autant la Religion que la nature. Après bien des méditations ſur cet important article, je me perſuadai que l'une & l'autre n'en condamne que l'excès, c'eſt-à-dire, cette ſorte d'emportement qui ſupoſe la préférence du plaiſir au devoir. Par-là ſe trouvent juſtifiés tous les penchans & les goûts d'un honnête homme, qui ſçait non-ſeulement renfermer ſes deſirs dans les bornes de la loi, mais qui les annoblit même par le raport qu'il leur donne à une meilleure fin.

Je me formai, ſur ce principe, un nouveau plan de conduite, tout différent, peut-être de celui qu'on pourroit s'imaginer après l'idée que j'ai fait prendre de ma ferveur. Ceux qui ignorent par quels liens la nature & la Religion tiennent l'une à l'autre, auront peine ſans doute à m'aprouver : mais fondé ſur les régles mêmes de la vérité que j'embraſſois, & dont je me flâtois de pénétrer les devoirs, après avoir placé l'amour de Dieu & le deſir des biens céleſtes au premier rang de mes affections, je mis l'ordre ſuivant dans les inclinations de mon cœur, & dans le cours de mes actions. 1. Les devoirs de la Religion : ils devenoient la ſource de mon bonheur, comme l'unique voye qui devoit me conduire à ma derniére fin. 2. Ma tendreſſe pour mon Epouſe : c'étoit un ſentiment ſi juſte, qu'il ne pouvoit être en opoſition avec aucune loi. 3. Les devoirs de la ſociété, dans leſquels je comprenois ceux de l'amitié. 4. L'étude aſſiduë des ſaintes Lettres, pour me fortifier de plus en plus dans le goût de mes nouvelles maximes, mais ſans abandonner l'étude de la nature, dont je n'avois guéres moins de fruit à tirer pour les

mêmes vuës, puisqu'à des yeux bien éclairez par la Religion, l'ordre naturel se raporte à Dieu comme celui de la grace. 5. L'usage modéré des plaisirs; par ce principe, que la perfection de l'Evangile ne consiste pas plus à se priver, qu'à joüir avec sagesse. Ainsi la bonne chére, la Musique, & les autres douceurs qui flâtent les sens, ne furent point excluës de mon sistême. Le goût même des femmes, qui passe pour un écuëil si terrible, me parut sans danger avec les sentimens qui me servoient de préservatifs. Ma tendresse inaltérable pour Fanny, donnoit assez d'exercice à mon cœur pour ne jamais craindre qu'il fut capable de me trahir; & lorsque je n'avois à redouter que la révolte grossiére de mes sens, je me promettois des grands motifs de la Religion, plus de force qu'il n'en falloit, dans un péril où la facilité avec laquelle je m'étois laissé vaincre dans d'autres tems, n'avoit prouvé que mon extrême foiblesse. Pourquoi ne pourroit on pas trouver des douceurs innocentes dans le plus parfait ouvrage de la nature? La beauté & les graces seroient des avantages bien funestes pour une femme. Il faudroit donc la fuïr, parce qu'elle mérite qu'on la cherche; & la traiter, parce qu'elle est aimable, avec toutes les marques de la haine? Quelle étrange contradiction! Sur cette courte idée de mon nouveau systême, on me demandera peut-être comment la Religion pouvoit me faire revenir à quelques-uns des amusemens que la raison m'avoit fait abandonner. Celui qui ne prévoit pas ma réponse, ignore les deux principaux avantages du Christianisme: l'un, qui est de sanctifier par l'innocence des desirs & par le soin de les raporter au dernier terme, tout ce qui n'est pas, ou mauvais en soi-même, ou particuliérement défendu par la Loi; l'autre, qui consiste

dans la force qu'il communiqua à ceux qui se prêtent de bonne foi à ses impressions, de se garantir d'un attachement immodéré aux biens sensibles, & de prendre occasion même des petits dégoûts qui accompagnent ou qui suivent toujours leur possession, pour redoubler l'ardeur qui les fait tendre sans cesse à celles d'un bonheur plus solide. En un mot, le Chrétien trouve dans les plaisirs qu'il se procure par l'usage des biens passagers du monde, une raison d'en desirer de plus parfaits. Il en craint peu la perte, parce qu'il compte sur un dédommagement certain. Il les regarde comme un essai de ceux qui l'attendent dans un état moins sujet à changer, & cette disposition, dans laquelle il est soutenu par les secours intérieurs de la Religion, lui fait conserver cette paix & cette égalité d'ame dont la seule Philosophie ne donne que l'ombre, & qui est déja comme une anticipation du bonheur auquel il aspire. Mais ce qui fait le plus d'honneur à la Religion, & qui prouve invinciblement la force divine de son secours, c'est qu'au lieu de cette lenteur avec laquelle la raison & la nature parviennent à former leurs habitudes, elle fait trouver tout-d'un-coup autant de douceur & de facilité dans l'exécution de ses maximes, que si l'on n'avoit point eu d'autre exercice pendant toute sa vie. Nous eûmes, Fanny & moi, l'occasion de faire bien-tôt cette heureuse expérience.

Nous n'avions rien apris de Madame Lallin depuis son évasion. Drink m'avoit confié l'ordre que mon Epouse lui avoit donné secrettement de s'informer du chemin qu'elle avoit pris, & d'employer tous ses soins pour découvrir le lieu de sa retraite. Je connoissois trop bien Fanny pour l'avoir soupçonnée de quelque autre vuë que celle d'une généreuse compassion : mais

je ne me serois pas imaginé non plus, qu'après avoir fait plusieurs démarches inutiles pour suivre un sentiment si noble, & remplie d'ailleurs de tant d'autres idées qui l'avoient occupée sans cesse, elle eut pû trouver place pour un souvenir que rien ne l'obligeoit de conserver. Cependant elle vint un jour à moi, avec une lettre de Drink, qu'elle avoit reçuë de Saint Cloud, & me prévenant par un discours fort tendre, elle me pria, pour conclusion, de lui accorder la liberté de rendre quelque service à une malheureuse femme qui s'étoit punie trop rigoureusement des injustices de la fortune. J'avois peine à comprendre son dessein, lorsque m'ayant expliqué la triste situation où Madame Lallin s'étoit réduite, elle me proposa de la rapeler auprès de nous, & de lui rendre notre confiance avec une estime qu'elle n'avoit jamais mérité de perdre. Le hazard avoit fait découvrir à Drink ce qu'il avoit cherché long-tems sans succès. Mon nom s'étant répandu, depuis nos derniéres avantures, parmi quelques Anglois qui avoient fréquenté la Cour de Madame, il étoit passé jusqu'en Angleterre, où l'un de mes plus anciens ennemis ne l'avoit pas entendu sans surprise. C'étoit John Wil, le persécuteur du Vicomte d'Axminster, & le Tyran de Madame Lallin. Ce perfide étoit dans un âge où le remords commence à expier les déréglemens d'une longue vie. Un simple repentir suffisoit peut-être pour l'acquitter envers le Ciel des chagrins qu'il avoit causez à Mylord Axminster & à sa famille; mais il devoit d'autres réparations à Madame Lallin, qu'il avoit trompée cruellement sous l'ombre du mariage, & dont le bien étoit resté entre ses mains lorsqu'elle avoit pris le parti de se délivrer de la tyrannie par la fuite. Il ne douta

point qu'elle n'eût trouvé le moyen de me rejoindre, ou qu'en passant en France il n'aprît de moi ce qu'elle étoit devenuë. Son espérance étoit de gagner son cœur par des soumissions, & de l'engager à prendre chez lui le rang & le titre qu'elle y avoit acquis par ses malheurs. Il se rendit à Saint Cloud. J'en étois parti. Mais Drink, que j'y avois laissé après moi, lui donna les informations qu'il desiroit, jusqu'au moment du moins où les obscurités de notre propre sort l'avoient porté à s'éloigner volontairement de ma maison. S'il ne put lui procurer d'autre éclaircissement, il lui fit entendre qu'étant partie avec peu de commodités pour une longue route, elle ne pouvoit être fort éloignée de Paris.

Cette recherche devint l'unique occupation de Will, & lui réussit plus heureusement qu'à Drink, qui n'avoit pu s'y livrer entiérement. Une Angloise, à qui l'habitude que Madame Lallin s'étoit formée de vivre avec des femmes de notre Nation, faisoit comme une nécessité de donner sa confiance, se trouva heureusement liée avec quelques amis de John Will. Il aprit d'eux que notre malheureuse fugitive avoit passé quelques jours chez cette fidèle amie, & que s'étant retirée dans le Couvent d'Hautebruyéres, qui est à quelques lieuës de Paris, elle n'avoit pas cessé d'entretenir un commerce intime avec elle, mais avec peu de ressource du côté de la fortune, elle se voyoit forcée, pour subsister dans une maison où sa dépense auroit bien-tôt surpassé ses richesses, de se réduire au rang de cette espéce de domestiques, à qui l'on adoucit l'humiliation de leur état par le titre de Sœurs Converses. Will avoit demandé à la voir sous un nom moins capable de l'effrayer que le sien. Elle l'avoit reçu avec horreur, & dans la confusion qu'il avoit ressentie de ses repro-

ches, il étoit venu à Saint Cloud ſans avoir eu la force d'y répondre.

DRINK nous marquoit tout à la fois & la demeure de Madame Lallin, & les propoſitions de Will. Mon Epouſe, pour qui la perfidie avoit toujours été le plus affreux de tous les crimes, trouvoit Madame Lallin auſſi à plaindre de n'avoir rien de plus heureux à eſpérer que les offres de Will, qu'elle l'étoit par la triſte ſituation de ſa fortune. Quelle confiance pouvoit-elle prendre au plus trompeur de tous les hommes, & la Religion même donne-t'elle des motifs de ſécurité contre les artifices d'un Traître ? Cette conſidération toucha ſi puiſſamment Fanny, que venant à s'attendrir encore par la miſére d'une femme à qui elle reconnoiſſoit enfin que nous devions moins de haine que de pitié, elle venoit me demander grace pour elle, & me donner un exemple de généroſité qu'elle me preſſa de ſuivre.

Je l'arrêtai. Mon cœur n'avoit point de violence à ſe faire, puiſque loin de nourrir le moindre reſſentiment contre Madame Lallin, j'avois toujours rendu juſtice à ſes intentions, & je lui pardonnois de bonne foi tous nos malheurs. Mais en aplaudiſſant aux généreuſes inclinations de Fanny, je craignois de bleſſer la prudence par une facilité trop prompte à les ſuivre. Il falloit d'autres témoignages que celui de Will & qu'une lettre de DRINK, pour juſtifier une démarche dont je croyois ſentir toute l'importance. En conſidérant même le véritable intérêt de Madame Lallin, je ne voyois point qu'elle dût marquer tant de répugnance à recevoir les ſoumiſſions d'un homme qui revenoit à elle par la voye du repentir. Et quelque opinion qu'il en fallut prendre, je me croyois obligé du moins

de ne m'en raporter qu'à mes propres yeux. Ainſi, ſans rejetter abſolument les inſtances de mon Epouſe, je lui fis aprouver la réſolution que je pris d'engager Will & Madame Lallin à ſe rendre à Roüen, pour examiner de concert ce que leur intérêt & le mien pouvoit nous permettre. Madame Riding, que j'attendois inceſſamment, fut chargée par une lettre que je lui écrivis le même jour, de prendre Madame Lallin à Hautebruyére. Malgré tous ſes projets de retraite, je ne doutai point qu'une invitation de la part de Fanny & de la mienne, ne la diſpoſât ſur le champ à ſe mettre en chemin. J'avois écrit d'un autre côté, au Recteur du Collége, pour le prier de faire partir mes Enfans ſous la conduite de ce Gouverneur dont il m'avoit tant vanté le zèle & la ſageſſe. Tout s'arrangeoit ainſi pour mon paſſage en Angleterre, & j'avois déja fait fait embarquer à Dieppe la plus grande partie de mes Equipages.

J'étois dans l'attente des ſeules perſonnes dont l'abſence retardoit mon départ, & Mylord Clarendon étendant les bons offices de l'amitié à tous mes beſoins, s'occupoit à me donner des lumiéres ſur le caractére & les intérêts de ceux qui gouvernoient à la Cour de Londres, lorſqu'on nous annonça la viſite du Duc de Montmouth. Il étoit ſans éclat & preſque ſans ſuite; mais il fut reconnu des domeſtiques du Comte qui l'avoient vu ſi ſouvent chez leur Maître. Nulle raiſon ne devoit plus me donner d'éloignement pour ſa perſonne, & dans le deſſein où j'étois de quitter la France, il ſembloit au contraire que ſon amitié pouvoit me devenir utile. Je m'imaginai qu'après avoir employé quelque tems à pleurer la perte de ma fille, il ye-

noit rendre à Fanny les devoirs communs de la politesse. Cette conjecture étoit juste, mais elle ne comprenoit pas tous ses motifs, ni même tous ses prétextes.

Après avoir satisfait à l'usage par un compliment qui parut renouveler la douleur, il me prit à l'écart, & me vantant beaucoup son amitié il m'annonça une disgrace qui m'alloit mettre dans la nécessité, me dit-il, de faire promptement le voyage de Londres. Préparé à toutes sortes d'événemens comme je l'étois dans ma nouvelle ferveur, j'entendis cet exorde sans émotion, & je lui répondis que j'étois heureusement à la veille de partir avec toute ma famille. Il parut plus ému que moi de ma réponse, je crus remarquer du moins qu'elle étoit contraire à son attente. Cependant après en avoir affecté une satisfaction qu'il ne ressentoit pas, il m'aprit que Monsieur & Madame de L***, dans l'embarras où ils étoient pour me communiquer une nouvelle tout-à-fait chagrinante, s'étoient adressés à lui par une lettre où ils se plaignoient amérement d'avoir perdu le titre qui les avoit mis en possession de l'héritage de Milord Axminster. Ils ne pouvoient soupçonner de ce vol que la malheureuse Cortona, pour laquelle ils avoient eu long-tems une confiance aveugle ; & dont ils n'avoient pas ignoré la juste punition. Mais dans quelques mains que fût tombée cette Piéce, le plus grand mal, ajoûtoient-ils, venoit des héritiers de Milord Tervill, qui ayant trouvé aparemment le moyen de la retirer, commençoit à s'en prévaloir pour leur disputer des biens dont leur Pere avoit été en possession l'espace de trente ans. En effet, quelque injustice, qu'il y eût à porter leurs prétentions sur l'héritage d'autrui, il sembloit que dans l'absence de

l'Héritier légitime, ils eussent plus de droit que deux Etrangers sur un bien qui avoit été conservé si long-tems dans leur famille. Je pris la chose aussi-tôt dans ce sens, & malgré l'air d'importance que le Duc de Montmouth avoit donné à son recit, je me figurai que la presence de Fanny & de mes Enfans suffiroit pour dissiper toutes les difficultés.

Ce n'étoit pas la pensée du Duc, qui avoit formé sur cet incident deux espérances dignes de sa légéreté & de sa présomption. Le Portrait de Fanny, joint dans un même Tableau à celui de ma fille, avoit servi non-seulement à le guérir de sa douleur, mais encore à lui inspirer une nouvelle tendresse, qui étoit devenuë, en peu de jours, la passion dominante de son cœur; ou plutôt ayant été prévenu, comme je l'ai fait remarquer, d'une ardeur presqu'égale pour la mere & pour la fille, ses desirs qui s'étoient réünis sur Cecile, reprirent impétueusement leur cours vers Fanny. Il avoit vû peu d'aparence de les satisfaire, & peut-être avoit-il passé quelque tems à les combattre. Mais la priére qu'il avoit reçuë de Monsieur de L*** étoit une ouverture si favorable, que dans les principes de galanterie qui régnoit alors en Angleterre comme à Paris, il avoit pris le parti de ne la négliger. Il se promettoit donc que la disgrace qu'il m'avoit communiquée, m'engageroit non-seulement à faire le voyage de Londres, mais à me lier avec lui plus étroitement que jamais, par le besoin que j'aurois de sa protection, & que la liberté que mon Epouse ne pourroit lui refuser de la voir familiérement pendant mon absence, lui donneroit mille occasions de satisfaire son amour.

Quoique l'aproche de notre départ, & la froideur avec laquelle je reçûs ses offres de services

dans une affaire où je les croyois inutiles, eût rabattu tout-d'un-coup une partie de ſes eſpérances ; il ne perdit pas celle de faire du moins connoître ſes ſentimens à Fanny. L'habitude qu'il avoit euë de vivre chez Mylord Clarendon, pendant le ſéjour qu'il avoit fait à Roüen, lui donnoit la liberté de lui demander pendant quelques jours un azile. Sa paſſion y prit de nouvelles forces, par la preſence continuelle de ce qu'il aimoit. Bien-tôt elle n'eut plus le pouvoir de ſe déguiſer. Le Comte & toute ſa maiſon s'en aperçurent à milles marques. Fanny & moi nous fûmes les ſeuls à qui cette idée ne ſe preſenta point. J'étois livre ſans ceſſe à des méditations ſi ſérieuſes, qu'elles me laiſſoient peu d'attention pour la conduite d'autrui ; & Fanny dans le mélange de triſteſſe & d'affaires où elle étoit à la veille de notre départ, n'étoit pas plus capable d'ouvrir les yeux ſur une folie qu'elle auroit mépriſée quand elle s'en ſeroit aperçuë.

Mylord Clarendon, à qui notre repos étoit auſſi précieux qu'à nous-même, s'allarma ſérieuſement d'un excés de ſécurité dont il craignit les conſéquences. L'ancienne connoiſſance qu'il avoit du caractére du Duc, étoit pour lui une auſſi forte raiſon de défiance, que tout ce que je lui avois raconté de nos derniéres avantures. Il prit un moment où j'étois ſeul avec Fanny pour nous découvrir ſes inquiétudes. A des amis moins fidèles & moins vertueux, nous dit-il, je ferois peut-être difficulté de donner un avis dont le ſuccès ſeroit plus incertain. Mais vous connoiſſant ſi bien, continua t'il, en s'adreſſant à mon Epouſe, je ne riſque que de m'attirer trop de reconnoiſſance pour une foible marque de mon zéle. Et nous expliquant toutes les obſervations qu'il avoit faites ſur la paſſion du Duc,

il nous fit craindre que cette extravagance ne devint funeste en effet pour notre tranquilité. Les exemples n'en étoient pas éloignés. C'est une fureur, reprit le Comte, & votre expérience à déja dû vous persuader que toutes ses passions ne méritent jamais un autre nom. Je lui vois passer des nuits entiéres, ajoûta-t'il, à se promener sous vos fenêtres, avec une agitation qui m'a quelquefois fait trembler des entrepriſes qu'il pouvoit former contre votre vertu. Je ne me suis rassuré que par la précaution que j'ai prise de faire veiller autour de vous quelques gens de confiance. Je suis informé, reprit encore le Comte, qu'il a votre Portrait sur une espéce d'Autel, dans le Cabinet le plus secret de son Apartement, & qu'il y passe tout le tems qu'il ne peut passer auprès de vous. Je ne sçai où il vous a fait ce vol; mais vous comprenez bien que je ne vous l'aurois pas découvert avec cette liberté, si je n'étois sûr qu'il l'a fait sans votre participation.

Nous remerciâmes vivement ce cher ami d'un témoignage de zèle si pur & si constant. Je lui apris dans quelles circonstances le Duc s'étoit saisi du Portrait. Il étoit plus facile de le retirer adroitement de ses mains, lorsque nous sçavions dans quel lieu il le tenoit renfermé, que de nous délivrer des importunités dont nous étions menacés par sa passion. L'ordre fut donné sur le champ à quelques domestiques, de lui enlever son idole dans quelque moment du jour. A l'égard de ses sentimens, s'il n'étoit pas au pouvoir de Fanny de les détruire, & si la bienséance l'obligeoit même à feindre de les ignorer aussi longtems qu'il ne les feroit point sortir des bornes du respect, nous pensâmes, comme elle qu'à la moindre déclaration qu'il lui en feroit ouvertement, elle devoit punir sa témérité par une ré-

ponſe qui le couvrit de confuſion. Mylord Clarendon avoit d'abord été d'avis que ſans attendre de ſa bouche des explications qui la mettroient dans quelques embarras, elle pouvoit prendre droit de diverſes extravagances qui avoient éclaté à la vûë des Domeſtiques pour lui en faire publiquement un reproche. Mais c'étoit eſpérer de mon Epouſe plus de hardieſſe qu'elle n'en étoit capable ; & la plaignant même de la violence qu'elle auroit à ſe faire pour s'armer d'une juſte fierté dans l'occaſion, je fis convenir Mylord qu'elle ſouhaitoit avec raiſon d'attendre qu'elle ſe vît forcée de parler.

Cependant la voye que prit le Duc pour lui faire l'ouverture de ſes ſentimens fut ſi adroite & ſi reſpectueuſe, que ç'eût été pour elle un autre ſujet d'embarras, ſi le Ciel n'eut pris ſoin lui-même de conduire cette avanture au plus heureux dénouëment. On ſaiſit un moment ſi favorable pour enlever le Portrait, que les ſoupçons du Duc n'ayant pû tomber ſur perſonne, ſa préſomption lui fit croire qu'il n'y avoit que Fanny qui eût oſé lui cauſer une mortification ſi cruelle ; ou peut-être ne feignit-il d'en être perſuadé que pour ſe procurer l'occaſion de lui faire l'ouverture qu'il méditoit depuis long-tems. Il prit le parti de lui adreſſer ſes plaintes dans une Lettre. Le tour en étoit ſi naturel, qu'on l'auroit crû ſincérement affligé de la néceſſité où il étoit de s'expoſer à ſon reſſentiment ; mais lorſqu'il ſe faiſoit aſſez de violence pour étouffer au fond de ſon cœur une paſſion funeſte, & qu'il vouloit être toute ſa vie la victime d'un reſpect ſans exemple, n'avoit-il pas droit de l'accuſer de cruauté, elle qui le privoit de l'unique conſolation à laquelle il bornoit tous ſes deſirs ? Etoit-ce de ſa main qu'il tenoit ce cher Portrait ?

Hélas !

Hélas ! c'étoit un bonheur auquel il n'avoit jamais osé prétendre. Pourquoi donc lui ravir ce qu'il ne devoit qu'au hazard ? L'accusoit-on de l'avoir profané par quelque indiscrétion, ou de ne l'avoir pas assez religieusement adoré ? Enfin sous prétexte de vouloir se réduire éternellement au silence, & de ne rien desirer au-delà du bien dont il demandoit la restitution, il faisoit une peinture plus vive de sa passion, que s'il n'eût point affecté de la déguiser sous ce voile. Sa Lettre fut remise à Fanny par un inconnu, qui feignit de l'avoir aportée de Roüen. La lecture qu'elle en fit au Comte avant que de me la communiquer, fut une précaution qu'elle crut devoir à ma tranquilité. Ils me l'aportérent ensemble. Nous étions à raisonner sur cet incident, lorsqu'on nous avertit que mes enfans arrivoient de Paris avec leur Gouverneur, & leur empressement étant aussi vif que le nôtre, ils se presentérent à nos yeux au même moment.

Tandis que leur mere les recevoit de mes bras, où je les avois tenus serrez fort long-tems, je jettai les yeux sur leur Gouverneur, qui étoit demeuré modestement quelques pas derriére eux. L'opinion qu'on m'avoit donné de son mérite, & la reconnoissance que je devois à ses importans services, me faisoient déja chercher dans moi-même par quelle récompense je devois payer son zèle, ou par quelles offres je pouvois parvenir à me l'attacher tout-à-fait. Je croyois reconnoître dans sa lenteur à s'aprocher, ce désinterressement & cette modestie, dont le Pere Recteur du Collége m'avoit fait tant d'éloges. Sa physionomie étoit un peu défigurée par un défaut naturel ; il ne voyoit que d'un œil ; & l'autre, trop foible, m'avoit-on dit bien des fois, pour soutenir la lumiére, étoit perpétuellement cou-

vert d'une large emplâtre qu'il lui cachoit presque la moitié du visage.

Mais cette legére disgrace étoit réparée par une contenance fort noble & par d'autres avantages qui faisoient trouver sa figure interressante au premier coup d'œil. Mille personnes que j'avois vûës dans le cours de ma vie, pouvoient avoir avec lui quelque ressemblance : ainsi quoique j'eusse cru démêler d'abord quelques-uns de ses traits, je ne m'arrêtai point à chercher dans ma mémoire ce qui pouvoit y rester d'une impression si vague.

Impatient de le voir tarder encore à s'avancer, je fis moi-même quelques pas vers lui, en lui tendant les bras avec un reproche tendre de sa froideur. Me croyez-vous, lui dis-je insensible à tout ce que je vous dois ; ou vous imaginez-vous que vos soins généreux ayent pû me demeurer aussi inconnus que votre personne ? Vous avez rendu service, ajoûtai-je, en l'embrassant, à des cœurs capables de reconnoissance, & je commencerois pour la premiére fois à me plaindre de vous, si vous ne faisiez pas fond sur mon estime & mon amitié. Il reçut mes embrassemens en se courbant de la moitié du corps ; & lorsque je le pris par la main pour le presenter à Mylord Clarendon & à mon Epouse, il me dit d'une voix basse & embarrassée quelques mots dont je n'entendis que les derniers : c'étoient des instances pour m'engager à sortir un moment avec lui.

Quoique je ne compriſſe rien à ce mystere, je ne balançai point à le satisfaire. Me figurant même qu'il avoit peut-être quelque faveur pressante à me demander, je lui dis en marchant que je m'estimois fort heureux s'il pouvoit me donner occasion de commencer notre connoissance par

quelque ſervice qui répondît à mes deſirs. A peine fûmes-nous ſans témoins, qu'il me pria d'arrêter, & levant le maſque qui lui changeoit le viſage, il me demanda d'un ton timide & d'un air humilié, ſi je reconnoiſſois le miſérable Gelin.

Il profita de la ſurpriſe, qui m'ôta la voix pendant quelques momens, pour me proteſter en peu de mots, que s'il ne s'étoit pas rendu plus utile à mon ſervice, c'eſt qu'il avoit ignoré à quel uſage ſes forces & ſa vie même pouvoient être employées. Et quant à la reconnoiſſance dont il venoit d'être aſſez heureux, me dit-il, pour m'entendre prononcer le nom, il ne m'en demandoit point d'autre que d'oublier les outrages qu'il m'avoit faits.

Je me garderai bien ici de faire honneur à la nature d'un des plus grands miracles de la grace. Après la peſanteur qui avoit arrêté ma bonté naturelle dans la viſite que j'avois reçuë de Gelin à Saint-Cloud, & qui m'avoit fait même regarder comme un effort inſigne, la patience avec laquelle j'avois prêté l'oreille à ſes remords, je n'attribuërai jamais le changement que j'éprouvai tout-d'un-coup à une autre puiſſance que celle qui gouverne les cœurs. La grandeur d'ame ira juſqu'à faire mépriſer la vengeance; mais elle ne fera jamais accorder de la tendreſſe à un ennemi cruel, pour prix du repentir. En voyant Gelin humilié devant moi, attendri même & revenu au devoir, comme il ne pouvoit m'en reſter aucun doute, après une ſi longue & ſi conſtante expiation de ſes fautes, je ne penſai qu'à l'embraſſer, avec toutes les marques d'affection que je crus capable de relever ſon courage. Que le paſſé, lui dis-je dans le mouvement de mon cœur, ſorte pour jamais

de votre mémoire & de la mienne. Je n'en veux plus rapeler que les premiéres raisons que j'ai euës de vous estimer. Et lui promettant mon amitié aussi long-tems qu'il conserveroit le même goût pour la vertu, j'ajoûtai, dans l'impression qui me restoit de ses services, qu'une maniére si noble de réparer ses offenses, m'inspiroit plus d'admiration qu'elles ne m'avoient jamais causé de haine. Il paroissoit pénétré de joye; son silence, & l'ardeur avec laquelle il serroit mes mains, m'aprenoient mieux ce qui se passoit dans son cœur, que toutes ses expressions.

Je voulus sçavoir ce qui l'avoit empêché de se faire connoître à mon Epouse; & s'il doutoit qu'elle ne fût aussi sensible que moi, au plaisir de le revoir vertueux. Il me confessa que ne s'étant point attendu à paroître devant elle au premier moment de son arrivée, il avoit été déconcerté de sa presence. Venez, venez, lui dis-je, en le traînant par la main, & ne croyez pas Fanny moins capable que moi de distinguer les sentimens d'une véritable vertu. Je le forçai de rentrer avec moi dans l'Apartement. Il détournoit encore le visage tandis que je l'annonçois à mon Epouse sous le titre de tous les services qu'il nous avoit rendus. C'est votre libérateur, lui dis-je, dans un péril que Mylord a partagé avec vous, & dont il a répété mille fois, que vous ne seriez point sortie sans son secours; c'est le fidèle gardien de vos deux fils. Il n'a ménagé sa vie ni pour vous ni pour eux. Et ne m'apercevant point que dans la situation où il étoit, déguisé d'ailleurs par une grande Perruque, elle commença encore à le reconnoître; c'est Gelin, si vous l'ignorez, ajoûtai-je, en levant plus haut la voix; c'est un Ami généreux & fidèle, à qui nous devons tous

deux la conservation de tout ce qui nous est cher.

Un mouvement mêlé de surprise & de frayeur que je vis faire aussi-tôt à Fanny, me fit douter un moment de l'accueil qu'il devoit attendre d'elle. Mais se tournant vers moi, & paroissant consulter mes yeux : S'il est tel que vous le representez, me dit-elle, je ne balance point à prendre pour lui les sentimens dont vous me donnez l'exemple. Ces deux mots prononcez avec les graces qui n'abandonnoient jamais cette chére Epouse, rendit la vie & l'assurance à Gelin. Il mit un genoüil à terre pour lui exprimer le transport de sa joye. Son compliment fut court, & parlant de la reconnoissance éternelle qu'il alloit emporter, il paroissoit disposé à nous quitter sur le champ. Mais après lui avoir promis mon amitié, je ne crus point qu'un simple oubli de ses fautes en fût une marque suffisante. Si le pardon étoit dû à son repentir, je devois une juste récompense à ses services. Vous ne nous quitterez point, lui dis-je ; je ne consentirai jamais à vous perdre lorsque je vous trouve aimable & vertueux. Ma fortune me met en état de faire quelque chose pour la vôtre. Le desir de lui assurer une vie douce & heureuse m'avoit déja fait penser à lui offrir une retraite en Angleterre dans quelqu'une de mes Terres. Il se fit presser pour se rendre à mes offres. Mais les instances du Comte de Clarendon & de Fanny achevérent de le vaincre.

Je regardai comme une nouvelle preuve de l'honnêteté de ses sentimens, l'air libre & familier qu'il ne tarda point à reprendre aussi-tôt qu'il nous crut persuadés de la sincérité de son repentir. Ma curiosité me fit souhaiter d'aprendre comment il avoit pû s'introduire au Collége, & mériter les témoignages que le Pere Recteur m'avoit rendus de son caractére. Il ne nous déguisa

rien. Dans les secours, me dit-il, que la seule compassion lui avoit fait rendre au Malheureux qui étoit mort à Ruel de ses blessures, il avoit été frapé des sentimens de piété qu'il lui avoit vûs aux derniers momens de sa vie. Ce spectacle & les autres circonstances de sa mort avoient fait tant d'impression sur lui, que l'image qu'il en avoit emportée l'ayant accompagné fort longtems, elle l'avoit enfin déterminé à profiter de cet exemple pour régler sa conduite par les maximes de la Religion. Quoique Protestant, les dispositions d'un homme qu'il avoit vû mourir dans les principes opposés aux siens, lui avoient fait naître des embarras dont il n'avoit jamais eu l'idée. Il s'étoit attaché quelque-tems à l'étude, & ses difficultés ne faisant qu'augmenter, il avoit pris le parti de chercher des lumiéres dans un Corps dont il s'étoit formé une opinion favorable, depuis le témoignage que le malheureux de Ruel avoit été forcé de lui rendre en mourant. Il s'étoit adressé au Recteur du Collége, qui avoit dissipé heureusement tous ses doutes. Mais ne s'étant pas borné à lui éclairer l'esprit, il avoit porté la lumiére jusques dans le fond de son cœur, en lui faisant sentir la nécessité de remplir les devoirs dont le Ciel lui accordoit la connoissance. C'étoit ce vertueux Jesuite, qui, sur l'exposition de ses remords, lui avoit conseillé de se faire un mérite aux yeux du Ciel, des services qu'il pouvoit me rendre. Il avoüa que l'état de sa fortune lui avoit fait regarder aussi cette proposition comme un avantage, mais que si j'en jugeois néanmoins par ses vrais sentimens, sa principale vuë avoit été de réparer le mal qu'il m'avoit causé & de mériter l'oubli de ses fautes, sans s'être jamais flâté de l'heureux retour que je venois de lui accorder à mon estime.

Cette noble franchise alloit me faire redoubler des caresses auſquelles je le voyois ſenſible. Mais l'ouverture d'une ſcène beaucoup plus interreſſante m'apela dans la Cour du Comte, où l'on vint m'avertir que Madame Riding arrivoit avec le Cercuëil de Cecile. Je défendis à mes Gens, qui m'avoient donné ſecrettement cet avis, de le faire éclater avant mon retour : mon eſpérance étoit de ménager les larmes de Fanny, qu'un ſpectacle ſi triſte alloit infailliblement renouveller. Je ſortis ſeul. Madame Riding, qui étoit déja deſcenduë de ſa voiture, vint triſtement à ma rencontre. Quoiqu'accoutumée, par un uſage de pluſieurs ſemaines, à la vuë du précieux dépôt qu'elle m'aportoit, elle ne put me revoir ſans un ſerrement de cœur qui lui ôta la force de parler entre mes bras. J'attendois Madame Lallin avec elle. Je ne vis paroître qu'un homme âgé qui lui donnoit la main, & que je reconnus aiſément pour le Capitaine Will. Ce titre échapé à ma plume, parce que c'eſt le ſeul ſous lequel je le connoiſſois encore. Mais ayant fait ſa paix avec la Maiſon Royale, les ſervices qu'il avoit continué de rendre à l'Etat l'avoient élevé au rang de Vice-Amiral, & je fus ſurpris de le voir revêtu de l'Ordre de Bath, que le Roi avoit joint à cette récompenſe.

Il m'aborda timidement. Son diſcours fut un humble aveu de l'horrible trahiſon par laquelle il s'étoit deshonoré. Mais les plus juſtes reſſentimens, me dit-il, devant céder au repentir, il ſe flâtoit que le ſien feroit impreſſion ſur mon cœur, & que ſa honte me tiendroit lieu de réparation. Je lui épargnai la ſuite d'une confeſſion ſi humiliante, & lui tendant les bras, vous devez être tranquile, lui dis-je, ſi la paix de votre cœur dépend de moi. Je vous pardonne. Cette

assurance ne me couta point d'effort. Une supériorité d'ame, qui étoit l'effet sensible de mes nouvelles lumiéres, me faisoit regarder tous les maux qui m'étoient venus de la part des hommes, comme des desordres qui leur avoient nui plus qu'à moi; & lorsque je les verrois revenir à eux-mêmes par le repentir de leurs offenses & par le goût de la vertu, j'étois disposé à m'en réjoüir pour leur intérêt beaucoup plus que pour le mien. Je loüai le Vice-Amiral de l'intention où j'avois apris qu'il étoit de faire une juste réparation à l'honneur de Madame Lallin, & je demandai à Madame Riding pourquoi je ne la voyois pas avec elle. Ils m'aprirent que toutes les instances par lesquelles ils s'étoient efforcés de lui faire quitter son Couvent, n'avoient pû l'ébranler. Elle avoit rejetté constamment les offres de Will, & lorsqu'il avoit fait valoir les engagemens qu'il avoit pris avec elle, sa réponse avoit été que s'il faisoit son devoir, en s'offrant à les exécuter, elle n'étoit obligée par aucune loi de répondre à ses desirs, elle dont il avoit forcé la volonté par une affreuse tyrannie. Madame Riding avoit eu la complaisance de l'aller solliciter elle-même à Hautebruiére. La situation où elle l'avoit trouvée, l'ame attendrie, triste, pauvre, & comme abandonnée, elle n'avoit pû tirer d'elle que des regrets touchans d'avoir servi d'instrument à la malignité de mon sort, pour me causer les plus cruels chagrins qu'il m'eût jamais fait essuyer. Elle ne se pardonnoit pas d'avoir percé le cœur à son ami, & d'avoir accablé de maux son Bienfaiteur. Enfin, dans la résolution invariable où elle étoit de s'en punir volontairement tout le reste de sa vie, elle me conjuroit d'oublier des malheurs & des fautes qu'elle n'osoit me prier de pardonner. Madame Riding étoit chargée de tenir le même

langage à mon Epouſe, & de lui rendre une Lettre de ſa main, qui n'étoit qu'une répétition de ſes excuſes & de ſes regrets. Will plus touché que jamais de ce recit, me ſuplia les larmes aux yeux d'employer tout le pouvoir que mes bienfaits m'avoient donné ſur elle, pour la faire entrer dans d'autres ſentimens. Je ne connoiſſois rien de plus preſſant que les efforts qui m'avoient deja mal réüſſi, & commençant à craindre que Fanny ne ſe défiât du ſujet de mon abſence avant que j'euſſe pris certaines meſures, je le priai de ſuſpendre un moment ſon impatience.

A l'aide de quelques domeſtiques fidéles, que je fis apeler ſans bruit, j'écartai ceux dont je craignois l'indiſcrétion, & faiſant aprocher la voiture d'une porte dérobée, je donnai ordre que le Cercuëil de ma fille fût déchargé ſecrettement, & tranſporté dans une Salle que je croyois peu fréquentée de mon Epouſe. Je commençois à me repentir de la réſolution que j'avois priſe de le faire tranſporter en Angleterre, ou du moins d'en avoir donné la connoiſſance à Fanny. Ce qui m'avoit paru néceſſaire pour modérer les premiers tranſports de ſa douleur, ne me paroiſſoit plus propre qu'à les renouveler. Cependant je me flâtai qu'en voyant arriver Madame Riding, ſans le triſte monument qu'elle nous avoit aporté, elle pourroit s'occuper uniquement de la ſatisfaction de revoir ſon amie, & perdre tout-à-fait de vuë ce qui ne pouvoit ſervir qu'à les affliger l'une & l'autre. Il ne m'auroit pas été difficile de lui dérober la vuë du Cercuëil, dans le Vaiſſeau, & de le faire tranſporter ſans ſa participation dans nos Terres de Dévonshire.

Mais je rendois peu de juſtice à la vertu de Fanny, lorſque je la croyois capable de perdre en un moment la conſtance & la réſignation qu'el-

le s'étoit efforcée d'acquérir. Les larmes qu'elle avoit encore à répandre n'étoient plus celles d'une mere foible & passionnée, qui céde aux premiers mouvemens de la nature, & qui n'a point d'autre raison de pleurer que le sentiment d'une aveugle douleur. C'étoit le fruit des réflexions dont elle se nourrissoit continuellement sur la misére de la condition humaine, & sur l'éloignement du meilleur sort qui devoit nous réünir quelque jour avec sa fille dans le sein même du bonheur. Elle fit un accuëil tendre à son Amie. Elle lut la Lettre de Madame Lallin, & marquant de l'admiration pour ses sentimens, elle conseilla, d'un air tranquile au Vice-Amiral, de laisser à cette femme infortunée, le repos qu'elle paroissoit desirer. Ensuite me proposant de lui assurer avant notre départ une pension qui pût la faire honnêtement subsister, elle ne rompit cet entretien qu'après avoir réglé avec moi la somme & les moyens de la lui faire payer réguliérement. Je m'imaginois déja que l'idée du Cercuëil étoit effacée de sa mémoire; mais au moment que je la croyois occupée d'une autre réflexion, elle me pria d'un ton si ferme & si pressant, de lui faire voir les restes de sa fille, que je ne pus résister à ses desirs. Toute l'assemblée s'empressa de l'accompagner dans cette triste visite, & le Duc de Montmouth qui étoit venu nous joindre dès l'arrivée de mes Enfans, ne fut pas le plus lent à le suivre. C'étoit à lui qu'elle raportoit ses vuës sans les avoir expliquées. Après avoir arrosé quelques momens le Cercuëil de ses larmes, elle se tourna vers lui, & lui montrant de la main ce lugubre spectacle, elle en prit occasion de lui adresser un discours si touchant sur l'indécence de ses sentimens, & sur la vanité de ses espérances, que si elle n'éteignit point sa passion dans son cœur, elle se

délivra du chagrin d'en eſſuïer plus long-tems les marques. La confuſion qu'il en eut, lui fit quitter ſur le champ l'aſſemblée & la maiſon du Comte. Tout le reſte s'étant arrangé au gré de nos deſirs, nous n'eûmes plus d'autre ſoin que de nous préparer à notre départ.

FIN.

BINDING SECT. OCT 11 1

PQ
2021
P5
1757
t.7-8

Prevost, Antonie François
Le philosophe anglois

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY